This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de J. Dumaine. rue Christine, 2.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

L'ARMÉE ALLEMANDE

ADRESSÉ A S. A. I. LE GRAND-DUC NICOLAS

PAR

Le colonel baron KAULBARS

DE L'ÉTAT-MAJOR RUSSE

Au retour de sa mission militaire à Berlin (1875-1876)

Traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur

PAR

G. LE MARCHAND

Capitaine d'artillerie

Nouvelle édition revue et corrigée

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue et Passage Dauphine, 30.

1880

D

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Sur la demande du Grand-duc Nicolas Nicolaïevitch l'aîné (1), le colonel baron Kaulbars, de l'état-major russe, a passé tout récemment (2) près d'une année à Berlin, avec la mission d'y étudier sur place l'armée allemande. Et, comme résultat de ses observations, cet officier supérieur a rédigé, à son retour en Russie, un très intéressant rapport dont il a bien voulu nous autoriser à publier une traduction.

Celle que nous donnons n'est pas absolument littérale ; forcé de nous tenir dans un cadre plus restreint, nous avons dû parfois nous contenter d'analyser certains passages ou laisser de côté quelques détails bien connus déjà du public mili-

(1) Le commandant en chef de l'armée du Danube.
(2) En 1875-1876.

Digitized by Google

taire français. Nous avons pris soin toutefois de ne jamais rien omettre d'essentiel et de reproduire toujours fidèlement les appréciations formulées par l'auteur, *sous les yeux duquel a d'ailleurs passé notre texte tout entier*. Nous avons cherché surtout à faire pénétrer, en quelque sorte à sa suite, les officiers français dans la vie même de l'armée allemande.

Le colonel Kaulbars s'est trouvé dans des conditions exceptionnellement favorables pour bien voir. Il était parfaitement à même de bien juger, et il paraît l'avoir fait d'une façon absolument impartiale. Dans l'exposition des faits, il ne néglige jamais de faire la distinction entre ce qu'il a vu par lui-même et ce qu'il n'a appris que par ouï-dire. Et quant aux questions spéciales sur lesquelles il ne se croit pas une compétence suffisante, il ne formule ses jugements qu'avec réserve ou même se borne à rapporter ceux qu'il a recueillis de la bouche des officiers les plus autorisés.

Voici, du reste, comment il définit lui-même le but qu'il s'est proposé : « J'ai été envoyé en Allemagne, » nous dit-il dans le préambule de son rapport, « pour apprendre à connaître à fond

Digitized by Google

comment s'instruit et se forme une armée qui, dans ses dernières campagnes, a fait preuve de qualités incontestables. J'aurai atteint mon but si je parviens à bien faire comprendre la manière dont on envisage en Prusse les choses de la guerre, depuis que la catastrophe de 1806 a fait, en ce pays, germer dans les esprits tant d'idées nouvelles qui, depuis lors, ont toujours été se développant et s'enracinant de plus en plus chez tous les membres de l'armée prussienne.

« *Instruction des troupes méthodiquement et systématiquement dirigée vers le but* UNIQUE *de la préparation à la guerre*, tel est le cachet vraiment caractéristique de cette armée, tel est le résultat final qu'on a constamment en vue dans l'organisation de ses exercices et de ses travaux. »

Il serait superflu d'insister sur l'intérêt que peut présenter pour des Français une étude de ce genre. Malgré tout ce qui s'est écrit chez nous depuis quelques années sur l'armée allemande, nos camarades trouveront dans l'ouvrage du colonel Kaulbars une foule de détails intimes généralement peu ou point connus, et d'autant plus intéressants qu'au lieu d'être exposés d'une façon sèche et dogmatique, ils sont toujours présentés

Digitized by Google

sous la forme concrète et saisissante d'un récit animé, fait par un homme qui a *vu* et *vécu* ce qu'il *raconte*.

G. Le Marchand.

Digitized by Google

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

La traduction française du : *Rapport du colonel Kaulbars sur l'armée allemande*, a reçu du public militaire un accueil si favorable que l'édition en a été promptement épuisée, et que de nombreuses demandes n'ont même pu être satisfaites.

Le traducteur a donc cru devoir entreprendre une seconde publication de cet intéressant ouvrage. En remaniant son travail et en condensant certaines parties, il a pu, sans rien omettre d'essentiel, diminuer notablement le volume de manière à en réduire le prix et à le rendre accessible à un plus grand nombre de lecteurs.

C'est cette édition, entièrement nouvelle, que nous offrons aujourd'hui aux officiers de notre armée et à toutes les personnes qui s'intéressent

Digitized by Google

en France aux questions militaires. Une révision attentive du texte a permis d'en faire disparaître un certain nombre d'incorrections, typographiques et autres, et d'en rendre ainsi la lecture plus facile et plus attrayante. Nous espérons donc que la nouvelle édition ne sera pas accueillie avec moins de faveur que la précédente.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

L'ARMÉE ALLEMANDE

I

RECRUTEMENT

1° INFANTERIE.

Les recrues destinées à l'infanterie arrivent dans les régiments au commencement de décembre et même, dans ceux de la garde, dès la première moitié de novembre. Ces dernières sont envoyées de tous les points de l'empire à Berlin, où l'on en fait la répartition entre les régiments. Il y a toutefois une exception à cette règle pour les régiments de la garde stationnés à Hanovre et à Coblentz, qui se recrutent directement, l'un dans la province de Hanovre, l'autre dans celle du Rhin.

Il faut remarquer d'ailleurs que la garde ne se recrute, en réalité, que sur le territoire des onze premiers Corps d'armée, qui constituent la Prusse proprement dite, et dans la province d'Alsace-Lorraine (15e Corps).

Quant aux régiments de ligne, leurs recrues leur sont envoyées directement du chef-lieu de district des bataillons de landwehr correspondants.

Digitized by Google

Enfin, pour toute l'armée, les ouvriers de profession (*Œkonomie-Handwerker*), destinés à recruter les compagnies hors rang, doivent rejoindre dès le commencement d'octobre; à cause du surcroît de travail que causent à cette époque, la préparation et la mise en état des effets qui devront servir à l'habillement des recrues pendant la période annuelle d'instruction.

Nous allons maintenant énumérer succinctement les diverses opérations que comporte le recrutement du Corps de la garde, et qui se reproduisent d'une façon analogue pour les autres Corps, sauf les simplifications que permet le recrutement territorial de ceux-ci.

Tous les ans, au mois de février, paraît une circulaire ministérielle indiquant :

1° Le nombre de recrues que doit recevoir chaque bataillon d'infanterie et chaque régiment de cavalerie.

2° Le nombre d'ouvriers dont ces divers corps ont besoin.

3° Les jours où chacun d'eux doit recevoir ses recrues.

Tous ces calculs sont faits au ministère d'après les données fournies par l'état-major du Corps de la garde, lequel ne fait du reste que centraliser les demandes qui lui sont adressées par les commandants des régiments ou bataillons, etc. Ceux-ci doivent, en dressant l'état des hommes qui leur sont nécessaires pour compléter leur effectif, tenir compte du nombre d'engagés volontaires de 3 ans (ou de 4 ans dans la cavalerie) qu'ils ont reçus ou qu'ils ont à recevoir.

Avant le commencement des opérations dans les districts de landwehr, le ministre fait connaître au Corps de la garde comment sont réparties par province et par arme les recrues qui lui sont destinées.

La même communication est faite aux états-majors des Corps de la ligne, qui, à leur tour, font la répartition des hommes à fournir entre leurs quatre cercles de brigades de landwehr, et en informent le Corps de la garde.

Celui-ci fixe alors les jours auxquels les recrues doivent arriver à Berlin.

On dresse ensuite, dans chaque cercle de brigade de landwehr, une liste de tous les hommes destinés à la garde, et l'on remet

Digitized by Google

ces listes aux officiers de ce Corps détachés *ad hoc* dans les différentes provinces. Cette mission n'est confiée qu'à des officiers expérimentés, capitaines ou majors; et l'on s'arrange de façon à avoir toujours dans les régiments le plus grand nombre possible d'officiers au courant du service du recrutement, afin de pouvoir, en cas de besoin, les charger de missions de ce genre.

C'est de concert avec ces officiers que les commandants des cercles de brigade de landwehr choisissent les hommes destinés à la garde, et dont la taille doit être d'au moins 1m, 70. Non seulement on s'attache à prendre des hommes physiquement bien tournés, mais on tient autant que possible à ce qu'ils soient intelligents, honnêtes et d'une conduite honorable. La sévérité même de ces dernières conditions n'est pas sans influer, jusqu'à un certain point, d'une manière heureuse sur la moralité de la population; les jeunes gens étant convaicus qu'une bonne conduite est indispensable pour mériter l'honneur et le privilège de servir dans la garde.

Les hommes désignés dans chaque Corps d'armée sont ensuite *groupés* ensemble et envoyés à Berlin, sous la conduite d'officiers et de sous-officiers du Corps dont ils proviennent. Leur départ est calculé de façon à ce qu'ils arrivent la veille du jour où doit se faire la répartition dans les régiments. Et, d'autre part, ces jours sont fixés d'avance par l'état-major du Corps de la garde, de façon à ce qu'il n'arrive jamais à la fois que 3 *groupes*, c'est à-dire environ deux mille hommes.

En principe, on devrait choisir les recrues sur tout le territoire de chacun des Corps d'armée; mais, dans la pratique, il en résulterait des difficultés de différente nature. Aussi l'usage s'est-il établi d'opérer le recrutement, chaque année à tour de rôle, dans un seul des 4 cercles de brigade du Corps. C'est donc, en réalité, seulement le quart du pays qui fournit tous les ans les recrues destinées à la garde.

Les hommes de chaque Corps, arrivant à Berlin la veille du jour où ils doivent être répartis entre les divers régiments, sont immédiatement conduits dans un bâtiment spécial, l'*Ordonanz-haus*, où ils sont nourris et logés. Cet *Ordonanz-haus* est un établissement particulier tenu par un habitant de Berlin. Celui-ci

Digitized by Google

reçoit tous les détachements de passage et leur fournit logement et nourriture. L'officier ou le sous-officier qui commande le détachement règle le compte sur l'argent alloué aux hommes pour leur route. L'entrepreneur se fait en outre un très bon revenu en vendant aux soldats non seulement des vivres, mais les différents objets dont ils peuvent avoir besoin.

Chaque jour, à 8 heures du matin, les 3 *groupes* arrivés la veille sont conduits au lieu de répartition : cours de caserne ou hangars d'exercice, etc., chaque homme ayant avec lui un sac ou valise contenant ses effets, mais devant pouvoir se transporter facilement à la main ou sur l'épaule. Les hommes sont naturellement en habit civil et porteurs du *Handnational* (1), que leur a remis au moment de leur départ la direction du district de landwehr. On les range dans chaque groupe par ordre de taille (2); puis on met à part : les terrassiers, menuisiers, bateliers, etc., qui sont destinés à recruter les pionniers; les hommes doués d'une très bonne vue, qu'on envoie de préférence dans les tirailleurs, les chasseurs ou l'artillerie; et enfin les ouvriers qui peuvent être utilisés dans les ateliers régimentaires et qu'on réserve aux régiments qui en ont demandé.

Il ne faut pas confondre ces ouvriers avec ceux dont nous avons parlé plus haut, et qui sont envoyés dans les corps dès le mois d'octobre pour recruter les compagnies hors rang. Les autres font au contraire partie des combattants et ne sont employés comme ouvriers que temporairement et en cas de nécessité.

Il est bon de dire que pendant ce premier triage, qui demande environ deux heures et se fait par les soins d'un adjudant et de quatre autres officiers du Corps de la garde désignés *ad hoc*, on examine les demandes qu'ont pu formuler les hommes de recrue pour être classés dans un régiment ou dans une arme différente de celle qui leur a été désignée par leur cercle de landwehr. Il

(1) Pièce donnant les noms, prénoms, domicile, lieu de naissance, profession, taille, etc., de chaque individu.

(2) On lit cette taille sur le *handnational* et on l'inscrit à la craie sur la poitrine de chaque homme.

Digitized by Google

est de règle qu'on doit autant que possible s'efforcer de satisfaire aux désirs ainsi exprimés ; parce qu'on admet en principe qu'il y a toujours avantage à faire entrer un homme dans un corps de son choix, et qu'il y servira avec plus de goût et de zèle.

Ces opérations préliminaires terminées, arrive le chef d'état-major du Corps de la garde, qui fait opérer le partage entre les différents régiments, auxquels il s'efforce de donner des parts égales au point de vue de la valeur des hommes et de leur provenance.

Ainsi, l'on cherche d'abord pour chaque régiment un certain nombre d'hommes bien bâtis et de haute taille, destinés à faire des files d'encadrement (*flügelleute*) ; puis on répartit uniformément le reste des recrues, et les commandants des divers régiments tirent entre eux au sort les lots ainsi formés et emmènent immédiatement leurs contingents respectifs.

Il y a toutefois à ces règles de répartition impartiale quelques exceptions provenant des privilèges traditionnels accordés à certains corps.

Ainsi, le 1er régiment de la garde a le droit de choisir les hommes les plus grands et les plus beaux, dont la taille atteint ou dépasse 1m,82.

Le commandant du régiment de fusiliers de la garde jouit également de la faculté de choisir en personne une fraction déterminée (environ 1/3 ou un 1/4) des recrues qui lui reviennent. Les autres sont désignées par le chef d'état-major.

Enfin, les commandants des bataillons de chasseurs, de tirailleurs et de pionniers, ont le droit de choisir les hommes qui leur conviennent le mieux dans les groupes particuliers dont nous avons parlé plus haut comme formés des individus exerçant certaines industries ou jouissant d'une vue remarquablement bonne.

On sait qu'en principe, les bataillons de chasseurs et de tirailleurs doivent se recruter exclusivement parmi les agents du service des forêts de l'Etat ou des particuliers. Ce recrutement est sous la direction spéciale de l'inspecteur des chasseurs et tirailleurs, lequel envoie directement dans les corps les hommes

Digitized by Google

qu'il a désignés pour chacun d'eux. Les commandants des bataillons ont toutefois le droit de refuser les recrues qui, pour des motifs sérieux, comme, par exemple, la faiblesse de vue, ne leur conviennent pas. Ils peuvent alors les remplacer en puisant dans le contingent commun. De fait, ces bataillons n'en sont pas moins composés presque exclusivement d'agents du service des forêts. Mais on doit dire qu'en général l'institution des chasseurs ne jouit pas d'une grande sympathie dans l'armée prussienne. On y est assez d'avis que toute l'infanterie devrait recevoir une instruction de tir uniforme. Et l'existence des bataillons de chasseurs s'explique surtout par les facilités qu'ils donnent au gouvernement pour recruter son personnel forestier. C'est, en somme, une organisation tout à fait originale, qui d'une part fournit à l'armée d'habiles tireurs de profession, et de l'autre procure à l'Etat des chasseurs et des agents sûrs et dévoués pour le service des forêts.

Enfin, quand la répartition est définitivement terminée, les recrues sont passées en revue par le commandant du Corps de la garde ou son délégué, et en présence de tous les chefs de corps qui ont pris part à la répartition du contingent.

Pendant toute la série de ces diverses opérations, on ne parut faire aucune attention à la condition sociale des hommes de recrue revêtus encore de leurs effets civils, mais absolument confondus dans les rangs.

Et ce serait une erreur de croire que parmi eux se trouvassent beaucoup de membres des classes supérieures de la société. Il y en avait au contraire très peu ou, pour mieux dire, presque pas. La raison en est que tous ou presque tous les jeunes gens qui ont reçu une éducation un peu complète, entrent au service comme volontaires d'un an ou candidats officiers.

Tous ces hommes de recrue semblaient du reste vigoureux et de bonne humeur, et on les traitait avec douceur.

Il est aussi intéressant de remarquer qu'en général la plupart paraissaient avoir reçu déjà une certaine instruction militaire; ce qui se voyait à leur façon de marcher, de se retourner, de répondre à leurs supérieurs, etc.

Vers une heure de l'après-midi, la répartition était terminée,

Digitized by Google

et à deux heures, tous étaient rendus dans les casernes de leurs régiments respectifs.

Chaque répartition portant sur les hommes provenant du territoire de trois Corps d'armée, il est clair que la même opération doit se renouveler quatre fois pour les douze Corps qui fournissent des recrues à la garde.

Dans les vingt-quatre heures qui suivent chacune de ces répartitions, les divers régiments doivent fournir à l'état-major de la garde une liste nominative des hommes qui leur ont été affectés la veille. C'est un moyen de contrôle nécessaire et qui permet d'envoyer immédiatement à leurs Corps respectifs, les retardataires qui, pour une raison ou pour une autre, ne se sont pas trouvés avec leur groupe et viennent se présenter à l'état-major de la garde.

Ces états sont aussi très utiles pour permettre de savoir exactement ce qu'on a donné à chaque Corps et ce qui lui manque pour être au complet.

A leur arrivée au régiment, les hommes de recrue sont, aussitôt que possible, soumis à une visite médicale (1), à la suite de laquelle ceux reconnus impropres au service sont renvoyés à l'état-major du Corps de la garde, avec une note faisant connaître le motif de la réforme. Ces cas de réforme sont généralement en assez grand nombre dans les premiers jours. Aussi l'état-major se charge-t-il lui-même, pendant les deux premières semaines, de renvoyer les hommes réformés dans leurs districts de landwehr respectifs, qui doivent immédiatement fournir un nombre égal de jeunes gens en remplacement. Pendant les deux semaines suivantes, le renvoi et le remplacement des hommes réformés s'effectuent par les soins des régiments eux-mêmes. Enfin si, après ce deuxième délai, on se trouve encore obligé de réformer quelques-uns des jeunes soldats, ils ne sont plus remplacés, à cause des retards dans l'instruction qu'amènerait l'in-

(1) Quoiqu'ils aient, bien entendu, subi, avant leur départ, une visite analogue à celle que passent nos conseils de révision. En Allemagne cette visite précède même le tirage au sort, auquel ne prennent part que les hommes déclarés propres au service (N. du Trad.).

Digitized by Google

corporation de nouveaux arrivants à une époque aussi tardive. Le corps doit supporter ce déficit jusqu'à l'appel du contingent suivant, à moins qu'il ne trouve à se compléter au moyen d'engagés volontaires (1).

Quatre ou cinq semaines après la réception de leurs recrues, tous les régiments envoient à l'état-major de la garde un rapport complet sur l'ensemble de leur recrutement. Ils donnent leur appréciation sur les qualités physiques et morales de leurs jeunes soldats, leur taille moyenne, etc., en comparant, à ces divers points de vue, l'année courante avec les années précédentes.

Tous ces renseignements sont ensuite transmis à l'empereur et au ministre de la guerre.

D'après ce que nous avons dit plus haut, chaque régiment de la garde reçoit ses recrues en quatre fois différentes, puisqu'il ne lui arrive en un jour que les hommes provenant de trois régions de Corps d'armée. L'incorporation dure donc en réalité une semaine. Dans la ligne, les choses se passent, on le conçoit, bien plus rapidement. La répartition se fait d'avance dans le district de landwehr correspondant, et tous les hommes peuvent être incorporés le même jour.

Le commandant de chaque régiment se fait présenter les *Handnational* des hommes qu'il a reçus, et les répartit entre les bataillons dès le jour même de leur arrivée. On classe habituellement les hommes les plus grands dans le 1er bataillon et les plus petits dans le bataillon de fusiliers.

Le commandant du bataillon répartit à son tour les hommes entre ses compagnies, mettant les plus grands dans la 1re, et ainsi de suite. Les hommes se trouvent ainsi rendus dans leurs compagnies vers trois ou quatre heures de l'après-midi. Ils remettent alors leur *Handnational* aux sous-officiers chargés de leur instruction, qui les conduisent au dîner.

On passe aussitôt après une visite de santé provisoire (2) pour

(1) C'est un inconvénient que le recrutement régional permet d'éviter pour les régiments de la ligne, comme on le verra plus loin (N. du Trad).

(2) Il ne faut pas confondre cette première visite, qui n'est que super-

Digitized by Google

reconnaître ceux des hommes qui pourraient être atteints de maladies contagieuses : gale, syphilis, etc. Après quoi les nouveaux soldats sont conduits au bain; on exige qu'ils s'y nettoient le plus complètement possible, et on leur fait enfin endosser l'uniforme préparé pour eux.

Les effets qu'on leur distribue ce jour-là ne constituent que la tenue dite d'*instruction*, celle qui leur servira pour les exercices individuels et dans l'intérieur de la caserne. Une autre tenue leur est donnée plus tard, et on profite pour l'ajuster des heures de loisir réservées dans l'après-midi du samedi et la matinée du dimanche.

Chaque homme doit faire de ses effets civils un paquet destiné à être envoyé par la poste dans sa famille, après avoir été conservé dans le magasin de la compagnie pendant quatre semaines, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on soit à peu près définitivement fixé sur ceux des hommes qu'il peut y avoir lieu de réformer.

Le reste de la soirée de ce premier jour est consacré à l'installation des recrues dans leurs chambres. Puis on fait remettre aux hommes l'argent qu'ils peuvent avoir sur eux, et qui doit être déposé entre les mains du commandant de la compagnie, auquel ils peuvent toujours en redemander au fur et à mesure de leurs besoins. On leur permet toutefois de conserver, s'ils le désirent, une somme d'argent qui ne peut dépasser 2 thalers. On a voulu, par ces mesures, éviter que des jeunes gens inexpérimentés ne soient entraînés à gaspiller ce qu'ils possèdent, en cédant aux instigations des anciens soldats, qui sont naturellement portés à vouloir se régaler aux dépens de leurs nouveaux camarades. — En outre, le commandant de compagnie se trouve avoir ainsi la possibilité de contrôler les dépenses de ses hommes et de les empêcher de faire des folies. Les soldats prussiens portent presque tous leur argent dans un petit sac de cuir pendu au cou.

On distribue ensuite aux recrues tous les menus objets qui

ficielle, avec celle dont nous avons parlé plus haut, et dont le but est de constater l'aptitude au service militaire des jeunes soldats (N. du Trad.).

Digitized by Google

leur sont nécessaires pour entretenir la propreté de leur personne, de leurs effets et de leur équipement. Mais rien de tout cela ne leur est fourni gratis et ils doivent en payer le prix, d'ailleurs très modique, sur leur argent de poche. Nous ne donnerons pas ici la nomenclature assez longue de ces objets, parmi lesquels se trouvent, entre autres, un peigne, un miroir, un rasoir, etc. — La coupe des cheveux est faite à tout le monde, dès le lendemain de l'arrivée, par des perruquiers pris parmi les soldats ou même les sous-officiers de la compagnie.

Enfin, dans le premier mois de service, tous les hommes de recrue subissent l'opération de la vaccine et sont appelés à prêter le serment du drapeau. Cette dernière cérémonie se fait avec une certaine solennité, et la formule en est appropriée au culte professé par chacun.

Chaque compagnie reçoit annuellement de 40 à 50 recrues. On s'arrange habituellement de manière à leur donner dans la caserne un logement séparé de celui des anciens soldats. Chaque chambrée est placée sous la surveillance de l'un des sous-officiers ou *gefreite* désignés comme instructeurs par le commandant de compagnie. Toutes ces dispositions sont d'ailleurs entièrement laissées à l'initiative des capitaines, comme nous le verrons plus loin quand nous parlerons de l'instruction. Le peloton formé par les recrues de la compagnie est placé sous la direction d'un officier et divisé en 3 ou 4 escouades auxquelles sont attachés un sous-officier et 3 ou 4 *gefreite*. Ceux-ci ne sont pas toujours pris parmi les hommes réellement titulaires de ce grade et en portant les insignes. Ils sont souvent choisis parmi les meilleurs soldats de l'année précédente, et notamment parmi ceux destinés à être renvoyés dès la fin de leur deuxième année de service, en vertu de ce qu'on appelle le *congé du roi* (*Königs-Urlaub*). C'est une faveur dont jouissent annuellement 10 à 20 hommes par compagnie, comme récompense de leur bonne conduite et de leur zèle dans le service.

Il peut paraître étonnant qu'on ne récompense pas ces bons serviteurs par le grade de *gefreite;* mais il est de principe dans l'armée prussienne de ne conférer ce grade, en général, qu'aux soldats qu'on a l'espoir de voir *capituler*, c'est-à-dire se rengager

Digitized by Google

à l'expiration de leur temps de service, de façon à devenir plus tard sous-officiers.

Certains capitaines répartissent aussi parfois leurs recrues en groupes de 2 ou 3 hommes confiés au soin d'un ancien soldat, chargé vis-à-vis d'eux d'un rôle analogue à celui des *diadkas* de l'armée russe. Ce système paraît en effet très propre à développer les sentiments de fraternité et de camaraderie qui doivent unir entre eux tous les membres de la grande famille militaire. On tient d'ailleurs très rigoureusement la main à ce que la soumission des jeunes soldats à leur ancien ne dégénère jamais en servilité.

Dès les premiers jours de son arrivée au corps, chaque homme de recrue est tenu de rédiger un court historique de sa vie passée (*Lebenslauf*), aussi franc et aussi complet que possible. Il le remet à son capitaine, qui se trouve ainsi mis à même, tout à la fois, de connaître les antécédents de ses hommes et de juger de leur intelligence et de leur degré d'instruction.

Les hommes illettrés, ne pouvant écrire cette sorte de confession, sont obligés de la faire de vive voix. Et la naïveté qu'ils y mettent est parfois très curieuse. Ces illettrés sont du reste, comme nous le verrons plus tard, en très petit nombre dans l'armée prussienne.

Outre les recrues du contingent, les régiments d'infanterie reçoivent encore, pour se compléter, des engagés volontaires d'un an et de trois ans. Ces derniers sont, il est vrai, fort peu nombreux dans l'infanterie. Le seul avantage dont ils jouissent est, en effet, de pouvoir entrer au service dès l'âge de 17 ans, et, par suite, d'être débarrassés plus tôt de leurs obligations militaires.

Quant aux volontaires d'un an leur nombre est très variable suivant les régiments. Dans quelques-uns il y en a beaucoup. Ainsi le régiment de grenadiers de la garde *empereur Alexandre* en comptait 67 dans ses rangs en 1875. Certains régiments, en garnison dans les petites villes, n'en ont quelquefois pas du tout, tandis que ceux stationnés dans les villes d'universités en possèdent au contraire, une très grande quantité (1).

(1) Nous reviendrons plus loin sur cette importante question des vo-

Digitized by Google

2° CAVALERIE.

Tout ce que nous avons dit plus haut touchant le recrutement de l'infanterie pourrait, en général, se répéter à propos de la cavalerie. Aussi nous contenterons-nous de signaler ici les différences.

Les recrues de cavalerie arrivent dans la ligne vers le milieu d'octobre, tandis que la garde reçoit les siennes dans la première moitié de novembre, en même temps que celles destinées à son infanterie.

Les régiments de la garde se recrutent sur l'ensemble du territoire, tandis que ceux de la ligne ne reçoivent que des hommes provenant des districts de bataillon de landwehr les plus voisins de leur garnison.

Les commandants de ces districts ont soin de désigner pour servir dans la cavalerie des hommes habitués à soigner les chevaux, sachant monter à cheval, ou en général manifestant des dispositions particulières pour entrer dans l'arme. Ceux destinés à la garde sont, à leur arrivée à Berlin, séparés en deux groupes : l'un affecté à la cavalerie de ligne (cuirassiers et uhlans), l'autre à la cavalerie légère (dragons et hussards). La répartition définitive est ensuite faite par le général commandant la division de cavalerie de la garde.

La taille minima est de 1m,67 (1) pour tous les régiments de la garde et pour la cavalerie de ligne. Elle est de 1m,62 pour la cavalerie légère de la ligne.

La cavalerie reçoit, comme l'infanterie, des ouvriers de deux sortes : Les *Œkonomie-Handwerker*, qui ne comptent pas dans le rang et ne font en réalité aucun service militaire ; puis ceux qui font au contraire partie de l'effectif combattant. On a soin

fontaires, à laquelle l'auteur a consacré un chapitre spécial de son étude.

(1) C'est-à-dire, comme on le voit, moindre que la taille minima exigée des fantassins dans la garde (N. du Trad.).

Digitized by Google

que parmi ces derniers se trouvent des maréchaux et des selliers (1).

Le commandant de régiment répartit ses recrues entre ses escadrons, suivant les vides à combler dans chacun d'eux. Il entre annuellement de 35 à 45 hommes de recrue dans chaque escadron.

Les hommes sont d'ailleurs soumis aux diverses opérations déjà décrites à propos de l'infanterie : bain, visite médicale, etc.

Les jeunes soldats de l'escadron sont également placés sous la direction d'un officier, et répartis en 3 ou 4 groupes confiés à des sous-officiers, *gefreite*, etc.

Outre les hommes que leur envoie le contingent, les régiments de cavalerie reçoivent aussi des volontaires d'un an et de quatre ans. Les premiers sont généralement peu nombreux, à cause des dépenses assez considérables que doit s'imposer un jeune homme qui veut faire son volontariat dans la cavalerie. Les volontaires de quatre ans (2) sont, au contraire, parfois en très grand nombre, surtout dans certaines garnisons. Et, comme nous le verrons plus loin, il existe des régiments, les hussards de la garde, par exemple, qui en sont presque exclusivement composés.

Ces volontaires de quatre ans sont reçus par les régiments beaucoup plus volontiers que les recrues provenant du contingent ordinaire, parce que les officiers de cavalerie sont, en général, d'avis qu'une durée de service de trois ans est insuffisante pour former un bon cavalier. Aussi les capitaines font-ils tous leurs efforts pour attirer le plus possible de ces volontaires dans leur escadron, et recevoir, par suite, d'autant moins de recrues ordinaires.

(1) Les *Œkonomie-Handwerker*, pas plus dans l'infanterie que dans la cavalerie, ne sont pas même armés. Ils ne reçoivent ni casque ni havre-sac, et ceux de la cavalerie sont habillés en hommes à pied, c'est-à-dire qu'ils portent le costume particulier à leur corps, mais avec le pantalon d'infanterie et la botte sans éperons (N. du Trad.).

(2) On sait qu'en compensation de l'année qu'ils consentent ainsi à passer en plus dans l'armée active, la loi les dispense de deux ans de service dans la landwehr (N. du Trad.).

Digitized by Google

3° ARTILLERIE.

Le nombre de recrues à affecter chaque année aux diverses batteries est déterminé, comme pour les autres armes, par le ministre de la guerre (1). Il est toujours au moins de 25 par batterie à cheval et 30 par batterie montée.

L'artillerie de la garde se recrute sur tout le territoire; celle de la ligne dans les districts de landwehr les plus voisins de son lieu de garnison. Les recrues de la garde et de toute l'artillerie à cheval rejoignent vers le milieu de novembre; celles de l'artillerie montée de la ligne au commencement de décembre.

La taille minima est de 1m,65; les hommes doivent être d'une forte constitution et doués d'une vue excellente.

Pour l'artillerie à cheval, on choisit, comme pour la cavalerie, des hommes ayant l'habitude des chevaux; et en outre, pour toute l'artillerie, on recherche les hommes connaissant quelque profession, notamment les ouvriers en fer et les bourreliers.

Le commandant de la brigade d'artillerie de la garde répartit ses recrues entre ses deux régiments. Les colonels de ceux-ci font la répartition entre leurs *abtheilungen*, et les commandants d'*abtheilung* entre leurs batteries.

La chose se passe dans la ligne d'une façon analogue.

Il y aurait lieu également de répéter ici ce que nous avons dit à propos des ouvriers de deux sortes existant dans l'infanterie et la cavalerie.

Enfin, les hommes reconnus, après visite médicale, non aptes au service, sont renvoyés par les régiments à l'état-major du Corps d'armée, avec une note indiquant si le colonel en désire le remplacement. Car ce remplacement n'est en général demandé que par les régiments qui se trouvent dans de mauvaises garnisons et reçoivent, par suite, peu d'engagés volontaires. Les au-

(1) D'après les états fournis par les chefs de corps, comme nous l'avons expliqué à propos de l'infanterie.

Digitized by Google

tres trouvent toujours à se compléter facilement au moyen d'engagés de trois ans ou de rengagés.

Bien que l'époque légalement fixée pour l'entrée au service de ces volontaires de trois ans soit le 1er octobre, ils peuvent, avec l'autorisation du commandant de régiment, être reçus pendant toute la saison d'hiver, c'est-à-dire jusqu'au 30 avril. Depuis cette date jusqu'au 1er octobre, les déficits qu'il pourrait être nécessaire de combler doivent l'être seulement au moyen de réservistes ou par le rappel d'hommes en congé temporaire, dits : *à la disposition*.

Chaque batterie peut, en outre, recevoir trois volontaires d'un an, et même d'avantage dans les villes d'universités. Mais ils ne sont admis à entrer au service qu'une seule fois chaque année, au 1er octobre.

Je ferai remarquer combien est pratique l'organisation du recrutement de l'armée prussienne. Le commandant de régiment est la cheville ouvrière de tout le système. Il connaît l'effectif que doit avoir son corps, sur le pied de paix comme sur le pied de guerre, et il est obligé de s'arranger pour avoir toujours sur ses contrôles le nombre d'hommes exigé. C'est lui qui, en temps opportun, demande à l'état-major de son Corps d'armée ce qu'il lui faut de recrues; c'est lui qui renvoie les hommes incapables de servir, en réclame de nouveaux pour les remplacer, ou, s'il le juge convenable, admet en échange des engagés volontaires. On comprend, que tout ceci n'est possible qu'avec le système du recrutement régional, grâce auquel chaque corps de troupe a, pour ainsi dire, à portée de la main, un approvisionnement d'hommes dans lequel il peut puiser à volonté, et qui se renouvelle sans cesse, dans le but unique de lui procurer de quoi compléter à chaque instant son effectif de paix ou de guerre.

Digitized by Google

II

MARCHE SUIVIE

POUR L'INSTRUCTION DES TROUPES

Au moment où va recommencer la période annuelle d'instruction, on voit, dans la plupart des armées européennes, paraître à chaque instant une foule d'ordres et de décisions réglant minutieusement le genre et la durée des divers exercices, non seulement par mois et par semaine, mais quelquefois même par jour et par heure.

Rien de semblable dans l'armée allemande : le commandant de compagnie a la pleine et entière responsabilité de l'instruction de ses hommes, et l'organise absolument comme il l'entend. Son initiative n'a d'autres limites que l'obligation qui lui est imposée de présenter, à des époques fixées d'avance, ses soldats à l'inspection de ses supérieurs, et d'avoir amené pour ce jour-là l'instruction de sa troupe à un degré déterminé. Le commandant du bataillon lui-même n'a pas le droit de s'immiscer dans l'instruction des compagnies de son bataillon. Il peut seulemen signaler aux capitaines telle ou telle omission, telle ou telle irrégularité. Mais il lui est interdit d'ordonner au commandant de compagnie de procéder d'une façon plutôt que d'une autre. Plus tard, il instruit à son tour son bataillon et devient entièrement responsable de son instruction comme unité tactique. A lui donc d'exiger que, pour cette époque, l'instruction des compagnies soit complète.

La même initiative est laissée à tout officier chargé d'une branche quelconque de l'instruction et même en général à tout

Digitized by Google

homme gradé, dans les limites de ses attributions. Tous les officiers prussiens, du lieutenant au général, sont unanimes sur ce point; ils considèrent le développement aussi complet que possible de l'initiative individuelle à tous les degrés, comme l'unique et indispensable condition de succès, non seulement en ce qui concerne l'instruction des troupes, mais pour tout ce qui a trait aux choses militaires.

Cette initiative produit, en effet, l'émulation entre les officiers de tout grade; elle développe en eux le sentiment de leur valeur personnelle, leur apprend à se décider, à se débrouiller et à juger par eux-mêmes des besoins du service. On ne saurait trouver de moyen plus prompt et plus sûr d'obliger chaque officier à connaître à fond tout ce qu'il doit savoir; on ne saurait instituer non plus de meilleure école pour le lui enseigner.

Au point de vue de l'instruction des troupes, il n'est pas, dans toute la hiérarchie militaire, de grade plus important que celui de commandant de compagnie, d'escadron ou de batterie. Aussi, lorsqu'on a confié ces fonctions à un officier capable de les remplir, doit-on lui laisser absolument les coudées franches. Non seulement il instruit les hommes de troupe; mais, par la position qu'il occupe, il est seul en état de former, parmi les officiers de sa compagnie, un successeur capable de le remplacer.

Après l'initiative individuelle dévolue à chacun, ce qui frappe le plus dans l'instruction des troupes prussiennes, c'est la façon minutieusement progressive et méthodique avec laquelle elle est dirigée, non seulement d'un bout de l'année à l'autre, mais dans chacune de ses périodes en particulier. On s'est trouvé conduit, par une longue pratique, à formuler certaines règles et à répartir les différents exercices d'une façon parfaitement appropriée aux exigences de la guerre, comme aussi au caractère de la nation et aux mœurs du pays. Jamais aucun ordre particulier ne vient modifier ces règles sanctionnées par l'expérience. Chacun connaît son rôle tracé une fois pour toutes et s'en acquitte sans hésitation.

L'autorité supérieure tient rigoureusement la main à ce que le temps affecté à l'instruction ne soit pas gaspillé en exercices inutiles. *On passe aussi peu de revues que possible et il est formel-*

Digitized by Google

lement interdit à tout officier de faire exécuter à sa troupe une répétition préliminaire de la revue que doit passer son supérieur. Cela toujours dans le but de ne rien distraire du temps consacré à l'instruction. Pour cette même raison, les officiers supérieurs, au lieu de passer personnellement des revues, se contentent le plus souvent d'assister à celles que passent leurs subordonnés.

Les mesures les plus rigoureuses sont aussi prises pour réduire au strict minimum le nombre des hommes absents.

De tout ceci il résulte que l'instruction d'un régiment prussien suit chaque année une marche calme et régulière, absolument semblable à celle d'un établissement d'instruction publique, où, chaque année aussi, les élèves repassent par la même succession de travaux méthodiquement réglés.

Nous allons examiner comment les choses se passent dans les différentes armes.

INFANTERIE.

L'année d'instruction dans l'infanterie allemande comprend six périodes, réparties comme il suit (1) :

1° *Période préparatoire :* Depuis la fin des grandes manœuvres et le renvoi des réservistes (2), jusqu'à l'arrivée des recrues; c'est-à-dire environ depuis la deuxième moitié de septembre jusqu'au commencement de novembre, dans la garde, et jusqu'au commencement de décembre, dans la ligne.

2° *Période de l'instruction individuelle ou des recrues,* jusqu'à

(1) Ces périodes n'ont aucun caractère officiel et il n'en est fait mention nulle part dans les règlements. Je n'ai eu recours à ce mode de division que pour rendre plus clair le tableau de ce qui se fait chaque année dans l'armée prussienne, en donnant à chacune de ces périodes la dénomination qui la caractérise le mieux,

(2) Il faut entendre par ce mot, non pas tant les hommes de la réserve qui ont pu être rappelés au moment des grandes manœuvres, que les soldats qui viennent d'achever leur troisième année de service actif et sont classés dans la réserve (N. du Trad.).

Digitized by Google

la mi-février, dans la garde, et jusqu'au commencement de mars, dans la ligne,

3° *Période des inspections et des exercices de printemps*, jusqu'au milieu de mai. Cette période comprend l'inspection des recrues qui décide leur admission à l'école de compagnie. Puis on consacre de cinq à six semaines à l'école de compagnie, de trois à quatre à l'école de bataillon, deux à l'école de régiment, et, enfin, une aux évolutions de brigade.

On ne fait pas d'évolutions de division, parce qu'elles se ramèneraient forcément à celles de 2 brigades évoluant l'une après l'autre. On n'admet pas, en effet, qu'on puisse déployer à la fois deux brigades en ligne de bataille sans conserver une réserve. On serait donc toujours conduit, dans une évolution de division, à garder l'une des 2 brigades en réserve, pendant que l'autre manœuvrerait, et réciproquement.

4° *Période du service en campagne*, qui dure jusqu'à la première moitié d'août.

5° *Période des exercices d'automne*, qui va jusqu'à la fin du mois d'août. Ces *exercices*, qu'il ne faut pas confondre avec les *manœuvres d'automne* ou *grandes manœuvres*, ne sont que la répétition pendant deux ou trois semaines des évolutions de régiment et de brigade de la troisième période.

6° *Période des grandes manœuvres*, allant jusqu'à la seconde moitié de septembre.

Telles sont, approximativement, les durées relatives, quelque peu variables d'ailleurs, on le comprend, des diverses périodes d'instruction que nous allons successivement examiner.

On s'étonnera peut-être qu'il ne soit pas indiqué de période spéciale pour les exercices de tir à la cible. Cela tient tout simplement à ce que ces exercices ont lieu tout le long de l'année d'une manière continue.

1° *Période préparatoire.*

Après le départ des réservistes et un repos de quelques jours,

Digitized by Google

on commence à préparer tout ce qui est nécessaire pour la réception et l'instruction des recrues, comme aussi pour celle du régiment en général.

Ces opérations préparatoires comprennent :

1° Le choix et la préparation des instructeurs destinés aux recrues.

2° Le nettoyage et la mise en état des uniformes d'exercice (1).

3° L'appropriation des chambres destinées aux recrues.

Tout ceci s'exécute sous la surveillance immédiate des commandants de compagnie, et le travail est réglé de telle façon que tout soit entièrement terminé le jour de l'arrivée des jeunes soldats.

Pendant ce temps, la grande affaire du capitaine est le choix et la préparation des instructeurs auxquels il confiera ses recrues, car c'est de là que dépend presque exclusivement le succès de l'instruction. Et comme, par suite du peu de durée du service actif, il est difficile d'avoir un nombre suffisant de sous-officiers expérimentés, leur préparation absorbe complètement pendant cette période tous les soins et toutes les forces du commandant de compagnie.

On désigne habituellement, dans chaque compagnie, comme instructeurs : 1 officier, 3 ou 4 sous-officiers et de 6 à 9 *gefreite*.

Le capitaine confie le poste d'instructeur à celui de ses lieutenant qui lui paraît le plus apte à cet emploi. Ce lieutenant dirige alors l'instruction des recrues, sous la surveillance immédiate du capitaine, qui, toutefois, s'efforce de lui laisser le plus de latitude possible, estimant que c'est là une condition indispensable au succès de l'instruction, et le meilleur moyen d'empêcher l'officier qui en est chargé de prendre en dégoût cette corvée, physiquement et moralement très pénible. En retour de

(1) C'est-à-dire des effets, généralement très vieux, qui sont distribués aux recrues à leur arrivée, et leur servent uniquement pour les exercices et les corvées, comme on le verra plus loin (N. du Trad.).

Digitized by Google

la liberté d'action qu'on lui laisse, l'officier instructeur devient entièrement responsable des hommes qui lui sont confiés. Il en a la surveillance et veille à ce qu'ils ne soient pas brutalisés par les anciens soldats. Il donne aux sous-officiers et *gefreite* qui lui sont adjoints l'exemple de la politesse envers les recrues, en même temps qu'il stimule leur zèle à remplir leurs devoirs et empêche toute violence ou grossièreté de leur part.

Pour être en état de s'acquitter de cette mission, le lieutenant se trouve obligé de s'y préparer sérieusement pendant toute la durée de la *période préparatoire*. Il revoit en détail les règlements sur le service intérieur et les diverses branches de l'instruction individuelle, et s'efforce de perfectionner les points faibles de son instruction pratique. Il s'aide en tout ceci, des conseils de son capitaine, sur l'expérience duquel il peut presque toujours se reposer. De son côté, le capitaine vient partout en aide à son lieutenant, en le conseillant amicalement, mais sans toutefois se charger personnellement de son instruction; le rôle même qui incombe à celui-ci devant suffire à l'obliger d'étudier à fond tout ce qu'il lui est nécessaire de savoir pour s'acquitter d'une mission aussi importante que l'instruction des recrues.

Quant aux sous-officiers, le capitaine s'efforce d'en choisir un ou deux ayant déjà fait leurs preuves comme instructeurs, et un ou deux autres pas trop jeunes et paraissant avoir de l'aptitude pour ces fonctions.

En agissant ainsi, on arrive tout à la fois à donner aux recrues des instructeurs expérimentés, et à s'en préparer d'autres pour l'année suivante. Cette règle n'a rien d'absolu, mais elle est généralement appliquée autant que posible.

Nous avons déjà dit, en parlant du recrutement, que les recrues de chaque compagnie forment un peloton spécial, divisé généralement en 3 escouades, dont chacune est confiée à l'un des sous-officiers instructeurs; lequel loge, autant que faire se peut, dans la même chambre que les recrues qu'il est chargé d'instruire.

Chaque sous-officier a sous ses ordres 3 ou 4 *gefreite* qui sont, comme lui, dispensés de tout autre service pendant la période préparatoire et pendant celle de l'instruction individuelle. Ces

Digitized by Google

gefreite l'aident dans ses fonctions d'instructeur et sont particulièrement chargés de faire connaître aux recrues les règles du service intérieur. Comme il arrive souvent que le peloton de recrues est logé dans plusieurs chambres différentes, un *gefreite* est désigné pour coucher dans chacune d'elles. Il est là pour les jeunes soldats, comme un ancien camarade, qui, vivant en relation intime avec eux, doit, par son exemple, leur inculquer l'esprit militaire et les sentiments d'honneur et de discipline. Aussi, ne désigne-t-on pour ces fonctions que des hommes, non seulement au courant du service, mais encore d'une moralité éprouvée et d'un caractère affable.

Le commandant de compagnie doit donc apporter la plus grande sévérité dans tous ses choix, dont dépend en grande partie le succès de l'instruction de ses recrues. Et il doit encore, ensuite, s'occuper activement de parfaire l'éducation des instructeurs qu'il a choisis, pour les mettre en état de s'acquitter de leur mission délicate. Il a, d'ailleurs, six semaines pour tout cela, et il lui est en conséquence possible de revenir sur ses choix, dans le cas où il s'apercevrait qu'il s'est trompé.

Aussi consacre-t-il en moyenne deux heures par jour à donner à ses instructeurs l'instruction théorique; commentant en leur présence les divers règlements de manœuvres, la théorie et les règles du tir, le service intérieur, etc. En outre, il s'efforce de leur donner quelques notions d'un caractère plus général, en parcourant avec eux l'historique de leur régiment, et leur faisant connaître les points principaux de la législation militaire. Pendant le reste du temps, il leur fait faire des exercices pratiques sous sa surveillance et celle du lieutenant instructeur. On les exerce à commander, à redresser les fautes commises, à donner l'instruction, soit réciproquement entre eux, soit en instruisant des groupes d'anciens soldats, désignés exprès pour cet objet.

Ce n'est pas non plus une mince besogne pour le capitaine que d'arriver à faire remettre en état les vêtements d'exercice et tous les objets nécessaires aux recrues. Il importe pourtant qu'elle soit terminée avant leur arrivée, de façon à ce qu'on ne perde pas un seul jour du temps consacré à l'instruction. C'est pour ce motif qu'on fait arriver dans les corps les ouvriers permanents

Digitized by Google

dès le 1er octobre, de manière à remplacer de suite ceux qui viennent d'être classés dans la réserve.

Ces ouvriers ne reçoivent aucune instruction militaire, sauf ce qui est nécessaire pour les mettre en état de porter convenablement l'uniforme, de rendre à qui de droit les marques extérieures de respect, et d'observer la discipline. Comme ce sont tous des ouvriers de profession, ils peuvent se mettre de suite à l'ouvrage pour les détails duquel ils sont aidés par les ouvriers de compagnie. On choisit parmi les effets d'habillement, qui ont servi lors des dernières grandes manœuvres, les plus vieux et les plus usés; et, après un nettoyage à fond, on les répare du mieux possible, en y remettant des passe-poils, des pattes d'épaule, des parements, etc. Le costume ainsi obtenu est exclusivement réservé pour l'intérieur du quartier et les exercices; même, dans quelques compagnies, on tâche de donner à chaque homme deux uniformes complets de cette espèce, afin de lui permettre de se changer en cas de pluie. Ces uniformes constituent, en général, la cinquième et la sixième *garniture*, c'est-à-dire le cinquième et le sixième jeu d'effets affecté à chaque soldat prussien, sans préjudice de la veste et du pantalon de toile qu'il possède également, et qui sont employés dans les manœuvres, pendant la belle saison. On s'efforce, d'ailleurs, de donner à ces effets d'exercice la meilleure apparence possible, afin que l'homme de recrue les endosse sans répugnance, et qu'en se voyant dans son miroir, il se trouve satisfait de sa tournure; la première impression que lui fait son métier devant être favorable, car elle s'efface difficilement.

On prépare également les chambres destinées aux recrues; on en déloge les anciens soldats, on blanchit les murs, on répare le mobilier, etc.

Enfin, pendant cette période préparatoire, où les effectifs sont réduits aux deux tiers du pied de paix, et où, par suite, le service de place est très tendu, on ne peut guère exercer les anciens soldats qu'au tir et aux détails du service en campagne. — Les sous-officiers apprennent à conduire des patrouilles, à faire de petites reconnaissances, et à résoudre sur le terrain de petits problèmes tactiques.

Digitized by Google

Les officiers se livrent également sur le terrain à des études tactiques, sous la direction des commandants de bataillon.

En même temps, les *pionniers du régiment* sont instruits à exécuter des travaux de sape, comme nous le verrons dans un des chapitres suivants.

2° *Période de l'instruction individuelle.*

A. Exercices des recrues.

Le jour de l'arrivée des recrues est, sans contredit, le plus important de toute l'année pour le commandant de compagnie.

Le nouveau contingent vaudra-t-il celui de l'année précédente? Sera-t-il meilleur ou moins bon ? — Autant de questions que se pose avec anxiété chaque capitaine jaloux de maintenir ou de relever la réputation de sa compagnie, dont la valeur doit, pendant toute l'année qui commence, se ressentir des résultats qu'aura donnés l'instruction des recrues. Aussi le capitaine se trouve-t-il puissamment aiguillonné soit à continuer, en le perfectionnant encore d'après les conseils de l'expérience, le système d'instruction qui lui a bien réussi l'année précédente, soit, au contraire, à s'inspirer des méthodes employées par ses camarades, et qui leur ont donné de meilleurs résultats.

Le rôle essentiel du commandant de compagnie consiste surtout à diriger ses sous-officiers et *gefreite* instructeurs, auxquels il s'efforce d'inculquer et de faire observer strictement les règles et les principes qui devront les guider dans leurs rapports avec les hommes de recrue. Il tâche de leur faire comprendre la nécessité d'éviter toute brutalité et toute expression injurieuse, qui pourraient faire naître chez les jeunes soldats le dégoût du service et leur donner la plus fausse idée des relations qui doivent exister entre l'armée et les autres classes de la société. L'instructeur ne doit jamais jeter à la face d'un conscrit, comme un reproche, l'humilité, par exemple, de sa condition sociale. Il est

Digitized by Google

tenu, au contraire, de montrer à l'égard de tous la plus grande impartialité, afin de développer chez eux les sentiments de camaraderie qui doivent exister entre les membres de la famille militaire, dont tous les efforts doivent concourir au même but; on lui rappelle qu'en traitant ses élèves avec douceur et convenance il obtiendra de meilleurs résultats qu'en les brusquant et les accablant de punitions.

Les *gefreite* surtout sont, de la part du capitaine, l'objet d'une surveillance spéciale. Moins expérimentés encore que les sous-officiers, n'ayant pas comme eux l'habitude de s'expliquer en donnant l'instruction aux recrues, ils sont plus sujets à perdre patience quand ils ne sont pas compris, et à en venir aux injures et parfois même aux coups. Aussi leur est-il strictement recommandé de se tenir toujours à distance de l'homme qu'ils instruisent, lui démontrant oralement, ou par l'exemple, ce qu'ils ont à lui enseigner. Ils ne doivent s'approcher de lui pour rectifier sa position que dans des cas très rares et toujours sans brusquerie; le moindre attouchement pouvant promptement dégénérer en bourrade ou même en quelque chose de pire.

Chaque instructeur doit, en un mot, se souvenir constamment, surtout au début, qu'il est le précepteur plus encore que le chef de son subordonné. Et celui-ci, de son côté, se trouvera naturellement conduit, par l'estime et la considération que le premier lui inspirera, à comprendre et à pratiquer l'obéissance qu'il doit au second.

Tels sont au moins les principes généraux qui président à l'instruction dans l'armée allemande. Ils sont compris et maintenus par l'autorité militaire supérieure, ainsi que par la plupart des officiers et sous-officiers. Tous les efforts des chefs, toutes les recommandations des règlements et des circulaires, tendent à faire disparaître de l'armée les habitudes de grossièreté.

Pour ne blesser personne et éviter des familiarités fâcheuses, il est expressément défendu d'employer dans le service d'autre pronom que : *vous*, en s'adressant aux soldats. Le tutoiement n'est d'ailleurs jamais permis de supérieur à inférieur, même en dehors du service. Les officiers disent : *vous*, à leurs ordonnances. Les *feldwebel* et les sous-officiers observent aussi cette règle

Digitized by Google

même quand ils parlent avec une animation évidente. Enfin, tous les officiers et soldats, entre eux, bien que faisant partie d'une même régiment, se disent aussi : *vous*. Le *tu* ne s'emploie qu'entre parents ou amis particuliers, et seulement en dehors du service.

Le cours d'instruction des recrues dure, comme nous l'avons dit, de douze à quatorze semaines, suivant l'étendue que lui assigne le commandant de chaque régiment. Nous allons examiner comment il est réglé et conduit dans l'infanterie allemande.

Il s'agit, en douze semaines, de transformer un homme de recrue en soldat, c'est-à-dire de lui apprendre les règles du combat en ordre dispersé, le maniement d'armes, le tir, la gymnastique et tout ce qui est nécessaire pour qu'après ce laps de temps, il puisse prendre place dans les rangs de la compagnie, participer aux exercices d'ensemble et s'acquitter de tous les devoirs du service militaire en temps de paix. On comprend que, pour arriver à ce résultat, ce n'est pas trop de tous les efforts du commandant de compagnie, et qu'il doit faire appel à toute son expérience pour élaborer le plan et la progression à suivre.

Une progression rigoureuse est en effet la première condition de succès dans les circonstances où l'on se trouve placé. Cette vérité est admise par tous, grands et petits, dans l'armée prussienne, et l'autorité supérieure tient énergiquement la main à ce que, pendant la période d'instruction, rien ne vienne entraver ou déranger la succession régulière des exercices.

Nous devons aussi mentionner, comme le côté le plus caractéristique de l'enseignement militaire, l'attention extrême que l'on a toujours de faire appel en toute chose à l'intelligence des hommes de recrue.

Aucun instructeur ne doit faire un *commandement*, de quelque nature qu'il soit, sans *expliquer* (1) en même temps le *but* et

(1) Ces *explications* n'ont d'ailleurs rien de commun avec le *détail* des mouvements qui se donne dans l'armée française. La *récitation de la théorie*, telle qu'elle se pratique chez nous, est absolument inconnue dans l'armée allemande (N. du Trad.).

Digitized by Google

l'*utilité* du mouvement à exécuter. C'est là une chose d'une importance toute particulière pour l'instruction des recrues, auxquelles, sans ces explications, une foule de commandements resteraient complètement incompréhensibles et pourraient même sembler inutiles.

De plus, le commandant de compagnie, se rendant compte de la forte tension de corps et d'esprit qu'exige du jeune soldat la pratique d'exercices auxquels il n'est pas habitué, comprend qu'en les prolongeant dès le premier jour pendant un temps trop long, il s'expose à surmener les forces de ses hommes et à compromettre le succès de son instruction. Aussi, dans toute l'armée allemande, l'instruction est-elle, jusque dans ses plus petits détails, graduée d'une façon extrêmement méthodique et sagement progressive.

Signalons encore ce fait, qu'aucunes dispositions n'ont jamais été édictées par l'autorité supérieure pour réglementer l'instruction des recrues. Dans toutes les circulaires ou règlements existants, on s'est contenté d'indiquer le but à atteindre, en évitant soigneusement et par principe tout ce qui pourrait porter sur les détails d'exécution. C'est au chef direct, c'est-à-dire au commandant du régiment, qu'il appartient de décider jusqu'à quel degré doit être conduite l'instruction de ses hommes pour chaque époque de l'année.

Pour ce qui est des procédés d'instruction, de la répartition du temps à y consacrer, de la progression à suivre, ce sont là autant de questions dont la solution est du ressort du commandant de compagnie. Pleine et entière liberté lui est laissée en tout ceci, et ses chefs s'abstiennent d'une façon absolue de toute immixtion et de toutes mesures qui pourraient limiter son initiative. Tout le monde est en effet convaincu de cette vérité, qu'on suit avec plus de goût et de zèle la méthode qu'on a personnellement imaginée, et qu'on arrive ainsi à un résultat plus ou moins satisfaisant, en moins de temps que par l'emploi d'un procédé, fût-il meilleur, qui vous aurait été imposé.

Le commandant de compagnie doit donc, en tout ceci, se décider par lui-même, en faisant appel à son expérience personnelle, aux conseils de ses collègues et de ses chefs, et enfin aussi

Digitized by Google

aux nombreux traités sur l'éducation militaire que possède la littérature allemande ; traités qui sont dus aux officiers les plus expérimentés, et dans lesquels tout chef ayant à cœur l'instruction de ses hommes peut trouver des préceptes excellents et des règles sanctionnées par l'expérience.

La plupart des capitaines répartissent leurs cours d'instruction par semaine. Pour chacune ils établissent un programme général, s'en remettant, pour les détails d'exécution à l'initiative de leur lieutenant instructeur. Ils s'attachent, avant tout, à faire comprendre à celui-ci leur manière de voir, et lui donnent toutes les explications nécessaires sur les points qui pourraient ne pas lui sembler clairs. Le lieutenant, à son tour, fait verbalement ses recommandations aux sous-officiers, en ayant soin de leur ménager également une certaine initiative.

Plus d'une fois il m'est arrivé d'assister en spectateur à l'instruction des recrues, et je ne pouvais m'empêcher d'admirer le zèle avec lequel chacun s'occupait de son affaire et s'acquittait de son rôle. Voici, par exemple, les recrues d'une compagnie, répartis en petits groupes qu'instruisent les sous-officiers et les *gefreite*. Le lieutenant instructeur va d'un groupe à l'autre, suivant avec attention tous les mouvements des hommes et la manière dont les sous-officiers donnent l'instruction. S'il aperçoit une faute, il ne s'adresse jamais au soldat qui l'a commise, mais bien à l'instructeur, auquel il ordonne de la rectifier. C'est dans le cas seulement où il ne serait pas compris qu'il corrigerait lui-même la position de l'homme de recrue.

Non loin de là se promène aussi de long en large le commandant de compagnie, ayant l'œil à tout, mais ne parlant qu'à son lieutenant, dont il se contente d'appeler l'attention sur tel ou tel point.

Enfin, de temps à autre, apparaissent également le commandant de bataillon et celui du régiment ; ils passent en jetant un coup d'œil rapide sur l'instruction, mais sans s'arrêter longtemps à la même place ; car ils craindraient, en demeurant trop auprès d'une compagnie, de gêner l'indépendance du capitaine et d'ébranler la confiance que ses soldats doivent avoir en lui.

L'établissement des programmes hebdomadaires dont nous

Digitized by Google

avons parlé n'a rien d'obligatoire, et certains capitaines préfèrent conduire leur instruction au jour le jour, en la réglant comme ils le jugent convenable.

Mais le but auquel, comme nous l'avons dit, tendent tous les efforts, c'est d'arriver à une gradation des exercices assez bien entendue, pour ne pas fatiguer outre mesure les jeunes soldats et ne pas les dégoûter, dès leur premier jour de service, de leur nouveau métier.

Ainsi, par exemple, les hommes auront, dans la première semaine, deux heures d'exercice le matin et une heure et demie l'après-midi; dans la deuxième et la troisième, deux heures et demie le matin et deux heures le soir; dans la quatrième, deux heures et demie matin et soir.

Avant chaque séance d'instruction, les sous-officiers et *gefreite* doivent passer l'inspection de leurs hommes et s'assurer que tous leurs effets sont en bon état, assez à temps pour que l'exercice puisse commencer exactement à l'heure prescrite par le lieutenant instructeur.

Les recrues sont l'objet d'une surveillance constante; au point que, pendant les six premières semaines de son temps de service, un jeune soldat ne peut sortir de la caserne sans être accompagné de son *gefreite*. C'est là une règle qui a son importance, particulièrement dans les grandes villes, où des jeunes gens inexpérimentés pourraient se trouver facilement entraînés à des actes incompatibles avec l'honneur de leur uniforme.

Enfin, avant d'examiner successivement les diverses branches de l'instruction, il convient de faire connaître dans quelles conditions elle se donne. Dans l'infanterie, les salles de manœuvre constituent une exception, et celles qui existent ne sont pas chauffées (1). Par suite, l'instruction se fait presque toujours, par tous les temps et même en plein hiver, à l'air libre et en

(1) Il ne faut pas oublier que c'est un Russe qui écrit ces lignes, et qu'en Russie, la rigueur du climat impose l'obligation d'avoir partout de ces salles de manœuvre et de les chauffer. Un Français trouverait peut-être, au contraire, qu'elles sont assez communes en Allemagne (N. du Trad.).

Digitized by Google

tunique. Tous les hommes sont tellement habitués au froid, qu'ils ne revêtent presque jamais leur capote (1). C'est sans doute à cet usage qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle les soldats allemands supportent l'existence du bivac; temoin les sièges de Paris et de Metz, pendant lesquels le p. 100 des malades fut relativement très petit.

Ecole du soldat et formations élémentaires.

Les principes de la marche sont enseignés individuellement et toujours par un sous-officier; tandis que, pour le maniement d'armes, la charge du fusil, les à-droite et les à-gauche, le serrement et le desserrement des files, l'alignement en avant et en arrière, l'instruction est donnée par les *gefreite*.

Le maniement d'armes et la charge sont enseignés individuellement pendant les cinq à six premières semaines, puis ensuite à tout le monde à la fois, les hommes étant placés sur plusieurs rangs éloignés d'un pas l'un de l'autre. Quant aux demi-tours, alignements, etc., l'instruction est donnée, dès le début, par petits groupes formés de quelques hommes placés également à un pas de distance mutuelle. Puis, vers le commencement de la huitième semaine, les sous-officiers reprennent cette instruction en instruisant à la fois tout leur peloton, formé maintenant à files serrées. Ces exercices servent d'introduction aux mouvements en ordre compacte, que l'on aborde au commencement de la onzième semaine. Toutes les recrues de la compagnie constituent alors un peloton à trois rangs que fait manœuvrer le lieutenant instructeur en personne.

Ceci, du reste, n'est qu'un exemple indiquant une des façons

(1) En revanche, on sait qu'ils vont à l'exercice, par les temps froids, avec de gros gants en laine très chauds. D'ailleurs, l'auteur juge peut-être un peu comparativement avec ce qui se passe en Russie, où les règlements militaires prescrivent le port du capuchon par la troupe dès que la température s'abaisse au-dessous de — 5° (N. du Trad.).

Digitized by Google

les plus habituelles de procéder. Mais il n'a rien d'obligatoire, et bien des capitaines font autrement. Dans un seul et même régiment, on peut trouver une très grande variété dans la manière de voir et les systèmes des divers commandants de compagnie, relativement à l'instruction et surtout en ce qui concerne la progression qu'il convient de suivre. Ainsi, beaucoup de capitaines font commencer le maniement d'arme dès le troisième jour, parce qu'ils trouvent que cet exercice fortifie et développe les muscles des bras et de la poitrine, et, que, par suite, l'enseignement du pointage, et plus tard du tir lui-même, en devient plus facile. D'autres, au contraire, insistant davantage sur la gymnastique, ne mettent le fusil entre les mains des recrues que vers la quatrième ou même la sixième semaine.

Dans tous les cas, les commandants de bataillon et de régiment s'abstiennent rigoureusement d'intervenir et laissent pleine liberté au capitaine. Il arrive souvent qu'en voyant deux commandants de compagnie différer entièrement d'avis, et instruire leurs hommes chacun par la méthode qu'il a imaginée, le colonel déclare hautement qu'il suit avec le plus grand intérêt cette expérience, et qu'il attend impatiemment le jour de l'inspection des recrues pour constater lequel des deux systèmes a donné les meilleurs résultats. Il est impossible de méconnaître qu'agir de la sorte ne soit, pour un commandant de régiment, le moyen le plus sûr d'exciter ses capitaines à faire, physiquement et moralement, tous les efforts pour arriver le plus directement possible au but qu'ils se proposent d'atteindre.

L'instruction des recrues devient ainsi pour les capitaines une véritable lutte d'émulation, dont l'autorité supérieure et même parfois la littérature militaire, suivent avec un vif intérêt les phases diverses. Et quoi qu'on fasse, on arrive toujours en fin de compte à avoir des soldats bien instruits.

Il est bien entendu que toute cette liberté ne va pas au delà de la méthode et de la progression à suivre pour donner l'instruction. Quant à la nature de l'enseignement lui-même, elle est déterminée par les règlements militaires, auxquels tout le monde se conforme strictement.

Digitized by Google

École de tirailleurs.

Cette instruction commence dès la seconde semaine et se donne chaque jour pendant une heure et demie. Pendant les six premières semaines, les sous-officiers exercent isolément leurs groupes à obéir aux sonneries que fait exécuter le lieutenant instructeur placé en arrière à une certaine distance. De la septième à la dixième semaine, cette instruction n'est plus donnée que tous les deux jours, et, à partir de la onzième, le lieutenant réunit toutes les recrues de la compagnie en un seul détachement, chacun des groupes constituant un peloton formé sur deux rangs. Les trois pelotons se placent l'un derrière l'autre, et l'on obtient ainsi une petite colonne de compagnie que le lieutenant exerce comme si c'était une compagnie entière. Les hommes arrivent par ce moyen à se rendre compte des relations qui rattachent l'ordre dispersé à l'ordre compacte, ainsi que des mouvements et des formations particulières à ce dernier. C'est pour eux la meilleure préparation à l'école de compagnie, à laquelle ils passent généralement vers la treizième ou la quatorzième semaine après leur incorporation.

Exercices de mise en joue et de pointage.

Ils font l'objet d'une instruction d'une demi-heure chaque jour. On commence toujours par apprendre à viser en appuyant l'arme sur un support, et en se plaçant vis-à-vis d'une cible afin d'exercer l'homme de recrue à diriger sa ligne de mire sur tel ou tel point que lui indique le sous-officier. On lui montre ensuite à viser à bras, puis à genou et couché.

Comme accompagnement de cette instruction, les *gefreite* font connaître aux jeunes soldats le mécanisme de leur arme, ainsi que les prescriptions relatives à son entretien, montage, démontage, etc.

Digitized by Google

A partir de la cinquième semaine, les recrues commencent les exercices avec fusils munis de tubes à tir.

Quant au tir réel, il est assez difficile de dire à quel moment il commence pour les recrues ; l'époque variant beaucoup d'une compagnie à l'autre, suivant la manière de voir du capitaine. Si bien qu'au moment de l'inspection des recrues, les hommes de certaines compagnies n'ont tiré que 10 balles, tandis que d'autres en ont tiré jusqu'à 40.

Nous reviendrons, d'ailleurs, sur ce point dans le chapitre consacré à l'instruction du tir.

Gymnastique.

Sous ce titre l'on comprend :

1° *Les assouplissements*, divisés en trois *séries* de difficulté croissante, et dont chacune comporte des mouvements de la tête, du torse, des bras et des jambes, ainsi que le saut sur place ou en avant, la course, etc.

Cette instruction se donne d'abord pendant les séances d'école du soldat, en intermèdes de 10 à 15 minutes, destinés à en rompre la monotomie. Plus tard des séances spéciales y sont consacrées.

2° Ces mêmes assouplissements sont aussi exécutés avec le fusil, les hommes étant munis pour ce cas de fusils spéciaux, dits *armes d'escrime* (1), d'un poids supérieur à celui du Mauser. Leur éducation se fait ainsi dans des conditions plus difficiles que la réalité, ce qui ne peut avoir que des avantages.

3° L'*escrime à la baïonnette*, ou, pour mieux dire, des exercices préparatoires exécutés sans armes. L'escrime en armes ne fait pas partie du cours d'instruction des recrues. — Toutefois l'instructeur est toujours muni lui-même d'un

(1) Ce sont généralement d'anciens fusils hors de service, dont la baïonnette est garnie d'un tampon.

Digitized by Google

fusil, afin de faire comprendre aux hommes le but des mouvements qu'il leur commande.

Ces diverses instructions sont minutieusement réglementées par des programmes qu'établissent les commandants de compagnie, et dans lesquels chacun d'eux s'efforce d'adopter la progression et la méthode qui lui semblent préférables.

4° *Les exercices gymnastiques aux machines*, dont les principales sont : la barre transversale établie à hauteur de franchissement; le cheval de bois, la barrière en cordes, la corde et le poteau verticaux, la poutre transversale.

Les exercices durent environ trois quarts d'heure par jour. — Pendant les quatre premières semaines, chaque groupe est uniformément instruit par son sous-officier. Ensuite, il est divisé en deux parties confiées chacune à l'un des *gefreite*, et composées l'une des hommes les plus agiles, l'autre de ceux qui le sont moins.

Tous ces exercices ont un caractère essentiellement pratique; et les instructeurs n'en font jamais exécuter un seul sans expliquer à quoi il peut servir en campagne, afin de donner aux soldats le moyen d'utiliser leurs connaissances gymnastiques, pour triompher des obstacles qu'ils peuvent rencontrer à la guerre.

Instruction sur la réparation des effets et l'entretien des armes.

Cette instruction est donnée aux hommes de chaque groupe par un tailleur désigné *ad hoc* dans l'atelier régimentaire. Les hommes apprennent, sous sa direction, à faire eux-mêmes d'une manière convenable, les menues réparations dont leurs effets peuvent avoir besoin : remettre un bouton, recoudre un accroc, etc. Le tout est surveillé par un *gefreite*, également chargé d'apprendre aux jeunes soldats à entretenir et nettoyer leurs armes.

Digitized by Google

Instructions sur les sonneries.

Elle a lieu habituellement le soir. Un clairon, placé au milieu de la cour de la caserne, exécute les différentes sonneries à intervalles réglés, et les *gefreite* en donnent l'explication aux hommes réunis autour d'eux dans les chambrées. — Souvent on utilise pour cet exercice le temps consacré au nettoyage des effets.

Souvent aussi, pour distraire les hommes pendant les heures consacrées, soit à la réparation des effets, soit à l'entretien ou à l'astiquage des armes, on les exerce à chanter des chœurs.

Instruction théorique.

Elle porte principalement sur les obligations militaires, le service intérieur, le service en campagne et la théorie du tir. Il n'existe, à ce sujet aucune instruction officielle, mais une foule de manuels, dont le plus généralement suivi est celui de Weisshun (1). Cette instruction est toujours donnée par le lieutenant instructeur lui-même, à raison d'une fois par semaine pendant les quatre premières semaines, deux fois pendant les quatre suivantes, trois fois pendant les quatre dernières. Cette règle n'est pas absolue, bien entendu; mais, en principe, le nombre des séances va toujours en augmentant du commencement à la fin de l'instruction. C'est à l'officier qui en est chargé, de déterminer la progression qu'il doit suivre. Il doit également faire connaître aux hommes les principales lois militaires (2), et de préférence celles qui les

(1) *Dienstunterricht des preussischen Infanterie-Gemeinen*, von Weisshun.

(2) Ce que les Allemands appellent : *les Articles de guerre* (*Kriegs Artikel*).

Digitized by Google

intéressent directement. Il rédige lui-même son programme et le soumet à l'approbation du commandant de compagnie.

L'instruction se donne au moyen d'explications orales, entremêlées de questions nombreuses adressées aux hommes à brûle-pourpoint, de façon à maintenir leur attention toujours en éveil.

La répartition du temps et des exercices dépend uniquement des capitaines, et varie à l'infini. Comme exemple de programme d'instruction, nous donnons le suivant, rédigé, pour la première semaine d'instruction de ces recrues, par un des capitaines les plus expérimentés de l'armée allemande. Et nous y joignons un tableau de l'emploi du temps pour une journée de la quatrième semaine.

Ordre pour la première semaine d'instruction des recrues.

L'instruction des hommes de recrue, pendant la semaine prochaine, sera réglée comme il suit :

1° *Durée des instructions.* — Tous les jours, le matin, de 8 heures 1/2 à 11 heures 1/2, y compris le temps nécessaire pour se rendre à l'exercice et un petit repos de 20 minutes vers 10 heures. L'après-midi, de 2 à 4 heures. Le soir, instruction théorique de 6 à 7 heures.

2° *Tenue.* — La casquette, sans équipement ni armes. Inspecter minutieusement la tenue avant le départ. L'ancien soldat (1) chargé de surveiller le nettoyage des effets sera responsable de toute irrégularité. Les hommes s'habitueront ainsi à la propreté, qui est la première vertu du soldat.

(1) Il faut sans doute entendre par là l'un des *gefreite* attachés à l'instruction. Nous avons en effet expliqué plus haut que ceux-ci ne sont en réalité que des soldats de la classe précédente et ne sont pas effectivement en possession du grade de *gefreite* (N. du Trad.).

Digitized by Google

3° *Exercice.* — Position du soldat sans armes; marche à volonté (1); changements de direction; marche directe; alignements en avant et en arrière. Expliquer les principes de l'alignement en avant et en arrière, etc. Les divers mouvements individuels doivent être enseignés à chaque homme isolément, et sans lui faire de commandements. Ceux-ci ne seraient pas compris par l'homme de recrue, qui ne les connaît pas encore. Il faut d'abord le placer correctement et lui indiquer ensuite les commandements qui correspondent à chaque position qu'on lui fait prendre. Exiger que le soldat, en marchant, ait une tournure militaire, mais aisée et sans roideur. Les *gefreite* doivent enseigner surtout en prêchant d'exemple. Faire faire d'abord de petits pas, puis les allonger peu à peu en baissant légèrement la pointe du pied. Il vaut mieux au début ne pas faire appuyer les mains à la hanche, ce qui fait prendre au soldat une position trop raide et trop gênée. N'avoir recours au pas d'exercice (*balancirschritt*) qu'avec les plus maladroits.

4° *Rendre les honneurs.* — En saluant d'abord de la main; en marchant la tête droite; en faisant front par temps (2). Ne pas enseigner ce dernier mouvement dès les premiers jours, parce que son exécution demande une certaine préparation.

5° *Assouplissements.* — Se tenir droit; les mains sur les hanches; lever et baisser la pointe des pieds. Fléchir les genoux. Lever les pieds alternativement. Tout ceci comme préparation à la marche cadencée. Mouvements du torse. Porter les bras en avant, en arrière et sur les côtés, en comptant tout haut. Demi-tours de la tête. Apporter au début la plus sérieuse attention aux assouplissements. Les faire exécuter toujours une heure avant et une heure après le dîner. Ils développent le corps, lui donnent de la flexibilité et constituent

(1) Cet exercice n'a d'autre objet que de faire prendre à l'homme une tournure militaire et dégagée quand il marche librement.

(2) On sait que les soldats allemands saluent, suivant les cas, de l'une de ces trois manières. On voit qu'il s'agit plutôt ici des marques extérieures de respect que des honneurs proprement dits (N. du Trad.).

Digitized by Google

la meilleure préparation et le plus sûr moyen de mener à bien les exercices ultérieurs.

Ne jamais faire exécuter un mouvement sans expliquer à quoi il sert et quelle partie du corps il a pour but de développer. La leçon est ainsi mieux comprise et plus instructive. Pour commencer, elle doit être donnée à chaque homme isolément.

6° *Instruction théorique.* — Indications générales sur la vie militaire. Terminer chaque instruction par l'explication des sonneries. La patience doit être ici la principale qualité de l'instructeur. Le lieutenant doit surveiller attentivement les sous-officiers, dont les explications et les questions ne sont pas toujours très claires, par suite du peu de confiance qu'ils ont en leurs propres connaissances; chose très naturelle, si l'on songe à la brièveté du temps de service.

TABLEAU DE L'EMPLOI DU TEMPS POUR UNE JOURNÉE DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

MATIN.		APRÈS-MIDI.	
A 6 heures.....	Lever.	A 1 h. 3/4.....	Départ pour l'exercice.
A 7 heures.....	Déjeuner.	De 2 h. à 3 h. 1/4...	Manœuvre.
De 7 h. 1/2 à 8 h. 1/2.	Instruction théorique.	De 3 h. 1/4 à 4 h....	Gymnastique.
		De 4 h. à 4 h. 1/2...	Exercices de pointage.
A 8 h. 3/4.....	Départ pour l'exercice.	De 5 h. 1/2 à 6 h. 1/2.	Instruction sur l'entretien des armes et des effets.
De 9 h. à 9 h. 1/2...	Exercices de pointage.	De 6 h. 3/4 à 7 h....	Instruction sur les sonneries.
De 9 h. 1/2 à 11 h. 1/2.	Manœuvre.	A 7 heures	Souper.
A midi.....	Dîner.	A 9 heures	Coucher.

Digitized by Google

B. *Exercices des anciens soldats.*

Pendant les deux périodes que nous venons de décrire : la période préparatoire et celle de l'instruction individuelle ou *des recrues*, il va de soi que ni les recrues, ni leurs instructeurs, ne font aucun service de place, aucune corvée de quartier, etc. Tout le poids du service courant retombe donc uniquement sur les anciens soldats (1), depuis le mois de septembre jusqu'à la mi-février. Aussi, dans les grandes villes, sont-ils parfois de garde un jour sur trois ou quatre, sans préjudice des corvées de toute espèce qui leur incombent. Il en résulte que les commandants de compagnie n'arrivent que bien rarement à pouvoir disposer de tout leur monde, et que les anciens soldats, eux aussi, ne peuvent guère être occupés pendant tout ce temps qu'à des exercices d'instruction individuelle. C'est donc au capitaine à diriger ceux-ci de façon à préparer de son mieux ses hommes pour les manœuvres de printemps. Une grande partie du temps est consacrée au tir à la cible, à la gymnastique, à l'enseignement théorique (2). En outre, les hommes, réunis en petits groupes, sont exercés à la pratique du service en campagne, sous la direction des lieutenants à l'instruction desquels ces exercices sont surtout destinés. Ceux même des sous-officiers qui paraissent montrer de l'intelligence et de l'aptitude pour le service d'exploration, sont envoyés sur le terrain avec de petits détachements organisés en patrouilles, etc.

(1) Dont le nombre se trouve alors réduit à son minimum, par suite : 1° du renvoi de la classe qui vient de passer dans la réserve ; 2° du renvoi anticipé d'un certain nombre d'hommes à la fin de leur deuxième année de service, en vertu du *Königs-Urlaub*, dont nous avons parlé plus haut ; 3° enfin, parce qu'un certain nombre d'anciens soldats sont attachés à l'instruction des recrues.

(2) Qui n'a d'ailleurs rien de commun avec ce que nous appelons en France *la théorie*. (N. du Trad.).

Digitized by Google

En vertu des mêmes principes d'indépendance, qui n'autorisent les chefs à intervenir que si le commandant de compagnie employait des procédés d'instruction manifestement mauvais ou contraires aux règlements, celui-ci est entièrement maître d'organiser comme il l'entend l'instruction de ses anciens soldats, tant au point de vue de la nature des exercices que du temps à consacrer à chacun d'eux. La seule obligation qui lui soit imposée est de présenter, à certaines époques déterminées, sa compagnie à l'inspection de ses supérieurs, aux exigences desquels il doit être alors en mesure de satisfaire.

C'est au capitaine à trouver les meilleurs moyens d'atteindre le but qui lui est ainsi fixé, et la marche à suivre pour donner à ses hommes les divers genres d'instruction. Jamais aucunes prescriptions de ses supérieurs, y compris son chef de bataillon, n'interviennent pour guider sa marche ou restreindre sa liberté. Les divers règlements imprimés n'indiquent qu'une chose : les résultats à atteindre. Il n'y a d'exception à ce principe, et encore dans de certaines limites, que pour l'enseignement du tir. Sur ce point important, les indications sont un peu plus précises et quelques règles, touchant la marche à suivre, ont été formulées.

Mais, sur toutes ces questions, la littérature militaire abonde en études et en travaux de toute nature, grâce auxquels un capitaine commandant peut, en s'aidant de son expérience personnelle et des conseils de ses collègues, arriver à résoudre le problème, capital pour lui, de l'instruction de sa compagnie.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les méthodes et les procédés qu'une longue pratique a fait adopter le plus généralement.

Instruction théorique.

Disons d'abord que le niveau généralement élevé de l'instruction en Allemagne, permet de simplifier beaucoup ce chapitre, en en retranchant tout ce qui se rapporte à l'ensei-

Digitized by Google

gnement primaire proprement dit. Les hommes illettrés constituent, en effet, dans l'armée prussienne, une minorité presque insignifiante ; puisque sur tout l'ensemble du recrutement de 1874, il n'en est entré dans l'armée que 3116, soit 3,72 p. 100. Aussi n'en tient-on nul compte dans les régiments ; et nulle part on ne voit dans les corps, de ces classes de lecture et d'écriture qui tiennent tant de place dans la plupart des autres armées européennes.

En revanche, il se trouve aujourd'hui dans les rangs de l'armée une proportion considérable de jeunes gens appartenant aux classes élevées de la société, ou possédant une instruction assez complète, dont la présence n'est pas sans influer notablement sur le niveau moral et intellectuel de l'ensemble.

Quoi qu'il en soit, les hommes sont généralement, d'après l'étendue de leurs connaissances, répartis en trois classes, ou plutôt deux en réalité, la première ne comprenant que les individus ayant une instruction pour ainsi dire hors ligne, et qui ne tardent pas à pouvoir servir d'instructeurs à leurs camarades. C'est du reste au capitaine commandant à prendre en tout ceci les dispositions qui lui semblent les meilleures. Habituellement, chaque classe est confiée à un officier, ou, à défaut, à un sous-officier intelligent. Dans ce dernier cas, un officier a la direction générale des cours et fait lui-même les plus importants, tels que ceux portant sur la théorie du tir et le service en campagne. C'est encore à lui que reviennent les leçons, d'ordre purement moral en quelque sorte, consacrées à faire naître et à développer chez les hommes l'esprit militaire, les sentiments d'honneur personnel et de dignité que symbolise l'uniforme, et à leur faire connaître l'histoire de leur régiment. Le reste de l'enseignement, confié aux sous-officiers, porte sur les devoirs généraux du soldat, le service intérieur, les prestations, la tenue, le service de place, l'entretien, le montage et le démontage des armes, etc.

L'enseignement est d'ailleurs le même dans les deux classes, et ne diffère que par les développements qu'on lui donne, suivant le degré d'intelligence ou d'instruction première des auditeurs. Le programme, les heures des cours et leur durée,

Digitized by Google

les conditions à remplir pour passer d'une classe à l'autre, etc., sont autant de points livrés à l'appréciation du commandant de compagnie et qu'il règle comme il l'entend.

Enfin, pour en finir avec ce qui concerne l'instruction théorique, nous ne devons pas omettre de mentionner l'existence, dans chaque régiment, d'une *école régimentaire destinée aux sous-officiers*, et sur laquelle il sera donné plus loin quelques détails.

Gymnastique et escrime.

Les exercices gymnastiques sont, dans tous les corps de l'armée allemande, l'objet de la plus sérieuse attention ; et l'on peut dire qu'il n'est pas de branche de l'instruction sur l'importance de laquelle on soit plus unanime. La gymnastique et l'escrime, qu'on ne saurait en séparer, sont considérées par tous comme la meilleure préparation aux manœuvres de toute espèce, et comme le plus sûr moyen de développer chez le soldat non seulement la force physique, l'adresse et l'agilité, mais encore des qualités morales non moins utiles : la hardiesse et l'énergie. Il n'est donc pas étonnant d'en voir l'étude cultivée partout avec un zèle extraordinaire, et organisée d'une façon systématiquement progressive. D'ailleurs, ce n'est pas seulement dans l'armée que les exercices gymnastiques sont en honneur; ils ont aussi profondément pénétré dans les mœurs nationales, puisque dans presque toutes les écoles de village, les instituteurs sont obligés d'enseigner à leurs élèves la gymnastique, que ceux-ci continuent ensuite à pratiquer plus tard comme une utile distraction.

Il faut toutefois remarquer qu'en Allemagne, il existe entre ce qu'on pourrait appeller la *gymnastique civile* et la *gymnastique militaire* une différence essentielle. Dans l'armée on pratique la méthode dite *suédoise*, caractérisée par une série d'exercices choisis et gradués de façon à développer simultanément les diverses parties du corps, auquel ils donnent à la fois force, adresse et santé. Dans les sociétés civiles, au contraire, on suit toujours la méthode *allemande*, qui consiste surtout dans

Digitized by Google

l'exécution savante de *tours de force* plus ou moins difficiles. Ce système développe incontestablement les forces des individus qui parviennent à se tirer habilement de ces exercices compliqués ; mais, par contre, il est à remarquer que ces gymnasiarques font preuve d'une gaucherie extraordinaire, dès qu'on leur demande autre chose que de la gymnastique.

Pour assurer le succès de la méthode adoptée, il était indispensable, avant tout, d'apporter la plus sérieuse attention à la formation des instructeurs chargés de l'enseigner. Le gouvernement l'a bien compris, et, sous le nom d'Institut central de gymnastique (*Central-Turn-Anstalt*), il a organisé à Berlin un établissement spécial, chargé de former des professeurs de gymnastique, tant pour l'armée que pour les diverses écoles publiques de l'Etat ou des communes.

On y fait chaque année deux cours, de cinq mois chacun ; l'un, dit cours d'hiver, du 1er octobre au 1er mars, est suivi par 50 lieutenants de toutes armes et 50 candidats civils aux places de professeurs dans les établissements d'instruction publique ; l'autre cours, dit d'été, commence le 1er mars et se termine le 1er août. Il est suivi par 100 officiers et 188 sous-officiers, mais par ces derniers pendant trois mois seulement. L'établissement fournit donc tous les ans, à l'armée, 150 officiers et 188 sous-officiers instructeurs, et à l'Etat, 50 professeurs de gymnastique excellents. En outre, *tout individu qui veut obtenir une place d'instituteur dans une école de village, est obligé de venir subir un examen théorique et pratique de gymnastique* au Central-Turn-Anstalt.

L'enseignement que l'Institut central donne à ses élèves, comporte, outre la pratique de la gymnastique et de l'escrime, une partie théorique consacrée à l'étude anatomique du corps humain et des muscles, et à l'explication des effets que chaque mouvement enseigné produit sur les différentes parties tant intérieures qu'extérieures du corps.

L'établissement, fort bien outillé à tous les points de vue, est dirigé par un capitaine, assisté d'un certain nombre d'officiers instructeurs (capitaines ou lieutenants) et de deux professeurs civils pour l'instruction des élèves non militaires.

Digitized by Google

C'est peut-être ici le lieu d'appeler l'attention sur ce fait, extrêmement intéressant à notre avis, que, dans chaque village, le maître d'école est obligé, non seulement d'enseigner à ses élèves la pratique des exercices gymnastiques, mais doit encore s'efforcer de développer, à tous les points de vue, leur adresse et leur agilité (1).

Aussi les exerce-t-il à marcher au pas, à s'aligner et à exécuter, un bâton à la main en place de fusil, les mouvements les plus simples du maniement d'armes; à porter un coup d'estoc ou de taille, etc. Et cette instruction se donne toujours en faisant usage des commandements réglementaires employés dans l'armée. Inutile d'ajouter que tout ceci plaît énormément aux enfants, qui passent leurs jours de congé à jouer entre eux au soldat.

Il ne faut pas s'étonner ensuite si les recrues, en arrivant au régiment, se trouvent déjà quelque peu dégrossies, comme nous l'avons fait remarquer en parlant du recrutement. Grâce à leur éducation, ces hommes sont, en quelque sorte, à demi soldats. Ils savent marcher au pas, faire de la gymnastique, sont déjà familiers avec les exigences de la vie militaire, et la besogne de leurs instructeurs s'en trouve singulièrement facilitée.

Dans chaque régiment, la formation des instructeurs de gymnastique est confiée à un officier sortant de l'Institut central. Mais, par suite de la diffusion des connaissances gymnastiques dans l'armée, l'officier chargé de ce rôle n'a, le plus souvent, rien à faire pour le remplir; et c'est seulement quand il arrive au grade de capitaine qu'il peut mettre à profit l'enseignement spécial qu'il a reçu. Car il va de soi que l'instruction de la gymnastique, comme toutes les autres, se donne sous la direction et la surveillance du commandant de compagnie. Le lieutenant qui en est spécialement chargé a pour mission de veiller à ce que les sous-officiers instructeurs suivent rigoureusement la progression ordonnée, et expliquent correctement aux

(1) On sait que les mêmes idées, relativement au rôle des maîtres d'école, sont à l'ordre du jour en Suisse (Voir à ce sujet le *Bulletin de la Réunion des Officiers* du 28 novembre 1874, page 1147). (N. du Trad.).

Digitized by Google

hommes le but de chaque mouvement exécuté. On exige que tous les lieutenants et les sous-officiers soient en état d'exécuter eux-mêmes tous les mouvements; mais on leur adjoint parfois, pour donner l'instruction, des moniteurs spéciaux pris parmi les anciens soldats les plus instruits.

Les hommes de chaque compagnie sont, d'après leur degré d'instruction, répartis en trois classes, pour chacune desquelles est établi un programme spécial méthodiquement gradué.

L'on exige des instructeurs, que non seulement ils soient en état d'exécuter les mouvements avec adresse et précision, mais qu'ils en comprennent parfaitement le but et l'utilité, de façon à pouvoir l'expliquer à leurs camarades. De plus on tient la main à ce qu'ils ne fatiguent pas inutilement les hommes par la répétition trop prolongée d'un même mouvement, mais s'efforcent au contraire, en variant les exercices, d'en développer le goût chez leurs élèves et de surexciter le zèle de chacun. On trouve également que les leçons ne peuvent être profitables qu'à la condition d'être données à un petit nombre d'hommes à la fois, huit au maximum pour chaque instructeur.

Quant aux mouvements, ils sont combinés de telle façon que, dans chaque séance, toutes les parties du corps se trouvent exercées; et l'on a soin que ceux qui sont spécialement destinés au développement de la poitrine et des poumons soient toujours exécutés vers le milieu de la séance. Cette règle a pour but de mettre les exercices en harmonie avec le fonctionnement de ces organes, qui s'accélère d'abord au début du travail, puis s'affaiblit ensuite sous l'influence de la fatigue.

Il est bien entendu que, pendant les exercices gymnastiques, comme dans toute autre instruction, la plus sévère discipline ne cesse d'être rigoureusement observée. On exige que les hommes marchent au pas et en ordre pour se rendre d'un appareil à l'autre, et s'alignent correctement en y arrivant; que tout homme interrogé par l'instructeur prenne une position militaire et réponde toujours à haute et intelligible voix, etc.

Le nombre, la durée et l'heure des séances sont naturellement fixés par le capitaine commandant. Nous avons vu plus haut les dispositions habituellement en usage pour les recrues. Les

Digitized by Google

anciens soldats sont exercés un peu moins fréquemment, et généralement de deux à trois fois par semaine, à raison d'une heure au plus chaque fois. On pense que des séances plus longues seraient plus nuisibles qu'utiles, à cause de la fatigue trop grande qu'elles occasionneraient.

Quant à la nature des exercices, ils rentrent tous naturellement dans les quatre catégories déjà signalées à propos de l'instruction des recrues : 1° les assouplissements sans armes; 2° les assouplissements avec le fusil; 3° les exercices aux machines; 4° l'escrime à la baïonnette.

Nous avons vu que cette dernière instruction n'était donnée aux recrues que d'une façon tout à fait élémentaire et préparatoire, puisqu'on leur enseigne seulement les mouvements à exécuter, sans leur mettre le fusil entre les mains. Les anciens soldats pratiquent, bien entendu, l'escrime à la baïonnette d'une façon aussi complète que possible, en se servant des fusils spéciaux dont nous avons parlé plus haut, et dont la baïonnette est boutonnée comme un fleuret de salle-d'armes. Aussi, non seulement ils apprennent à exécuter tous les temps de l'escrime, mais on les exerce à lutter deux à deux, l'un contre l'autre, avec ces armes inoffensives. On leur fait connaître également les attaques et les parades à employer contre un adversaire à cheval.

L'escrime à la baïonnette est toujours enseignée d'une façon absolument individuelle, c'est-à-dire homme par homme. Pour quelques mouvements seulement, on admet l'instruction donnée simultanément à un petit groupe, et encore quand les hommes connaissent parfaitement les premiers principes.

Ajoutons qu'ici, comme partout, on exige rigoureusement qu'à l'enseignement pratique les instructeurs soient en état de joindre des explications claires et rationnelles du but et de l'utilité de chaque mouvement.

Pour terminer avec la gymnastique, nous croyons utile de dire quelques mots de la méthode suivie pour exercer les hommes à supporter le poids de leur sac. Il n'existe à ce sujet aucun règlement obligatoire ; il est dit seulement que pour les manœuvres d'été et d'automne, ainsi que pour le tir à la cible,

Digitized by Google

les hommes doivent être en sac, et qu'il faut en augmenter le poids graduellement.

L'hiver, les hommes ne mettent le sac que pour le service de garde et le tir à la cible. On ne commence, en général, à le porter d'une façon permanente, qu'après les manœuvres de printemps. Beaucoup d'officiers pensent qu'il faut se garder de faire prendre aux hommes le sac de trop bonne heure. Autrement, disent-ils, on gêne le développement naturel de leur force et de leur adresse. Il faut d'abord laisser le soldat, libre de toute entrave, s'équilibrer, pour ainsi dire, et acquérir dans tous les mouvements du corps l'aisance nécessaire. En l'accablant prématurément sous le poids d'un sac, on le rend gauche et maladroit; sa démarche devient lourde et embarrassée.

L'importance de cette question est si généralement reconnue, que les commandants de régiment se réservent habituellement de formuler eux-mêmes les règles à suivre à ce sujet. Tantôt on ne porte le sac qu'à partir d'une certaine époque de l'année, tantôt on en fait varier progressivement le poids. Pour y arriver et aussi pour éviter de détériorer les effets par des paquetages trop fréquents, on ne met ceux-ci dans le sac qu'en cas de nécessité; et on les remplace habituellement soit par des briques, soit par des boîtes ou sachets remplis de sable, auxquels on donne facilement le poids voulu.

Inspection des recrues.

La période de l'instruction individuelle que nous venons de décrire se termine par *l'inspection des recrues* passée par le commandant du régiment, et à la suite de laquelle celui-ci prononce leur admission à l'école de compagnie.

Cette inspection, qui a lieu vers la mi-février dans la garde, et environ 15 jours plus tard dans la ligne, constitue, dans toute l'armée allemande, un des évènements les plus importants de la vie militaire, et, d'habitude, excite vivement l'intérêt, non seulement des officiers de chaque régiment en particulier, mais de tous ceux de la garnison. C'est pendant quelques jours l'unique sujet

Digitized by Google

des conversations militaires, et l'on n'entend partout que discussions sur la manière dont s'est passée telle ou telle inspection, sur les résultats obtenus par tel ou tel capitaine, en suivant tel ou tel système d'instruction.

Les choses se passent d'ailleurs avec une solennité propre à donner aux recrues une haute idée de cette première épreuve qu'ils vont avoir à subir devant leurs chefs.

Le général commandant le Corps d'armée, dans le lieu de sa résidence, y assiste habituellement, ainsi que toutes les sommités militaires qui peuvent se trouver dans la ville; l'empereur enfin, parfois, y préside en personne.

Quant à la façon même dont se fait l'inspection, elle dépend uniquement du commandant du régiment. Chaque colonel a naturellement sa manière de voir et ses exigences particulières; mais, en général, on doit dire que tous apportent à cette affaire le plus grand soin, et que, le plus souvent, les recrues sont examinées isolément l'une après l'autre, sur toutes les branches de l'instruction.

Les hommes sont présentés au colonel par le lieutenant de la compagnie qui en a dirigé l'instruction. Il va de soi que le capitaine n'en joue pas moins le rôle principal; mais c'est toujours le lieutenant instructeur qui commande et fait exécuter les diverses formations ou manœuvres ordonnées par le chef de corps.

L'inspection comprend 2 parties : l'une, portant uniquement sur les manœuvres, constitue l'inspection proprement dite, et se passe au jour fixé, avec toute la solennité que nous avons indiquée; l'autre, relative aux diverses spécialités : gymnastique, instruction théorique, etc., a lieu généralement les jours suivants, selon le temps dont on dispose.

C'est d'après l'*inspection de manœuvre* qu'on juge des résultats obtenus, et, dès le lendemain, pour ne pas perdre de temps, les recrues sont admises à l'école de compagnie.

Voici comment les choses se passent le plus souvent :

Les recrues de chaque compagnie sont formées en bataille sur 3 rangs. Le colonel passe devant le front de chacun d'eux, en

Digitized by Google

faisant exécuter à tous les hommes, l'un après l'autre, quelque mouvement du maniement d'armes. Ensuite a lieu une rupture par un; les hommes se suivant à 8 ou 10 pas, défilent devant le colonel : d'abord au pas ordinaire (*lent*), puis au pas rapide, et enfin au pas de course. On rompt ensuite de même par files successives, celles-ci se suivant également à d'assez grandes distances pour qu'on puisse mieux observer chacune d'elles. Le mouvement s'exécute également aux différentes allures, les hommes au port d'arme ou l'arme sur l'épaule.

Lorsqu'on a ainsi vérifié la cadence du pas (1), on forme les recrues en un peloton à 3 rangs auquel on fait exécuter du maniement d'armes et des mouvements en bataille, par le flanc et obliques. On le fait ensuite défiler, d'abord par rang, puis tout ensemble, au son du tambour, et enfin la manœuvre se termine par un petit exercice de tirailleurs dans lequel, sans trop s'attacher à l'exacte observation des distances, on s'assure que les hommes connaissent les formations en ordre dispersé, ainsi que les diverses sonneries de l'école de tirailleurs.

L'inspection des 50 recrues d'une compagnie demande environ deux heures.

Quand tout est fini, le colonel adresse habituellement la parole aux jeunes soldats, les félicite, s'il y a lieu, et, dans un petit discours plus ou moins long, s'efforce de leur faire comprendre toute l'importance du service militaire, en même temps qu'il donne son appréciation sur les progrès réalisés dans les diverses branches de l'instruction.

Enfin, après avoir fait ses observations au commandant de la compagnie et à son lieutenant instructeur, le colonel renvoie les hommes et passe à la compagnie suivante, qui, pendant ce temps, a pris ses dispositions et se tient prête à subir le même examen.

(1) L'adjudant du régiment (officier du grade de lieutenant qui sert en quelque sorte d'aide de camp au colonel) s'assure, montre en main, que la cadence du pas accéléré est bien de 112 à la minute.

Digitized by Google

Période des exercices de printemps.

Après leur inspection par le colonel, les hommes de recrue cessent de former une classe à part. Ils sont admis dans les rangs de la compagnie et concourent avec les anciens soldats, pour toutes les parties du service. Ce n'est pas que l'on considère leur instruction comme terminée; elle laisse encore à désirer sur bien des points. Mais on pense que la part même qu'ils vont prendre au service général, l'exemple et le contact des anciens soldats, combinés avec les exercices variés de la période de printemps, constituent le moyen le plus efficace d'achever leur éducation militaire.

Tout le monde étant désormais disponible pour le service de garde, celui-ci se trouve naturellement beaucoup moins tendu, et le tour de chaque homme ne revient, en moyenne, que tous les dix à douze jours. Le capitaine a donc toutes les facilités désirables pour réunir son effectif au grand complet et faire exécuter l'école de compagnie dans les meilleures conditions possibles (1).

Il procède d'abord à la réorganisation (*rangirung*) de sa troupe. La place de chaque soldat lui est rigoureusement assignée d'après son rang de taille, et la compagnie entière est divisée en *trois pelotons*, formés sur deux rangs dont chacune constitue *une section* commandée par un sous-officier. Les *gefreite*, ordonnan-

(1) Grâce surtout à l'usage universellement suivi dans l'armée allemande de tout commander par *fractions constituées*, le service de garde comme le reste. Ainsi, par exemple, à Strasbourg, où la garnison compte dix bataillons d'infanterie, chacun d'eux est, à tour de rôle, chargé de fournir le service de garde pour toute la place, les neuf autres restant entièrement disponibles pour l'instruction. Aussi les compagnies allant à l'exercice ont-elles, en moyenne, 90 hommes dans le rang (défalcation faite des ordonnances, malades, corvées régimentaires, etc.). Et cela même avant que les effectifs de paix des régiments stationnés en Alsace-Lorraine n'eussent été renforcés comme ils l'ont été depuis. (N. du Trad.).

Digitized by Google

ces, etc., sont répartis également entre ces diverses sections, à chacune desquelles on s'efforce aussi d'attribuer un nombre à peu près égal de recrues.

Dans cette période, le service est plus varié que dans la précédente. Les exercices de printemps comprennent, en effet, comme nous l'avons déjà dit plus haut, les écoles de compagnie et de bataillon, les évolutions de régiment et de brigade. De plus, on commence à s'y occuper sérieusement du tir à la cible, et c'est enfin, le moment de l'année où les inspections sont le plus fréquentes, comme nous le verrons plus loin.

Inutiles de dire que les soldats continuent également la pratique des exercices individuels, tels que la gymnastique, l'escrime, etc. Mais ceux-ci sont en quelque sorte, relégués au second plan et subordonnés à l'instruction d'ensemble.

On sait comment, dans la dernière guerre, s'est affirmée l'importance de la compagnie comme unité tactique. Aussi, depuis cette époque, les capitaines prussiens font-ils, plus que jamais, tous leurs efforts pour donner à leur troupe tout à la fois cette cohésion et cette souplesse qui lui sont également indispensables aujourd'hui. C'est, avant tout, à une progression sagement réglée qu'ils ont recours ici encore. Chacun se fait son programme, habituellement semaine par semaine et d'après ses propres inspirations.

Les exercices de compagnie proprement dits, sont généralement précédés de quelques promenades militaires préparatoires, dont le but n'est pas tant d'exercer les hommes à faire de longues étapes, que de les familiariser avec les principales règles et précautions à observer pendant une route.

On marche habituellement en colonne par section, tambours et clairons en tête, mais sans obliger les rangs à serrer les uns sur les autres comme à la manœuvre. Aussi les distances entre les sections disparaissent-elles rapidement, et les hommes en arrivent, en somme, à marcher librement et sans se gêner les uns les autres. On met à profit le temps de ces exercices pour instruire les soldats, en leur expliquant le but et l'utilité de telle ou telle disposition réglementaire; et l'on profite soigneusement de toutes les occasions qui se présentent pour leur montrer les

Digitized by Google

conséquencs qu'entraîne son inobservation. Ces exemples sont surtout faciles à trouver quand on exerce en même temps plusieurs compagnies, qui peuvent alors arriver à se rencontrer ou à se couper réciproquement la route, etc.

On tient à ce que le pas soit alerte et franc, de façon à ce que les hommes aient toujours le sentiment du mouvement général de la troupe. De temps à autre, on commande: *Garde à vous!* les hommes doivent alors marquer la cadence du pas, reprendre au plus vite une formation régulière, chaque rang serrant à sa distance réglementaire. Parfois aussi, on arrête la compagnie et on commande une formation en bataille; les hommes peuvent alors juger clairement eux-mêmes s'ils ont ou non leur distance.

Quand la marche est un peu longue, on l'entrecoupe par des haltes. Le capitaine fait former les faisceaux et donne aux hommes quelques indications sur la manière d'organiser un bivac, et, plus tard, sur le service de sûreté pendant les marches en temps de guerre.

La tenue des hommes est, dès les premières promenades, en armes avec le casque et l'équipement complet, sac à pain, bidon, mais havre-sac vide. On y ajoute ensuite la marmite individuelle; puis, dans les derniers jours, à mesure que s'accroît la longueur du parcours, on augmente la charge du soldat, en lui faisant porter, par exemple, le manteau en sautoir.

La chaussure est toujours soigneusement examinée avant le départ.

Pendant la marche, il est permis de fumer. Au commandement: *Garde à vous!* les hommes doivent reprendre une position régulière, mais peuvent conserver leur pipe.

Ces marches préparatoires ne constituent pas, d'ailleurs, une pratique absolument générale dans l'armée allemande, et il est bien des corps où l'on n'en fait pas; notamment dans la garde, où l'instruction est menée plus rapidement que dans la ligne (1),

(1) En ce sens que, dans la garde, on consacre, en général, moins de temps aux écoles élémentaires (de compagnie et de bataillon), parce que les évolutions de régiment et de brigade y sont toujours régulièrement

Digitized by Google

et, où, ces promenades sont aussi moins nécessaires; à cause du trajet assez long qu'ont à parcourir les compagnies pour se rendre de leurs casernes an champ de manœuvres, et qui peut en tenir lieu.

Enfin commence l'école de compagnie proprement dite, qui se fait sur la place d'exercice, terrain uni ou supposé tel, en ce sens qu'on ne se préoccupe nullement de la signification de ses formes au point de vue tactique. On ne vise qu'à faire exécuter aux hommes, avec la précision la plus rigoureuse, les diverses formations prescrites par le règlement (1). C'est ce qu'on appelle le *Schul-Exercieren*, l'exercice d'école ou théorique, si l'on veut, par opposition à l'exercice appliqué qui aura lieu plus tard, et dans lequel on apprendra comment, dans les cas concrets, on peut utiliser les formes abstraites, en les modifiant au besoin suivant les circonstances (2).

Une chose assez curieuse, c'est la méthode employée par certains capitaines pendant le cours même de ces *Schul-Exercieren*, ou exercices réglementaires par excellence, méthode qui consiste à commander parfois des mouvements absolument contraires à ceux qu'indique le règlement (*la théorie*). Ce système a l'avantage de forcer les hommes à être très attentifs, leur apprend à se débrouiller et les pénètre de cette idée qu'un commandement,

exécutées pendant le temps voulu : tandis que, dans la ligne, la dissémination des régiments dans les petites garnisons oblige parfois à n'exécuter les évolutions de régiment et surtout de brigade, qu'au moment même des manœuvres d'automne, comme nous le verrons plus loin (N. du Trad.)

(1) Ce que nous appelons en français : *la théorie* (N. du Trad.).

(2) Les Allemands attachent une égale importance à ces deux genres d'exercices, qui représentent, en quelque sorte, le *but* et le *moyen*, la *pratique* et la *théorie*. L'un a surtout sa place, on le comprend, dans la période du service en campagne. Quant au *Schul-Exercieren*, bien qu'à la suite de la guerre, plusieurs écrivains militaires en aient demandé la suppression, en l'accusant de pédantisme, les nouveaux règlements prussiens l'ont rigoureusement maintenu comme un moyen de discipline et d'assouplissement que rien ne saurait remplacer. (N. du Trad.).

Digitized by Google

quel qu'il soit, doit toujours être exécuté sans hésitation (1). Une compagnie ainsi traitée devient extrêmement souple et absolument dans la main de son capitaine. Les hommes sont dégourdis, qu'on nous passe le mot; ils sont convaincus que leur chef est seul responsable de ses commandements, qu'ils n'ont, eux, qu'à exécuter correctement.

N'oublions pas d'ajouter que les capitaines ne préviennent jamais les hommes avant de commander ces mouvements irréguliers. Ils le font, au contraire, tout à fait à l'improviste et au moment même où les soldats s'y attendent le moins.

Un exercice que l'on considère comme très utile est celui qui consiste à rallier promptement la compagnie dans telle ou telle formation. Pour cela, on fait prendre d'abord la formation voulue, dont on indique le nom et l'objet; puis les hommes se dispersent au hasard, et au commandement du capitaine, fait tout à coup, viennent au pas de course reprendre la position qu'ils occupaient.

Une fois que toutes les formations leur sont familières, on s'applique à faire passer les hommes de l'une à l'autre au pas de course, et sans suivre aucune progression réglementaire. On cherche uniquement à obtenir l'exécution instantanée et machinale du mouvement, sans employer d'autre commandement qu'un simple mot indiquant la formation à exécuter.

Ces exercices sont aussi variés quelquefois par des intermèdes de gymnastique, les hommes formant les faisceaux et y suspendant leurs équipements.

Toutes les formations et tous les principes relatifs à l'ordre dispersé, sont enseignés avec un soin tout particulier, mais toujours d'abord sur la place d'exercice, c'est-à-dire sans se préoccuper des formes du terrain.

C'est seulement lorsque la compagnie est absolument rompue à toutes ses formations réglementaires, que l'on passe aux exercices d'application au terrain. Mais on comprend que,

(1) Il n'est peut-être pas mauvais d'appeler l'attention sur cette manière de voir des Allemands, d'autant qu'elle est, croyons-nous, diamétralement opposée aux usages français (N. du Trad.).

Digitized by Google

dans la période qui nous occupe, on ne donne à ce sujet qu'une sorte d'instruction préparatoire, se réservant de la développer plus tard, dans la période spécialement consacrée au service en campagne.

On voit en résumé, avec quel soin est conduite l'école de compagnie. La longue durée des exercices (5 à 6 semaines) dit assez quelle importance on y attache. Au début, une progression minutieuse; pas un mouvement dont le mécanisme, et aussi *le but tactique*, ne soient clairement expliqués au soldat. Puis lorsqu'il est suffisamment familiarisé avec les formations diverses, une rapidité extrême de manœuvres, des commandements se succédant sans relâche et qu'il faut exécuter presque toujours au pas de course; la régularité, la cadence du pas et la correction des alignements toujours strictement exigées aussitôt le mouvement terminé; tels sont les procédés qu'on emploie, et grâce auxquels on arrive à donner à la compagnie une souplesse extraordinaire, en même temps qu'on tient l'attention de chacun toujours en éveil. Car, souvent, on n'a pas plutôt fait trois ou quatre pas dans la formation qui vient d'être ordonnée, qu'un nouveau commandement se fait entendre.

Après les *inspections de compagnies* (1), on passe à l'école de bataillon, qui se trouve grandement facilitée si l'instruction des compagnies est bien complète. Aussi suffit-il parfaitement de 3 à 4 semaines au chef de bataillon, pour *rassembler* sa troupe et la mettre en état de satisfaire à toutes les exigences du règlement. Les exercices de bataillon n'ont même généralement lieu que 3 fois par semaine. Chaque séance dure environ 3 heures et, en y ajoutant le temps pour le trajet, souvent assez long, du quartier au champ de manœuvre, toute la matinée se trouve employée, et même très laborieusement pour les hommes. Les 3 autres jours de la semaine sont consacrés aux exercices de compagnie, que l'on se garde bien de discontinuer. On s'efforce au contraire, de perfectionner l'instruction en insistant sur les

(1) Nous reviendrons plus loin sur ces *inspections de compagnies*, comme aussi sur celles de bataillon, etc., qui servent de clôture à chacune des phases de l'instruction.

Digitized by Google

points faibles constatés à l'inspection de compagnie. De plus, on mène vigoureusement le tir à la cible, qui se fait habituellement pendant les séances du matin réservées à l'école de compagnie. Dans l'après-midi, on fait de la gymnastique, de l'escrime, du pointage; on exerce les hommes à l'appréciation à vue des distances, etc.

On tient surtout à ce que l'instruction du bataillon soit dirigée de façon à le préparer à son rôle d'unité tactiqne principale, en le rendant souple, maniable et capable d'agir par lui-même.

Quant au détail des procédés, ils sont les mêmes qu'à l'école de compagnie. Ici encore nous retrouvons les *Exercices d'école* (*Schul-Exercieren*), destinés uniquement à rompre les hommes à la pratique des formations réglementaires; puis les *exercices avec but tactique*, dans lesquels il est toujours tenu compte de la nature et des formes vraies ou supposées du terrain.

Généralement aussi on met à profit le trajet qu'on fait en se rendant au champ de manœuvre, pour enseigner aux hommes les mesures de sûreté à prendre pendant les marches.

Enfin, dans certains régiments, on fait précéder l'école de bataillon de quelques exercices exécutés avec deux compagnies réunies, afin d'exercer les anciens capitaines à commander au besoin un demi-bataillon.

Après la *présentation* (1) des bataillons, viennent les évolutions de régiment, qui durent de dix à quinze jours, mais n'ont lieu, autant que possible, qu'un jour sur deux, afin de ne pas interrompre les autres exercices, et notamment le tir à la cible, qu'on mène alors avec la plus grande activité.

Aux exercices de régiment, terminés, comme toujours, par une *inspection*, succèdent enfin les exercices de brigade, qui durent environ une semaine. Après quoi les brigades sont *inspectées*, et la période des exercices de printemps fait place à celle du *service en campagne*.

Il faut dire, que, dans la ligne, la période des exercices de printemps est loin d'être aussi nettement délimitée que dans

(1) C'est souvent ainsi qu'on désigne les *inspections*.

Digitized by Google

la garde. Ainsi, les régiments de ligne, après avoir terminé leurs écoles de compagnie vers le milieu de mai, passent à l'école de bataillon ; mais on y commence en même temps l'instruction sur le service en campagne. De sorte qu'en définitive, l'école de bataillon et les évolutions de régiment sont menées, parallèlement avec divers autres exercices, pendant toute la durée de l'été. A l'automne, ensuite, quand la chose est possible (1), on exécute les évolutions de brigade avant de commencer les grandes manœuvres.

De la vive impression qu'ont laissée dans tous les esprits les évènements de la dernière guère, il est résulté qu'aujourd'hui l'instruction des troupes est devenue, pourrait-on dire, plus essentiellement *réaliste* que jamais. C'est toujours et partout la répétition du *combat*, sous toutes ses formes. La mémorable journée de Saint-Privat, en particulier, et les pertes énormes subies par l'infanterie prussienne en traversant, sous un feu meurtrier, cette vaste plaine découverte, semblent avoir contribué surtout à donner aux idées sur l'instruction des troupes la direction qu'elles ont aujourd'hui.

De toutes parts, en effet, on étudie activement les meilleures formations à adopter pour conduire une attaque en terrain découvert, en éprouvant le moins de pertes possible. Chacun cherche à résoudre le problème à sa façon, et la variété des solutions proposées, les discussions auxquelles elles donnent lieu, excitent partout le plus vif intérêt.

J'ai vu aussi certains colonels, laissant entièrement de côté les exercices en terrain uni, s'efforcer de réaliser une régularité de formations et une précision de manœuvres aussi grande que possible, en opérant sur un terrain très accidenté. Le problème n'est pas facile à résoudre, surtout lorsqu'on veut, en même

(1) C'est-à-dire autant que le permettent les conditions d'emplacement des troupes. On comprend, en effet, que les régiments de ligne, dispersés dans une foule de grandes ou petites garnisons, sont loin d'être, à bien des points de vue, dans des conditions aussi favorables que la garde, concentrée presque entièrement à Berlin ou à Potsdam. Aussi leur instruction militaire ne peut-elle être conduite avec la même régularité (N. du Trad.).

Digitized by Google

temps, n'exécuter que des formations tactiquement appropriées à la nature du terrain. On peut affirmer qu'il est beaucoup plus difficile d'en arriver là, que d'atteindre à cette *perfection véritablement idéale* dont la plupart des régiments donnent le spectacle quand ils manœuvrent sur un terrain uni et découvert. Le mot de *perfection idéale* n'est pas trop fort. J'ai vu des régiments, lors de leur *présentation* (1), passer par toute la série des exercices avec une régularité tellement absolue, une *correction tellement pédantesque* (2), qu'à moins d'en avoir été témoin, il est impossible de s'en faire une idée. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les régiments habitués à s'exercer sur les terrains accidentés se montrent, en général, fort supérieurs aux autres, et que la précision de leurs mouvements dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Ce qui ne prouve d'ailleurs qu'une chose : c'est que la manœuvre sur la place d'exercices devient facile pour celui qui s'est exercé à conserver l'ordre et la régularité sur un terrain accidenté.

Après cet exposé d'ensemble des exercices de la période de printemps, il nous reste encore à tâcher d'en faire saisir la physionomie générale et les traits caractéristiques.

C'est d'abord, comme nous venons de le dire, la précision et la rigueur méticuleuse dans l'exécution des commandements. C'est de plus, en toute circonstance, un calme et un silence complets qui font sur le spectateur la meilleure impression. On exige que les hommes s'alignent d'eux-mêmes au commandement : *halte !* et ils le font généralement avec une rapidité et une exactitude qui ne laissent rien à désirer. Après le commandement : *fixe !* l'immobilité est absolue.

De la part des chefs, à tous les degrés, jamais d'agitation, d'emportement, de criailleries ; toutes choses qui leur sont du

(1) Nous avons dit plus haut ce qu'il fallait entendre par ce mot. C'est au général commandant le Corps d'armée, ou même à l'empereur, dans la garde, que sont ainsi *présentés* les régiments (N. du Trad.).

(2) Nous traduisons littéralement l'expression dont se sert le colonel Kaulbars (N. du Trad.).

Digitized by Google

reste formellement interdites, au point qu'on a vu des officiers relevés de leurs fonctions pour se les être permises. Sauf les commandements, toujours faits sur un ton extrêmement bref et énergique, on n'entend pas le plus léger bruit pendant la manœuvre. Si quelque faute est commise, l'instructeur arrête le mouvement, s'approche de l'officier qui s'est trompé et lui explique tranquillement ce qu'il avait à faire. Encore beaucoup préfèrent-ils attendre la fin de la séance; et c'est seulement alors, qu'au cercle formé autour d'eux par tous les officiers, ils relèvent les erreurs de chacun (1).

Même en présence du souverain, les choses se passent exactement comme à l'ordinaire. Les aides de camp et officiers d'ordonnance ne sont mis en mouvement que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles; et l'on peut dire qu'on n'en voit presque nulle part.

Il est de principe, dans les manœuvres, de ne jamais répéter aucun ordre. Celui qui l'a donné en attend patiemment l'exécution. Et si quelque subordonné hésite ou se trompe, on se contente de lui en faire l'observation lors de la *critique* par laquelle l'instruction se termine toujours. Mais on tient essentiellement à ce que, pendant l'exercice, il ait la possibilité, et en même temps l'obligation, de réfléchir et de se déterminer par lui-même pour assurer l'exécution du mouvement commandé. *Faire naître et développer l'iniative individuelle à tous les degrés de la hiérarchie*, depuis le dernier lieutenant jusqu'au général en chef, *tel est le but auquel on tend constamment et sans relâche dans l'armée allemande.* — Et voici comment un des chefs de cette armée m'exprimait les idées enracinées à ce sujet chez tous ses collègues :

« Bien que nous ayons, me disait-il, parfaitement le droit de faire à tout instant des observations à nos inférieurs, nous nous en abstenons par principe, même quand nous leur entendons exprimer, dans leurs *critiques*, des opinions non conformes aux

(1) En faisant ce qu'on appelle la *critique* de la manœuvre. Cette *critique* est, comme nous le verrons plus loin, la conclusion inséparable de tout exercice militaire (N. du Trad.).

Digitized by Google

nôtres. Tout le monde, en effet, n'a pas la même manière d'envisager les choses, et nous estimons qu'avant de juger un système, il faut attendre, et voir à quels résultats il conduit. Quand vient le jour de notre *inspection*, alors nous pouvons formuler nos exigences et faire connaître à notre tour notre opinion. Ce que nous cherchons avant tout, c'est à développer chez nos officiers l'iniative et le goût du métier. Et nous pensons que le meilleur moyen d'y parvenir, est de leur laisser toujours liberté pleine et entière dans le choix des routes à suivre, pour atteindre le but que nous leur avons une fois fixé. D'un autre côté, en écoutant leurs *critiques*, nous recueillons du même coup de précieux éléments d'appréciation sur leur valeur personnelle. »

Tels sont les idées et les principes en vigueur dans l'armée prussienne; principes que d'ailleurs on ne se contente pas de formuler théoriquement, mais auxquels on se conforme soigneusement dans la pratique. Et c'est vraiment plaisir de voir le sang-froid et l'aisance parfaite, avec lesquels, en semblable circonstance, les plus jeunes officiers développent leurs idées en face de leurs supérieurs, sans que la présence de ceux-ci, fussent-ils du plus haut grade, paraisse en quoi que ce soit les troubler ou les gêner dans l'expression de leur manière de voir.

Voici du reste un fait, dont j'ai été témoin, et qui peut donner une idée de la façon dont les choses se passent habituellement.

Un major instruisait son bataillon au champ de manœuvre, quand il voit paraître un général qui se dirige de son côté. Aussitôt il arrête sa troupe, commande : *fixe !* et, se portant à la rencontre de son supérieur, lui dit : « Mon général, le bataillon N*** du régiment N*** fait ses exercices de bataillon. — Continuez. » Le major revient à ses hommes et continue, en effet, avec le plus grand calme et sans plus se préoccuper du général; lequel, de son côté, va et vient en simple spectateur de la manœuvre. Celle-ci terminée, le major fait, suivant l'usage, former le cercle à ses officiers et commence sa *critique*, discutant longuement sur ce qui s'est fait, distribuant à chacun le blâme ou l'éloge, etc. Le général s'est rapproché du groupe pour écouter ses observations. Le major, sans avoir l'air aucu-

Digitized by Google

nement gêné par sa présence, achève ce qu'il avait à dire, puis se tournant vers lui : « L'exercice est fini, mon général; vous permettez que je renvoie le bataillon ? » Signe d'assentiment, salut du major et départ de la troupe, qui regagne tranquillement son quartier, pendant que le général s'éloigne sans dire un mot, et se porte sur un autre point du terrain, où la même scène se renouvelle.

Nous ne devons pas omettre de faire remarquer qu'un pareil système, outre la façon puissante dont il contribue à développer l'initiative individuelle, a encore cet énorme avantage d'obliger tous les officiers, quel que soit leur grade, à connaître leur métier dans les plus petits détails, à élaborer mûrement leur plan d'instruction, et à peser soigneusement chaque mot de leur *critique*.

Un autre trait saillant des exercices, est la vivacité remarquable avec laquelle s'exécutent tous les mouvements et qui donne à l'ensemble un caractère d'animation extraordinaire. En marche, toutes les formations ou ruptures se font au pas de course, et au milieu d'une confusion qui n'est qu'apparente et se dissipe aussitôt le mouvement terminé, chacun alors reprenant immédiatement le pas régulier et marquant fortement la cadence. Mais l'ordre n'est pas plutôt rétabli que survient un nouveau commandement de l'instructeur, qui semble prendre à tâche de les faire succéder sans trêve, les uns aux autres, en ne laissant entre eux que l'intervalle strictement nécessaire à leur exécution. La chose est, il est vrai, quelque peu fatigante pour les hommes ; mais la manœuvre y gagne en intérêt, l'attention est toujours en éveil, et tout le monde, officiers et troupe, finit par acquérir une souplesse et une agilité d'esprit et de corps vraiment merveilleuses.

Il est bien entendu, comme nous l'avons déjà dit, que dans ces *exercices d'école*, on se conforme religieusement à toutes les prescriptions du règlement de manœuvre. C'est même uniquement en cela que les Allemands font consister sa véritable utilité pratique. Il n'est pour eux qu'un moyen, proclamé hautement indispensable, d'assouplissement et de discipline. Et c'est à ce titre seul qu'on y a conservé encore aujourd'hui une foule

Digitized by Google

de dispositifs, tels que les formations sur trois rangs et en carré, le relèvement d'une chaîne de tirailleurs, ses mouvements en avant ou en retraite par échelons, etc., qui sont unanimement considérés comme inutiles ou inapplicables à la guerre.

De tous ces mouvements on exige, sur la place d'exercices, l'exécution la plus minutieusement correcte; d'après ce principe qu'il faut, en temps de paix demander *le plus*, pour obtenir *le moins* en temps de guerre. Et le résultat le plus direct et le plus précieux de ce travail d'assouplissement, est de discipliner la troupe et de la mettre admirablement dans la main de son chef.

Voici d'ailleurs le résumé des opinions que j'ai entendu professer à ce sujet par la plupart des officiers prussiens. « Toutes les formations réglementaires sont, de notre part, l'objet d'une étude approfondie et nous y attachons une extrême importance. Nos soldats ne servent que trois ans; aucun d'eux n'a fait campagne, et, par suite, il leur est impossible de juger par eux-mêmes du plus ou moins d'utilité que peut présenter telle ou telle formation qui leur est commandée. Nous ne voyons aucun inconvénient à leur laisser croire que tous ces mouvements doivent s'exécuter ainsi sous le feu de l'ennemi. Ils n'en seront que plus attentifs à la voix de leur chef; ils n'en seront que mieux dans sa main. Si, au contraire, nous en prenions, avec le règlement, trop à notre aise, nos hommes ne tarderaient pas à se figurer qu'à la guerre il n'y a plus de règles, et que tout se modifie suivant les circonstances : ils nous échapperaient. Comme le soldat discipliné se reconnaît à la manière dont il comprend le devoir et l'honneur militaire, c'est à la façon dont elle connaît et pratique son règlement de manœuvres, qu'on peut apprécier jusqu'à quel point une troupe est vraiment disciplinée et dans la main de son chef. Le règlement, c'est la pierre de touche pour éprouver la discipline; et beaucoup de ses articles n'ont d'importance qu'à ce point de vue. C'est aussi comme cela que l'envisagent tous les bons officiers; et, dans ces conditions, nous n'avons pas à nous préoccuper de telle ou telle imperfection qui peut s'y rencontrer. Nous sommes sûrs que, le cas échéant, l'application en sera toujours faite d'une manière intelligente. »

Digitized by Google

Quant aux mesures auxquelles on aurait recours en temps de paix, pour assurer sur le champ de bataille ce qu'on a appelé la *discipline du feu* (*feuer disciplin*), c'est-à-dire pour permettre au commandant d'une troupe de conserver toujours la direction du feu de ses hommes, personne n'a pu me faire à ce sujet de réponse précise. L'opinion générale est que celui-là seul pourra, *jusqu'à un certain point*, tenir sa troupe dans sa main sous ce rapport, qui l'y tient déjà sous tous les autres. Aucunes règles spéciales n'ont jamais été édictées à cet égard, et personne ne songe à en formuler. La *discipline du feu* n'est considérée par tous que comme un cas particulier de la *discipline générale*, et comme devant être assurée par les mêmes moyens, c'est-à-dire par tout l'ensemble du système d'éducation militaire du temps de paix, dont le but constant doit être : de rendre le soldat, partout et dans toutes les circonstances du service, docile à la voix de son chef direct, attentif à ses commandements et confiant en lui.

C'est donc à prendre cet ascendant moral sur ses hommes que doivent tendre tous les efforts d'un officier ; alors seulement il pourra réussir à garder le feu de sa troupe, *jusqu'à un certain point*, dans sa main. Nous avons souligné ces derniers mots avec intention ; car tous les officiers prussiens sont d'accord pour reconnaître qu'il est des instants suprêmes dans la lutte où l'excitement est si grand, l'émotion si puissante, qu'il n'est pas au pouvoir de tout le monde de conserver le sang-froid nécessaire pour obéir sans trouble au commandement. Même dans les manœuvres du temps de paix, il n'est pas rare de voir, pendant un feu violent, un soldat se tromper et prendre un bruit quelconque pour la voix de son chef. Combien plus souvent le même fait ne doit-il pas se reproduire au milieu des scènes tumultueuses d'une bataille. Aussi, bien que, dans les exercices d'école du temps de paix, on tienne rigoureusement à l'exécution méthodique du feu par salves, personne ne se fait d'illusion sur la possibilité de l'appliquer réellement à la guerre. Dans toute la dernière campagne, on n'en cite qu'un seul exemple. Un capitaine prétend avoir réussi à faire exécuter une salve par sa compagnie contre la cavalerie française, à la bataille de Sedan ; encore cette salve *unique*, de l'aveu même de son auteur,

Digitized by Google

fut-elle loin d'être *pure*, et dégénéra-t-elle immédiatemen en feu rapide.

Pour terminer nos réflexions sur ce sujet, nous croyons devoir dire ici quelques mots du nouveau règlement de manœuvres dont l'infanterie allemande a été dotée en 1876, et qui, tant par son aspect extérieur que par son contenu, symbolise admirablement les idées à l'ordre du jour en ce moment dans l'armée prussienne.

Il se compose de deux parties entièrement distinctes : l'une *purement réglementaire*, absolument obligatoire pour tous, et indiquant les mouvements à exécuter, la place de chacun et les commandements à faire; et l'autre partie, dite *tactique*, qui ne donne que des conseils et des indications sur l'emploi à faire des formations réglementaires.

La première partie comprend l'école du soldat et tout ce qui, dans les écoles de compagnie, de bataillon et de brigade, a trait aux mouvements et formations en ordre serré, en un mot, tout ce qui constitue le *Schul-Exercieren*. Ce n'est donc, en définitive, qu'un traité méthodique de discipline et d'assouplissement, mais dont, pour cette raison même, toutes les prescriptions sont exécutées avec la dernière rigueur. Par contre, il faut reconnaître que tout ceci se trouve réduit et condensé autant que possible, puisque ce volume, de petit format et imprimé en très gros caractères, contient, en 226 pages, tout ce qui est relatif aux exercices individuels, de compagnie, de bataillon et de brigade, et, de plus, les règles concernant les parades, la réception et le renvoi du drapeau, les sonneries notées et toute la partie tactique.

Une chose à signaler, c'est l'absence de figures pour l'explication des mouvements. Il n'en existe que deux en tout : l'une pour la formation en carré, l'autre pour la colonne de régiment dans les parades, qu'il eût été assez difficile, vu leur complication, d'expliquer avec le texte seul. Toutes les autres formations sont tellement simples et tellement bien connues de tous, qu'on a jugé le texte parfaitement suffisant à faire comprendre ou à rappeler les détails qui pourraient avoir échappé à la mémoire de quelqu'un.

Digitized by Google

De plus, on a, *par principe*, évité de faire usage de dessins dans la *partie tactique* du livre. On a voulu ainsi, en effet, éviter de porter atteinte à l'initiative individuelle et à l'indépendance qu'on entend laisser à chacun, quand il s'agit de l'application sur le terrain des formations réglementaires. On eût craint, par une figure donnée comme exemple, de faire naître dans les esprits cette idée fausse que c'était là un modèle auquel il fallait, d'obligation, se conformer.

Non moins remarquable est encore cette opinion, très répandue, que, dans la partie tactique, des planches feraient plus de mal que de bien; parce que, dit-on, on en arriverait à les appliquer purement et simplement dans bien des cas où il vaudrait beaucoup mieux imaginer quelque autre chose. Ce serait la mort du travail intellectuel et de la réflexion, par laquelle chacun doit arriver à se faire à soi-même une opinion sur les cas qui peuvent se présenter à la guerre.

Ainsi, on le voit, ce développement de l'initiative individuelle, que les Prussiens considèrent comme l'une des plus grandes forces de leur armée, se trouve nettement consacré par leur règlement.

On pourrait penser peut-être, que de cette initiative ainsi développée, et de l'absence de figures dans la *partie réglementaire*, il pourrait finir par résulter un certain défaut d'uniformité dans l'exécution des mouvements, entre les divers régiments de l'armée. En réalité, il n'en est rien. Au contraire, on peut dire que les formations réglementaires se sont, en quelque sorte, tellement incarnées chez tous les officiers, qu'on ne remarque pas à ce sujet, d'un corps à l'autre, la moindre différence. C'est même cela qui a permis de se passer de figures pour indiquer des dispositifs bien connus de tous et dont l'armée a l'habitude depuis longues années.

Il est à remarquer que le règlement ne contient aucun article spécial aux exercices de régiment, qu'il considère sans doute comme un simple intermédiaire entre ceux de bataillon et de brigade. Quant aux évolutions d'une division entière, nous avons déjà dit que les Prussiens n'en font jamais, n'admettant pas qu'une division puisse, en aucun cas, se déployer sans

Digitized by Google

laisser une de ses brigades en réserve. Autant vaut alors, disent-ils, faire manœuvrer ces deux brigades isolément, que d'en laisser une, les bras croisés, regarder l'autre.

Enfin, je ne crois pouvoir mieux terminer ce que je viens de dire sur le règlement, qu'en citant cette réflexion faite un jour devant moi par un officier de troupe : « Pour bien commander une compagnie, me disait-il, il suffit d'un militaire instruit et connaissant bien son règlement; mais le commandement d'un bataillon exige déjà une sérieuse préparation tactique. »

Les inspections.

Comme la plupart des *inspections*, et les plus importantes, se rattachent précisément aux exercices de la période de printemps, il semble que ce soit ici le lieu d'en dire quelques mots. Nous allons d'abord en donner la liste, puis nous examinerons la façon dont elles se passent, et nous tâcherons d'en montrer le caractère général et d'en faire connaître les particularités les plus intéressantes.

Depuis le jour de l'incorporation des recrues, jusqu'à celui où sont congédiés les hommes classés dans la réserve à la fin de leur troisième année, on peut énumérer comme il suit la série des *inspections* que se trouve avoir à subir un soldat prussien.

En janvier, c'est-à-dire avant *l'inspection des recrues* dont il a déjà été parlé plus haut : 1° Inspection de l'instruction individuelle, théorique et de gymnastique (et par suite d'escrime, qui ne s'en sépare jamais) des anciens soldats, passée, par compagnie, par le commandant du régiment.

En février : 2° Inspection des recrues. Nous avons déjà dit sur quoi elle porte et comment elle se passe. Dans la ligne (1)

(1) Les dates indiquées se rapportent à la garde, dans laquelle l'instruction se fait, comme nous l'avons déjà dit, d'une façon plus régulière. C'est pour cela qu'on trouvera mentionnées ainsi, le cas échéant, les époques correspondantes pour la ligne.

Digitized by Google

elle n'a lieu, généralement, qu'au commencement de mars. 3° Inspection du personnel sanitaire (1) par le commandant du régiment.

En mars : 4° Examen des sous-officiers et des rengagés qui suivent les cours de l'école régimentaire, par le commandant du régiment. 5° Inspections de compagnie (2) par le même. Dans la ligne, elles ont lieu en mai.

En avril : 6° Inspections de bataillon, passées par les commandants de brigade ou de division. Dans la ligne, elles ont lieu en juin.

En mai : 7° Inspections de régiment, passées, dans la garde, par l'empereur, et dans la ligne, où elles se font dans le courant de l'été, par les commandants de Corps d'armée. 8° Inspections de gymnastique et d'instruction théorique, passées dans chaque compagnie par le commandant du régiment. 9° Dans la garde, revue générale par l'empereur de tous les régiments en garnison à Berlin. Cette revue de parade n'est pas passée dans la ligne.

A la fin de juin : 10° Inspection du tir passée, dans la garde, par les commandants de brigade, et dans la ligne par les commandants de régiment.

Au commencement de juillet : 11° Inspection du service en campagne, passée par compagnie, par le commandant du régiment.

En août : 12° Inspection de gymnastique par le commandant du régiment.

En septembre, avant le commencement des grandes manœuvres, et généralement au point de rassemblement : 13° Revue générale de toutes les troupes qui doivent y prendre part, mais dans le cas seulement où l'empereur y assiste en personne. Dans

(1) Sans doute, les brancardiers attachés à chaque compagnie et qui reçoivent, en temps de paix, une instruction spéciale (N. du Trad.).

(2) Il faut entendre par là l'inspection par laquelle se termine l'école de compagnie ; on verra plus loin de même l'inspection de bataillon, de régiment, etc.

Digitized by Google

le cas contraire, cette revue n'est passée par les commandants de Corps d'armée que s'ils le jugent convenable.

A la fin d'octobre : 14° Inspection du détachement régimentaire de pionniers, par le commandant du régiment.

A ces inspections on peut encore ajouter une revue de détail (1) passée tous les trois ou quatre ans, au commencement de l'été, par les commandants de brigade, et une inspection des armes qui n'a lieu que tous les dix ou douze ans, à des époques indéterminées. Elle est passée par un officier supérieur que désigne à cet effet le ministre de la guerre.

Ce qui frappe surtout dans la manière dont ces diverses inspections sont organisées, c'est, d'une part, le soin minutieux avec lequel on y maintient, en toute circonstance, le principe de l'indépendance personnelle, à laquelle chacun a droit dans les limites de sa sphère d'action; de l'autre, les précautions constantes que l'on observe pour n'enlever que le moins de temps possible à l'instruction des hommes, tout en donnant pleinement à chaque officier les moyens de se rendre un compte exact de l'état dans lequel se trouvent, à tous les points de vue, les troupes dont il a le commandement.

Il semble, au premier abord, que ce soient là deux conditions contradictoires et inconciliables; mais la pratique a démontré qu'il n'en est rien et que, de fait, il est très possible de les concilier, en observant rigoureusement les règles suivantes, auxquelles on se conforme toujours dans l'armée allemande :

1° Ne jamais passer deux fois à la même troupe le même genre d'inspection. Deux officiers, subordonnés l'un à l'autre, passent à la troupe qu'ils commandent des inspections différentes, mais jamais la même.

2° Au lieu de consacrer à l'inspection une séance spéciale, s'arranger, autant que possible, pour profiter du moment où la troupe reçoit précisément le genre d'instruction que l'on veut examiner. Se contenter même, à la rigueur, de faire paraître à

(1) Qui n'est d'ailleurs qu'une revue de matériel, comme nous le verrons plus loin.

Digitized by Google

l'inspection, ou à la revue, une partie seulement des troupes, celles dont le travail d'instruction doit le moins en souffrir.

C'est en se conformant strictement à ces principes fondamentaux que l'autorité supérieure est arrivée à se tenir toujours parfaitement au courant de l'état des troupes, tout en ne passant qu'un nombre d'inspections aussi restreint que possible, de façon à ne point entraver la marche de l'instruction. Quelques exemples feront bien comprendre comment on parvient à satisfaire aux conditions indiquées plus haut.

Dans la liste que nous avons donnée des diverses inspections, on peut remarquer que celles de gymnastique et d'instruction individuelle et théorique se répètent en réalité plusieurs fois dans l'année. C'est une preuve de l'importance qu'on attache dans l'armée allemande à tout ce qui peut contribuer au développement physique et intellectuel du soldat. Mais, par contre, on a dû voir aussi que ces inspections multiples sont passées par le commandant de régiment, c'est-à-dire par un homme parfaitement à même de suivre ce qui s'y fait, sans entraver la marche de l'instruction.

C'est, du reste, un principe auquel les colonels se conforment scrupuleusement ; et ils ont toujours soin de choisir, pour voir telle ou telle partie de l'instruction d'une compagnie, le moment même où elle la reçoit. Ainsi, par exemple, le colonel sait que demain il y a gymnastique dans la 3e compagnie et instruction théorique dans la 7e ; il fait connaître par la voie de l'ordre, et en conservant, autant que possible, les heures fixées par les commandants de compagnie, que demain il y aura pour la 3e compagnie inspection sur la gymnastique, et pour la 7e examen de l'enseignement théorique.

Toute la différence entre une semblable inspection et l'instruction de chaque jour, consiste simplement en ce qu'en pareille circonstance le capitaine présente son monde au grand complet, y compris les ordonnances, dans la tenue ordonnée pour l'inspection, et fournit au colonel un rapport contenant tous les renseignements qui lui sont demandés. Et jamais ces inspections ne sont passées par d'autres que par le commandant du régiment.

Digitized by Google

Si deux officiers différents ont à passer à une troupe le même genre d'inspection, voici comment ils opèrent toujours, de façon à ce que la troupe ne soit pas inspectée deux fois sur le même sujet. A l'époque des inspections de bataillon, en juin, le commandant de la division donnera aux commandants de brigades l'ordre d'inspecter les deuxièmes bataillons de leurs régiments, se réservant de voir les premiers et troisièmes, ou inversement. Et jamais un commandant de division n'inspectera un bataillon déjà inspecté par le commandant de brigade.

Le même principe est encore suivi quand il s'agit de l'inspection d'unités tactiques plus considérables. Ainsi, dans la garde, où les régiments et les brigades sont *présentés* à l'empereur lui-même, jamais personne que lui ne passera d'inspection de brigade ou de régiment; mais comme tous assistent à celles qu'il passe, il est toujours parfaitement possible à chaque chef de corps d'en profiter pour voir ses hommes.

On serait peut-être tenté de croire qu'un commandant de division qui n'a personnellement inspecté que le second bataillon d'un régiment, n'est pas renseigné sur la valeur du premier et du troisième. Il n'en est rien, et il les connaît tout aussi bien que l'autre, parce qu'il a assisté à l'inspection de ces bataillons par le commandant de la brigade, dont il a écouté les observations critiques finales; et peut-être même a-t-il surpris ainsi quelque détail qui lui avait échappé lors de son inspection particulière (1).

Même aux plus hauts degrés de la hiérarchie militaire, on s'efforce de ne jamais déranger la marche régulière de l'instruction, et l'on profite, pour les inspections, des jours où le régiment se trouve réuni sur la place d'exercices. Quant à l'empereur, on comprend qu'il ne puisse pas toujours se conformer à cette règle; mais, en tout cas, il a soin de fixer le jour de ses inspections dans les limites habituelles des périodes d'instruction correspondantes. Dans la garde, voici comment on s'arrange :

(1) On peut même dire que le général de division trouve ainsi le moyen d'inspecter, tout à la fois, et ses bataillons et son subordonné, le général de brigade (N. du Trad.).

Digitized by Google

Le chef d'état-major, après s'être entendu avec les commandants de régiment, de brigade, etc., dresse une liste de toutes les inspections que doit passer l'empereur, en assignant à chaque corps un jour choisi de manière à déranger le moins possible son instruction. Ce programme est ensuite soumis à l'approbation de Sa Majesté ; après quoi il est lithographié et distribué partout, de façon à ce que tous ceux que la chose intéresse puissent assister aux inspections.

On en fait autant pour toutes les inspections qui sont passées dans les divisions, brigades, régiments, par leurs commandants respectifs, etc. Avis en est donné à l'état-major du Corps d'armée, qui dresse à son tour une liste générale et la communique à l'empereur et à toute la garnison de Berlin et des environs. Il en résulte que tout officier qui le désire, peut assister à ces inspections ; et beaucoup profitent de cette facilité. L'empereur lui-même vient souvent aux inspections passées par les commandants de régiments ; et en général aussi les officiers généraux se rendent aux inspections passées par leurs subordonnés.

Dans toutes ces circonstances se renouvellent les scènes que nous avons déjà décrites : les hauts personnages ne viennent là qu'en spectateurs, très attentifs du reste, de l'inspection, qu'ils ont soin de ne troubler en rien, se tenant généralement à l'écart, mais venant toujours écouter la critique finale. Ainsi se trouve maintenu le principe de l'indépendance individuelle, en même temps que se développe chez chaque officier la faculté d'exprimer ouvertement ses idées. Et tout le monde y gagne ; car, outre ses observations personnelles, on peut encore profiter de celles des autres.

Pour toutes ces inspections, les troupes sont disposées en ordre déployé, jusqu'au régiment inclusivement. Les brigades sont habituellement formées en colonnes, comme dans l'ordre en réserve. En tout cas, l'officier chargé de l'inspection est le seul qui passe devant le front des troupes ; ni ses supérieurs, bien qu'ils assistent à la revue, ni ses subordonnés, bien qu'ils l'attendent sur le terrain, n'inspectent les troupes avant ou après lui. Même dans les revues passées par l'empereur, personne ne

Digitized by Google

parcourt le front des troupes avant Sa Majesté. C'est là une règle excellente, parce qu'elle permet de n'amener les troupes sur le terrain que le plus tard possible (1).

Il en est de même en ce qui concerne les honneurs rendus. On ne présente les armes qu'à l'officier qui passe l'inspection; pour tous les autres, quels qu'ils soient, on se contente de commander : *fixe!* et *portez armes!* Le rapport officiel d'effectif n'est également fourni qu'à lui seul. Toutefois, comme il peut arriver que l'empereur ou des officiers généraux viennent assister à la revue, les adjudants de régiment et de bataillon en tiennent toujours quelques exemplaires à leur disposition.

Si pendant l'inspection vient à paraître sur le terrain un officier plus élevé en grade que celui qui la passe, ce dernier commande *fixe!* et laissant sa troupe dans l'ordre où elle se trouve, se porte à la rencontre de son supérieur, auquel il rend compte « qu'il passe à tel corps tel genre d'inspection; » puis, après en avoir obtenu l'autorisation, il continue ses opérations, sans plus se préoccuper de la présence de son chef.

L'inspection terminée, l'officier qui l'a passée rassemble ses officiers, fait sa *critique*, que viennent écouter ses supérieurs, auxquels, quand il a fini, il demande simplement la permission de renvoyer sa troupe.

Tel est l'aspect général que présente une inspection, aspect que ne modifie en rien la présence de qui que ce soit. Tout se passe hiérarchiquement, avec calme, sang-froid, sans agitation ni émotion apparentes.

L'officier qui doit passer une inspection n'en communique le programme aux troupes que la veille; précaution très utile et qui exclut toute possibilité de préparation spéciale.

Une inspection, une fois ordonnée, n'est décommandée que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. L'empereur lui-même se conforme rigoureusement à cette règle, au point

(1) Nous allons voir plus loin que, dans une grande revue de parade passée par l'empereur, le premier régiment n'a commencé à paraître sur terrain qu'une *demi-heure* et le dernier un *quart d'heure* seulement avant l'arrivée du souverain. (N. du Trad.).

Digitized by Google

que si, pour une raison majeure, il lui est impossible de passer l'inspection, il délègue pour le remplacer le commandant du Corps d'armée, qui lui rend compte ensuite de l'état des troupes. Le souverain ne revient jamais sur une inspection ainsi passée, parce que la perturbation qui en résulterait dans le programme général nuirait à la marche régulière de l'instruction.

Pour les inspections de compagnie, les hommes paraissent toujours avec les effets du numéro que désire examiner le commandant du régiment; ordinairement en effets n° 1, parce que le colonel a eu fréquemment l'occasion de voir les autres pendant le cours de l'hiver. Mais les inspections des officiers généraux ont lieu le plus souvent en effets n° 2 ou n° 3, suivant l'état du temps, dont on tient toujours le plus grand compte. L'autorité supérieure donne soigneusement l'exemple de l'économie sous ce rapport, et s'attache à ménager en toutes circonstances la tenue des troupes. Il n'est pas rare de voir des généraux faire télégraphier à un régiment, le matin même d'un jour d'inspection, l'ordre d'y paraître avec ses vieux effets, de peur que le mauvais temps ne gâte les autres. On comprend qu'avec de telles précautions la tenue de l'armée se maintienne toujours extrêmement brillante, comme nous le dirons plus loin.

Dans le but de ménager les baïonnettes, on ne les met jamais au bout du fusil dans les exercices, inspections ou parades, ni même pour monter la garde. On y trouve encore l'avantage de faire comprendre aux hommes qu'ils ne doivent jamais faire feu avec le sabre-baïonnette, lequel fait dévier la balle, alourdit l'arme et se détériore lui-même sous l'action des gaz de la poudre. La baïonnette ne se met donc au fusil que pour certaines factions de nuit, ou bien encore pour défiler, former le carré et exécuter une charge, mais seulement dans les revues ou manœuvres exécutées en présence de l'empereur. Dans tous les exercices ou inspections ordinaires, on se contente d'un simulacre exécuté au commandement.

Toutes les inspections, comme du reste la plupart des exercices, *commencent* toujours par un défilé. On agit ainsi parce qu'on trouve que les hommes défilent mieux et plus correctement quand ils ne sont pas encore fatigués. On considère un bon

Digitized by Google

défilé comme la plus difficile de toutes les manœuvres pour un soldat et, par suite, comme un critérium infaillible pour juger de la tenue d'une troupe.

Jamais la ligne du défilé n'est jalonnée; cette précaution paraît superflue et l'on veut que les officiers placés aux ailes soient en état de régler leur marche sans aucune aide extérieure. Même dans les grandes parades, en présence du souverain, on observe le même principe, et l'on se contente de faire porter en avant deux officiers d'ordonnance qui se placent à droite et à gauche de l'empereur, sur la ligne que doit suivre le flanc de la colonne.

Une observation générale à faire sur ces inspections, c'est que, si l'on y exécute toujours un certain nombre de mouvements réglementaires pour apprécier la souplesse et l'agilité de la troupe, on ne s'attarde pas longtemps sur ce sujet, et l'on passe bientôt à la solution de quelque problème tactique posé sur le terrain même.

En procédant ainsi, l'inspecteur peut juger à la fois du degré d'instruction militaire des hommes et de l'intelligence de leur chef; il peut s'assurer de quelle manière celui-ci et ses officiers savent au besoin prendre une résolution et l'exécuter.

Ainsi, par exemple, dans une inspection de bataillon, après le défilé et quelques ruptures et marches en bataille, le commandant de brigade posa au chef de bataillon le problème suivant :

« Votre bataillon marche en colonne de route, isolément et sans lien avec d'autres troupes. Arrivé en un certain point, vous apprenez qu'une position qui se trouve sur votre chemin est occupée par l'ennemi, et vous vous décidez à l'attaquer pour pouvoir continuer votre marche. »

Le chef de bataillon forma sur-le-champ sa troupe en colonne de route. Il détacha une avant-garde, une arrière-garde, des éclaireurs sur ses flancs, et marqua l'emplacement de la tête de colonne. Puis il se porta au galop près de son avant-garde, pour observer de loin l'ennemi, représenté par les musiciens du régiment, que l'adjudant de la brigade avait fait placer en conséquence. Il prit alors ses dispositions pour exécuter une

Digitized by Google

attaque de front et aussi comme le terrain s'y prêtait, une attaque par la droite. Tous les ordres et toutes les explications furent donnés en présence de l'inspecteur, qui s'abstint par principe d'intervenir en quoi que ce fût, et garda toutes ses observations pour la fin de son inspection.

En terminant le chapitre des inspections, il n'est peut-être pas hors de propos de dire ici quelques mots des *revues de parade*.

On ne les considère pas comme des inspections, parce qu'elles ne permettent en aucune façon de juger de l'état de l'instruction des troupes et présentent bien plutôt le caractère de solennités militaires. Aussi, comme elles ont en outre l'inconvénient d'enlever beaucoup de temps à l'instruction des troupes, le commandement les évite avec le plus grand soin. Dans la garde, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il n'y a chaque année qu'une grande revue de parade, à la fin des exercices de printemps. On en passe encore une au commencement des grandes manœuvres, au point même de rassemblement des troupes qui doivent y prendre part; mais seulement quand l'empereur y assiste en personne. Car, autrement, la plupart des commandants de Corps d'armée n'en passent pas.

D'après le même principe, c'est-à-dire pour ne pas déranger l'instruction de troupes, on ne fait assister à la grande parade de Berlin que les corps qui tiennent garnison dans la capitale. Les régiments stationnés aux environs, bien qu'ils soient aussi de la garde et fassent partie des brigades et divisions qui prennent part à la parade, ne quittent jamais leur garnison. On pense, en effet, qu'il serait mauvais de les déranger de leurs occupations pendant un temps qui serait nécessairement beaucoup plus long que pour les régiments établis à Berlin. Il n'y a d'exception que pour les deux régiments de Spandau (1); mais cela tient uniquement à ce que ceux-ci se trouvent préci-

(1) Le 4e de la garde à pied et le 3e grenadiers de la garde. De sorte qu'il ne manque, en définitive, à Berlin, que le 1er de la garde à pied, qui est à Potsdam, et le 4e grenadiers qui tient garnison à Coblentz. (N. du Trad.).

Digitized by Google

sément à Berlin à cette époque de l'année, parce qu'ils y viennent passer quelques semaines pour exécuter une partie des exercices de printemps, de concert avec les régiments de leurs brigades respectives.

La veille de la parade, un officier d'état-major est chargé de préparer le terrain, en marquant par un piquet l'aile droite de chaque régiment et bataillon. Ceci fait, les chose se passent le lendemain avec un calme et une simplicité remarquables.

La parade étant fixée pour 11 heures, on vit, à 10 heures seulement, arriver sur le terrain les jalonneurs, à raison d'un par bataillon, batterie ou régiment de cavalerie. Ces jalonneurs étaient les mêmes hommes qui, la veille, avaient préparé le terrain en compagnie du capitaine d'état-major. Ce même officier arriva bientôt après et, sur un signe de lui, chaque homme alla se placer auprès de son piquet, s'alignant sur ses voisins. L'officier vérifia leur alignement et, en moins d'une demi-heure, tout était prêt. A dix et demie, le premier régiment parut sur la place, et à dix heures trois quarts, le dernier était rangé en bataille. A onze heures moins vingt minutes seulement arrivèrent les généraux commandant les troupes, et, un peu plus tard, ceux qui venaient assister à la parade; puis enfin, à onze heures précises, parut l'empereur en compagnie du roi de Suède.

Personne avant le souverain, n'avait passé devant le front des troupes.

Lui-même le parcourut au pas, suivant l'usage universellement observé en Allemagne, afin de mieux juger de la régularité des formations. Et, bien que les régiments ne fussent arrivés sur le terrain qu'une demi-heure avant le commencement de la parade, on peut dire que la précision de leur alignement était vraiment remarquable.

On tient rigoureusement la main, du reste, à ce que les troupes n'arrivent pas trop tôt sur le terrain pour s'y morfondre ensuite inutilement pendant de longues heures. Il ne manque pas d'exemples de vertes réprimandes adressées à des chefs qui ne s'étaient pas conformés à cette règle. On exige également que les commandants de bataillon sachent aligner promptement

Digitized by Google

leur troupe sur les autres, d'autant plus que l'emplacement de leur aile droite leur est nettement indiqué. Si quelque régiment ou bataillon n'est pas correctement aligné, nul autre que son chef n'en est responsable, et l'on arrive ainsi à ce que chaque corps se place de lui-même d'une façon parfaitement régulière.

Rien de plus frappant que le calme et l'ordre qui ne cessèrent de régner, tant au moment du rassemblement des troupes que pendant toute la durée de la parade. Tous les officiers de l'état-major du Corps d'armée restèrent paisibles spectateurs à la suite de leur chef, qui n'eut pas, du commencement à la fin, un seul ordre à donner. Avant la parade un plan lithographié, indiquant l'emplacement des troupes et des officiers, avait été distribué à tous les chefs de corps. Chacun d'eux, en se règlant là-dessus, savait donc exactement ce qu'il avait à faire. C'est toujours, on le voit, le même principe, si caractéristique, d'*indépendance complète* et, par contre, de *responsabilité entière*, laissées à chacun dans les limites de sa sphère d'action.

Il nous reste à dire quelques mots de la revue de détail (*musterung*), qui n'a lieu que tous les trois ou quatre ans, au commencement de l'été. C'est, avant tout, une inspection du matériel, et il ne saurait y être question d'examens ou d'exercices. Un ordre paraît habituellement avant la revue pour en indiquer la marche détaillée. Le général inspecteur (1) est assisté d'un fonctionnaire de l'intendance et d'un maître armurier, pour l'examen des questions se rattachant à leur spécialité. Ces revues sont généralement très longues, et les régiments s'y préparent une année, et plus, à l'avance. L'inspecteur est, en effet, obligé d'examiner tout ce qui constitue le matériel du corps, tant sur le pied de paix que sur le pied de guerre; et tout cela non pas au hasard, mais pièce par pièce jusqu'au dernier bouton.

Cette inspection ne concerne toutefois que les objets portés sur les états réglementaires. Tout ce que le corps a pu faire d'économies, par un moyen quelconque, demeure sa propriété

(1) C'est, comme nous l'avons dit plus haut, le commandant de la brigade.

Digitized by Google

particulière et ne fait l'objet d'aucun examen. Ainsi, par exemple, d'après les règlements, chaque régiment doit posséder ce qu'on appelle la *garniture de guerre* (1), c'est-à-dire des effets d'habillement et d'équipement pour un effectif de sept bataillons et demi ; le tout absolument prêt à mettre en service, et, en outre, une seule *garniture de paix*. Tout ceci est soumis à l'examen. Mais, quant aux effets n° 3, n° 4, n° 5, et quelquefois n° 6, personne n'a rien à y voir, attendu que le corps n'est nullement obligé de les posséder, et que s'ils existent, c'est uniquement grâce aux procédés d'administration du régiment. Ils constituent la propriété particulière de chaque compagnie. Nous reviendrons, d'ailleurs, en détail sur ce sujet.

L'inspection des armes n'a lieu que tous les dix ou douze ans. Elle porte sur les armes et leurs accessoires, et est passée par un officier supérieur spécialement désigné à cet effet par le ministre de la guerre, et qu'accompagne un contrôleur d'armes. C'est également le ministre qui fait connaître chaque année les corps dont les armes doivent être passées en revue.

Période du service en campagne.

Après les exercices de brigade dans la garde, et les exercices de bataillon dans la ligne, vient une des périodes les plus importantes de l'instruction des troupes : celle du service en campagne. Ayant quitté l'Allemagne pendant l'été, je n'ai pu, malheureusement, en suivre personnellement toutes les phases ; mais il m'a suffi des quelques jours pendant lesquels il m'a été possible d'accompagner les troupes sur le terrain, pour me convaincre de l'importance qu'on attache à tout ce qui se fait dans cette période.

Sous ce nom de *service en campagne*, les Allemands comprennent non seulement le service de sûreté, mais tout ce qui est relatif à l'emploi des troupes sur le champ de bataille.

(1) Les Prussiens désignent sous le nom de *garniture* un jeu complet d'effets.

Digitized by Google

Ainsi : l'adaptation au terrain des mouvements d'un corps de troupes ou d'individus isolés; les marches avec toutes les précautions usités à la guerre; les petites manœuvres; l'attaque et la défense des divers accidents du terrain et le franchissement des obstacles qui peuvent s'y rencontrer; la disposition et la garde, tant intérieure qu'extérieure, d'un bivac; les avant-postes et les travaux de sape. En outre et de pair avec ces exercices, on poursuit activement ceux de tir à la cible, et on fait prendre aux hommes des leçons de natation. Enfin, pour parer aux habitudes de laisser-aller qui pourraient si facilement s'introduire en pareille circonstance, on continue pendant toute cette période les manœuvres régulières, les exercices individuels et le service de garde, suivant les besoins de la garnison.

Comme en toute chose, la progression de l'instruction est encore ici l'objet d'un soin tout particulier; on s'efforce aussi, pour gagner du temps, de réunir dans une même séance, autant que possible, différents exercices analogues; ce qui, en permettant une certaine variété dans le travail, soutient l'attention et l'ardeur des hommes, et rend l'instruction beaucoup plus intéressante. Jusqu'au commencement ou au milieu de juin, tous ces exercices se font généralement par compagnie, et, vers cette époque, les commandants de régiment en passent l'inspection; après quoi les mêmes instructions sont reprises sur une plus grande échelle, c'est-à-dire par bataillons et même par régiments entiers, et avec le concours de troupes des autres armes.

La manière de combattre qui s'impose aujourd'hui, et la pratique même des dernières guerres, ont fait une nécessité de développer au plus haut point l'esprit d'initiative et l'aptitude à se débrouiller, chez tous les chefs des plus petites unités, depuis la compagnie jusqu'à la patrouille et au poste avancé inclusivement. Aussi la plus grande partie du temps, pendant l'été, est-elle laissée à l'entière disposition du commandant de compagnie. C'est seulement dans la seconde moitié de cette période d'instruction qu'on passe aux exercices de fractions plus considérables, pour donner également à leurs chefs l'occasion de pratiquer leurs fonctions. On se propose encore, en agissant ainsi, de faire voir à tous comment les règles se modi-

Digitized by Google

fient à mesure que la scène s'élargit et que le théâtre des opérations devient plus étendu. Dans les derniers temps, les séances de manœuvres ont souvent une durée très considérable, au point que les régiments restent sur le terrain vingt-quatre heures et parfois davantage.

Nous allons examiner les règles qui président à la direction de tous ces exercices, autant du moins que j'ai pu arriver à les connaître par mes questions et mes conversations avec des militaires expérimentés.

1° *Avant-postes et patrouilles.* — Bien que cette branche du service rentre plus spécialement dans les attributions de la cavalerie, elle n'en est pas moins dans l'infanterie l'objet de la plus sérieuse attention. Avant d'envoyer la compagnie sur le terrain, on commence habituellement par faire quelques exercices d'avant-postes dans les environs de la caserne, sur une place unie et découverte, de façon à en montrer clairement à tous, et surtout aux recrues, le but et la disposition générale. On divise la compagnie en deux portions, ou bien, après entente mutuelle, on en oppose deux l'une à l'autre, à une certaine distance. On y trouve cet avantage que les soldats voient du même coup la manière dont les avant-postes sont établis des deux côtés, et comprennent ainsi qu'ils doivent, tout en protégeant la position de leurs propres troupes, surveiller tous les mouvements de leurs adversaires. Pendant le cours même de l'exercice, les officiers et les sous-officiers expliquent aux hommes ce qu'ils ont à faire et comment ils doivent régler leurs dispositions sur celles mêmes de l'ennemi.

Quand tous, et particulièrement les jeunes soldats, se sont bien pénétrés des premiers principes, la compagnie se rend sur le terrain ; et là, élargissant peu à peu le cercle de ses opérations, elle finit par lui donner toute l'étendue qu'il devrait avoir dans la réalité. En toute circonstance, on s'efforce, autant que possible, de figurer l'ennemi. Ainsi, quand l'exercice est terminé, une compagnie cherche à regagner son quartier en dérobant sa marche, tandis qu'une autre la suit à la piste en tâchant de ne pas la perdre de vue. Pour cela les deux capitaines s'entendent à l'avance, de façon à pouvoir, eux et leurs

Digitized by Google

officiers, porter toute leur attention sur l'instruction de leur troupe, donner à leurs hommes toutes les explications nécessaires, et contrôler les rapports des sentinelles et des patrouilles.

On attache à l'exactitude de ces rapports la plus grande importance. On s'efforce de faire comprendre à chaque soldat qu'il doit soigneusement distinguer ce qu'il a vu bien nettement de ce qu'il n'a fait qu'entrevoir ou soupçonner, et on exige que dans tout rapport il énonce d'abord les faits bien constatés, et ensuite les suppositions et ce qui leur a donné lieu. Outre la punition qu'attire à son auteur un rapport inexact ou de pure invention, on ne manque jamais de montrer à tous, en les leur faisant pour ainsi dire toucher du doigt, les conséquences que de semblables légèretés pourraient avoir à la guerre.

Nous rappellerons à ce sujet que dans toutes les manœuvres ou exercices sur le terrain, comme en temps de guerre, on fait usage pour les rapports, dans toute l'armée prussienne, d'enveloppes d'un modèle uniforme, et de petits carnets dont chaque feuillet porte, imprimées à l'avance, toutes les indications nécessaires. L'imprimerie secrète de l'État, à Berlin, prépare ces carnets et ces enveloppes en quantités très considérables, de façon à pouvoir à tout instant en approvisionner abondamment les troupes. Sur l'enveloppe, outre l'adresse et l'heure de l'envoi et de la réception, se marque aussi toujours l'allure que doit observer le porteur du message; le signe X indiquant qu'il doit aller au pas; XX, au trot; XXX, au galop. Le cavalier étant obligé de se conformer strictement à l'allure indiquée, on peut l'empêcher de surmener inutilement sa monture. C'est d'ailleurs à l'expéditeur de lui fixer cette allure, suivant le degré d'urgence et l'importance de la dépêche.

Les rapports et les adresses s'écrivent toujours au crayon.

Je crois devoir faire remarquer ici combien est pratique cette idée d'un modèle uniforme de rapport, adopté pour toute l'armée, et qui, par suite, est devenu si familier à tout le monde, que le dernier soldat en connaît parfaitement l'usage, ainsi que les règles à suivre pour la transmission des ordres et des renseigements. En outre, ces dimensions identi-

Digitized by Google

ques de tous les rapports en facilitent beaucoup la conservation et le classement dans les journaux de marche et les archives.

Tout officier ou sous-officier qui s'est trouvé, pendant ces exercices, chargé d'un commandement particulier, doit présenter à son retour un croquis dessiné sur place, accompagné d'une description rapide de ce qui s'est fait, et d'un rapport sur la mission dont il a été chargé.

Quand l'instruction des compagnies est complète, on passe aux mêmes exercices par bataillons, puis par régiments, en faisant toujours occuper par chaque fraction constituée tout l'espace que, d'après les conditions particulières du terrain, elle devrait réellement couvrir avec son effectif de guerre. Pendant ces manœuvres, dont la durée est quelquefois très longue, on a soin de confier à tous les officiers des missions indépendantes dont ils rendent compte ensuite, comme nous l'avons dit plus haut.

2° Pour familiariser les hommes avec les *marches et les mesures de sécurité qui s'y rattachent*, on profite toujours du trajet pour se rendre sur le terrain d'exercices et pour en revenir. Ici encore on commence par compagnie, pour passer successivement au maniement de corps de troupes plus considérables. Souvent deux compagnies, ou deux bataillons, prennent chacun une route différente et cherchent ensuite, pendant toute la durée du parcours, soit à se relier entre eux, soit, au contraire, à se surveiller réciproquement. Dans tous les cas, on s'attache à charger d'un rôle spécial le plus grand nombre d'hommes possible; et les explications relatives à ce qu'ils ont à faire, comme aussi la *critique* de leurs actes et de leurs rapports, ont toujours lieu en présence de tous les autres, afin que chacun ait les moyens de se rendre compte de ce qui se fait et de la manière dont les choses doivent se passer.

3° Ces deux sortes d'exercices se relient naturellement avec l'*instruction sur la manière d'organiser et de garder un bivac*. Celle-ci se commence déjà dans la compagnie, mais ne prend tout son développement que dans les manœuvres un peu longues, exécutées par des fractions plus considérables. On fait connaître aux hommes les règles à suivre dans la disposition

Digitized by Google

d'un bivac, on place les vedettes et autres sentinelles, on détermine l'emplacement des cuisines, et même parfois on prend avec soi tout ce qui est nécessaire pour faire réellement la soupe. Les hommes sont alors obligés de construire les fours, d'après les indications des officiers et sous-officiers, qui leur montrent aussi, quand l'occasion s'en présente, comment on peut parfois avoir recours à des dispositifs différents de ceux habituellement en usage, pour tirer parti des matériaux, tels que briques ou pierres, qu'on peut avoir sous la main, etc. Pendant tout ceci, les hommes non occupés, assis ou debout autour des travailleurs, écoutent les explications qu'on leur donne. Le bois à brûler est apporté par les troupes, ou bien pris sur place, après entente avec les propriétaires (1).

Pour exercer les officiers et sous-officiers à choisir l'emplacement d'un bivac, on fait précéder la troupe allant à la manœuvre d'une patrouille commandée par un officier chargé de choisir la place la plus convenable pour faire bivaquer le corps dont il fait partie, ou même d'autres troupes déterminées qui peuvent ne pas exister en réalité. Et l'on s'attache toujours à faire tourner ces exercices au profit de l'instruction générale. Ainsi, l'on ne fixera pas la position d'une vedette, d'un petit poste, d'une cuisine, etc., sans donner à haute voix les explications nécessaires, au milieu du cercle formé par les hommes non commandés directement, qui suivent attentivement les préparatifs.

4° Pendant les petites manœuvres et autres exercices, on profite de toutes les circonstances pour apprendre aux hommes à *surmonter tel ou tel obstacle naturel que peut offrir le terrain*. Qu'un fossé se présente, par exemple, on oblige les hommes à le sauter tout équipés. On leur fait franchir les haies, traverser des bois épais en s'appelant continuellement les uns les autres pour ne point perdre le contact mutuel, chaque fraction constituée adoptant alors un mot de ralliement. Ainsi tous les soldats

(1) On en profite même pour exercer les hommes et les officiers à la pratique de la réquisition (N. du Trad.).

Digitized by Google

d'un régiment, à mesure qu'ils pénètrent sous bois et se perdent de vue, commencent aussitôt à pousser des cris convenus d'avance, tels que : *Wolf, Bœr* (1), etc., ce qui permet aux hommes des divers bataillons, compagnies, etc., de se reconnaître les uns les autres. S'il se rencontre un ruisseau, on ne laisse pas les hommes le traverser à gué, et s'exposer ainsi à gâter leurs effets ou leur chaussure; mais on profite de l'occasion pour leur apprendre à s'organiser promptement un moyen de passage, en utilisant les matériaux trouvés sur place, si toutefois cela peut se faire sans dommage pour les propriétaires, et avec leur consentement. On jette en divers points, d'un bord à l'autre, des poutres ou des perches, au moyen desquelles les hommes doivent, un à un, traverser le cours d'eau; chose qui se fait avec beaucoup d'entrain et force railleries à l'adresse des maladroits qui ne parviennent pas à passer ou prennent un bain forcé.

Ici encore, bien entendu, application du système d'enseignement suivi partout, c'est-à-dire explications de toutes espèce : pourquoi la poutre a été placée ici plutôt que là; sur quels points doit surtout se porter l'attention quand on examine les bords d'une rivière; comment et en quels endroits on peut tailler dans les berges des rampes d'accès, dans le cas où l'on aurait à faire passer une voiture, etc.

5° *Les petites manœuvres, l'attaque et la défense des divers accidents de terrain* se font aussi d'abord par compagnie, avec ou sans ennemi représenté. En toute circonstance, les commandants de compagnie et les autres officiers ne perdent jamais une occasion d'expliquer aux hommes pourquoi ils préfèrent conduire l'attaque de telle façon plutôt que de telle autre. Il m'est arrivé d'assister un jour à l'une de ces explications. Le capitaine, debout devant le centre de sa compagnie, disait aux hommes qu'il avait reçu l'ordre d'attaquer tel village; que le terrain, comme ils le voyaient, était de telle nature, et présentait par suite tels avantages et tels inconvénients. « Si je vous conduis de telle façon, il arrivera ceci; si je m'y prends de telle

(1) Loup, ours.

Digitized by Google

autre, il arrivera cela; et par suite, le mieux est encore de procéder de telle et telle manière. » Après quoi il expliqua aux hommes sur quel point, pendant l'attaque, devait surtout porter leur attention, et comment de telle ou telle chose dépendait tout le succès de l'entreprise, etc. En un mot on voyait toujours, en tout et partout, les officiers faire preuve du zèle le plus actif et s'intéresser vivement à l'opération qu'ils avaient à exécuter.

6° Pendant tous les exereices dont nous venons de parler, on enseigne sans relâche, aux hommes isolés comme aux compagnies entières, à *tirer parti du terrain* dans toutes les circonstances possibles, leur faisant toujours connaître, à côté de *la manière* dont il faut s'y prendre, *la raison* pour laquelle on doit agir ainsi.

7° Partout où les circonstances le permettent, on ne manque jamais d'installer une école de natation (*schwimmschule*), et on apprend méthodiquement à nager à tous les soldats. Ordinairement, les exercices de natation se font à la suite de quelque autre. Ainsi, par exemple, en revenant du tir à la cible, ou de toute autre séance d'instruction pas trop fatigante, les hommes passent par leur école et vont y prendre un bain. La plupart des corps ont maintenant de ces établissements de bains qui, outre l'avantage de contribuer au développement de la hardiesse et de l'agilité chez les soldats, ont encore d'excellents effets au point de vue hygiénique.

8° Les hommes ne sont pas exercés dans les corps à la manœuvre du canon. Par contre, les commandants de bataillon détachent chaque année de 1 à 4 *gefreites* intelligents dans l'artillerie, pour *y apprendre à conduire des caissons de cartouches d'infanterie*. Chaque bataillon s'arrange ainsi de façon à posséder un certain nombre d'hommes parfaitement au courant de ce genre de service, et grâce auxquels il pourra se tirer parfois d'une situation difficile.

9° *L'instruction sur les travaux de sape* prend d'année en année un développement plus considérable, et l'on y apporte dans l'armée allemande la plus sérieuse attention. Afin d'avoir de bons pionniers instructeurs dans les régiments, chacun de ceux-ci

Digitized by Google

détache tous les ans, après les manœuvres de printemps, 1 officier et 6 sous-officiers auprès du bataillon de pionniers correspondant (1), où ils apprennent à exécuter les divers travaux qui peuvent être utiles dans le service de l'infanterie.

Aussitôt après la fin des grandes manœuvres, on forme dans chaque régiment ce qu'on appelle les pelotons de pionniers (*Pionier-Züge*); pour les constituer, chaque compagnie détache 8 soldats, et chaque bataillon 1 officier. De la réunion de ces 12 pelotons résulte le *détachement régimentaire de pionniers*, auquel l'officier et les sous-officiers détachés au bataillon de pionniers pendant l'été précédent sont chargés de transmettre l'instruction qu'ils ont reçue. Le détachement régimentaire de pionniers comprend donc en définitive, en comptant ses instructeurs, 4 officiers, 6 sous-officiers et 96 soldats.

L'officier instructeur doit alors faire à ce détachement, en six ou sept semaines, le cours même qu'il vient de suivre au bataillon de pionniers et en se conformant à la même progression.

On voit que ces exercices ont lieu précisément pendant la période que nous avons appelée *préparatoire*, alors que le commandant de compagnie s'occupe de préparer des instructeurs pour les recrues qu'il attend, et au moment où le service de garde et les corvées empêchent d'exécuter d'autres manœuvres.

A la fin de ce cours de 48 jours, c'est-à-dire un peu avant l'arrivée des recrues, le commandant du régiment passe l'inspection du détachement régimentaire de pionniers.

C'est ce détachement que pendant la période *du service en campagne* de l'année suivante, on emploiera toujours, chaque fois qu'il y aura lieu d'exécuter des travaux de sape, en lui adjoignant au besoin des officiers et des hommes ayant fait partie des détachements des années précédentes.

L'effectif de ce détachement pourrait sembler trop faible pour un régiment; mais il ne faut pas perdre de vue que, sa composition se renouvelant chaque année, le régiment arrive, en définitive, à posséder en permanence un ensemble de 3 détache-

(1) C'est-à-dire auprès du bataillon de pionniers du Corps d'armée dont il fait partie (N. du trad.).

Digitized by Google

ments semblables, c'est-à-dire, non pas 96, mais 288 soldats bien instruits, sous la conduite desquels les autres peuvent parfaitement bien travailler. En outre, comme on détache tous les ans 1 officier et 6 sous-officiers, il arrive naturellement qu'au bout d'un certain nombre d'années, presque tous les lieutenants du régiment et beaucoup d'officiers d'un grade plus élevé ont passé par le bataillon; et le régiment possède aussi un nombre assez considérable de sous-officiers au courant des travaux de sape, d'autant plus qu'on choisit toujours, pour envoyer au bataillon de pionniers, les sujets les plus distingués sous tous les rapports.

Le tir.

Nous allons passer maintenant à l'une des branches les plus importantes de l'instruction du fantassin : le tir à la cible.

En réalité, les exercices de tir durent toute l'année dans l'armée allemande. Toutefois, comme c'est pendant la belle saison surtout qu'ils sont poussés le plus activement, il semble que leur étude se rattache tout naturellement à la période d'été. Ces exercices sont l'objet de la plus sérieuse attention et sont conduits partout avec une activité et une méthode extraordinaires. Je n'exagère nullement en disant qu'ils ont, en réalité, le pas sur tous les autres, et que ceux-ci sont toujours autant que possible réglés sur eux, pour n'en point gêner la marche régulière. Aussi s'efforce-t-on de ne jamais les interrompre pendant un temps trop considérable, pour éviter que le soldat n'oublie, d'une leçon à l'autre, l'instruction qu'il a reçue et les observations qu'on lui a faites; au point que, même en plein hiver, par 10 degrés de froid, les hommes vont tirer à la cible.

Comme l'enseignement du tir est dirigé dans toute l'armée d'une façon parfaitement uniforme, il nous suffira d'examiner comment les choses se passent dans un des Corps de la garde, en observant pourtant que celle-ci, comme, en général, toutes les troupes stationnées dans les grandes villes, se trouve, à ce point de vue, dans les plus mauvaises conditions. Car, sans parler de la gêne qu'impose toujours un service de garnison plus tendu,

Digitized by Google

le champ de tir est alors presque toujours situé fort loin du quartier; d'où résultent des pertes de temps et une grande fatigue pour les hommes, circonstances défavorables à l'exécution du tir.

Malgré cela, les régiments de Berlin ont tellement l'habitude de ces longues marches, que l'obligation de faire chaque jour 4 ou même 7 verstes (1) pour aller tirer à la cible semble une pure bagatelle, Il est même nombre de colonels et de capitaines qui considèrent cet éloignement des champs de tir comme une chose très heureuse. Ils prétendent qu'ainsi le tir s'effectue dans des conditions bien plus voisines de la réalité du temps de guerre, puisque le soldat ne commence à tirer qu'après avoir porté le sac pendant une heure ou une heure et demie; et ils ajoutent que cette promenade militaire quotidienne de deux ou trois heures constitue un excellent exercice de marche.

En général, sur ce point comme sur tous les autres, apparaît dans l'armée allemande cet effort constant de ne rien faire et de ne rien enseigner qui ne puisse être *d'une utilité directe à la guerre* (2). Chaque officier ne songe qu'à préparer ses hommes à s'acquitter du rôle qui leur incombera sur le champ de bataille, et déploie, pour atteindre ce but, tout ce qu'il a de forces et d'intelligence.

Rien ne le prouve mieux que le soin apporté à l'instruction du tir et les procédés mêmes auxquels on a recours pour la donner à la troupe. J'ai eu parfois l'occasion de visiter des champs de tir pendant l'exercice, et j'ai toujours été vivement frappé du zèle et de l'attention extrêmes dont chaque tireur et

(1) La verste égale 1.067 mètres, soit un peu plus de 1 kilomètre.

(2) Ceci n'est nullement en contradiction, comme on pourrait peut-être le croire au premier abord, avec ce que nous avons dit plus haut du temps qu'on passe à exécuter sur la place d'exercices, des mouvements unanimement reconnus inutiles ou inapplicables à la guerre. L'auteur a insisté alors, on se le rappelle, sur l'utilité pratique attribuée à ces exercices par les Allemands, qui les considèrent comme une école méthodique de *discipline et d'assouplissement physique et intellectuel*. Or, quoi de plus *directement utile à la guerre que la discipline et la souplesse de l'esprit du corps*? (N. du Trad.).

Digitized by Google

chaque coup étaient l'objet. Les hommes ne tirent jamais qu'un à la fois, et le capitaine en personne est toujours là pour les guider et leur donner des conseils; cherchant, par tous les moyens possibles, à développer chez ses subordonnés, non-seulement la science, mais le goût du tir. En cas d'absence, un autre officier de la compagnie tient toujours sa place.

Les champs de tir de la garnison de Berlin sont tous très éloignés de la ville, sauf celui du 2e régiment de grenadiers de la garde, Empereur François, qui se trouve dans le voisinage immédiat de la caserne (1). Les autres régiments n'ont pas moins d'une heure, et même une heure et demie, de marche à faire pour se rendre sur leur terrain; notamment, le régiment des fusiliers de la garde, le plus mal partagé sous ce rapport, et dont le champ de tir, situé près de la Tegel, est au moins à un mille allemand (7,500m) de son quartier.

Ces champs de tir présentent tous la même disposition générale.

D'après les règlements, un régiment à 3 bataillons doit disposer de 9 lignes de tir dont 2 de 600m; 3 de 400m et 4 de 300m. On comprend que les circonstances locales ne permettent pas toujours la réalisation de ce désideratum, et que, sous ce rapport, les champs de tir diffèrent quelque peu les uns des autres. Partout où il est possible de les allonger, on le fait volontiers; mais on n'en admet pas de moins de 600m.

Par suite du développement de la culture en Allemagne (2), il est souvent très difficile de trouver des terrains convenables, surtout aux abords des grandes villes. Le gouvernement n'en a pas moins réussi à doter chaque régiment d'un champ de tir particulier.

La plupart des terrains affectés à cet usage sont situés au mi-

(1) Car on tient absolument, comme nous le dirons plus loin, à ce que chaque régiment ait son champ de tir à lui; et c'est une preuve de plus de l'importance extrême qu'on attache à ce qu'aucun obstacle ne vienne entraver la marche régulière des exercices (N. du Trad.).

(2) Relativement à la Russie bien entendu. Un Français parlerait peut être, dans un sens diamétralement opposé (N. du Trad.).

Digitized by Google

lieu de bois ou de forêts; on n'en trouve que très rarement dans les plaines découvertes, qui sont généralement cultivées. Habituellement on pratique dans le bois une série de percées parallèles, dirigées autant que possible de façon que le tir ait lieu dans la direction du sud au nord, pour que les tireurs aient toujours le soleil à dos. Ces sortes d'allées n'ont que 20 pas de large et sont éloignées de 30 à 100 pas l'une de l'autre. Leur longueur est variable, mais jamais inférieure à ce que nous avons dit plus haut. Le régiment en a la libre et entière disposition, et l'on se borne ordinairement à entourer le champ de tir d'un simple fossé, le long duquel sont plantés de distance en distance des poteaux avec cette inscription laconique : « Il y a danger de mort à franchir les limites du champ de tir. » C'est la seule précaution que l'on prenne et aucune barrière ne protège les champs de tir permanents. Même auprès des grandes villes, il en est ainsi, et l'on trouve qu'il vaut beaucoup mieux occuper les soldats à tirer pour leur compte qu'à monter la garde autour du champ de tir pour en interdire l'entrée. La pratique a justifié d'ailleurs cette façon de procéder, et l'on n'entend jamais parler d'accidents. Les habitants des environs connaissent la consigne et la respectent.

A l'extrémité de chacune de ces allées s'élève une grande butte de 5 sagènes (près de 11^{m}) de haut, destinée à recevoir les balles qui manquent les cibles, et en avant de laquelle celles-ci sont disposées, adossées à de petits épaulements qui se retournent à droite et à gauche, de façon à arrêter tous les projectiles. En outre, sur les côtés, dans les bandes de terrain intermédiaires, sont établis, au pied des buttes, les abris destinés aux marqueurs.

Il est à remarquer que, dans un champ de tir ainsi organisé, l'on n'a presque jamais à tenir compte de la direction ni de la force du vent, rarement sensible au milieu d'un bois; ce qui n'offre pas l'occasion d'exercer les hommes à en corriger l'influence. Mais la plupart des capitaines n'attachent aucune importance à ce détail de l'instruction, prétendant qu'un bon tireur saura toujours, quand il le faudra, régler son tir d'après le vent qui souffle, et même les régiments dont les champs de tir se trouvent

Digitized by Google

en terrain découvert, font volontiers planter d'arbres les bandes de terrain qui séparent les lignes de tir.

Tous les champs de tir que j'ai eu l'occasion de voir m'ont semblé parfaitement entretenus.

Voyons maintenant comment sont organisés les exercices de tir. Il est alloué chaque année 130 cartouches à balle par *homme :* officier, sous-officier ou soldat. Ce qui, pour une compagnie de la garde, par exemple, dont l'effectif est d'environ 160 hommes, représente un total de 20,800 cartouches, mises à la disposition du capitaine commandant. Il faut y joindre encore celles que le gouvernement accorde en plus du chiffre réglementaire, en échange du plomb retrouvé. Toutefois la compagnie doit d'abord restituer, sans compensation, la moitié du plomb correspondant aux cartouches tirées, et c'est seulement pour le surplus qu'elle a droit à des cartouches nouvelles (1). Au cas même où cette moitié du plomb ne pourrait être représentée par le capitaine, celui-ci serait rendu pécuniairement responsable du déficit. Aussi, la recherche s'en fait-elle avec le plus grand soin. A la fin de chaque séance, des hommes commandés spécialement, le plus souvent les marqueurs, fouillent les buttes et les réparent.

Tous les officiers, sous la direction des commandants de bataillon, sont obligés de passer chaque année par toute la série des exercices de tir (2).

Comme préparation au tir réel, on a recours aux exercices de pointage, de tir au *petit fusil* (tir au tube), d'appréciation des distances à la vue simple, et enfin de tir à blanc. Nous avons vu que déjà, pendant la *période des recrues*, la plupart des commandants de compagnie mettent, dès les premiers jours, le fusil aux mains de leurs hommes, et s'efforcent d'en arriver le plus tôt possible au tir réel. Il n'est presque aucune séance d'instruc-

(1) En Russie, au contraire, tout le plomb retrouvé est abandonné à la compagnie.

(2) Nous verrons même plus loin que cette obligation s'étend aussi aux officiers supérieurs, y compris le colonel, dont le tir est inscrit sur le livret de la 1re compagnie, absolument comme celui d'un soldat quelconque (N. du Trad.).

Digitized by Google

tion individuelle, tant pour les anciens soldats que pour les recrues, qui ne commence par un exercice de pointage.

Beaucoup d'officiers font usage, pour donner cette instruction, d'un appareil particulier qu'ils nomment *lunettes de pointage*. Ce sont en effet des lunettes ayant la forme des besicles ordinaires, et qui se placent sur le nez de la même façon. La monture porte à gauche un simple verre et à droite un miroir, dont la face étamée est tournée en dedans, et au centre duquel est percé un petit trou circulaire. Le pointeur, muni de l'appareil, vise à travers cet œilleton dans l'œil même de l'instructeur placé devant lui, et qui, voyant dans le miroir l'image du canon et du guidon, peut facilement constater, et par suite rectifier, la plus légère irrégularité dans la position de la ligne de mire. Je ne me permettrai pas de juger jusqu'à quel point ce procédé est d'un usage pratique; on en dit beaucoup de bien, mais tout le monde ne le trouve pas utile, et il est des compagnies où l'on n'en fait pas usage.

Un très bon exercice préparatoire encore, est le *tir au petit fusil*, qui se fait habituellement dans les cours des casernes, corridors, manèges, etc. Il plaît aux soldats et développe chez eux le goût du tir. Souvent même ils s'y livrent par distraction dans leurs moments de loisir, ou quand ils sont malades à la chambre. La chose n'est permise, toutefois, qu'en présence du sous-officier de semaine.

Pour exercer les hommes à l'appréciation des distances, on a surtout recours au moyen suivant : On fait placer des soldats isolés et tête nue, les uns derrière les autres et à des distances de 50, 100, 150, 200, 300, 400 et 500^{m} de l'observateur. Celui-ci se place un peu en dehors du prolongement de la ligne formée par ces sept hommes qui lui paraissent alors rangés de front en face de lui; et l'instructeur lui fait voir combien ils semblent différer l'un de l'autre par la taille et la netteté des détails.

Cette méthode a l'avantage de permettre à chacun de juger par lui-même de ce qu'il peut distinguer réellement à telle ou telle distance; et, en outre, elle donne le moyen de reconnaître par comparaison et de se graver dans la mémoire, les divers aspects sous lesquels peut se présenter un soldat d'infanterie,

Digitized by Google

suivant son éloignement. On profite aussi de l'occasion pour faire comprendre aux hommes combien toutes les conditions de visibilité se modifient suivant la manière dont les objets sont éclairés et suivant la couleur du fond sur lequel ils se détachent. Enfin, on leur indique quelle courbe devrait décrire la balle pour atteindre les hommes placés à ces différentes distances, qu'on fait aussi avancer et reculer de quelques pas, pour donner une idée de l'apparence que présentent dans chaque cas les mouvements du corps humain.

Lorsque les soldats se sont bien familiarisés avec ces observations, chacun ayant en quelque sorte étalonné sa puissance visuelle, on les exerce à apprécier la distance inconnue où se trouvent des hommes isolés.

On admet qu'avec une bonne vue on peut distinguer :

A 50 mètres : la bouche et les yeux;
A 100 — les yeux comme des points;
A 200 — les boutons et les différentes parties du costume;
A 300 — la tête et le corps;
A 400 — les mouvements des bras et des jambes;
A 500 — la couleur des habits.

Tout semble naturellement plus clair et plus rapproché quand le ciel est serein, et, au contraire, indistinct et éloigné quand le temps est couvert.

Une autre méthode, assez pratique aussi, consiste à faire viser sur les soldats placés à des distances déterminées, en observant chaque fois quelle partie du corps couvre le guidon du fusil, quand on en fait coïncider la base avec les pieds de l'homme que l'on vise. Ainsi, par exemple, on remarquera qu'à 100 pas, le sommet du guidon atteint les genoux, à 200, la ceinture, etc. Pour plus de précision, la visée se fait en appuyant l'arme sur un support; les hommes prennent note de toutes ces règles et les apprennent par cœur.

L'étude approfondie de la détermination des distances dans les limites usuelles du tir de guerre, c'est-à-dire jusqu'à 500 ou 600^{m}, est dans quelques régiments l'objet de la plus sérieuse attention. Divers appareils, imaginés dans ce but, ont été essayés

Digitized by Google

dans l'armée prussienne ; mais aucun n'a donné jusqu'ici de résultats bien pratiques, et n'a paru susceptible d'être réellement utilisé par la masse des soldats. Aussi cherche-t-on surtout à mettre ceux-ci en état de déterminer les distances avec les seuls moyens dont ils disposent : l'œil et le fusil.

Et pourtant il existe un très grand nombre d'officiers dans l'armée prussienne, qui ne trouvent pas nécessaire d'apprendre aux hommes à apprécier à vue les distances. Beaucoup de capitaines ne consacrent aucune séance spéciale à cette instruction, et se contentent, lors du tir à la cible, de faire remarquer aux tireurs l'aspect que les marqueurs présentent aux différentes distances. Ils trouvent tous les autres procédés utiles, si l'on veut, au point de vue théorique, mais inapplicables pratiquement; prétendant que, pour arriver à pouvoir en tirer un réel avantage, il faudrait une très-longue habitude. « Quelques exercices, disent-ils, ne servent absolument à rien; il faudrait pratiquer, et pratiquer constamment, chose absolument impossible, faute de temps et de terrain convenables. Pas un des commandants de compagnie n'est en état de donner à tous ses hommes une pareille instruction, qui, par sa nature même, comporte un enseignement essentiellement individuel et fréquemment répété. En outre, ajoutent-ils, sur le champ de bataille, cette appréciation des distances sera à peu près inutile; car il n'y aura guère de combat de tirailleurs un peu sérieux au delà de 500^{m}, et, jusqu'à cette distance, la trajectoire du fusil Mauser est assez tendue pour qu'on puisse toujours compter sur un tir efficace. De plus, quand on est si près de l'ennemi, la lutte devient tellement vive qu'il est impossible de demander aux hommes le sang-froid nécessaire pour penser aux distances et aux règles qui permettent de les apprécier; ce qui serait d'ailleurs d'autant plus difficile qu'à ce moment l'adversaire ne présente pas du tout l'aspect sous lequel on l'avait figuré en temps de paix dans les exercices d'appréciation. Au lieu d'avoir devant soi des soldats uniformément debout et à découvert, on a des hommes qui profitent de tous les obstacles de terrain pour se cacher et qui changent constamment de position. »

Pour toutes ces raisons, et faisant remarquer qu'aux différentes

Digitized by Google

distances, les zones battues se recouvrent partiellement l'une l'autre, bien des officiers pensent que le mieux est, à la guerre, de ne pas faire tirer tout le monde avec la même hausse, mais avec deux ou trois hausses différentes. Ainsi, par exemple, un capitaine, en déployant sa compagnie, donnera à ses pelotons l'ordre de tirer respectivement à 500m, 600m et 700m, tout en dirigeant leur feu sur le même but. Et comme il est probable que le but est réellement compris entre ces limites, et que tout l'espace jusqu'à 700m mètres et même au delà, se trouvera ainsi battu, on peut compter que l'ennemi le sera également. Si, au contraire, tout le monde tire à la même distance et qu'elle soit fausse, on brûle ses munitions en pure perte. Ce procédé, qui consiste à battre à la fois une bande entière de terrain, est très en faveur dans l'armée prussienne, et beaucoup d'officiers se sont efforcés de l'appliquer pendant la dernière guerre.

Quelle que soit d'ailleurs la méthode d'instruction préparatoire employée, on apporte une attention spéciale à obtenir une grande régularité dans la mise en joue et la manière de lâcher la détente. Comme dans les champs de tir on fait tirer sur des cibles mobiles, on exerce les hommes dans la cour du quartier à suivre, en visant, la marche d'un soldat placé à quelque distance. On leur apprend également à pointer dans les diverses positions : couché, à genou, debout, avec ou sans appui, etc., afin qu'en arrivant sur le champ de tir on puisse procéder immédiatement au tir réel.

On trouve aussi qu'il est utile de n'envoyer jamais au champ de tir beaucoup de monde à la fois, et l'on se borne à de petits détachements de 10 à 12 hommes, conduits par un *gefreite* ou un sous-officier. En arrivant sur le terrain, les soldats ôtent leurs sacs, s'asseoient et se reposent 20 minutes si le trajet est un peu long; puis chacun tire ses 5 balles, et le détachement rentre au quartier. Ainsi, par exemple, dans le régiment des fusiliers de la garde, chaque détachement passe une heure environ au champ de tir, et n'en met pas moins de trois pour s'y rendre et en revenir. C'est donc quatre heures que le soldat reste sur ses jambes et sac au dos, pour arriver à tirer 5 balles; et jusqu'à ce qu'une compagnie ait achevé son tir, il s'écoule six

Digitized by Google

ou sept heures et parfois davantage. Ce qui représente une corvée très fatigante pour les officiers obligés de passer tout ce temps sur le terrain à donner l'instruction. Aussi la plupart font-ils le trajet à cheval.

L'usage habituel est de ne jamais faire tirer à un homme plus de 5 balles dans la même séance; mais il va de soi que les commandants de compagnie sont toujours libres de donner quelques cartouches supplémentaires à tel ou tel de leurs soldats.

Tout le personnel d'un régiment, officiers compris, est, au point de vue du tir, divisé en trois classes. Et nul, quelle que puisse être d'ailleurs son habileté comme tireur, n'est dispensé de satisfaire aux conditions particulières édictées pour chacune d'elles. Le cours de tir correspondant à chaque classe dure une année entière, et l'on ne peut, en aucun cas, passer avant ce laps de temps, de l'une à l'autre. La troisième ne comprend, par suite, que les hommes qui sont dans leur première année de service, et, en outre, ceux des années antérieures qui n'ont pas encore rempli les conditions exigées. La seconde classe ne comprend de même que des hommes en deuxième année et ceux de la troisième qui n'ont pas fait preuve d'une habileté suffisante pour passer dans la première, laquelle n'est composée que des meilleurs tireurs qui se trouvent dans leur troisième année de service.

Outre ces trois classes, on vient, cette année même, d'en former une quatrième dite : classe spéciale (*besondere Schiess-Klasse*). Elle est réservée aux sous-officiers qui se sont fait remarquer comme tireurs, en satisfaisant deux années de suite aux conditions de la première classe. Cette classe spéciale est aussi ouverte *aux officiers*, aux mêmes conditions, comme nous le verrons plus loin.

Dans l'établissement du programme relatif à chaque classe, on est parti de ce principe, que le tir aux petites distances est, de tous, le plus instructif, et contribue mieux qu'aucun autre à développer l'adresse du tireur; par suite, les conditions imposées aux petites distances sont relativement les plus difficiles. — Aussi est-ce à ces distances qu'on brûle la plus grande partie des cartouches, parce qu'on admet qu'un soldat tirant bien de

Digitized by Google

près saura toujours tirer un peu plus loin. Et l'on s'efforce surtout d'arriver à ce que les hommes soient rompus à la pratique du tir jusqu'à 250m.

Il résulte de ceci, et de la division en classes dont nous avons parlé plus haut, que l'infanterie allemande n'est pas tout entière exercée à tirer à toutes les distances, et que la masse des soldats n'ont jamis tiré aux grandes portées. L'expérience de la guerre a d'aillenrs prouvé qu'il n'est pas nécessaire que l'instruction du tir soit poussée à ce point pour tout le monde, les combats de tirailleurs ne s'engageant jamais sérieusement au delà de 600m. S'il arrive, en effet, assez souvent, qu'on ouvre le feu à une distance plus considérable, ce feu ne sera jamais que très peu nourri, et il suffira parfaitement des meilleurs tireurs, c'est-à-dire des hommes de la première classe, pour l'entretenir. Ce n'est pas que l'on conteste, bien entendu, l'avantage qu'il y aurait à ce que tout homme fût en état de tirer aux plus grandes distances; mais comme on trouve qu'il est pratiquement impossible d'en arriver là, on préfère s'attacher à bien exercer l'ensemble des hommes à tirer aux petites, plutôt que de perdre inutilement des cartouches pour faire faire à des maladroits du tir à grande portée.

Pendant la guerre, les Allemands se sont vus souvent dans la nécessité de tirer de très loin; mais c'était toujours au début même de l'action, alors qu'un bataillon ou une compagnie, s'efforçant de se dissimuler derrière un obstacle naturel, n'avait pas besoin de diriger sur l'ennemi un feu bien violent. En pareille circonstance, on se contentait de faire porter en avant les meilleurs tireurs pour engager la fusillade. Quand ensuite le combat s'échauffait et que l'on se trouvait plus rapproché de l'ennemi, on pouvait déployer en tirailleurs des compagnies entières, capables de donner au feu toute l'intensité nécessaire.

En résumé, ce dont on se préoccupe essentiellement, c'est que la masse soit en état de bien tirer jusqu'à 600m, sans s'inquiéter des distances plus considérables, pour lesquelles on juge suffisant d'avoir les tireurs de première classe. Et ceux-ci, non seulement ont à satisfaire aux exigences spéciales formulées pour

Digitized by Google

leur classe, mais sont encore exercés tout particulièrement à tirer jusqu'aux plus grandes distances; ces exercices ayant d'ailleurs toujours lieu en présence de tous leurs camarades, qui peuvent ainsi profiter des observations de l'instructeur. On choisit même pour cet objet des emplacements spéciaux, car les champs de tir ordinaires ne permettent guère de tirer à des distances très considérables.

Voyons maintenant la manière dont se donne l'instruction. Ce qu'il faut avant tout pour cela, ce sont naturellement de bons instructeurs, et, pour s'en procurer, on apporte la plus sérieuse attention au tir des *officiers* et des *sous-officiers*. On exige de chacun d'eux que non seulement il soit en état d'expliquer aux soldats la *théorie du tir*, mais qu'il en possède assez la pratique pour être capable *de régler le tir et de reconnaître les défauts d'une arme quelconque*. Aussi les commandants de régiment et de bataillon sont-ils spécialement chargés *de l'instruction de tir des officiers subalternes*, tandis que les commandants de compagnie suivent d'une façon toute particulière celle de leurs sous-officiers.

Tout le monde, sans aucune exception, *officiers*, sous-officiers et soldats, y compris les adjudants, felddwebels, ordonnances, etc., *doivent passer par toute la série, non seulement des exercices de tir, mais de tous les exercices préparatoires :* mise en joue dans toutes les positions réglementaires, tir au *petit fusil* (tir au tube), tir à blanc. Dans le tir réel, les officiers doivent, absolument comme leurs hommes, passer par tous les détails d'exécution des divers genres de tir, et sont obligés de satisfaire rigoureusement aux conditions déterminées pour chaque sorte d'exercice et pour chaque classe. Ils sont, comme les soldats, et d'après l'adresse dont ils ont fait preuve, divisés en trois classes, et ne peuvent passer de l'une à l'autre qu'après avoir suivi tout au long les exercices de la précédente et avoir obtenu, en tirant un certain nombre de balles, les résultats exigés par les règlements.

Ici, comme on le voit, se trouve, plus encore que partout ailleurs, mis en évidence et rigoureusement appliqué ce prin-

Digitized by Google

cipe que *l'instructeur doit toujours posséder lui-même à fond les connaissances qu'il est chargé de transmettre aux autres.*

La pratique a complètement justifié cette manière de voir, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion de constater le zèle et l'intelligence remarquables dont les officiers font preuve en donnant l'instruction. Ainsi, bien souvent, il arrivait qu'un soldat maladroit s'en prenait à son fusil; l'officier, voyant alors que l'homme n'a pas confiance dans son arme, la lui prend des mains, tire et fait un coup excellent. On comprend l'effet produit par cette démonstration irréfutable sur le possesseur de l'arme et sur tous les assistants. Si un fusil semble réellement mauvais, on a recours au chevalet. L'officier tire quelques coups, et, après avoir déterminé la nature des défauts, il indique au soldat sur quel détail doit surtout se porter son attention lorsqu'il se sert de cette arme; ou bien, si c'est nécessaire, il donne l'ordre de l'envoyer à l'armurier. Quoi qu'il en soit, *l'officier n'en a pas moins tranché définitivement la question*, et les hommes voient en lui, toujours et partout, une autorité devant laquelle il leur faut s'incliner.

Ce qui contribue encore au même résultat, c'est le zèle extrême avec lequel les officiers s'occupent de l'instruction du tir. Les hommes sont disposés par groupes de cinq, et se placent en file l'un derrière l'autre; le premier charge, vise et tire. Pendant ce temps, l'officier se tient auprès de lui, suivant tous ses mouvements, rectifiant sa position, et donnant des conseils appropriés au caractère particulier de chacun, qu'il connaît toujours parfaitement. Son coup parti, le tireur reste en place jusqu'à ce que le marqueur lui ait indiqué le point frappé par sa balle. Faisant alors un pas de côté, il rend compte à haute voix à l'instructeur : « Le soldat N*** a visé tel point, a touché tel autre. » Puis il va reprendre sa place à la queue de son groupe, et ainsi de suite, jusqu'à ce que chacun ait tiré le nombre de balles fixé pour ce jour-là.

Non loin de là, un sous-officier est assis près d'une petite table, abrité au besoin sous un immense parapluie en toile, et il inscrit chaque balle tirée sur le *livre* de tir de la compagnie. En outre, la même indication est reportée sur le *livret* de tir

Digitized by Google

qui se trouve entre les mains de chaque soldat, et à l'inspection duquel celui-ci peut, à tout instant, savoir comment il tire, sur quels points il lui faut particulièrement porter son attention, et à quelles conditions il lui reste encore à satisfaire pour passer à la classe supérieure ou pour avoir terminé les exercices de celle dont il fait partie. On exige que tout soldat connaisse toujours parfaitement dans quelle situation il se trouve relativement au tir, et il arrive souvent qu'un supérieur, rencontrant un homme dans la rue, lui adresse à brûle-pourpoint une question sur ce sujet. Il est alors obligé de donner les indications les plus détaillées sur tout ce que nous avons dit plus haut.

On attache une grande importance à ce que le tireur sache parfaitement reconnaître sur quel point de la cible était dirigée son arme au moment même où le coup est parti. Et il faut avouer que rien n'est plus propre à faire apprécier et contrôler le coup, tant par le tireur lui-même que par l'instructeur.

Le livre de tir de la compagnie porte en tête la liste de tous les officiers subalternes et supérieurs qui comptent à son effectif, et ensuite de tous les soldats. Pour chacun d'eux, y compris le colonel du régiment, qui est inscrit sur le livre de la 1re compagnie, on laisse quelques pages correspondant aux diverses classes de tir, et l'on y inscrit, balle par balle, les résultats du tir de chacun. Les conditions relatives à chaque classe sont imprimées dans ce livre, où il suffit ainsi à un homme de jeter les yeux pour constater ce qu'il a fait et ce qu'il lui reste à faire.

Comme exemple du zèle et du soin apportés par les officiers à l'instruction des hommes, on peut citer la méthode suivante, assez souvent usitée dans l'armée pour faire passer aux soldats la *peur du feu*, c'est-à-dire ce tremblement involontaire des bras et du corps, accompagné même d'un clignement des yeux au moment du tir, auquel sont sujets un très grand nombre d'individus, d'un caractère énergique pourtant et doués d'un système nerveux très solide. On donne au soldat un fusil tout armé; il l'appuie sur un chevalet, vise, habituellement longtemps, et enfin lâche la détente. Le coup ne part pas, attendu

Digitized by Google

que le fusil n'était pas chargé; mais le soldat, qui l'ignorait, n'en a pas moins tremblé et fermé les yeux. On conçoit que ce mouvement involontaire, que rien ne justifie, est très désagréable au tireur, surtout à cause de la gaieté qu'il excite chez tous ses camarades. L'officier lui explique néanmoins les erreurs qu'il a pu commettre en visant, etc., et le soldat reprend sa place à la gauche de son groupe, comme s'il avait tiré. Quand revient son tour, l'officier lui prend encore son fusil, s'écarte un instant et le lui rend tout armé, comme la première fois. L'homme, bien convaincu que, pour le coup, son arme est chargée, prend son courage à deux mains et tire..... Encore un raté. La même manœuvre se répète ainsi à plusieurs reprises. Enfin, le soldat se croit bien certain que, dans cette séance, on ne le fera pas tirer; il prend son fusil et lâche la détente avec le plus grand calme. Tout d'un coup, à son grand étonnement, le coup part..... mais le marqueur signale une balle perdue ; c'était une cartouche à blanc. Rire général et confusion du soldat, qui demande en grâce qu'on lui laisse tirer au moins un coup dans les conditions normales. L'officier, sans rien promettre, ou bien en disant que pour aujourd'hui c'est impossible, lui ordonne de reprendre sa place et d'attendre son tour. Il tire encore ; nouveau raté! Cette fois, il se résigne et, sûr alors que ce jour-là il ne tirera pas, il lâche, au coup suivant, la détente avec un calme parfait. Le coup part, et le marqueur signale un bon point. Le soldat, surtout si c'est une recrue, est enchanté, et c'est avec un air de satisfaction visible qu'il annonce le point visé et le point touché. L'officier lui fait alors compliment, lui explique que si son coup a été bon, c'est uniquement parce qu'il a tiré avec calme, et lui recommande de faire toujours ainsi désormais. Les camarades le félicitent aussi, et l'officier profite de l'occasion pour dire à quelque mauvais tireur : « Voyez un peu, Müller, dans votre livret, si vous avez fait seulement un coup pareil dans vos trois années! Voilà Schultz, qui n'est au régiment que depuis deux mois, et pour son début il a mis dans le n° 11. » Schultz est fier, naturellement, et Müller tout honteux; mais tous les deux prennent la ferme résolution, l'un de se maintenir à la hauteur qu'il n'avait

Digitized by Google

jamais rêvé d'atteindre du premier coup, l'autre de mieux tirer à l'avenir.

Il va de soi que les façons d'appliquer cette méthode varient à l'infini, et qu'en ceci les idées personnelles de chaque officier jouent le principal rôle. Mais en toute circonstance j'ai pu constater de leur part, sous une forme ou sous une autre, un soin extrême à donner l'instruction. Et il ne manque pas d'exemples où, par le procédé que je viens d'indiquer, la *peur du feu* a été guérie en cinq ou six coups.

Habituellement, dans chacune des allées du champ de tir, on ne dispose qu'une seule cible, près de laquelle on envoie trois marqueurs; l'un montre la place des balles, le second bouche les trous, et le troisième, assis derrière l'épaulement (1), lève un fanion au moment même où il entend le coup. Tant que ce drapeau reste levé, personne n'a le droit de tirer. Puis, aussitôt que les deux autres marqueurs se sont cachés, le fanion disparaît et le tir continue. Il est défendu de donner aucuns signaux au clairon ou à la voix; toutes les communications avec les marqueurs doivent se faire ouvertement par des hommes marchant le long de l'allée. Ces précautions sont nécessaires, à cause de la disposition de plusieurs lignes de tir parallèles l'une à côté de l'autre, d'où pourraient résulter des confusions entre les signaux acoustiques et, par suite, des accidents.

Pendant la durée de l'exercice il n'y a jamais sous les armes, à un moment donné, que les hommes du groupe en train d'exécuter le tir (2). Tous les autres sont libres d'ôter leur équipement, de déboutonner leur uniforme et de se coucher à l'ombre des arbres. Il leur est permis de fumer, ainsi, du reste, qu'au sous-officier qui inscrit les coups et à celui qui dirige le tir. Tous deux s'acquittent de leurs fonctions tout en fumant, même en présence des officiers supérieurs ou généraux qui peuvent venir assister à la séance. Les honneurs qu'on rend à ceux-ci, à leur arrivée, n'empêchent pas les choses de se passer d'une

(1) Chaque cible est adossée à un petit épaulement, comme nous l'avons dit précédemment.

(2) C est-à-dire cinq habituellement, comme on l'a vu plus haut.

Digitized by Google

façon absolument patriarcale, l'attention de tous n'étant portée que sur un seul point : le tir et son enseignement

La série annuelle des exercices de tir (1) dure environ dix à onze mois, suivant le temps qui s'écoule entre l'*inspection du tir* (2) et la fin des grandes manœuvres d'automne. Aussitôt après le retour de ces grandes manœuvres, c'est-à-dire dès la seconde moitié de septembre, le tir commence pour les trois classes et se continue, autant que possible, sans interruption, pendant l'automne et l'hiver. Mais à partir du commencement de la belle saison, jusqu'à la fin du *cours*, en juillet, les exercices deviennent plus fréquents.

Il serait difficile de dire à quelles époques déterminées finissent ou commencent les diverses périodes de l'instruction; car les règlements sont muets sur cette question, qu'ils laissent aux commandants de compagnie liberté entière de régler comme ils l'entendent. Toutefois, dans la pratique, il s'est établi certains usages, variables, du reste, avec la nature du climat, dans les différentes parties de l'Allemagne.

En septembre, les soldats des trois classes entament l'exécution progressive des exercices de leurs *cours* respectifs. Comme, en hiver, le temps n'est généralement pas favorable pour donner ce genre d'instruction, on ne tire que rarement, tout juste assez pour que les hommes ne se rouillent pas la main et n'oublient pas d'une leçon à l'autre ce qu'on leur a enseigné. Il n'y a donc pour chacun que deux séances par semaine. Mais dès le mois de mars, aussitôt que la température s'adoucit quelque peu, on déploie la plus grande activité pour arriver à ce que toutes les classes aient achevé leur *cours* (3) au moment où commence la période *du service en campagne*. Pendant celle-ci, les exercices continuent bien encore, mais on s'y occupe plus

(1) Ce qu'on appelle le cours annuel de tir.

(2) Nous verrons plus loin en quoi elle consiste.

(3) Le mot *cours* est pris ici dans un sens plus restreint que tout à l'heure, et désigne non plus toute la série annuelle des exercices, mais la partie seulement qu'on nomme *tir d'école* (comme nous allons le voir dans un instant) et qui constitue le *cours* proprement dit.

Digitized by Google

spécialement du *tir d'instruction* (1) et du *tir de guerre* (1), qui doivent être terminés pour le jour de l'*inspection*.

Après cette inspection, les exercices de tir se relentissent quelque peu, et jusqu'au moment des manœuvres il n'y a généralement de séances que pour les maladroits.

Le cours de tir des recrues commence le plus tôt possible après leur incorporation, c'est-à-dire aussitôt que sont terminés les exercices préparatoires et que l'état du temps le permet; car on considère comme très mauvais de faire faire à un homme de recrue ses premiers tirs dans des conditions défavorables, les fâcheux effets d'une première impression pouvant se faire sentir sur un exercice de cette espèce beaucoup plus vivement que sur tout autre.

Le *cours* annuel de tir se divise en trois parties :

1° Le tir d'école (*Schul-Schiessen*);

2° Le tir d'instruction (*Belehrungs-Schiessen*);

3° Le tir de guerre ou de combat (*Gefechts-Schiessen*);

Le *tir d'école* occupe la plus grande partie des séances de l'année. On apporte un soin extrême à son exécution et à la régularité de la progression suivie, en insistant surtout, comme je l'ai dit plus haut, sur le tir aux petites distances. C'est à ces petites distances que les tireurs des trois classes brûlent la plupart de leurs cartouches.

Pour chacune de ces trois classes, entre lesquelles sont répartis *tous les officiers, sous-officiers et soldats*, il est établi un programme spécial d'instruction. En outre, le cours de chaque classe est divisé lui-même en *tir préparatoire* et *tir principal*.

Tout homme commence par faire partie de la 3e classe pendant toute sa première année de service. Pour passer successivement en 2e et 1re classe pendant les années suivantes, il lui faut satisfaire, avec un nombre de balles déterminé, à une série de *conditions* également spécifiées. Chacune de ces *conditions*

(1) Nous verrons plus loin ce que c'est.

Digitized by Google

n'est autre qu'un exercice de tir consistant à mettre tant de balles sur 5 dans telle ou telle cible, à telle ou telle distance et en se plaçant pour tirer dans telle ou telle position : debout, à genou, couché, à bras francs ou en appuyant l'arme sur un support particulier, etc.

On ne redescend jamais d'une classe dans l'autre ; si quelque soldat se montre mauvais tireur, on s'efforce, en soignant particulièrement son instruction et lui donnant des cartouches supplémentaires, de le maintenir à la hauteur des exigences de la classe où il se trouve.

Tous ceux qui ont suivi les cours de l'école de tir (1) passent, en sortant de cette école, dans la classe immédiatement supérieure à celle dont ils faisaient partie au moment où ils y sont entrés.

Enfin, comme nous l'avons déjà dit, il existe aujourd'hui pour les sous-officiers les plus adroits une nouvelle classe de tir, dite classe spéciale (*Besondere Schiess-Classe*).

Les conditions relatives à cette *classe spéciale* de tir ne sont pas déterminées par les règlements ; elles sont fixées par les commandants de bataillon, qui les règlent absolument comme bon leur semble et les modifient chaque année ; ce qui leur permet d'expérimenter différents systèmes et de connaître plus complètement le fort et le faible de leurs meilleurs tireurs. Les conditions ne sont pas, d'obligation, les mêmes pour les divers bataillons d'un régiment, et diffèrent, au contraire, très souvent, de l'un à l'autre. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles sont, en général, très difficiles, et qu'il faut être un très habile tireur pour y satisfaire.

Pour donner une idée de la manière dont les hommes peuvent se trouver répartis entre les diverses classes de tir, je citerai comme exemple un bataillon de la garde qui, à la fin du cour de tir de 1875, comptait : 105 tireurs de 1re classe, 299 de 2e, et 140 de 3e.

(1) Nous parlerons plus loin de cette école.

Digitized by Google

Ces 105 tireurs de 1re classe représentent presque une compagnie entière à l'effectif de paix. Et comme ils sont tous dans leur troisième année de service, il en résulte que tous les ans la plupart d'entre eux passent dans la réserve (1). De sorte qu'en cas de mobilisation, chaque bataillon peut compter recevoir 100 ou 150 tireurs de 1re classe, qui, en s'ajoutant à ceux qu'il possède, compléteront un effectif de 200 à 250 hommes, c'est-à-dire celui d'une compagnie entière sur le pied de guerre.

Un bataillon à quatre compagnies possédera donc assez de bons tireurs pour faire face à tous les cas qui peuvent se présenter. C'est pour cela qu'en Allemagne on n'estime pas nécessaire d'avoir des compagnies de tirailleurs dans les bataillons, ni même des corps spéciaux de tirailleurs. Si ces derniers existent néanmoins (2), nous avons vu que c'est pour des raisons bien plutôt administratives que militaires (3).

On pourrait craindre, il est vrai, que ces tireurs d'élite, renvoyés dans la réserve, n'y perdent promptement le coup d'œil qu'ils avaient acquis, et que, en cas de rappel sous les drapeaux, ils ne se trouvent plus à la hauteur de leurs camarades du service actif. Mais si ces craintes sont fondées pour quelques-uns, elles ne le sont pas pour la masse, parce qu'en Allemagne le tir est un des exercices nationaux les plus en faveur; et, par suite, ceux qui pendant leur temps de service sont devenus d'adroits tireurs, restent généralement amateurs de tir pour leur compte personnel, et continuent à pratiquer quand ils sont rentrés dans la vie civile.

Pendant toute la durée du *tir d'Ecole*, la progression d'un exercice du programme à l'autre doit toujours être scrupuleusement observée, et nul ne peut autoriser un homme à passer

(1) C'est-à-dire la totalité, sauf les rengagés (N. du Trad.).

(2) Sous la forme de bataillons de chasseurs à pied (N. du Trad.)

(3) Nous avons expliqué plus haut que c'était surtout pour faciliter le recrutement des agents du service forestier (N. du Trad.).

Digitized by Google

aux exercices d'un numéro quelconque avant d'avoir *satisfait aux conditions* imposées dans le numéro précédent.

Il faut de plus que le tireur satisfasse à ces conditions avec cinq coups tirés *consécutivement* (1) et *dans la même reprise de tir*. Le commandant de compagnie peut bien, s'il le juge convenable, accorder à un soldat quelques cartouches supplémentaires ; mais il est de règle que personne dans une même séance de tir ne doit tirer plus de 10 balles. On pense, en effet, qu'aller au delà serait plus nuisible qu'utile et ne conduirait qu'à gaspiller des munitions en pure perte.

D'ailleurs le soldat à qui l'on a donné des cartouches supplémentaires n'en doit pas moins *satisfaire aux conditions de son numéro* avec 5 balles consécutives ; et il est bien entendu qu'un homme ayant satisfait aux conditions d'un numéro avec ses deux ou trois premières balles, n'en doit pas moins brûler ses 5 cartouches.

Il faut remarquer aussi que, dans chaque classe, la difficulté des exercices suit une progression régulièrement croissante. Les distances vont en augmentant peu à peu, et quand parfois au contraire elles diminuent, c'est qu'alors la cible et les conditions du tir sont modifiées. Et si le tireur s'est rapproché, il ne s'enr touve pas moins en présence de difficultés d'un autre genre. Enfin d'une classe à l'autre se continue la même marche ascendante, et, de plus, le programme de chacune d'elles débute par quelques-uns des exercices les plus importants de la classe précédente. La progression est donc parfaitement continue.

Il est encore intéressant d'observer que pour un grand nombre d'exercices le tir se fait *avec appui*. Il ne s'agit plus ici toutefois du chevalet employé dans les exercices de pointage et sur

(1) Non pas toutefois sans désemparer ; nous avons expliqué que les hommes se forment habituellement pour le tir par groupes de 5, et que chacun d'eux, après avoir tiré un coup de fusil, va reprendre sa place à la gauche du groupe et ainsi de suite. Il faut entendre par *balles consécutives* celles que l'homme tire ainsi successivement dans ce que nous appelons *une même reprise de tir* (N. du Trad.).

Digitized by Google

lequel reposaient solidement le canon tout entier et les bras du tireur. Le support dont on fait usage pour le tir à la cible est un chevalet spécial, formé d'un pied vertical portant transversalement, à son sommet, une planche inclinée, dont le bord supérieur est entaillé de manière à présenter une série d'échelons horizontaux. Le tout est calculé de façon à ce que chaque tireur, quelle que soit sa taille, puisse en trouver facilement un sur lequel il appuie légèrement le bout de son fusil.

On trouve en Allemagne que ce tir avec appui est très utile, surtout au début, avec des tireurs inexpérimentés. Il leur donne, en effet, une idée de la précision avec laquelle la ligne de mire doit être dirigée sur tel ou tel point de la cible ; si bien qu'ensuite, lorsque l'homme tire à bras, il s'efforce involontairement de donner à son arme cette même fixité dont il a pris l'habitude dans le tir avec appui. L'un est donc une excellente préparation à l'autre, et dans toutes les classes, y compris la 1re, surtout dans les premiers exercices de leur programme, on pratique le tir avec appui.

En outre on est d'avis que ce genre de tir doit être familier à tout le monde, parce que l'occasion d'y avoir recours peut très souvent se présenter à la guerre. A cela on pourrait dire peut-être que celui qui tire bien à bras ne sera jamais embarrassé pour tirer avec appui. Mais la pratique a prouvé qu'il n'en est pas tout à fait ainsi, et tous les bons tireurs sont d'accord sur ce point que le tir avec appui, surtout quand cet appui n'est pas très solide, constitue une difficulté réelle pour l'homme habitué au tir à bras ; parce que celui-ci se trouve alors obligé de prendre une position en harmonie avec la nature même de cet appui, ce qui exige une certaine habitude.

Le tir à genou se fait toujours à bras ; le tireur pouvant d'ailleurs se mettre à volonté sur un genou ou sur les deux, suivant ce qu'il trouve le plus commode. Dans le premier cas, il appuie habituellement le coude sur le genou qui ne pose pas à terre. Quant, au contraire, on se met sur les deux genoux, on conserve le corps droit, et l'on tire comme si l'on était debout.

La position que l'on regarde comme la plus difficile est celle

Digitized by Google

qui consiste à tirer : *couché, à bras,* en appuyant pourtant le coude gauche sur le sol. Dans le tir : *couché, avec appui,* on se sert habituellement d'un support quelconque, sur lequel on fait reposer l'arme entre l'embouchoir et la grenadière. Pour ces exercices on a dans tous les champs de tir soit des sacs à terre, soit de petits monticules de gazon, un bout de tranchée-abri, etc.

Quelques mots maintenant sur les différentes cibles en usage dans l'armée allemande.

La cible n° 1, dite : cible à bande (*Strich-Scheibe*), a 1^{m},80 de haut sur 1^{m},20 de large. Elle est blanche et porte en son milieu une bande noire verticale de 0^{m},12 de largeur.

Cette cible est surtout employée pour exercer les hommes à atteindre une bande verticale étroite, c'est-à-dire à régler leur pointage en direction. On attache à cet exercice une grande importance et les deux premiers numéros du programme de chacune des trois classes sont consacrés au tir sur cette cible. Ce tir s'effectue d'ailleurs à petite distance (100 mètres) et avec appui, sauf pour le n° 2 de la 1re classe, où l'on tire à bras.

Cet exercice a surtout pour but de faire comprendre au tireur qu'un coup trop haut ou trop bas peut encore atteindre l'ennemi et produire un effet utile, tandis qu'un petit écart en direction suffit à en annuler le résultat. D'après les conditions du programme, il faut que les 5 balles tirées consécutivement dans une seule reprise atteignent toutes la cible et qu'un nombre déterminé d'entre elles tombent dans la bande noire. Dans certains cas même, comme par exemple pour le n° 2 de la 2e classe, on doit arriver à mettre dans la bande, soit 4 balles sur les 5, soit 3 balles consécutives.

La cible n° 2, dite : cible à anneaux (*Ring-Scheibe*), a les mêmes dimensions que la précédente (1^{m},80 sur 1^{m},20). Elle se divise en 3 bandes verticales de 0^{m},40 chacune; celle du milieu, qui constitue ce qu'on appelle la largeur d'homme (*Mannsbreite*), est blanche et coupée en 2 parties égales par une ligne noire verticale de 5 centimètres de large; les bandes latérales sont bleues.

Douze cercles concentriques dont les rayons vont en croissant de 5 en 5 centimètres, sont tracés autour du centre de la cible.

Digitized by Google

Le cercle intérieur, numéroté 12 et de 0m,10 de diamètre, est blanc. Les deux anneaux suivants, 11 et 10, sont noirs et constituent avec le cercle intérieur le *noir* de la cible. Enfin une portion des anneaux extrêmes, 2 et 1, est encore noircie sur une longueur de 0m,20 à l'endroit de la bande blanche médiane. Il en résulte ce qu'on appelle : les ancres (*Anker*), qui facilitent au tireur l'orientation de sa ligne de visée sur la surface de la cible.

Cette cible s'emploie à des distances de 100 à 150 mètres. C'est celle dont on fait le plus fréquemment usage, les conditions auxquelles il faut satisfaire dans chaque cas variant d'ailleurs beaucoup. Les numéros des anneaux allant en diminuant du centre à la circonférence, la qualité du tir s'exprime par le nombre des points obtenus.

Pour certains exercices, la cible doit être mobile. Pour cela, dans chaque champ de tir sont établis deux épaulements en terre, à 10 ou 12 mètres l'un de l'autre, et en arrière est creusé un fossé d'un mètre de profondeur, au fond duquel sont établis des rails en bois. Sur ces rails peut rouler dans les deux sens un petit chariot qui porte la cible n° 2, et qu'on met en mouvement au moyen de cordes enroulées sur des treuils.

La cible doit se mouvoir avec une vitesse de 96 pas à la minute, c'est-à-dire celle de la marche habituelle d'un homme. Le tireur, à son poste, et l'arme chargée, attend l'apparition de la cible et doit tirer et l'atteindre pendant le temps qu'elle met à passer d'un épaulement à l'autre. Celui qui ne tire pas à temps est considéré comme ayant manqué son coup.

La cible n° 3, dite : cible *à image*, a 1m,80 de haut et seulement 0m,40 de large. L'image d'un fantassin prussien y est peinte en grandeur naturelle, et toujours avec pantalon foncé et buffleteries noires.

Cette cible peut être employée sous sa forme ordinaire ou l'une des suivantes :

N° 3 *a*, dite : cible-tête (*Kopf-Scheibe*), qui représente le quart supérieur de la cible totale.

N° 3 *b* ou : cible-buste (*Brust-Scheibe*), formée du tiers supérieur de la cible entière.

Digitized by Google

N° 3 *c* ou : cible-torse (*Rumpf-Scheibe*), moitié supérieure.

Et n° 3 *d* ou : cible-genou (*Knie-Scheibe*), deux tiers supérieurs de la cible complète.

La cible n° 3 et ses subdivisions s'emploient aux distances de 150 à 250 mètres et pour différentes positions du tireur. En tout cas, on ne compte comme bons que les coups qui sont dans l'image elle-même ; aussi, dans la plupart des régiments, le profil de celle-ci est-il découpé à jour. C'est d'autant plus utile que dans le *tir de combat* et le *tir d'inspection*, les règlements exigent qu'il en soit ainsi.

Les cibles n° 3 et n° 3 *c* s'emploient aussi comme cibles mobiles ; elles sont alors portées sur le même chariot que la cible n° 2, et se meuvent dans les mêmes conditions que celle-ci.

La cible n° 3 *b* sert comme cible *à éclipse*. Habituellement quatre de ces cibles sont fixées, perpendiculairement les unes aux autres, à une même poutre horizontale montée sur deux supports et à laquelle on peut imprimer un mouvement de rotation au moyen d'un treuil, de câbles et de poulies. L'appareil est installé dans un fossé ou derrière un petit épaulement ; et le tireur étant placé en un point déterminé, l'arme chargée, l'instructeur fait un signe : la cible se montre et reste visible le temps nécessaire pour faire 12 pas à l'allure ordinaire de marche. Il faut qu'avant sa disparition le coup soit parti, sinon l'homme est considéré comme ayant manqué le but.

Enfin la cible n° 4, dite : cible-colonne (*Kolonnen-Scheibe*), est haute de 1^{m},80 et large de 2^{m},40. Elle est entièrement blanche, sauf une bande verticale noire de 0^{m},15 de large en son milieu. Sa surface est double de celle de la cible n° 2 ; on l'emploie aux distances de 350 à 400 mètres, le tireur debout ou couché. Les seules conditions imposées sont de l'atteindre en un point quelconque. Aux distances de 500 à 600 mètres on emploie deux de ces cibles n° 4 accolées l'une à l'autre.

Une somme de 360 marks (450 francs) est annuellement affectée à chaque bataillon pour l'acquisition et l'entretien de ses cibles. Celles-ci peuvent être, *ad libitum*, en bois ou en toile ; mais les cadres en fer ne sont pas admis, à cause du danger que

Digitized by Google

pourraient faire courir aux marqueurs, les éclats des balles qui viendraient à se briser en frappant sur le métal.

Le *tir d'instruction* (*Belehrungs-Schiessen*) a pour objet de faire connaître aux hommes toutes les propriétés et toute la valeur de l'arme qu'ils ont entre les mains; en leur faisant voir les effets qu'elle est capable de produire aux plus grandes distances, et comment on doit l'employer lorsqu'on tire à des portées supérieures à celles où se font habituellement les exercices. Ce tir n'est exécuté que par les tireurs de la 1re classe, auxquels il est alloué à cet effet 10 cartouches par homme. Les hommes des deux autres classes assistent d'ailleurs à l'instruction.

Ces exercices constituent, à proprement parler, l'enseignement pratique de la théorie du tir, pour les grandes distances de 800 à 1,600 mètres. On commence par tirer chaque fois quelques coups d'essai, pour déterminer et corriger l'influence que peuvent avoir le vent, la manière dont sont éclairés les objets, etc. Ensuite le tir réel commence, accompagné des explications continuelles que les officiers donnent aux hommes rangés en cercle autour d'eux et dont l'attention est tenue en éveil par des questions fréquentes.

On profite aussi de ces occasions pour faire des expériences sur les effets de pénétration des balles dans des planches épaisses ou d'autres objets, de manière à donner aux soldats une idée de la puissance des projectiles, et la preuve matérielle de ce qu'on leur a dit dans les leçons théoriques.

C'est aux commandants de bataillon qu'il incombe de diriger ces exercices et d'en régler tous les détails d'exécution. Le tir s'exécute toujours couché ou à genou, et avec appui. On fait usage des cibles n° 4, au moyen desquelles on constitue des panneaux de plus ou moins grandes dimensions et disposés soit en largeur, soit en profondeur. Dans ce dernier cas on se conforme à certaines règles calculées d'après les effets du fusil Mauser; et les cibles qui doivent figurer des troupes en colonne sont placées l'une derrière l'autre à des distances variables, suivant celle où l'ensemble se trouve du tireur; cette dernière se mesurant à partir du milieu de la colonne.

Ainsi à :

Digitized by Google

700m,	les cibles sont placées à	38m	l'une derrière l'autre.
800m,	—	32m	—
900m,	—	25m	—
1.000m,	—	20m	—
1.100m,	—	17m	—
1.200m,	—	15m	—
1.300m,	—	13m	—
1.400m,	—	12m	—
1.500m,	—	10m	—
1.600m,	—	9m	—

Le tir de combat (Gefechts-Schiessen) a pour but de donner aux hommes une idée des conditions dans lesquelles le tir s'effectue à la guerre, en terrain varié et à des distances inconnues. Les champs de tir n'ayant généralement ni la forme ni les dimensions convenables pour l'exécution de ce tir, comme, du reste, pour celle du précédent, on choisit à cet effet des emplacements particuliers. Les hommes des trois classes prennent part au tir de combat; ceux de la troisième classe tirant chacun vingt cartouches, et les autres au moins vingt-cinq.

De ce nombre, cinq sont brûlées dans les feux de salve, en ordre serré et avec la baïonnette au bout du canon (1). Le but est alors constitué par un certain nombre de cibles n° 4, disposées de diverses façons, suivant qu'on veut représenter une colonne, des troupes déployées, de la cavalerie, etc.

Le reste des balles affectées au tir de combat sont tirées contre les *cibles-images* (n° 3, *a*, *b*, *c*, *d*). Avec la *cible-buste* (n° 3, *b*), le tir se fait individuellement autant que possible, de manière à ce qu'on en puisse profiter pour faire connaître aux hommes dans

(1) Nous ferons remarquer ici que la baïonnette du fusil Mauser constitue en même temps un sabre-briquet, et qu'un dixième de ces sabres est dentelé d'un côté en forme de scie, de manière à faciliter les travaux de bivac. Quand cette arme se trouve au bout du canon, elle est si voisine de la trajectoire que la balle s'en trouve forcément déviée, et le tir n'a plus de précision. Aussi ne doit-on tirer dans ces conditions que s'il s'agit, par exemple, de repousser une charge de cavalerie, alors qu'un écart en direction de 2 ou 3 pieds n'a pas d'importance.

Digitized by Google

quelles conditions de combat ou de terrain il s'exécute. On fait prendre aux tireurs les positions les plus diverses pour leur apprendre à utiliser toute espèce d'abris, à se plier à leurs formes et à appuyer leur arme de telle ou telle façon, suivant les circonstances.

Les résultats de ce tir ne sont pas l'objet d'un relevé spécial qui serait, pense-t-on, plus nuisible qu'utile, en ce qu'il interromprait le cours de l'exercice. Les capitaines peuvent, d'ailleurs, recourir à tel moyen qu'ils jugent convenable pour se faire personnellement une opinion à ce sujet. Mais la plupart toutefois ne le font pas, ces résultats devant être clairement mis en lumière au jour de l'*inspection de tir*.

Comme on le voit, ces exercices de tir de combat ne sont rattachés à aucun problème tactique (1), non plus qu'à des manœuvres exécutées avec le concours de troupes des autres armes, comme nous le faisons dans l'armée russe en certaines circonstances. Tout ce qu'on se propose, c'est d'apprendre au soldat à bien tirer, en le plaçant dans des conditions aussi semblables que possible, au point de vue spécial du tir, à celles qui se présenteront à la guerre : distance inconnue, terrain varié, buts éclairés de différentes façons, posture quelconque, etc. Les hommes sont donc formés par petits groupes de cinq à dix et rangés sur une seule ligne. Quand ils aperçoivent la cible, ils ne tirent pas à volonté; l'officier les oblige d'abord à apprécier la distance; après quoi l'un des meilleurs tireurs fait feu le premier, et l'on tâche de vérifier si l'appréciation était exacte; puis les autres soldats tirent à leur tour. Les explications et les conseils de l'officier complètent cette instruction, après laquelle les hommes sont conduits aux cibles pour constater eux-mêmes les résultats qu'il est possible d'obtenir dans les diverses circonstances où l'on peut se trouver placé.

Nous avons dit qu'il est alloué en tout 130 cartouches par

(1) Au moins dans l'infanterie de ligne. Nous verrons dans un instant que, pour les bataillons de chasseurs, il existe des exercices de cette nature.

Digitized by Google

homme. Sur ce nombre le commandant de compagnie doit d'abord mettre de côté :

1° Dix cartouches par tireur de première classe, pour le *tir d'instruction;*

2° Vingt cartouches par tireur de troisième classe et vingt-cinq par soldat des deux autres classes, pour le *tir de combat;* plus cinq cartouches par homme (des trois classes) pour le tir par salves.

Ce qui reste ensuite de cartouches disponibles, en y ajoutant celles qu'on peut se procurer en échange du plomb retrouvé, sert pour le *tir d'école.* Si après ce tir on se trouve avoir encore du boni, le capitaine en dispose comme il le juge convenable pour l'instruction des plus maladroits.

La tenue pour le tir à la cible est toujours en tunique, par tous les temps. Tout au moins ne passe-t-on jamais les manches du manteau. Mais sous ce rapport, comme sous tous les autres, on observe toujours une progression rigoureuse. Ainsi les exercices *préparatoires* de chaque classe se font en petite tenue, c'est-à-dire en casquette, avec l'équipement, mais sans sac. Il est d'ailleurs toujours permis de prendre le casque à ceux qui se trouveraient gênés par le soleil (1).

Pour les *autres exercices du tir d'école,* pour le *tir de combat* et le *tir d'inspection,* les hommes sont en tenue de campagne, avec l'équipement complet, le manteau en sautoir et le havre-sac chargé au poids de quinze livres.

Le *tir d'instruction* se fait dans la tenue prescrite par le commandant de la troupe qui l'exécute.

Afin d'encourager les hommes et de développer le goût du tir, on a institué des prix en argent et des marques distinctives pour les bons tireurs. Celles-ci, qui consistent en un galon placé sur la manche de l'uniforme, ne sont données, dans chaque compagnie, qu'aux douze meilleurs tireurs de la première classe, pris parmi les simples soldats et complétés au besoin par des tireurs de la

(1) On sait qu'en Prusse la coiffure de petite tenue n'a pas de visière.

Digitized by Google

deuxième classe, qui, d'après leur adresse au tir, pourraient faire partie de la première (1).

Quant aux prix en argent, ils se donnent au concours (2), à ceux qui, avec le moins grand nombre de balles, arrivent à satisfaire à toutes les conditions du *tir principal* de leur classe.

Il y a par bataillon vingt-deux de ces prix, dont l'ensemble représente annuellement une valeur de 85 marks 50 pfennigs (107 francs environ), et qui se partagent ainsi :

1 prix de 9 marks (11 fr. 25) pour les sous-officiers de la classe spéciale de tir.

1 prix de 4 marks 50 (5 fr. 65) pour les sous-officiers de la première classe.

1 prix de 6 marks (7 fr. 50)
2 prix de 4 marks 50 (5 fr. 65)
2 prix de 1 mark 50 (1 fr. 87)
} pour les soldats de chaque compagnie.

Pour les prix de 4 marks 50 et au-dessus le tireur peut, s'il le désire, recevoir en échange une médaille d'argent d'une valeur correspondante, qu'il a le droit de porter.

Ces prix sont assez faibles, comme on le voit, et les conditions pour les obtenir sont trop difficiles pour qu'on puisse s'en promettre de grands résultats. Il est étrange aussi de ne donner les insignes de bon tireur qu'aux simples soldats, et seulement à douze par compagnie. Il peut arriver en effet que des hommes tirant aussi bien et parfois mieux, mais n'ayant pas, pour une raison quelconque, pris part au concours, se voient privés de cette distinction.

De tout cela il faut conclure que si le tir a fait de tels progrès dans l'armée prussienne, la cause en est bien moins dans ces récompenses pécuniaires que dans *l'intelligence et le zèle remarquables déployés par les officiers pour instruire les hommes.*

Dans les bataillons de chasseurs, l'instruction est dirigée

(1) Et ne peuvent y être admis uniquement parce qu'ils ne sont pas dans leur troisième année de service.

(2) Les cartouches nécessaires à ce concours sont prises sur le produit du plomb retrouvé.

Digitized by Google

d'après les mêmes principes que dans l'infanterie de ligne. Mais les programmes d'exercices sont plus développés et les conditions imposées plus difficiles.

Les cibles dont ils se servent diffèrent un peu de celles que nous avons décrites. Ainsi la cible n° 3 (cible à *image*) porte un noir légèrement indiqué par trois cercles concentriques disposés comme les anneaux 12, 11 et 10 de la cible d'infanterie n° 2. La cible n° 4 porte aussi douze cercles distants l'un de l'autre de 0m75, et formant un *noir* (cercles 12, 11 et 10), et des *ancres* (cercles 4 et 5), comme sur la cible d'infanterie n° 2.

Les cibles mobiles se déplacent avec une vitesse de 120 pas à la minute.

Chaque bataillon reçoit 750 marks (937 fr. 50) par an pour l'entretien de ces cibles.

Tous les chasseurs sont exercés au *tir rapide* à rangs serrés, qui s'exécute par groupe de dix hommes placés sur deux rangs, en employant la cible n° 4, à la distance de 300 mètres. Chaque groupe tire pendant une demi-minute. Ce tir se fait aussi en ordre dispersé, les hommes étant debout, couchés, à genou ou derrière des abris, et commençant le tir au commandement : « Feu ! » On tire cinq balles à 300 mètres sur des cibles n° 3.

Le *tir de combat* a lieu comme dans l'infanterie, mais avec cette différence qu'en outre des exercices individuels on le fait exécuter aussi à des compagnies entières, et ensuite au bataillon, en le rattachant à un problème tactique spécial. C'est, en un mot, la reproduction de ce que nous appelons en Russie « *les manœuvres avec cartouches à balle* », mais sans la participation de troupes des autres armes.

Le *tir d'instruction*, à longue portée, se fait comme dans l'infanterie, mais sur une plus grande échelle. Ainsi l'on fait voir aux hommes la puissance perforante des balles aux différentes distances, et on leur apprend à tirer sur des objets cachés. Comme dans l'infanterie, on fait aussi assister à ces exercices les tireurs qui ne sont pas jugés susceptibles d'y prendre part directement, et on les exerce à viser avec les grandes hausses sur les points qui servent de but à leurs camarades, les tireurs d'élite.

Digitized by Google

Les prix de tir et médailles en argent sont les mêmes que dans l'infanterie. Le concours a lieu à 200 mètres sur la cible n° 2. N'y sont admis que ceux ayant passé par tous les exercices de tir et satisfait à tous les numéros du programme.

Les signes distinctifs sont accordés à quinze hommes par compagnie, soit soixante par bataillon.

En outre, sous le nom de *Schiess-Zulage* (supplément pour le tir), une somme annuelle de 2,160 marks (2,700 fr.) dans la garde, et 4,320 marks (5,400 fr.) dans la ligne, est affectée à chaque bataillon pour l'*encouragement du tir*.

Inspections de tir.

Examinons maintenant en quoi consistent les *inspections de tir*, qui méritent une attention particulière, tant à cause de la façon vraiment *pratique* dont elles sont organisées, que de l'extrême importance qu'on y attache.

Ce sont les commandants de régiment, dans la ligne, et les commandants de brigade, dans la garde (1), qui passent ces inspections et rendent compte des résultats à l'autorité supérieure.

Le programme de l'inspection de tir est rédigé au ministère de la guerre, et change chaque année, suivant le point de vue particulier sous lequel on se propose d'examiner l'état de l'instruction. C'est habituellement à l'école de tir (2) que le ministre confie l'établissement de ce programme. Il l'approuve ensuite et en fait lithographier un nombre d'exemplaires suffisant pour qu'on en puisse distribuer à tous les bataillons de l'armée, avec les modèles de rapports qu'ils auront à remplir.

(1) Cette différence tient tout simplement aux facilités qu'offre la concentration généralement plus grande des troupes de la garde dans leurs garnisons. — Et même dans la ligne, le commandant du Corps d'armée peut toujours charger le commandant de brigade de passer l'inspection de tir, pourvu qu'il n'en résulte aucune indemnité de déplacement à la charge de l'Etat.

(2) Nous dirons plus loin quelques mots de cette école.

Digitized by Google

Tous ces états sont alors envoyés dans les corps, sous *enveloppes cachetées*, et sont tenus *rigoureusement secrets* jusqu'au jour même de l'inspection. *C'est seulement sur le terrain même du tir qu'il en est donné connaissance aux commandants de compagnie.* On se borne à indiquer le genre des cibles qui doivent être employées, assez à temps pour que tout le matériel nécessaire puisse être prêt au moment voulu,

Il faut bien reconnaître que ce système est parfaitement conçu, pour empêcher toute tentative de *préparation spéciale à l'inspection*, et pour forcer tout le monde à s'occuper toujours avec le même soin de toutes les parties de l'instruction. En même temps, il laisse au ministre liberté complète de varier son programme dans les limites des règlements, et lui permet de juger les troupes d'après un tir exécuté dans les conditions normales, et *sans répétition préalable* (1).

Les résultats du tir sont inscrits sur les modèles imprimés, préparés à cet effet; et, après l'inspection, deux exemplaires en sont remis à l'officier inspecteur. Celui-ci les signe, en adresse un directement à l'empereur, et transmet l'autre par la voie hiérarchique à l'état-major du Corps d'armée, qui le fait parvenir au ministère de la guerre, où l'on dresse ensuite un tableau général du tir de toute l'infanterie. Ce tableau permet de se rendre compte de l'état de l'instruction des troupes au point de vue du tir, et de comparer, sous ce rapport, les régiments entre eux. Et pour que cette comparaison soit le plus équitable possible, on tient rigoureusement à ce que le tir d'inspection soit exécuté dans les meilleures conditions de temps et de terrain que l'on peut réaliser.

Les cartouches nécessaires pour l'inspection sont délivrées à

(1) Nous retrouvons ainsi dans l'inspection de tir, comme dans toutes les autres, ce principe, toujours rigoureusement appliqué dans l'armée allemande et sur lequel on ne saurait trop insister : Faire en sorte que l'*inspecteur* puisse *voir les choses comme elles sont réellement*; et *empêcher*, par tous les moyens possibles, les *inspectés de lui jeter de la poudre aux yeux;* chose à laquelle ils ne sont sans doute que trop disposés, aussi bien dans l'armée allemande que dans les autres (N. du Trad.).

Digitized by Google

part chaque année, en nombre correspondant aux exercices de tir que comporte le programme.

Voici comme exemple le programme de l'inspection d'un des régiments de la garde en 1875.

PROGRAMME DE L'INSPECTION DE TIR DU RÉGIMENT N°..., EN 1875 (1)

I. *Tir individuel.*

Epreuve A.

Les 20 meilleurs tireurs de chaque compagnie, au choix du capitaine et sans distinction de classes, tireront à 400^{m}, sur la cible n° 3. Chaque homme tirera 5 balles, couché, et en appuyant l'arme sur un monticule de terre de 0^{m},30 de haut.

Epreuve B.

Les 20 meilleurs tireurs de la compagnie, après les précédents, toujours au choix du capitaine et sans distinction de classes, tireront à 200^{m} sur la cible n° 1, debout et à bras, 5 balles par homme.

Epreuve C.

20 tireurs de la 2e classe de tir, au choix de l'officier inspecteur, tireront chacun 5 balles à 200^{m} sur la cible n° 1. Tir debout et avec appui.

Epreuve pour les sous-officiers.

L'officier qui passe l'inspection désignera par compagnie

(1) *Remarque.* — Il n'est parlé dans tout ceci que des inspections de tir des régiments d'infanterie. Les bataillons de chasseurs et tirailleurs ne sont en effet pas *inspectés*. Mais, en revanche, ils doivent présenter annuellement le tableau des résultats de tous les genres de tir exécutés pendant l'année.

Digitized by Google

6 sous-officiers, dont chacun exécutera debout, à bras et en prenant les cartouches dans sa giberne, un feu rapide durant une minute sur la cible n° 3, à 250^{m}. L'arme est apprêtée et la giberne ouverte, avant l'instant où commence le tir. Les coups de chaque tireur sont relevés dès qu'il a cessé le feu.

II. *Tir d'ensemble.*

Les meilleurs tireurs de chaque compagnie sont formés en trois pelotons, à deux rangs de quinze files chacun. Le *premier* peloton (par ordre d'habileté) exécutera l'exercice E, les deux autres l'exercice D. Chaque homme tirera 5 balles, et l'on notera le temps écoulé entre le premier et le dernier coup.

Exercice D.

Le but est formé par 24 *cibles à image*, découpées et en pied, représentant une chaîne de tirailleurs debout et placés en ligne à 2^{m},50 d'intervalle. La distance est de 280^{m}.

Parallèlement à la ligne des cibles, on creuse une tranchée-abri dans laquelle les hommes des deux pelotons s'établissent, en se couchant et appuyant leurs armes sur l'épaulement. Ils ouvrent le feu au commandement, l'arme devant être apprêtée à l'avance.

Exercice E.

Le but est constitué par 16 *cibles-bustes* découpées et représentant une ligne de tirailleurs placés côte à côte à 2^{m} d'intervalle. A 50^{m} en arrière sont disposées 3 cibles d'une hauteur égale au tiers seulement des cibles-bustes et figurant les soutiens. La distance de tir est de 240^{m}.

Les autres dispositions sont les mêmes que pour l'exercice D, avec cette différence que le feu commence sans commandement. Le tir ne doit être dirigé que sur les cibles représentant les tirailleurs.

Digitized by Google

L'Ecole de tir.

En parlant du tir, nous ne pouvons omettre de mentionner une institution qui s'y rattache étroitement : l'École de tir de Spandau (*Militair-Schiess-Schule*).

La destination principale de cet établissement est : 1° d'expérimenter les nouvelles armes qu'on introduit dans l'armée ; de donner à ce sujet tous les renseignements qui peuvent être utiles, tant au point de vue technique qu'au point de vue tactique ; 2° de faire connaître aux troupes les armes de tous les systèmes en service dans les armées étrangères, en leur en montrant pratiquement les avantages et les inconvénients, de façon à ce que les hommes aient une idée des engins dont se sert l'ennemi contre lequel ils peuvent avoir à lutter ; 3° enfin, de préparer des instructeurs de tir.

Le personnel de l'école comprend une portion permanente : le directeur (officier supérieur), 13 officiers, un maître armurier, un comptable, 4 feldwebels et 6 sous-officiers ; et une portion variable formée de : 4 lieutenants instructeurs et 69 lieutenants élèves avec leurs 73 ordonnances, 138 sous-officiers et 274 soldats, tous détachés à l'établissement pour six mois. 17 autres sous-officiers et 15 soldats-ordonnances y sont en outre détachés pour un an. Et l'on y envoie aussi l'effectif nécessaire en tambours et clairons, ouvriers, etc.

Les cours commencent au 1er avril et finissent au 1er octobre pour la partie du personnel qui ne passe pas six mois à l'école. Ils durent une année entière pour l'autre partie. Les ordonnances y prennent part comme les autres soldats.

On ne détache à l'École de tir que les officiers les plus distingués, et ceux des soldats qui, non seulement promettent de devenir de bons instructeurs, mais qui doivent rester au service. On comprend d'ailleurs que chaque régiment est directement intéressé à choisir ses candidats avec le plus grand soin. Le tour entre les régiments est de même rigoureusement observé.

Digitized by Google

L'École de tir reçoit des officiers et des hommes de troupe de tous les *contingents* (1) qui composent l'armée allemande.

D'après ce que nous venons de dire sur le tir, on voit quelle extrême importance on attache dans l'armée allemande à cette branche de l'instruction, et combien sérieusement tout le monde s'en occupe. Nous avons montré qu'on s'efforce surtout d'enseigner au soldat ce qui peut lui être utile à la guerre, et en le plaçant dans des conditions aussi semblables que possible à celles où il se trouve sur le champ de bataille. C'est, du reste, un caractère commun à tous les exercices dans l'armée allemande, mais plus marqué dans ceux du tir que partout ailleurs : *Diriger toujours l'instruction* UNIQUEMENT *en vue de la* GUERRE, en accordant le moins d'attention possible aux différentes sujétions qui s'imposent dans les exercices du temps de paix. La difficulté des épreuves auxquelles on soumet les tireurs de toutes les classes fait déjà voir assez clairement qu'on ne cherche pas à obtenir à tout prix des pour cent élevés; et la succession même des exercices indique bien nettement qu'ils ont surtout pour objet de faire passer le soldat par tous ceux qui peuvent lui être utiles sur le champ de bataille. C'est ainsi qu'une balle frappant la cible par ricochet n'est jamais comptée, puisqu'elle n'est, en définitive, qu'une preuve de la maladresse du tireur, à qui l'on ne saurait faire un mérite d'avoir atteint le but par hasard. On attache une grande importance au tir sur la *bande noire*, et l'on considère comme extrêmement utiles les exercices de tir sur les *cibles mobiles* et *à éclipse*, et aussi sur les *cibles-images*.

Bien qu'il soit, semble-t-il, très difficile de faire passer la masse entière des soldats par tous ces exercices, et d'installer dans les champs de tir les appareils nécessaires, néanmoins, l'importance qu'on y attache est si grande, qu'on a trouvé le moyen de surmonter cette difficulté, et il n'est pas un champ de tir qui ne soit complètement pourvu de toutes ces machines. Encore la plupart des officiers sont-ils d'avis que tout cela n'est

(1) C'est-à-dire des divers pays, tels que : Saxe, Wurtemberg, etc.

Digitized by Google

pas suffisant; et ils s'efforcent d'apprendre aux soldats à tirer dans toutes les positions possibles : à travers des embrasures, derrière un arbre, par un créneau formé de sacs à terre, etc.; et, dans ce but, ils font établir dans les champs de tir des dispositifs *ad hoc* : embrasures et créneaux en bois, en sacs à terre, etc.

Nous avons dit que, sauf pour les bataillons de chasseurs, il ne se fait dans l'armée allemande rien d'analogue à nos manœuvres russes avec cartouches à balles. La chose serait sans doute difficile en Allemagne par suite du développement des cultures. Il y aurait bien peut-être quelques garnisons auxquelles les circonstances locales permettraient de s'y livrer; mais, en principe, on n'admet pas que certains corps pratiquent des exercices que les autres ne pourraient exécuter, et l'on se contente du tir de guerre tel que nous l'avons décrit. On trouve même à ce système l'avantage que, tout en faisant tirer le soldat dans des conditions aussi voisines que possibles de la réalité, on le fait profiter en même temps des conseils et des explications de ses officiers; lesquels, à leur tour, ont ainsi les moyens d'observer le tir de chaque homme en particulier; toutes choses qui sont impossibles dans nos manœuvres avec cartouches à balles, où les gens sont complètement abandonnés à eux-mêmes, et tirent absolument quand et comme bon leur semble, surtout lorsqu'un nombre de troupes un peu considérable prend part à la manœuvre. De plus, il faut bien reconnaître qu'au point de vue tactique, ces exercices ne peuvent guère être profitables, tout devant forcément s'y trouver réglé d'avance, ce qui exclut toute initiative personnelle de la part des chefs.

Aux feux de salve on ne consacre, comme nous l'avons vu, que 5 balles par an, et seulement pour le tir à commandement aux différentes distances. On ne veut, en effet, que donner aux hommes une idée du résultat qu'un tel feu peut produire.

Quant aux feux de file d'une troupe, ou aux salves rapides avec cartouches à balles, on n'en fait point, parce qu'on les juge sans utilité; le but, se trouvant alors en grande partie caché par la fumée, devient invisible, et le tir n'est plus qu'un gaspillage de munitions sans profit aucun. On se contente donc

Digitized by Google

d'exécuter ces sortes de tir dans les manœuvres ordinaires, avec des cartouches sans balles; ce qui suffit parfaitement pour en faire comprendre le mécanisme.

La façon dont se passent les inspections de tir est aussi bien propre à nous éclairer sur les idées régnantes à ce sujet et sur la confiance que l'on accorde aux chefs de corps. Nous avons dit, en effet, que, dans toute l'infanterie de la ligne, il n'y a d'autres inspecteurs de tir que les colonels eux-mêmes ; et l'on justifie cette manière de procéder en disant que : « si l'on a assez de confiance dans un officier pour le mettre à la tête d'un régiment, il faut bien admettre qu'il est capable de donner l'instruction du tir à ses hommes ; il n'y a donc pas lieu de le soumettre, sous ce rapport, à l'inspection d'un de ses supérieurs. » De son côté, le ministre fixe lui-même les épreuves à subir, et, d'après les résultats obtenus, peut juger du développement dans chaque régiment de telle ou telle branche de l'instruction du tir. En outre, il se trouve ainsi avoir entre les mains des renseignements statistiques très complets sur toute l'armée. Aucunes récompenses ne sont accordées, pas plus aux officiers qu'aux corps eux-mêmes, pour l'habileté au tir dont ils ont fait preuve. Le dévouement absolu au bien du service est pour tous une affaire d'honneur ; et, par suite, toute gratification en argent, de même que la concession d'un privilège quelconque, serait considérée comme une mesure maladroite, qui pousserait infailliblement à recourir à différents moyens pour atteindre à tout prix de gros pour cent, aux dépens de l'instruction sérieuse du soldat.

Il nous resterait encore, pour terminer ce qui se rapporte à l'infanterie, à parler des deux dernières périodes de l'année d'instruction : celle des *exercices d'automne*, qui ne sont que la répétition des évolutions de régiment et de brigade de la période du printemps, et dont le but principal est de rendre aux troupes, par quelques exercices sur le terrain de manœuvres, l'habitude des formations précises et régulières, qu'elles ont toujours plus ou moins perdue pendant la période du service en campagne. De cette façon, l'instruction de l'armée se trouve

Digitized by Google

parfaitement équilibrée pour ainsi dire, et l'on peut procéder, dans les meilleures conditions possibles, à l'exécution des *manœuvres d'automne* ou *grandes manœuvres*, qui constituent la dernière période et le couronnement de l'année d'instruction.

Malheureusement le colonel Kaulbars n'a pu suivre en personne les travaux des troupes allemandes pendant ces deux dernières périodes. Il a dû, par suite, se contenter de les mentionner en quelques lignes dans son rapport, et laisser dans l'ombre, à son grand regret comme au nôtre, ce coin du tableau si vivant et si lumineux qu'il a su nous peindre. Nous ne dirons donc rien ici de cette question des grandes manœuvres, peut-être d'ailleurs la mieux connue en France de toutes celles qui se rapportent à notre sujet, et nous passerons de suite à l'étude de l'instruction de la cavalerie. Mais auparavant nous allons résumer rapidement le chapitre consacré par le colonel Kaulbars à l'exposé des dispositions en vigueur en Allemagne pour assurer la remonte des troupes à cheval.

CAVALERIE

Production des chevaux.

La production des chevaux aptes au service militaire est depuis longtemps, de la part du gouvernement prussien, l'objet d'une active vigilance, qui paraît avoir eu jusqu'ici d'excellents résultats. On s'est efforcé, par tous les moyens possibles, d'encourager et de développer l'élève des chevaux, en cherchant à propager partout les bonnes races que l'on espérait pouvoir utiliser dans l'armée. Voici en quelques mots le système en vigueur.

Outre les haras particuliers, l'on a trouvé avantageux d'en créer trois appartenant à l'Etat et organisés sur une grande échelle. Ce sont ceux de Trakenen (Prusse orientale), Neustadt (sur la Doss) et Gradits (près de Torgau, dans la Saxe prussienne) ; ce dernier pour les chevaux de pur sang, les deux autres pour les demi-sang.

Digitized by Google

Chacun de ces haras, qui dépendent du ministère de l'agriculture, ne reçoit pas un centime de l'Etat ; mais il possède en toute propriété une certaine étendue de terres qu'il cultive et administre lui-même, et dont les revenus doivent suffire à son entretien. Les juments de l'établissement, réunies en troupeaux d'une centaine de têtes, y paissent dans d'immenses prairies, sous la conduite de bergers à cheval.

Le rôle de ces haras est uniquement de produire de bons étalons pour en approvisionner un certain nombre de *dépôts permanents*, contenant chacun de 80 à 100 bêtes et répartis sur tout le territoire. C'est de là que ces animaux sont, pendant la saison de la monte, c'est-à-dire de janvier à mai, conduits dans les différentes *stations d'étalons* pour couvrir les juments qu'on vient leur présenter. Ces stations très nombreuses (il y en a environ 120 dans la seule province de Prusse orientale, qui contient 4 dépôts), sont desservies chacune par 3 ou 4 étalons. Le prix de la monte varie de 6 marks à 300 marks (1) (7 fr. 50 à 375 fr.), mais, n'est, en moyenne, que de 9 à 12. C'est là le plus clair du revenu des dépôts d'étalons, qui n'ont pas, comme les haras, de terres à leur disposition. Les étalons rentrent au dépôt aussitôt la monte terminée.

Remonte et réforme.

Les chevaux nécessaires à la cavalerie, ainsi qu'à l'artillerie et au train, sont puisés directement dans 15 *dépôts de remonte* dont chacun contient de 400 à 500 chevaux, qui sont livrés aux corps au fur et à mesure des besoins. La province de la Prusse orientale contient pour son comte 7 de ces dépôts, et fournit à elle seule la moitié (3,000) du nombre d'animaux qu'il faut annuellement aux troupes prussiennes.

Ces dépôts de remonte dépendent du ministère de la guerre ; mais ils sont organisés d'après les mêmes principes que les ha-

(1) Ce dernier prix n'est payé que lorsqu'il s'agit d'étalons de choix auxquels les juments sont amenées dans les haras mêmes.

Digitized by Google

ras de l'Etat, c'est-à-dire qu'ils possèdent, comme ceux-ci, des terres dont ils ont la libre administration.

Dans les dépôts, les chevaux sont toute l'année au régime du fourrage sec, et logés dans des écuries dont chacune contient 25 bêtes. Mais, bien que ces écuries soient munies de stalles, les chevaux n'y sont pas attachés et s'y promènent librement. Au cou de chacun d'eux pend une plaque de fer-blanc portant un numéro qui suivra l'animal jusqu'à la fin de sa carrière militaire. Ces numéros sont déterminés pour chaque remonte annuelle et diffèrent d'un dépôt à l'autre, de façon à ce qu'on puisse toujours savoir immédiatement de quel dépôt vient un cheval, et par qui il a été acheté.

On n'achète pour les dépôts que des chevaux de trois ans. Ceux destinés à la cavalerie légère (dragons et hussards) doivent avoir une taille de 5 pieds 2 à 4 pouces (1^m,575 à 1^m,625). et pour la grosse cavalerie (uhlans et cuirassiers), de 5 pieds 4 à 8 pouces (1^m,625 à 1,727). Les chevaux les plus estimés sont ceux de la Prusse orientale.

Ces achats sont faits directement pour le compte des dépôts de remonte, par six commissions spéciales (*Remonte-Ankaufs-Commissionnen*), chacune opérant dans un rayon déterminé, dont elle arrive ainsi à bien connaître les produits. Chaque commission se compose d'un président (officier supérieur ou capitaine de cavalerie) et de trois membres (deux lieutenants et un vétérinaire). Il lui est adjoint un secrétaire et quelques soldats-ordonnances.

Ces commissions ne sont constituées qu'au moment même des achats, qui commencent au mois de mai. Le président en est le seul membre permanent, et pendant l'hiver les six présidents travaillent au ministère de la guerre. Les autres membres sont pris chaque année dans les corps de troupes et choisis parmi les officiers qui connaissent bien les chevaux et paraissent aptes à devenir plus tard présidents eux-mêmes. Aussi s'efforce-t-on de commander les mêmes officiers plusieurs années de suite pour ce service. Quand les achats sont terminés, ces officiers rentrent à leur corps.

Quelque temps avant de commencer ses opérations, chaque

Digitized by Google

commission fait publier l'indication des localités et des jours où se tiendront ce qu'on appelle les marchés ou foire de remonte (*Remonte-Markte*). Au jour dit, elle se transporte dans la localité indiquée et achète de gré à gré les chevaux de trois ans qu'on lui offre. Ces chevaux sont réunis par groupes et, sous la conduite de détachements fournis par les régiments de cavalerie voisins, sont dirigés sur le dépôt de remonte le plus proche, où ils restent une année entière. Quelques-uns peuvent, par exception, y être conservés deux ans.

Pour mettre la dignité du président à l'abri de toutes propositions déplacées de la part des maquignons, il est admis que c'est lui qui prononce définitivement sur l'achat de chaque cheval; mais c'est au plus ancien lieutenant à débattre seul les conditions du marché avec le propriétaire de l'animal, tandis que le plus jeune officier fait procéder au mesurage, etc.

La remonte de la cavalerie, de l'artillerie et du train de l'armée prussienne exige annuellement environ 6.000 chevaux. La répartition par arme en est toujours faite par l'inspecteur des remontes qui, pour cet objet, passe en temps opportun la visite de tous les dépôts. Les corps de troupes envoient alors des détachements chercher au dépôt les chevaux qui leur reviennent, et que l'on transporte par les voies ferrées, de façon à ce qu'ils soient arrivés à destination dans le mois de juillet. C'est, du reste, seulement depuis cette année qu'il en est ainsi; auparavant les chevaux de remonte arrivaient dans les corps à l'automne; et ce changement provient principalement de ce que jusqu'ici ces chevaux voyageaient toujours par étapes,ce qui retardait beaucoup leur arrivée. Aujourd'hui, au contraire, il est de règle de les transporter en chemin de fer, et l'on n'a recours à l'ancien mode d conduite que pour les régiments qui se trouvent dans le voisinage immédiat d'un dépôt de remonte.

Comme, d'autre part, les réformes ne se font qu'à la fin de grandes manœuvres, il en résulte que, pendant quelque temps, l'effectif des chevaux dans les corps se trouve au-dessus du complet réglementaire. Aussi autorise-t-on les régiments, pour se débarrasser en partie de cet excédent, à vendre 20 chevaux immédiatement après l'arrivée des remontes.

Digitized by Google

Un régiment de cavalerie reçoit annuellement 63 chevaux, qui sont répartis à raison de 12 ou 13 par escadron, plus un nombre variable, suivant les besoins, de chevaux supplémentaires destinés à la catégorie des chevaux d'officiers qu'on appelle *Officier-Chargenpferde*. Tous les lieutenants de cavalerie, outre le cheval qu'ils doivent posséder personnellement, ont droit d'en avoir encore un autre pris dans le rang. C'est là le *Chargenpferde*, qui ne doit être livré à l'officier qu'après dressage complet. Car on n'admet pas que le service si tendu de l'officier de cavalerie lui permette de se livrer à cette opération, et l'on tient essentiellement à ce que chaque officier possède toujours un cheval bien dressé. Ces chevaux, livrés gratuitement aux lieutenants, deviennent au bout de cinq ans la propriété du détenteur. Et l'officier qui n'use pas de son droit de prendre ainsi un cheval dans le rang, reçoit en échange le prix moyen du cheval de remonte, payé en cinq annuités, correspondant aux cinq années au bout desquelles le cheval serait devenu sa propriété. Un tel officier n'en est pas moins, bien entendu, obligé d'avoir deux chevaux; et, en général, on tient rigoureusement la main dans l'armée prussienne à ce que tout officier, quelle que soit son arme, ait constamment présents au corps le nombre de chevaux qui lui est affecté sur le pied de paix par les règlements. Autrement, en cas de mobilisation, il ne pourrait s'acquitter du rôle qui lui incombe. L'inspecteur des remontes, en faisant la répartition des chevaux dans les dépôts, fait placer dans la catégorie des *Chargenpferde* ceux qui sont les meilleurs à tous les points de vue. Cette désignation ne restreint d'ailleurs en rien la liberté du choix des officiers, qui peut toujours s'exercer sur tous les chevaux de remonte; non pas directement toutefois, mais par l'intermédiaire d'une commission composée d'un officier supérieur, d'un capitaine et d'un lieutenant, qui doit approuver les choix (1).

Relativement à la réforme des chevaux, le règlement laisse la

(1) Voir pour plus amples détails, à cet égard, l'article sur la *Remonte de l'armée en Allemagne*, publié dans le *Bulletin de la Réunion des Officiers* du 5 mai 1877, page 406 (N. du Trad.).

Digitized by Google

plus complète liberté aux capitaines commandants, pensant que ceux-ci, connaissant parfaitement tous les chevaux de leur escadron, sont mieux que personne en état de juger si tel ou tel animal est ou n'est plus apte au service. Aucune règle particulière ne détermine la durée normale du temps que doit servir un cheval; habituellement, les animaux entrant dans les corps à l'âge de quatre ans y restent, en moyenne, un peu plus d'une dizaine d'années; de sorte que la plupart d'entre eux sont réformés entre quatorze et quinze ans. Mais comme en tout ceci le capitaine commandant seul est responsable, il n'est pas obligé de réformer ses chevaux et peut, s'il le croit possible, les conserver au service jusqu'à l'âge de vingt ans. C'est la limite extrême, et, en principe, un cheval de vingt ans doit être réformé (1).

Le commandant d'escadron doit être très circonspect dans ses réformes, parce que le nombre des chevaux de remonte étant déterminé une fois pour toutes, il n'en reçoit annuellement que la quantité ainsi fixée (13 environ); ce chiffre ne variant, du reste, que par suite du plus ou moins de chevaux désignés pour *Chargenpferde*. Il résulte de ceci qu'un capitaine ayant reçu, je suppose, 13 chevaux en juillet, n'en réformera également que 13 en septembre après les manœuvres, bien que peut-être il en ait davantage dans son escadron qui mériteraient d'être réformés. Que, par exemple, un cheval vienne à périr dans le courant de l'année, il n'est pas remplacé; et à l'automne on s'efforce d'en réformer un de moins pour maintenir toujours l'effectif au complet. Si la chose est impossible et qu'un capitaine se trouve obligé de réformer plus de chevaux qu'il n'en a reçu de la remonte, le déficit persiste pendant un an, et le nombre de files de l'escadron se trouve réduit d'autant.

Il peut aussi arriver que dans le cours de l'année un cheval devienne impropre au service, et que le commandant de l'escadron juge impossible de le conserver dans le rang. Il en informe alors le commandant du régiment, qui donne l'ordre de réunir

(1) On en trouve pourtant dans les corps qui ont 21 et même 22 ans, comme nous le verrons plus loin.

Digitized by Google

la commission d'examen (*Pferde-Prüfungs-Commission*), composée d'un capitaine, deux lieutenants et un vétérinaire. Le cheval lui est présenté, et elle prononce sans appel et sans que sa décision ait besoin d'être approuvée par l'autorité supérieure. Si le cheval est déclaré impropre au service, il est vendu immédiatement aux enchères. Lors de la réforme suivante, le capitaine tâche de réformer moins de chevaux pour remettre son escadron au complet.

On voit donc qu'en somme, le commandant de l'escadron est absolument le maître de ses chevaux, et le colonel n'a pas le droit d'exiger de lui qu'il fasse réformer tel ou tel d'entre eux.

Il se trouve encore en ce moment dans plusieurs régiments de cavalerie prussiens, une catégorie particulière de chevaux dits : *Augmentations-Pferde*, c'est-à-dire versés dans les corps pour combler les vides qui se sont produits pendant la dernière guerre. Le nombre de ces chevaux varie naturellement beaucoup d'un régiment ou d'un escadron à l'autre .Dans quelques-uns, il n'y en a pas du tout, dans d'autres on en compte une quarantaine, c'est-à-dire presque le tiers de l'effectif. Cela dépend entièrement des pertes éprouvées dans le cours de la campagne, Ainsi, par exemple, le 1er dragons de la garde, qui a perdu à Mars-la-Tour près de la moitié de ses chevaux, se trouve avoir encore aujourd'hui de 30 à 40 *Augmentations-Pferde* par escadron.

Enfin, il existe aussi une certaine classe de chevaux, qu'on appelle chevaux achetés (*Ankaufs-Pferde*), parce qu'ils sont achetés par les escadrons eux-mêmes. Voici dans quelles circonstances. Nous avons dit plus haut qu'un cheval qui vient à périr dans le courant de l'année n'est pas remplacé immédiatement, et que l'escadron doit supporter ce déficit jusqu'à l'arrivée de la prochaine remonte. Mais, en attendant, le gouvernement n'en continue pas moins de délivrer au régiment la quantité de fourrage correspondant à son effectif réglementaire. De sorte que l'escadron qui a perdu un cheval touche néanmoins des rations pour lui comme s'il était toujours présent. Le capitaine fait mettre ces rations de côté, les vend, et, du produit de cette vente, achète un nouveau cheval qui vient prendre dans l'esca-

Digitized by Google

dron la place de l'animal disparu. On comprend d'ailleurs que ces chevaux constituent, en réalité, une exception et qu'il ne s'en trouve pas dans tous les escadrons (1).

Avant qu'aucun cheval réformé ne soit vendu, tous les commandants d'escadron, non seulement du même régiment, mais des autres corps de troupes à cheval de la garnison, ont le droit de choisir, parmi les chevaux réformés par leurs collègues, ceux qui leur paraîtraient meilleurs que tel ou tel cheval qu'ils se voient eux-mêmes obligés de conserver dans leur propre troupe (2). Aussi, chaque fois qu'un corps quelconque réforme des chevaux, il ne manque pas d'en avertir en temps opportun les corps voisins. Les échanges se font ensuite à l'amiable entre les capitaines-commandants, et sans que personne ait le droit d'intervenir pour restreindre la liberté de leurs choix dans un sens ou dans l'autre. Chacun n'a ici en vue que le bien du service, et l'on comprend qu'un capitaine, entièrement responsable de la bonne tenue de son escadron, ne s'avisera jamais d'échanger un bon cheval contre un mauvais.

Tout ce que nous avons dit relativement à la remonte de la cavalerie s'applique entièrement à l'artillerie. Les régiments de cette arme reçoivent les chevaux qui leur sont destinés, des dépôts de remonte les plus voisins, à raison de quatre ou cinq chaque année par batterie montée et de neuf par batterie à cheval. Ces animaux sont, comme ceux qui doivent remonter la cavalerie, achetés à l'âge de 3 ans et passent une année ou deux dans les dépôts, de façon à n'arriver jamais dans les corps avant quatre ans faits.

L'artillerie a besoin de chevaux de selle, qui doivent satisfaire

(1) C'est là certes un procédé, assez curieux et très pratique, de simplifier la comptabilité du fourrage, sans rien faire perdre à l'État qui continue bien à payer indûment pendant quelque temps la nourriture d'un cheval mort, mais qui s'en trouve dédommagé en retrouvant, en quelque sorte, sans autres frais et sans aucune complication d'écritures, le cheval qu'il avait perdu (N. du Trad.).

(2) Par suite de la nécessité de ne pas réformer plus de chevaux qu'ils n'en reçoivent des dépôts de remonte.

Digitized by Google

aux mêmes conditions que ceux de la cavalerie, et de chevaux de trait auxquels on demande plutôt la vigueur que la légéreté. Leur taille doit être comprise entre $1^m,62$ et $1^m,67$.

Comme les besoins des corps, en chevaux de l'une ou l'autre catégorie, peuvent varier suivant les années, les régiments doivent faire connaître à temps le nombre des animaux de chaque espèce qui leur sont nécessaires.

Les chevaux arrivent dans les régiments pendant l'été, généralement au mois de juillet, et restent en excédent de l'effectif jusqu'après la fin des manœuvres d'automne, à la suite desquelles les commandants de régiment déterminent le nombre des chevaux à réformer dans chaque batterie, d'après celui des chevaux de remonte mis à leur disposition. Les animaux réformés sont vendus aux enchères, et s'il arrive qu'un cheval devienne impropre au service à une autre époque de l'année, il est immédiatement examiné par une commission spéciale formée dans le régiment, et vendu avec l'autorisation du commandant de la brigade.

Instruction de la cavalerie. — Généralités.

Le cours annuel d'instruction de la cavalerie diffère de celui de l'infanterie d'abord par la durée de ses diverses périodes, et surtout par la réglementation beaucoup plus étroite des exercices. Le commandant d'escadron, quoique, en principe, entièrement responsable de l'instruction de ses hommes, est pourtant, bien plus que son collègue le commandant de compagnie, restreint dans sa liberté d'action par les prescriptions du règlement, en ce qui concerne non-seulement le temps à consacrer aux divers exercices, mais aussi les règles à suivre pour donner l'instruction. Cette différence s'explique par cette particularité spéciale à l'arme de la cavalerie, qu'il s'agit d'arriver ici à fondre en un seul deux éléments de nature bien différente : l'homme et le cheval. Or, tandis que le caractère de l'homme, si multiple et si varié, permet de le conduire à un même but par une foule de voies différentes, l'animal, au contraire, dont les facultés sont

Digitized by Google

moins développées, ne peut acquérir le degré d'instruction dont il est susceptible qu'au moyen de certains exercices, sanctionnés par une longue pratique et qui n'admettent guère de variations bien importantes.

Aussi voit-on paraître dans tous les régiments, du jour où reprend la série des exercices annuels, les ordres des chefs de corps, réglant l'emploi du temps pour chaque période, et parfois même le nombre de séances à consacrer par semaine aux différentes branches de l'instruction. Les commandants d'escadron sont obligés de se conformer d'une manière générale à ces indications, sans pouvoir s'en écarter de plus d'une quinzaine de jours, et seulement en ce qui concerne l'instruction d'un petit nombre d'hommes et de chevaux. Mais pour la masse, les exercices doivent se succéder dans les délais prescrits.

La preuve de ces différences entre l'infanterie et la cavalerie se manifeste encore clairement par ce fait, que, pour la première, il n'existe presque pas de règlements ; ceux-ci se bornant d'ailleurs à l'indication du but à atteindre, et ne formulant que dans des cas exceptionnels l'application obligatoire de certaines règles pour y arriver. Dans la cavalerie, au contraire, le dressage des chevaux, l'équitation des recrues, des anciens soldats, etc., sont l'objet de règlements très étendus. Et tandis que la littérature militaire de l'infanterie est inondée d'une foule de traités particuliers sur telle ou telle branche de l'instruction, on ne remarque dans la cavalerie rien de semblable ; la plupart des ouvrages qui se publient sur cette arme traitent plutôt de son emploi sur le champ de bataille et des diverses questions relatives au service en campagne.

L'année d'instruction, en y comprenant le dressage des chevaux de remonte, commence dès la seconde moitié de septembre, aussitôt après la fin des grandes manœuvres. En voici les divisions principales : pendant l'automne, l'hiver et une partie du printemps, jusqu'au 1er mai, toute l'attention se porte sur l'instruction individuelle des hommes et des chevaux. On commence alors les manœuvres d'escadron, d'où l'on passe aux évolutions de régiment, pour entamer au commencement de juin celles de brigades, qui se terminent à leur tour dans la première quinzaine

Digitized by Google

de ce mois (1). A ces exercices prennent part tous les hommes et tous les chevaux de l'escadron, sauf ceux de la dernière remonte, arrivée, comme nous l'avons dit plus haut, au mois de juillet de l'année précédente (2). De la mi-juin au commencement d'août, le temps est surtout consacré à la pratique du service en campagne; mais on fait marcher de pair avec cette instruction les exercices de tir, en même temps qu'on reprend l'équitation individuelle et les manœuvres d'escadron. On utilise aussi la belle saison pour donner aux hommes des leçons de natation toutes les fois que les circonstances locales le permettent.

Au commencement d'août reprennent les évolutions de régiment et de brigade, qui durent jusqu'au départ pour les grandes manœuvres exécutées avec le concours des troupes des autres armes.

Si nous l'examinons en détail, nous verrons que l'année d'instruction de cavalerie peut, comme celle de l'infanterie, se diviser en un certain nombre de *périodes*, avec cette différence toutefois que la *période préparatoire*, si importante dans l'infanterie, n'existe presque pas ici, et voici pourquoi.

D'abord dans toute la cavalerie, sauf celle de la garde, les recrues arrivent dès le milieu d'octobre, c'est-à-dire beaucoup plus tôt que dans l'infanterie. De plus, il ne faut pas oublier un autre élément de recrutement : les volontaires d'un an et de quatre ans. Ces derniers surtout sont en très grand nombre dans la cavalerie; et tandis que dans l'infanterie les volontaires d'un an et de trois ans ne constituent, en somme, qu'une portion insignifiante de l'effectif, il en est ici tout autrement. Certains régiments même, comme les hussards de la garde, par

(1) Comme nous le verrons plus loin, en entrant dans le détail de l'instruction, la période de printemps est, de fait, presque tout entière consacrée aux manœuvres d'escadron ; et les évolutions de brigade en particulier, très peu nombreuses du reste, n'ont lieu qu'à l'automne.

(2) Nous verrons plus loin comment se fait le dressage des chevaux de remonte, et à partir de quelle époque ils commencent à prendre part aux manœuvres.

Digitized by Google

exemple, en sont presque exclusivement composés (1). Or, comme dans toutes les armes et tous les régiments, les volontaires doivent rejoindre le 1er octobre, il en résulte que le cours d'instruction de la cavalerie devrait commencer à cette époque. Et l'on voit qu'à ce point de vue cette arme se trouve dans de bien moins bonnes conditions que l'infanterie; cette dernière recevant le même jour la presque totalité de ses recrues, tandis que dans la cavalerie, les hommes arrivent en deux fois, les uns au 1er, les autres au 15 octobre, et même dans la garde encore plus tard (2). C'est ainsi pour ces derniers un retard dans l'instruction qui peut aller jusqu'à trois et même six semaines.

On comprend donc que la période préparatoire ne peut guère exister dans la cavalerie, ou tout au moins doit s'y trouver confondue avec d'autres exercices. Dans les deux semaines, et quelquefois moins, qui s'écoulent entre les grandes manœuvres et la reprise des instructions, il est difficile de former des instructeurs pour les recrues. Aussi est-ce plutôt pendant toute l'année que le capitaine-commandant doit s'efforcer de préparer peu à peu son personnel à ces fonctions délicates. En même temps il recherche aussi pour les recrues les chevaux les plus tranquilles, fait mettre en état les chambres et les vêtements qui leur sont destinés, etc., comme nous l'avons expliqué à propos de l'infanterie.

Voici, en somme, comment on peut désigner les diverses périodes entre lesquelles se partage l'année d'instruction, avec leur durée approximative :

1° *Période de l'instruction individuelle* ou *des recrues*. Du 1er octobre et du 1er novembre au 1er mai;

2° *Période des exercices de printemps*. Du 1er mai au milieu de juin;

3° *Période du service en campagne*. De la mi-juin au commencement d'août;

(1) De volontaires de quatre ans, bien entendu; ceux d'un an étant, au contraire, relativement moins nombreux dans la cavalerie, comme nous l'avons dit au chapitre du recrutement.

(2) Vers la mi-novembre. Voir le chapitre sur le recrutement.

Digitized by Google

4° *Période des exercices d'automne.* Pendant la première moitié d'août;

5° *Période des grandes manœuvres.* Jusqu'à la 2e moitié de septembre.

Nous examinerons chacune de ces périodes en particulier; mais auparavant, nous allons dire quelques mots du dressage des chevaux.

Dressage des chevaux.

D'après le temps qu'on y consacre et la façon dont il est dirigé, le dressage comprend en réalité deux périodes distinctes. Dans l'armée prussienne, en effet, on tient essentiellement à ce que tous les chevaux soient au bout d'un an susceptibles de faire campagne, s'il survenait un ordre de mobilisation. La première année qu'ils passent au régiment est donc employée à obtenir ce résultat, et constitue ce que nous appellerons la période *principale* du dressage.

Les exercices de dressage sont du reste simples et en petit nombre; mais on les trouve suffisants pour apprendre au cheval de guerre tout ce qu'il doit savoir. Il faut d'ailleurs remarquer qu'en Allemagne, on ne voit généralement chez les chevaux de troupe rien de semblable à ces allures ultra-rassemblées dont, en Russie, nous avons l'habitude. Dans toutes les manœuvres où il m'a été donné d'assister, j'ai toujours été frappé de voir combien on avait les rênes longues. Les hommes tiennent ensemble les rênes de bride et celles de filet, et se servent des deux à la fois. Les allures sont toujours allongées et les chevaux assez librement abandonnés à eux-mêmes.

Dans toute la cavalerie allemande, on trouve que l'homme solide en selle et capable de manier son cheval et ses armes, sait tout ce qu'il faut pour la pratique de la guerre. On estime que le système de dressage adopté suffit pleinement *au point de vue militaire,* et qu'en exigeant davantage, si l'on obtient un cheval un peu plus souple et d'une conduite plus facile, on n'a plus en revanche qu'un animal ruiné et beaucoup moins résis-

Digitized by Google

tant à la fatigue. Mais le développement maximum des allures est l'objet de la plus sérieuse attention.

Et à ce propos je crois devoir dire quelques mots de celles qui sont en usage dans l'armée prussienne.

On distingue d'abord *le pas habituel de manœuvre*, de 0m,80 de long et de 125 à la minute.

Le *trot* se subdivise en quatre catégories :

1° *Trop naturel* (im natürlichen Tempo), de 250 pas à la minute. C'est le trot des chevaux, quand ils courent librement en troupe, et complètement abandonnés à eux-mêmes. Cette allure diffère beaucoup d'un cheval à l'autre et s'emploie souvent au début de l'instruction des recrues et des jeunes chevaux de remonte.

2° *Trot raccourci* (im abgekürzten Tempo), de 180 à 200 pas par minute. S'emploie pendant le dressage des chevaux, et surtout pour leur apprendre à marcher de côté.

3° *Trot moyen* (Mitteltrab), de 300 pas par minute. C'est le trot normal de manœuvre.

4° *Trot allongé* ou *renforcé* (stærkeres Tempo), de 400 pas à la minute. S'emploie pour développer entièrement le cheval dans les épaules, et quand les autres allures lui sont familières. Au manège, ce trot n'est jamais soutenu pendant longtemps, et il oblige à arrondir fortement les coins. Mais souvent aussi il est employé dans les manœuvres.

Il y a également trois espèces de galop :

1° Le *galop raccourci* (im abgekürzten Tempo), qui comporte 250 pas par minute. Appelé aussi *galop d'école*, il s'emploie surtout pendant le dressage, pour calmer les chevaux, et au début de l'instruction des recrues. A cette allure, les animaux sont complètement rassemblés;

2° Le *galop moyen de manège* (Mittel-Bahn-Galop) est de 400 pas par minute. On en fait usage avec tout le monde et spécialement au manège;

3° Le *galop allongé*, ou *d'exercice*, de 500 pas par minute. C'est le galop habituel dont on se sert dans les manœuvres, où on le soutient souvent très longtemps. On l'exécute aussi parfois au manège, dont les coins sont alors, on le comprend,

Digitized by Google

entièrement escamotés; d'ailleurs, dans la pratique, il n'est guère possible d'arriver alors, à lui donner la rapidité voulue. Une dernière allure, enfin, est la *charge* ou *carrière*, comme disent les Allemands, qui se prend au commandement : *Marsch! Marsch!* et comporte 600 pas par minute. Elle est employée dans les manœuvres pour charger, et aussi par les cavaliers isolés.

Pour apprendre aux chevaux de remonte à franchir les obstacles, et en général pour exercer les chevaux et les soldats à sauter facilement par-dessus les divers accidents de terrain qui peuvent se présenter, on a, dans beaucoup de régiments de cavalerie prussienne, organisé ce qu'on appelle des *jardins de saut* (springgærten).

Ces *jardins* sont toujours établis aux environs de la place même d'exercices, et souvent entre les écuries ou le long d'un de leurs grands côtés, de façon à ce qu'on puisse, après chaque séance d'équitation, y faire passer tous les chevaux et, par suite, les exercer ainsi tous les jours au franchissement des divers obstacles.

Un *springgarten* est constitué par une longue bande de terrain uni, présentant pourtant parfois des montées et descentes, et recouvert souvent, bien que pas toujours, d'une épaisse couche de sable. Des deux côtés court une cloison ou un mur assez élevé pour qu'en aucun cas le cheval ne puisse passer par-dessus. La largeur varie de 2 à 4 sagènes (1), suivant les circonstances locales et aussi suivant le nombre de chevaux à exercer : régiment ou escadron, etc. Sur la longueur sont échelonnés, allant d'une cloison à l'autre, tous les obstacles possibles que le cheval doit franchir, et qui sont toujours semblables à ceux-mêmes que l'on rencontre le plus souvent en rase campagne. Ce sont donc de petites barrières, des fossés, des monticules de terre, etc. On les dispose l'un derrière l'autre, et à des distances telles que l'animal, après un saut, puisse se remettre et prendre son élan pour le suivant. On a soin aussi que les difficultés aillent en croissant à chaque obstacle, de

(1) La sagène = 2m,13.

Digitized by Google

façon à ce que la faculté de sauter puisse être développée progressivement chez le cheval. Pour la même raison, des portes sont ménagées dans la cloison entre les obstacles, de manière à ce qu'on puisse diriger les exercices comme on le juge convenable, en faisant franchir à l'animal plusieurs fois de suite le même obstacle, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à bien exécuter ce qu'on lui demande. On lui en fait ensuite sauter deux, trois consécutifs, et enfin toute la série.

Habituellement, les *jeunes chevaux de remonte* sont, au début, conduits tenus en main à travers le *springgarten* et dans la direction qui mène à l'écurie; puis, au bout d'un certain temps, et quand on s'aperçoit qu'ils abordent les obstacles avec confiance, on les y lâche isolément en liberté. Les *anciens chevaux* sont au contraire conduits montés au *springgarten*, les cavaliers s'attachant, du reste, avant tout, à ne gêner en rien leurs mouvements au moment du saut. Il faut que l'animal arrive à sauter de lui-même et sans que l'homme qui le monte ait à l'y obliger ou à l'y aider en aucune façon. Le cavalier doit uniquement se préoccuper de diriger sa monture droit sur l'obstacle et lui rendre alors toute liberté pour le franchir.

On tient aussi à ce que, en sautant, le cheval ne fasse pas d'efforts hors de proportion avec les dimensions de l'obstacle à surmonter. Un saut n'est réputé entièrement satisfaisant que s'il est exécuté avec aisance, l'animal passant par-dessus l'obstacle sans effort apparent et reprenant immédiatement après l'allure qu'il avait auparavant.

On veille soigneusement à ce que les obstacles soient organisés solidement, que les talus des fossés et des murs en terre ne s'éboulent pas, que les arêtes en soient très résistantes et en même temps élastiques. On y arrive en les formant avec des fascines recouvertes de terre.

Dans quelques corps, ces *springgœrten* servent aussi parfois à la distraction des officiers et de la troupe les jours de fête. Chacun invite ses amis et l'on entreprend les exercices les plus périlleux.

Je dois dire qu'en général les chevaux paraissent aimer extrordinairement le *springgarten* et s'y laisser conduire très

Digitized by Google

volontiers. C'est au point souvent que des animaux, échappant aux mains des soldats qui doivent les saisir à l'extrémité du terrain, retournent sur leurs pas et franchissent d'eux-mêmes une seconde fois tous les obstacles.

Période de l'instruction individuelle.

A. Exercices des recrues.

Tout ce que nous avons dit, au chapitre de l'infanterie, sur la façon de procéder à l'égard des recrues, s'applique également à la cavalerie, et nous ne le répéterons pas ici.

Aussitôt qu'un escadron a reçu son contingent, il le divise en quelques groupes de 10 à 12 hommes et confie chacun d'eux à un sous-officier expérimenté, choisi et dressé tout exprès dans ce but. Quant aux volontaires d'un an, au lieu d'être, comme dans l'infanterie, séparés du reste des recrues et instruits à part, jusqu'à leur admission à l'école de compagnie, ils sont, ou répartis entre les différents groupes, ou réunis dans l'un d'eux, suivant la manière de voir du commandant de l'escadron. C'est généralement la façon dont chacun sait monter à cheval qui sert de base à cette répartition. Toutefois, comme les volontaires arrivent au corps dès le 1er octobre, c'est-à-dire quelques semaines avant les autres recrues, ils forment ordinairement un groupe particulier.

La surveillance et la direction générale de tous les groupes de l'escadron sont confiées à un officier choisi par le capitaine commandant, non pas d'après son ancienneté, mais d'après son aptitude à remplir cette fonction, par suite de son expérience et de son caractère; la valeur qu'aura plus tard l'escadron, dépendant entièrement de la manière dont auront été instruites les recrues. Un officier trop jeune n'aurait pas sur les sous-officiers l'autorité nécessaire pour conduire les exercices d'une manière complètement indépendante; aussi préfère-t-on charger de ce rôle un officier expérimenté capable de diriger toutes les parties de l'instruction, de remarquer les erreurs commises par

Digitized by Google

les sous-officiers et de prendre les mesures nécessaires pour y remédier. Le choix de cet officier instructeur est devenu chose d'autant plus importante, que la cavalerie commence, elle aussi, à manquer de bons sous-officiers.

Le capitaine commandant, quoi que suivant attentivement la marche de l'instruction, s'attache à laisser la plus grande latitude possible au lieutenant qu'il a choisi, et n'intervient qu'en cas de nécessité absolue. Dans le choix de ses sous-officiers, il doit aussi se montrer très circonspect. Ceux-ci doivent, en effet, non seulement connaître à fond leur métier, mais encore faire preuve d'une impartialité complète, faute de quoi il pourrait arriver que leurs subordonnés fussent traités par eux d'une manière très inégale. A chaque sous-officier instructeur est d'ailleurs adjoint un aide, choisi parmi les plus jeunes de grade et paraissant avoir de l'aptitude pour ces fonctions. C'est un excellent moyen de former des instructeurs pour l'année suivante, et de les mettre immédiatement à l'épreuve.

Le lieutenant instructeur, après s'être préparé à sa difficile mission, élabore un plan d'instruction, conformément aux exigences du règlement et aussi d'après les vues de son capitaine commandant. Puis, après s'être entendu avec celui-ci et en avoir reçu toutes les explications nécessaires, il se met immédiatement à l'œuvre, distribuant chaque jour la besogne à ses sous-officiers, leur indiquant la marche à suivre, les points sur lesquels ils doivent particulièrement insister, etc.

Un escadron recevant annuellement de 35 à 45 recrues, celles-ci sont habituellement réparties en 3 ou 4 groupes. Moins d'ailleurs un groupe est nombreux, plus l'on peut suivre avec attention les progrès de chaque soldat, et l'instruction générale y gagne. Il faut dire aussi qu'on adjoint aux recrues ceux des anciens soldats laissant par trop à désirer sous le rapport de l'équitation, et qu'on oblige ainsi, par punition, à repasser par tous les exercices qu'ils ont déjà suivis une fois comme recrues. Cette méthode a le double avantage de compléter l'éducation des uns, et d'offrir aux autres un salutaire exemple qui les pousse à faire tous leurs efforts pour ne pas se trouver à leur tour, l'année suivante, dans cette situation désagréable. Inutile

Digitized by Google

de dire que les anciens soldats à qui pareille humiliation est .nfligée sont l'objet des railleries de leurs camarades, qui les traitent de conscrits, etc.

Tout homme de recrue, fût-il de première force en équitation, n'en doit pas moins passer par toute la série des mêmes exercices que ses camarades. C'est un cas qui se présente assez fréquemment dans la cavalerie allemande, car l'équitation est un des exercices favoris de la jeunesse du pays, et parmi les volontaires d'un an se rencontrent très souvent d'excellents cavaliers. Mais la règle est toujours très strictement observée, parce qu'on tient à ce que les meilleurs cavaliers, eux aussi, apprennent systématiquement les principes élémentaires qui servent de base à l'instruction.

Le capitaine commandant se préoccupe de choisir pour les recrues les chevaux les plus calmes et les meilleurs de l'escadron. Il a précisément le moyen, pendant les premiers jours consacrés à leur donner les notions préparatoires, de juger du degré d'adresse et d'aptitude à l'équitation de chacun des jeunes soldats, et il répartit les chevaux en conséquence, en donnant les plus calmes aux hommes les plus faibles. Ce choix des chevaux destinés aux recrues est l'objet d'une extrême attention, parce qu'on trouve que l'impression bonne ou mauvaise ressentie par un homme le jour où il monte à cheval pour la première fois, peut très souvent persister jusqu'à la fin de son temps de service. C'est toujours avec quelque défiance, peut-être même avec un certain sentiment de crainte, qu'il s'asseoit sur sa monture; il est de la plus haute importance qu'il s'y sente à l'aise et arrive du même coup à se convaincre que la chose n'est pas aussi terrible qu'elle le paraît.

D'un autre côté, il ne faut pas non plus que le cheval soit par trop mou et sans énergie, ce qui ferait naître l'insouciance chez le cavalier. Aussi considère-t-on comme les meilleurs pour les recrues, ceux qui, très bien dressés, sont en général calmes, quoiqu'un peu vifs. Et pour mieux préparer encore ces animaux au rôle qu'on leur assigne, on les confie, pendant les quelques semaines qui précèdent l'arrivée des jeunes soldats, aux meil-

Digitized by Google

leurs cavaliers de l'escadron, qui sont chargés de les dresser tout particulièrement dans ce but.

Le cours d'équitation des recrues, qui dure six mois, peut se subdiviser comme il suit :

1° Travail en couverte et bridon;
2° — en selle et bridon;
3° — en selle et bride;
4° — en armes;
5° — en pleine campagne.

Nous allons passer rapidement en revue les exercices compris sous ces cinq titres, et essayer d'indiquer le temps que l'on consacre à chacun d'eux.

1° *Travail en couverte et bridon.* — L'enseignement des premiers principes étant d'une importance capitale, et pouvant influer sur tout le reste de l'instruction, on procède, au début, avec une circonspection extrême. On ne consacre pas moins de deux mois à l'étude de ces éléments, ne passant jamais d'une leçon à l'autre avant que l'homme ait parfaitement compris la précédente. Et l'on se garde soigneusement d'une précipitation irréfléchie, qui, de l'avis de tous, ne pourrait avoir que de mauvais résultats. A ce point de vue, le premier titre comprend plusieurs leçons distinctes.

a) On s'occupe d'abord de faire acquérir à l'homme l'*assiette* ou l'*équilibre à cheval.* Cette partie de l'instruction se donne toujours au manège, pour éviter les accidents, dans le cas où quelque jeune soldat ne pourrait venir à bout de sa monture, et en outre *pour ne pas exposer les hommes de recrue aux plaisanteries et aux observations du public.* D'ailleurs, dans les régiments qui, comme, par exemple, la plupart de ceux de la ligne, ont plusieurs manèges et souvent un par escadron, toute la série des instructions des recrues (sauf, bien entendu, celle du titre 5°) se donnent au manège; mais là où, comme dans les grandes villes, le nombre des manèges est insuffisant, il faut bien, bon gré, mal gré, que la plupart des exercices se fassent au dehors (1).

(1) Il n'est peut être pas hors de propos de faire remarquer combien

Digitized by Google

Habituellement, on fait marcher en tête de la reprise un ancien soldat monté sur un bon cheval. Tout d'abord on n'insiste pas sur la régularité de la position, on ne soutient pas trop longtemps les allures, et l'on fait des arrêts fréquents, pendant lesquels on donne aux recrues les explications nécessaires, de façon à leur indiquer peu à peu toutes les règles concernant la « position du cavalier à cheval. » Quant aux distances, on ne les observe qu'autant qu'il le faut pour éviter un trop grand désordre dans la colonne.

Une fois que le soldat est arrivé à posséder une certaine assiette, on commence à lui faire connaître les principes de l'emploi des jambes, et du mouvement à faire pour se servir de l'éperon. Lorsque enfin tout cela est bien compris et exécuté au pas, on passe au trot. Celui-ci, toutefois, ne doit pas être soutenu trop longtemps, et les arrêts sont ici encore plus nécessaires pour donner aux hommes le temps de se remettre.

Pendant ces exercices, on s'attache à faire garder les rênes aussi allongées que possible, pour empêcher les recrues de prendre l'habitude de s'appuyer dessus. On leur permet pourtant non seulement de les tenir des deux mains, mais aussi de les réunir alternativement dans la main droite ou dans la main gauche. Dans les premières séances, on se contente de marcher autour du manège sans entrer dans les coins; puis, quand on s'aperçoit que les hommes commencent à prendre l'habitude d'incliner, dans les tournants, le corps vers l'intérieur du manège, alors, pour développer encore davantage en eux cette pratique de plier les mouvements de leur corps à ceux du cheval, on les fait trotter en cercle, en changeant de main le plus souvent possible, c'est-à-dire en décrivant le chiffre ∞. En cas de

les régiments prussiens sont richement outillés à ce point de vue : *un manège par escadron !* Quand il est en d'autres pays tant de garnisons qui n'ont pas toujours un manège par régiment. Le soin aussi qu'on prend d'épargner aux recrues *les railleries du public* doit être signalé, comme étant à la fois la preuve et peut-être une des causes, de *cet extrême respect de l'uniforme*, si profondément enraciné dans tous les rangs de l'armée et de la société allemande (N. du Trad.).

Digitized by Google

désobéissance du cheval, on permet au cavalier de se servir de la cravache.

Lorsque le lieutenant donne lui-même la leçon aux recrues, on place habituellement aux quatre coins du manège le sous-officier instructeur du groupe, son adjoint et un ou deux *gefreite*. Ces divers gradés n'interviennent pas pour donner l'instruction, mais ils suivent de l'œil la reprise, répètent à voix basse aux hommes qui passent devant eux les observations faites par l'officier, ou rectifient les irrégularités de détail.

Il est expressément défendu à tout instructeur d'avoir entre les mains une cravache ou fouet quelconque; autrement il pourrait arriver facilement que, dans un mouvement d'impatience il se laissât aller à exciter les chevaux inutilement, et même s'emportât parfois jusqu'à frapper.

b) Viennent ensuite des leçons consacrées *à donner aux hommes une position régulière à cheval et à leur faire connaitre l'usage des jambes*, choses auxquelles on attache une grande importance. Les exercices pratiques sont toujours accompagnés d'explications orales, dans lesquelles on s'applique surtout à faire bien comprendre aux hommes l'emploi qu'ils doivent faire du poids de leur propre corps, en même temps qu'ils agissent avec les rênes et les jambes; car c'est là, ordinairement, ce que les recrues parviennent le plus difficilement à saisir. On leur montre aussi à se servir de l'éperon, à exécuter les changements de direction par l'action d'une seule jambe, à se renverser en arrière et à rassembler le cheval au trot, cette allure étant toujours de plus en plus accélérée.

Dans ces exercices, comme du reste dans tous les autres, il est un principe dont on ne se départit jamais : « *Modifier à chaque séance l'ordre dans lequel on fait se succéder les différents mouvements.* » Sans cette précaution, les chevaux prendraient si bien l'habitude de faire tel mouvement à la suite de tel autre, qu'ils finiraient par exécuter d'eux-mêmes les commandements, sans que le cavalier y fût pour rien. Le lieutenant instructeur est entièrement responsable sous ce rapport, et doit veiller à ce que les sous-officiers se conforment à cette règle, d'autant plus importante ici que les chevaux affectés aux recrues étant les plus

Digitized by Google

calmes et les mieux dressés, sont, plus que d'autres, enclins à exécuter les commandements indépendamment de l'action du cavalier.

Enfin, pour épargner aux instructeurs la nécessité d'entrer, pendant les séances de manège, dans de longues explications orales qui détourneraient leur attention, l'instruction théorique est conduite parallèlement aux exercices pratiques et les précède toujours, de façon à ce que les hommes connaissent et comprennent toutes les expressions techniques dont on peut avoir à faire usage en leur donnant la leçon.

c) *Les changements de direction, les voltes et les mouvements d'appuyer latéralement.* — Les recrues ont déjà acquis une assiette suffisante pour qu'on puisse maintenant les faire sortir du manège et continuer leur éducation au dehors. Toutefois, lorsque le régiment possède des manèges en quantité suffisante, c'est toujours entre leurs murs que se donne l'instruction. Les exercices sont précédés d'explications théoriques dans lesquelles on fait comprendre aux hommes que, pour l'exécution de tous ces mouvements, il est essentiel que le cavalier sache déplacer convenablement le poids de son corps dans un sens ou dans l'autre. On fait faire les voltes, autant que possible, homme par homme, parce qu'on a remarqué que les chevaux, marchant en reprise, font trop souvent des voltes sans que leur cavalier les y détermine.

Une fois les hommes bien confirmés dans ces principes, il est temps de passer à l'*équitation en ordre dispersé*; dans cet exercice les cavaliers parcourent le manège en tous sens, chacun allant où il veut, mais conservant l'allure indiquée par l'instructeur. Dans les rencontres on se laisse réciproquement à gauche. Voici, du reste, la progression suivie. On commence par faire sortir successivement de la reprise des groupes de deux cavaliers, dont chacun exécute pour son compte quelques mouvements individuels. Plus tard, quand les hommes ont acquis une certaine habitude de diriger leur monture, le même exercice est répété par tous à la fois. Quand il a lieu sur le terrain de manœuvre, le lieutenant instructeur détermine les limites que l'on ne doit pas dépasser. Lorsque cet officier veut ensuite rassem-

Digitized by Google

bler la reprise, il se place à quelques pas du point où doit venir se former l'un ou l'autre flanc, et indique en même temps la direction du front. Alors, au commandement ou à la sonnerie du ralliement, les hommes se réunissent à l'allure indiquée. Dans les manœuvres d'escadron, ces ralliements se font toujours au galop de charge.

Ces exercices individuels sont considérés comme le meilleur moyen d'amener les hommes à manier leurs chevaux avec dextérité et à faire un judicieux emploi des aides, en obligeant les animaux à exécuter des voltes et des changements de direction dans tous les sens possibles. Dans le même but, on fait faire des demi-voltes et décrire au commandement différentes figures telles qu'un 8 de chiffre, etc. Mais on s'attache avant tout à ce que chaque homme passe par tous ces mouvements isolément et pour son compte, de manière à empêcher les chevaux d'agir par imitation en se bornant à se suivre les uns les autres, sans que leurs cavaliers prennent la peine de les diriger. Si, par exemple, la leçon se donne sur le terrain de manœuvres et en reprise, on commandera : « les numéros impairs, volte à droite, » ou « les numéros pairs, volte à gauche », ou l'on fera faire simultanément des voltes dans les sens opposés ; en un mot, on ne néglige aucun moyen pour arriver à ce que les chevaux soient réellement conduits par les hommes et ne contractent pas la détestable habitude de suivre partout leurs camarades, souvent en dépit des efforts du cavalier.

En même temps on apprend aux hommes à faire appuyer leurs chevaux à droite ou à gauche, soit le long de la barrière, soit à l'intérieur même du manège ; mouvement qui s'exécute d'abord individuellement, puis par toute la reprise à la fois, les chevaux tournant la tête vers la barrière et marchant de côté, en gardant entre eux les mêmes distances que dans le travail sur la piste.

d) Galop et saut de la barrière. — D'après les règlements, le trot de manœuvre doit être de 300 et le galop de 500 pas à la minute. Mais dans les exercices et surtout au manège, il est difficile de pousser cette dernière allure jusqu'à une telle vitesse, et par suite on se contente le plus souvent du galop moyen ou

Digitized by Google

de manège, remettant à plus tard la pratique du galop réel de manœuvre.

Avec l'enseignement du galop commencent, pour les recrues, les exercices du saut. On place d'abord la barrière simplement sur le sol et on y fait passer les cavaliers successivement au pas, au trop et au galop. Puis, quand les chevaux passent par-dessus sans difficulté, on la relève à un demi-pied de terre et on la franchit de nouveau à toutes les allures, en s'attachant particulièrement à ce que les hommes ne donnent pas d'à-coup de bride, conservent bien leur assiette et laissent l'animal sauter librement et comme il le veut. Le rôle du cavalier doit consister uniquement à forcer sa monture d'aborder franchement l'obstacle, et de garder après le saut la même allure qu'avant. Quand ce nouvel exercice est bien exécuté, on élève encore la barrière d'un demi-pied, et ainsi de suite jusqu'à lui donner la hauteur réglementaire.

Dans la cavalerie prussienne, l'obstacle normal que le soldat doit franchir en armes et paquetage complet est représenté par une barrière de 3 pieds ($0^m,91$) de haut, ou par un fossé de 6 à 8 pieds de large ($1^m,80$ à $2^m,45$). Pour déshabituer chevaux et cavaliers de raser les murs en arrivant à l'obstacle, on préfère souvent disposer la barrière au milieu même du manège. Enfin les *Springgärten* dont nous avons parlé plus haut sont surtout utilisés pour cet objet. *Le saut de la barrière est répété tous les jours*, si bien que cet exercice devient promptement familier aux hommes et aux chevaux.

2° *Travail en selle et bridon.* — Quand le cavalier est arrivé à se tenir solidement à cheval en couverte, et à conserver à toutes les allures une bonne assiette et une position régulière, on passe à l'équitation en selle et bridon, à laquelle on consacre environ un mois. Au début, on fait monter les recrues sans étriers, pour les empêcher de contracter la mauvaise habitude de prendre dessus un point d'appui exagéré, oubliant qu'ils ne doivent servir qu'à donner à l'homme plus de facilité pour se mettre en selle et pour conserver son équilibre aux allures vives. On repasse dans ces conditions par tous les exercices exécutés en couverte ; puis au bout de quelque temps on com-

Digitized by Google

mence à prendre les étriers au trot et au galop, ces allures n'étant d'abord soutenues que pendant le moins de temps possible; et enfin, quand les recrues ont acquis une certaine habitude de la selle, on arrive à l'usage permanent des étriers.

La longueur normale à laquelle ceux-ci doivent être portés est déterminée par les règlements; mais, pour les y amener, on ne procède pas dans tous les corps de la même façon. Certains officiers trouvent qu'il est préférable d'exagérer tout d'abord cette longueur, pour y revenir ensuite peu à peu, à mesure que le soldat s'habitue à l'usage de l'étrier. D'autres, au contraire. les font porter très courts au début et les allongent ensuite graduellement, parce que, disent-ils, en procédant ainsi, on arrive à faire de suite comprendre à l'homme l'usage de l'étrier et on l'habitue à en conserver toujours le contact. Je dois dire toutefois que l'avis le plus général est de faire mettre toujours les étriers à la longueur normale, attendu que, dans la plupart des cas, ils paraîtront encore trop longs au cavalier qui s'en sert pour la première fois. Ordinairement on exige qu'à toutes les allures, le pied reste légèrement en contact avec l'étrier, et on s'attache particulièrement à empêcher les hommes de le roidir, ce qui n'aurait d'autre résultat que d'amener à chaque pas un choc de l'étrier contre la semelle de la botte.

Lorsque les hommes sont arrivés à se servir correctement de leurs étriers, on juge utile, dans certains régiments, de leur apprendre à trotter à l'anglaise. C'est du reste l'exception, et les règlements sont muets à ce sujet. On admet qu'en principe le trot à l'anglaise soulage le cheval, mais seulement si le cavalier conserve une tenue très correcte. Or, comme il est impossible d'espérer faire acquérir une habileté suffisante à la masse des soldats, il en résulterait que pour la troupe, le trot à l'anglaise serait plus nuisible qu'utile. Néanmoins il m'est arrivé de voir des régiments entiers en faire usage non seulement dans les marches, mais dans les manœuvres, pour exécuter au trot des mouvements d'une durée un peu longue, parce que les chefs de corps trouvaient que cette allure ménage beaucoup l'épine dorsale des chevaux et rend les réactions beaucoup moins sensibles pour les hommes.

Digitized by Google

Le travail en selle et bridon comprend aussi l'exécution des *voltes* et des changements de direction au *galop*, ainsi que les exercices à l'allure du galop allongé (500 pas à la minute). On trouve utile de conduire pour cela les hommes sur le terrain de manœuvres, et de leur faire exécuter simultanément des courses individuelles et entièrement à volonté sur un très grand espace. On voit ainsi d'un coup d'œil quels cavaliers sont ou ne sont pas maîtres de leurs chevaux. C'est en outre un excellent moyen d'apprendre aux hommes à gouverner leur monture, et de développer chez eux la faculté de se mouvoir d'une façon indépendante. Mais il faut que ces exercices soient longtemps continués pour conduire au résultat qu'on veut atteindre.

3° *Le travail en selle et en bride*, mais sans armes, dure environ deux semaines. Avant que les hommes ne se servent de la bride, on commence par leur en expliquer théoriquement l'usage et leur faire comprendre en quoi elle diffère du bridon. Ces indications sont complétées pratiquement par la démonstration, donnée sur le cheval de bois, de la manière dont on doit tenir les rênes et la main de la bride. Puis on fait monter les hommes sur des chevaux bridés, mais qu'ils dirigent d'abord en se servant du filet seulement, pour n'arriver que graduellement à l'usage de la bride. Lorsque, enfin, ils sont familiarisés avec ce nouveau mode de conduite, on reprend les courses à volonté dont nous avons parlé plus haut, tout en répétant aux cavaliers que moins est visible l'action de la main sur les rênes et mieux cela vaut. On pensait jadis que, pour être vraiment maître de sa monture, il était indispensable de tenir les rênes courtes et l'animal parfaitement rassemblé. Mais aujourd'hui les idées à ce sujet se sont complètement modifiées, et l'on exige que le cheval soit laissé libre, les rênes longues, avec un léger appui de la main.

Si, pendant les exercices, l'on remarque un cavalier ayant les rênes trop courtes ou trop longues, on ne lui donne jamais l'ordre particulier d'allonger ou de raccourcir la rêne droite ou gauche, etc., on commande simplement à toute la reprise : « Ajustez vos rênes ! » afin que chacun s'habitue ainsi à prendre de lui-même la longueur voulue. Et l'on profite de l'occa-

Digitized by Google

sion pour leur montrer à tous la manière d'exécuter cette opération sans blesser ses voisins, lorsque l'on est en armes, chose particulièrement difficile pour les uhlans, à cause de leurs lances.

4° *Equitation en armes.* — Cette série d'exercices s'ouvre, comme la précédente, par des explications théoriques accompagnées de démonstrations pratiques sur le cheval de bois. On fait voir à l'homme de recrue comment, étant à cheval, il doit tirer, tenir et remettre le sabre, la lance, le fusil et le pistolet, de façon à ne pas gêner ni blesser ses camarades. Un soldat ne doit pas monter à cheval en armes avant que le maniement de celles-ci ne lui soit devenu très familier. Aussi ce maniement, exécuté à pied, fait-il partie des exercices de la 3e série ; les hommes apprennent à porter sur différents objets des coups d'estoc et de taille, à exécuter les parades, etc. Et l'on s'efforce, tout en développant ainsi leur force et leur adresse, d'habituer les soldats à frapper de telle sorte que la réaction ne se communique jamais à la partie inférieure de leur corps et que la main gauche reste, autant que possible, immobile. Les coups doivent être portés avec vigueur et précision, mais de façon à inquiéter le cheval le moins qu'on le peut. C'est seulement lorsque tous ces mouvements ont été exécutés à pied d'une manière convenable, qu'on passe à l'équitation en armes et qu'on apprend aux recrues à sabrer et pointer à toutes les allures sur divers objets plantés ou couchés sur le sol.

En même temps, on exerce les cavaliers à faire le tour de l'ennemi qu'ils veulent atteindre, en décrivant autour de lui une volte du plus petit diamètre possible, tout en le frappant sans relâche. Cet exercice, ne s'exécute qu'au pas ou au trot, parce que, pour galoper sur un aussi petit cercle, il faudrait un cavalier d'une dextérité extraordinaire, et même il y aurait chance d'accident pour le cheval.

Le travail à cheval en armes dure environ six semaines, après quoi l'on passe aux exercices qui doivent constituer pour les recrues la préparation directe aux manœuvres d'escadron.

5° *Travail en pleine campagne ou au grand champ de ma-*

Digitized by Google

nœuvres. — Dans cette série d'exercices, on s'occupe exclusivement d'apprendre à l'homme et au cheval tout ce qu'il leur est indispensable de savoir pour aborder l'école d'escadron : s'aligner, marcher en bataille au galop allongé et au galop de charge, franchir les divers obstacles que peut présenter le terrain, etc. Tous ces mouvements, qui se font d'abord sans armes, puis en armes, et enfin en paquetage complet, s'exécutent en prenant une formation assez voisine de l'ordre normal à files serrées ; les cavaliers, placés sur un rang, gardent entre eux un intervalle d'une longueur de cheval, qu'ils resserrent ensuite peu à peu à mesure des progrès de l'instruction.

Comme ces différents exercices sont tous plus ou moins fatigants, tant pour l'homme que pour l'animal, il est indispensable que l'un et l'autre y soient graduellement entraînés : aussi cette 5e série est-elle l'objet d'une attention toute particulière, et l'on s'efforce de la prolonger autant que possible.

Nul homme de recrue ne peut être admis à l'école d'escadron s'il n'est en état de manier parfaitement son cheval, de franchir aisément tous les obstacles et de régler son allure sur celle de l'ensemble. Il faut qu'il soit assez complètement rompu aux allures vives, pour ne jamais plus éprouver cette sorte d'émotion involontaire que ressentent toujours les novices en pareille circonstance. Une course rapide lui doit être chose tellement habituelle, qu'elle ne lui fasse rien perdre de son sang-froid et le laisse toujours assez maître de lui-même pour observer jusque dans ses moindres détails le pays environnant. Tant qu'il n'en est pas là, un soldat est incapable de gouverner son cheval ; il ne peut avoir l'oreille aux commandements de son chef, ni l'œil aux accidents du terrain qu'il parcourt ; il est fort exposé à se rompre le cou et constitue même une cause de danger pour ses camarades de l'escadron.

Jusqu'à quel point ces résultats sont-ils réalisés dans la pratique, c'est ce dont il est assez difficile de juger ; tout ce que je puis dire c'est que les officiers de cavalerie sont unanimes, sur la nécessité de les obtenir. De ce que j'ai vu par moi-même, il me faut conclure que l'instruction tend essentiellement à développer à l'extrême, chez les hommes comme chez les chevaux, *la viva-*

Digitized by Google

cité et les qualités de résistance à la fatigue. Telle est, au reste, la manière de voir de tous les officiers de cavalerie allemands. Lorsque nous parlerons des exercices de printemps, je reviendrai sur cette question, et c'est seulement alors que l'on comprendra jusqu'à quel point l'homme de recrue doit être rompu à l'équitation, pour être en état de prendre part aux manœuvres d'escadron telles qu'elles se font dans la cavalerie prussienne.

L'enseignement du galop de manœuvre (500 pas à la minute) et du galop de charge est gradué d'une façon remarquable et, à ce qu'il semble, très rationnelle. Aussi j'en crois devoir parler ici avec quelque détail.

Comme il serait, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, impossible aux instructeurs de surveiller chaque recrue en particulier, ces exercices sont exécutés conjointement avec d'anciens soldats. Chacun de ceux-ci est adjoint à un homme de recrue, qu'il accompagne botte à botte, en lui donnant toutes les indications nécessaires. Sur le champ de manœuvre sont plantés trois piquets ; le second à 300 pas du premier, et le troisième à 200 pas du second, ce qui détermine une ligne droite de 500 pas de longueur.

Habituellement, on conduit sur le terrain une reprise de 20 à 24 chevaux, composée pour moitié d'anciens et de jeunes soldats. Tout d'abord les recrues seules travaillent, et font le tour du grand carré en gardant, d'un homme à l'autre, une distance de deux longueurs, jusqu'à ce que chevaux et cavaliers soient à un certain degré entraînés aux allures vives. Quand celles-ci paraissent assez bien réglées, les anciens soldats se joignent à leurs camarades.

Le carré se trouve disposé de telle sorte qu'un de ses angles coïncide avec le piquet n° 1, et que l'un de ses côtés forme le prolongement de la ligne droite dont nous avons indiqué le tracé. Les cavaliers, disposés par couples formés d'une recrue et d'un ancien soldat, commencent par faire le tour du carré au galop allongé jusqu'à ce que leurs chevaux soient calmés et marchent bien à la même hauteur. Alors on donne l'ordre à un couple de partir au galop. En arrivant au poteau n° 1, il aban-

Digitized by Google

donne le carré et suit directement la ligne droite, dont le piquetage permet à l'instructeur de vérifier, montre en main, de combien l'allure diffère du galop réglementaire. Aussitôt que les deux cavaliers ont atteint le piquet n° 3, il font demi-tour et reviennent au pas vers le carré. Le deuxième couple ne part au galop que lorsque le premier est passé au pas, etc. On agit ainsi pour que chaque cheval prenne bien l'allure voulue de lui-même, et non par imitation, en se laissant entraîner à la remorque des autres. En même temps, l'homme de recrue se trouve avoir la possibilité de conduire réellement son cheval et de le maintenir au galop à la vitesse indiquée. Il va de soi qu'on n'exige pas des hommes qu'ils atteignent du premier coup la vitesse normale, mais bien qu'ils y arrivent par degrés. Le même exercice est repris ensuite par toute la reprise à la fois, les couples se suivant à une distance déterminée. Les anciens soldats, qui sont naturellement choisis parmi les meilleurs cavaliers, s'efforcent d'entraîner graduellement les hommes de recrue jusqu'à l'allure réglementaire, et chemin faisant, redressent les erreurs qu'ils peuvent commettre.

Quand on est parvenu ainsi à bien régler le galop, ce qui demande environ deux semaines, on passe à l'allure de la charge, à laquelle on arrive par une gradation tout aussi soigneusement ménagée. Ici encore un couple prend le galop, parcourt à cette allure la distance du piquet n° 1 au piquet n° 2, et au galop de charge les 200 autres pas jusqu'au piquet n° 3. Il revient alors sur ses pas au galop ou au trot, suivant l'état de fatigue du cheval, et retourne au carré. Le couple suivant fait de même, etc. Ensuite on arrive à mettre le cheval au galop dans le carré même ; on parcourt à l'allure de la charge les 300 pas du n° 1 au n° 2, plus tard la ligne entière de 500 pas, et, plus tard encore, 600 pas complets (1). Les mêmes mouvements sont ensuite exécutés par toute la reprise à la fois, en conservant toujours entre les couples des distances assez grandes pour que les chevaux ne puissent s'exciter les uns les autres ;

(1) C'est-à-dire la distance qu'on doit parcourir en une minute.

Digitized by Google

ce qui pourrait facilement arriver, le galop de charge étant une allure qu'on ne cherche jamais à régler, mais dans laquelle on s'efforce, au contraire, de faire déployer à chaque animal toute la vitesse dont il est susceptible.

Voici, du reste, quelle est à peu près la progression suivie dans ces divers exercices :

Pour le galop : 1° On marche d'abord à cette allure en tenant les rênes du filet dans les deux mains ;

2° En tenant les rênes de bride dans une seule main ;

3° Par couples formés d'un ancien soldat et d'une recrue, les deux cavaliers botte à botte ;

4° Même exercice avec le sabre à la main ;

5° *Id.* par quelques couples formés sur un rang ;

6° Répétition des exercices précédents par les recrues seules, sans adjonction d'anciens soldats ;

7° Les recrues sont formées sur deux rangs placés à distance entière de peloton l'un de l'autre ;

8° Les recrues forment un peloton à deux rangs serrés et ont le sabre à la main. Ce dernier exercice doit être prolongé le plus possible.

Pour la charge : Après l'exécution des exercices en compagnie d'anciens soldats, on les fait répéter aux recrues seules dans l'ordre suivant :

1° Charger individuellement sans mettre le sabre à la main.

2° *Id.* avec l'arme à l'épaule ;

3° *Id.* en tenant l'arme à la position de l'attaque;

4° Formés sur un rang, passer du galop à l'allure de la charge;

5° *Id.*, partir de pied ferme au galop de charge;

6° Formés en peloton à rangs serrés, passer du galop à l'allure de la charge;

7° Charger individuellement en pointant et sabrant autour de soi;

8° *Id.*, en dirigeant ses coups sur différents objets, debout ou couchés sur le sol.

Cette série d'exercices dure environ un mois, après quoi les

Digitized by Google

recrues ont terminé leur cours d'instruction et sont admises dans les rangs de l'escadron.

Voici maintenant comment est réglé l'emploi du temps pour les recrues pendant le cours de la *période* que nous venons de décrire.

Tous les jours : équitation pendant une heure à une heure et demie; manœuvre à pied pendant une heure à une heure et demie; voltige ou gymnastique pendant une heure et demie ou une heure; exercices sur la manière de seller et paqueter pendant une heure à une heure et demie; instruction théorique (1) pendant une heure. Les recrues prennent part, absolument comme les autres soldats, à tout le service d'écurie; mais ils ne concourent pour le service de garde qu'après leur admission dans les rangs de l'escadron.

Comme nous l'avons dit, la cavalerie ne reçoit pas toutes ses recrues en une seule fois. Les volontaires arrivent au 1er octobre, et les hommes du contingent seulement à la fin de ce mois ou au commencement de novembre. Cette circonstance oblige parfois à faire durer jusqu'au 1er mai le cours d'instruction des recrues, qui, dans ce cas, exécutent leur dernière série d'exercices en même temps que les anciens soldats; car ceux-ci, avant le commencement des manœuvres proprement dites, repassent également chaque année par cette partie de l'instruction individuelle.

Je vais enfin donner ici, comme exemple, quelques renseignements sur la façon dont a été conduite l'instruction des recrues dans un des régiments de la garde pendant l'hiver de 1875 à 1876.

En novembre. Les recrues avaient tous les jours pendant une heure, sur la place d'exercices, séance d'équitation en couverte et bridon avec saut de la barrière. Tous les jours également, pendant une heure et demie, exercice à pied, sans armes (principes élémentaires, marche). Une heure par jour environ de

(1) Nous avons dit en parlant de l'infanterie ce qu'il faut entendre par *instruction théorique*.

Digitized by Google

gymnastique et voltige; une heure également d'instruction théorique, cinq fois par semaine, dans la soirée. Cette instruction était donnée par les sous-officiers, sous la surveillance directe de l'officier chargé des recrues.

En décembre. Mêmes exercices avec cette différence qu'à partir du 10, l'instruction à pied eut lieu en casque et sabre, et qu'à la même époque commença le travail à cheval, en selle et bridon.

En janvier. Continuation; mais, à dater du 10, on prit la carabine pour l'exercice à pied, et l'on entama le tir à la cible; en même temps, les hommes passèrent à l'équitation en casque et en bride. Le 1er de ce mois commença aussi l'instruction sur la manière de seller, charger, paqueter, etc.

En février. On prit le sabre à cheval à partir du 10, et les recrues furent exercées à sabrer. Parfois la leçon se donnait à pied, en prenant la position de l'homme à cheval (1). Le 15 février commencèrent les manœuvres d'escadron à pied.

En mars. Les exercices à cheval furent poussés plus vigoureusement à partir du 10, et les hommes montèrent avec l'armement et l'équipement complet de campagne.

En avril. Tout en continuant les mêmes exercices, on commença dès le 1er du mois le travail individuel à cheval à toutes les allures. Charges en fourrageurs. Escrime à cheval.

Vers le 1er mai, enfin, les recrues furent définitivement admises à l'école d'escadron.

B. *Exercice des anciens soldats.*

Examinons maintenant comment sont occupés les *anciens soldats* pendant cette période consacrée à l'instruction des *recrues.*

Il faut remarquer d'abord que ces anciens soldats, n'étant pas tous de la même force en équitation, sont, à ce point de

(1) C'est-à-dire sans doute, comme cela se pratique en France, les jambes écartées et la main gauche à la position de la main de la bride (N. du Trad.).

Digitized by Google

vue, divisés en deux classes. Les meilleurs cavaliers de l'escadron, auxquels le dressage des chevaux de remonte est en outre familier, constituent la deuxième classe (1). La première comprend tous les autres soldats, à l'exception des recrues, qui ne sont réparties entre les deux classes qu'après leur admission à l'école d'escadron. De plus, comme l'effectif de ces classes est trop considérable pour qu'elles puissent ne former qu'une seule *reprise* de manège, chacune d'elles se subdivise à son tour en groupes de 10 à 15 hommes, toujours d'après la force en *équitation* et en tenant compte des nuances.

Cette répartition en classes et groupes ou reprises servant de base à toute l'organisation du cours annuel d'instruction, je crois nécessaire d'indiquer ici même comment elle se fait, tant pour les hommes que pour les chevaux.

Outre les deux classes dont nous venons de parler, on en distingue encore une troisième qui, toutefois, ne porte pas officiellement cette dénomination. Elle se compose des cavaliers les meilleurs et les plus expérimentés de la deuxième classe, qui sont en état non seulement de conduire théoriquement et pratiquement le dressage d'un cheval de remonte, mais encore de remédier aux défauts d'une éducation vicieuse, et surtout d'instruire les autres et principalement les recrues. On voit donc que cette catégorie ne doit comprendre que les officiers et un certain nombre d'anciens sous-officiers, entièrement aptes à servir d'instructeurs tant aux recrues qu'aux anciens soldats.

En résumé, l'escadron peut se diviser en trois groupes principaux :

1° Les recrues (35 à 45 hommes), formant trois ou quatre reprises ;

2° La première classe d'équitation (40 à 50 hommes), divisés ordinairement en trois reprises ;

(1) Ainsi, contrairement à ce qui a lieu le plus souvent, c'est la 2e classe qui se trouve être la classe d'élite. Il est essentiel de ne pas perdre de vue ce détail, si l'on ne veut pas s'embrouiller dans ce qui va suivre (N. du Trad.).

Digitized by Google

3° La deuxième classe d'équitation (40 à 45 hommes), formant également trois reprises.

De sorte qu'en admettant pour l'escadron, comme effectif moyen du pied de paix, le chiffre de 135 chevaux (1), les reprises se répartiraient ainsi :

1° Jeune remonte	13 chevaux.	
2° Ancienne remonte (1re reprise de la 2e classe)	13	—
3° 2e reprise de la 2e classe	15	—
4° 3e — 2e classe	15	—
5° 1re — 1re —	12	—
6° 2e — 1re —	12	—
7° 3e — 1re —	11	—
8° 1re — des recrues	10	—
9° 2e — —	10	—
10° 3e — —	10	—
11° 4e — —	10	—
12° Reprise des trompettes	4	—
Total : 12 reprises et 135 chevaux.		

Cette répartition ne subsiste que jusqu'à la fin d'avril; aussitôt que commencent les manœuvres, toute l'instruction se règle sur la division tactique de l'escadron par peloton.

Voici maintenant comment, d'après leur qualité, les chevaux sont distribués entre les diverses catégories indiquées ci-dessus :

On donne aux recrues les chevaux les meilleurs et les plus tranquilles; les autres bons chevaux, ainsi que ceux de remonte, anciens et nouveaux, sont confiés aux cavaliers de la seconde classe; tout le reste constitue le lot de la première.

Comme la seconde classe comprend rarement plus de 45 hommes, dont il faut encore détacher 6 à 8 pour l'instruction des recrues, et comme les chevaux qui lui sont affectés sont au nombre d'environ 56, parmi lesquels ceux de remonte, qui doivent être montés tous les jours, il en résulte que les soldats qui font partie de la première section de cette classe, c'est-à-dire les

(1) C'est le nombre réglementaire de chevaux *de selle*.

Digitized by Google

meilleurs cavaliers de l'escadron, sont obligés de monter à cheval deux fois par jour, tandis que les autres n'y montent qu'une fois.

C'est, du reste, à cette première section de la deuxième classe que l'on confie les chevaux difficiles ou détraqués, pour les dresser ou les remettre.

La deuxième section de la deuxième classe constitue ce qu'on appelle la section modèle (*musterabtheilung*) de l'escadron.

Et, enfin, dans la troisième section sont classés les bons cavaliers, soldats de deux ans pour la plupart, et promettant de devenir par la suite aptes au dressage des chevaux de remonte.

Il ressort de tout ceci que, pour juger de la valeur d'un escadron sous le rapport de l'équitation, c'est sur les cavaliers de la première classe qu'il faut uniquement porter son attention (1). Meilleurs ils sont, meilleur est l'escadron, et inversement.

Il est de règle que les chevaux en dressage soient montés tous les jours, tandis que les autres ne le sont que cinq fois par semaine. Pendant les six mois que dure la période des recrues, les cavaliers de chacune des classes suivent un cours d'instruction spécial, dont le programme est déterminé, mois par mois, par les commandants de régiment et d'escadron.

Voici quel est le plan le plus habituellement suivi dans la succession des exercices :

Cours de la première classe d'équitation.

1° Du commencement de novembre au 10 janvier, travail en selle et bridon, cinq fois par semaine. Tenue en casquette. Saut de la barrière.

2° Du 10 janvier au 10 février, travail en bride. Saut de la barrière. Tenue en casque.

(1) Car ils représentent, en quelque sorte, la *force moyenne* de l'ensemble.

Digitized by Google

3° Du 10 février au 10 mars, équitation en armes avec exercice du sabre, en frappant sur des objets réels.

4° Du 10 mars au 1er mai on prend, outre le sabre, la carabine; l'équitation est poussée activement et se fait en équipement et paquetage de guerre complets.

Cours de la deuxième classe d'équitation.

Il est en tout semblable au précédent, avec cette seule différence que le travail en bride commence ordinairement un peu plus tôt. Il comporte également cinq séances par semaine.

En outre, pendant ces six mois, les soldats des deux classes prennent part, les uns comme les autres, aux exercices suivants :

1° *Instruction à pied* deux fois par semaine. Exercices individuels jusqu'au 15 février, les soldats les plus maladroits étant instruits en même temps que les recrues; ensuite tous les anciens soldats réunis forment un escadron de manœuvre que l'on exerce deux fois par semaine.

2° *Gymnastique et voltige.* Les séances ont également lieu deux fois par semaine. L'enseignement de la gymnastique est en tout semblable à celui qui se pratique dans l'infanterie; il se subdivise de même et se donne dans le même ordre et en suivant la même progression. Tout ce que nous avons dit à ce sujet au chapitre de l'infanterie est donc applicable ici et nous n'y reviendrons pas. La seule différence est que, dans la cavalerie, l'escrime constitue une branche spéciale de l'enseignement. Par contre, la gymnastique des cavaliers comprend aussi la voltige, qui n'en est qu'une forme particulière.

Les régiments de cavalerie, comme ceux d'infanterie, envoient chaque année des lieutenants à l'Institut central de gymnastique à Berlin (1). Rentrés à leur corps, ceux-ci transmettent les con-

(1) Voir pour plus amples détails sur cet établissement ce que nous en avons dit en parlant de l'infanterie.

Digitized by Google

naissances qu'ils ont acquises aux hommes les plus aptes du régiment, lesquels, à leur tour, donnent l'instruction dans les escadrons et préparent de futurs instructeurs. On exige de tous les lieutenants qu'ils sachent non seulement expliquer théoriquement, mais encore pratiquement exécuter tout ce qui est prescrit par les règlements.

La répartition des hommes en trois classes de gymnastique se fait comme dans l'infanterie et d'après les mêmes principes. Chacune de ces classes a son cours particulier. Dans la troisième on s'occupe surtout des exercices préparatoires aux diverses espèces de mouvements; dans la deuxième, on exécute les mouvements eux-mêmes, ainsi que le travail aux machines, en même temps qu'on exige une grande précision dans les assouplissements. Les hommes de la première classe enfin font surtout de la voltige. Les meilleurs soldats de cette classe sont confiés à un officier sortant de l'Institut central de gymnastique, qui leur donne l'instruction théorique et pratique nécessaire pour les préparer aux fonctions d'instructeur.

Les hommes de recrue ne sont habituellement répartis entre ces trois classes que lorsqu'ils sont admis à l'escadron, et par suite, jusqu'à ce moment, c'est-à-dire pendant tout l'hiver, ils constituent pour la gymnastique une classe spéciale, dite des *recrues*.

Les exercices de voltige se font d'abord sur le cheval de bois, puis on les repète, autant que possible, sur un cheval vivant maintenu immobile, et enfin au galop. Une fois les hommes suffisamment assouplis, on passe, si on le peut, à quelques exercices exécutés avec l'équipement de campagne, sur le cheval de bois garni d'une selle complètement paquetée. Les hommes les plus alertes font même, dans ces conditions, de la voltige sur l'animal vivant.

3° L'*escrime* comprend tous les exercices que comporte le maniement de l'arme blanche. La progression de cette instruction est réglée avec le plus grand soin. Chaque mouvement est d'abord appris à pied, puis répété sur le cheval de bois et enfin à cheval. On apprend successivement aux hommes à sabrer et pointer avec le sabre et la lance, à pied et à cheval, à sabrer et

Digitized by Google

pointer de même sur des objets réels, à combattre les uns contre les autres à pied et à cheval. Enfin l'enseignement comprend encore celui de l'escrime proprement dite, au fleuret et au sabre (pointe et contre-pointe).

D'après leur force en escrime, les hommes sont répartis en deux classes, cette division ne persistant d'ailleurs que pendant les six mois qui constituent la période de l'instruction individuelle ou *des recrues*. La première classe (1) comprend tous les hommes qui se trouvent dans leur deuxième année de service, et ceux, plus anciens, qui ont encore besoin d'être confirmés dans la pratique du maniement de leurs armes. A la seconde classe appartiennent les soldats de troisième année ou plus anciens (2), les sous-officiers, la plupart des *gefreite*, et en général tous les hommes connaissant assez bien les principes et la pratique de l'escrime pour être en état de servir d'instructeurs aux autres.

Tous les lieutenants sont rigoureusement tenus de satisfaire aux exigences du programme de la seconde classe, et les commandants de régiment font tout ce qui dépend d'eux et profitent de toutes les circonstances pour mettre à l'épreuve leur savoir-faire sous ce rapport.

Voyons maintenant en quoi consistent les exercices que nous avons énumérés plus haut :

Les coups de taille ou de pointe, du sabre ou de la lance, sont enseignés d'abord à pied. Les anciens soldats se placent sur un rang à intervalles ouverts. Les recrues sont disposées de même par petits groupes de 6 au plus, et on leur donne la leçon individuellement. Les mouvements sont d'abord exécutés par temps, puis sans décomposer, et enfin en répétant le mouvement commandé plusieurs fois de suite. On s'attache strictement à ce que les leçons soient toujours graduées avec soin et ne durent jamais trop longtemps, parce qu'il y aurait plus

(1) On voit qu'ici encore, comme pour l'équitation, la 1re classe est formée des hommes les moins avancés (N. du Trad.).

(2) Nous rappelons que, sans préjudice des rengagés, il existe dans la cavalerie un très grand nombre de volontaires de quatre ans (N. du Trad.).

Digitized by Google

d'inconvénients que d'avantages à fatiguer les hommes outre mesure.

Quand tous les mouvements sont bien compris, on fait combattre, toujours à pied, deux rangs l'un contre l'autre, d'abord à action simple, c'est-à-dire les hommes d'un rang attaquant ceux de l'autre, qui se contentent de parer les coups; puis à double action, chacun attaquant et se défendant simultanément. On fait usage pour ces exercices de vieilles armes hors de service, et l'on veille soigneusement à ce que les coups de sabre soient toujours portés avec le côté tranchant de la lame.

On apprend ensuite aux hommes à pointer et sabrer sur des mannequins, et cette instruction se donne d'abord à pied et à chaque soldat individuellement. On place devant lui différents objets, et à chaque fois l'instructeur lui indique sur lequel et en quel point il doit porter des coups de taille ou de pointe. Quand les hommes ont acquis une certaine habitude de cet exercice, on le leur fait répéter en tournant autour de l'objet dans un sens ou dans l'autre. Ensuite on les fait monter successivement sur le cheval de bois, complètement sellé et paqueté, et placé de diverses façons relativement au mannequin qu'il s'agit d'atteindre, ce qui oblige nécessairement le cavalier à pointer ou sabrer dans différentes directions. Puis, quand l'adresse du cavalier est suffisamment développée, on dispose deux chevaux de bois l'un à côté de l'autre, et les soldats montés dessus luttent ensemble absolument comme ils l'ont fait à pied.

Vient enfin le maniement des armes à cheval. Les hommes sont d'abord exercés à passer à toutes les allures auprès des différents objets qu'ils auront à frapper. Ces exercices ne se font qu'au pas pendant la saison d'hiver, et c'est seulement au commencement de la période de printemps qu'on les exécute aux allures vives. Pendant l'été, on organise même des *duels à cheval*, dans lesquels deux cavaliers en paquetage complet cherchent à se frapper mutuellement; mais auparavant on a la précaution d'amener, par différents exercices préparatoires, les hommes à manier adroitement leurs chevaux. On leur fait faire beaucoup d'équitation individuelle au dehors, on leur apprend à sabrer en décrivant une volte, et enfin à se porter des coups

Digitized by Google

l'un à l'autre avec la main seule. L'instructeur veille soigneusement à ce que, dans ce dernier exercice, les cavaliers maintiennent toujours leurs montures en mouvement et ne s'arrêtent pas un seul instant. Chacun doit s'efforcer de toucher l'épaule de son adversaire, et le combat finit à la première atteinte ou même plus tôt si l'instructeur le juge convenable. La même manœuvre se répète ensuite en armes, peu fréquemment toutefois, car on juge les exercices préparatoires plus utiles que le combat lui-même, lequel peut facilement dégénérer en rixe et devenir une occasion d'accidents pour les hommes et les chevaux.

L'enseignement de l'escrime proprement dite, à l'épée ou au sabre, est dirigé par un officier sortant de l'Institut central de gymnastique. Les hommes commencent à le suivre dans la première classe, mais il ne reçoit tout son développement que dans la seconde.

4° *Paqueter et charger par alerte.* Cette instruction est donnée à tous les soldats, d'abord individuellement, puis par reprise, et enfin à tout l'escadron à la fois.

5° Il faut encore comprendre parmi les exercices de la saison d'hiver les séances d'équitation pour les officiers, qui ont lieu cinq fois par semaine et durent environ une heure.

Concurremment avec ces exercices pratiques, l'instruction théorique suit son cours régulier; elle est d'ailleurs, pour tout ce qui concerne les questions militaires d'ordre général, absolument la même que dans l'infanterie (1).

Les cours de l'école régimentaire ont aussi lieu le soir, cinq fois par semaine; l'enseignement est donné par des officiers, et parfois même par des professeurs civils; suivant ce qu'ils savent, les hommes sont divisés en deux classes. Voici d'ailleurs un aperçu des programmes.

(1) Le lecteur peut donc se porter au chapitre de l'infanterie, pour se renseigner à ce sujet.

Digitized by Google

Pour les sous-officiers.

Tous doivent connaître à fond l'exécution des quatre règles sur les nombres ordinaires et les fractions.

Le système de mesures et de poids nouvellement introduit en Allemagne doit leur être familier. Il faut aussi qu'ils soient en état de traiter brièvement et clairement, par écrit, un sujet donné dans un sens déterminé. On exige que leur écriture soit nette et lisible, et on leur impose aussi l'obligation de savoir rédiger avec clarté et en peu de mots une demande ou un ordre sous forme de lettre.

Enfin, ils doivent posséder des notions générales de géographie et d'histoire, et connaître plus particulièrement celles de l'empire allemand.

Pour les simples soldats.

Enseignement de la lecture et de l'écriture ; les hommes doivent être capables de faire un rapport écrit sur un sujet donné.

En arithmétique : les quatre règles.

L'instruction théorique porte sur le service de garde et le service en campagne, les règlements relatifs à l'équitation et les connaissances militaires générales. Les leçons ont lieu à raison de quatre par semaine, deux professées par des officiers et deux par des sous-officiers. Ceux des anciens soldats dont l'instruction est insuffisante sont réunis aux recrues.

Une fois par semaine, le maître armurier du régiment vient faire dans chaque escadron une leçon sur l'usage, le nettoyage et l'entretien des armes à feu.

Les vétérinaires donnent aussi, une fois par semaine, dans chaque escadron, quelques notions d'hippologie.

Les trompettes répètent cinq fois par semaine, sous la surveillance directe de l'adjudant du régiment.

Il est affecté par l'État une somme annuelle de 500 marks

Digitized by Google

(625 fr.) à chaque régiment, pour les frais de l'enseignement théorique et de l'école régimentaire. Cet argent est consacré à l'acquisition et à l'entretien du matériel nécessaire, et, le cas échéant, à payer les honoraires du professeur civil.

L'instruction théorique se donne d'après la même méthode que dans l'infanterie, c'est-à-dire qu'on a toujours soin de faire succéder à chaque explication donnée aux hommes, des questions posées à brûle-pourpoint, de façon à tenir leur attention constamment en éveil.

Enfin, pour permettre au lecteur de se faire une idée aussi nette que possible de la façon dont est réglé l'emploi du temps dans un régiment pendant la période que nous étudions, nous allons citer comme exemple l'ordre suivant donné par un chef de corps au moment de la reprise de l'instruction.

ORDRE DU COLONEL

A. *Instruction à cheval.* — I. *Recrues.*

Du jour de l'incorporation jusqu'au 9 décembre, équitation en couverte et bridon.

Au 1er décembre commence l'enseignement du galop et du saut de la barrière.

Du 10 décembre au 9 janvier, équitation en selle et bridon.

A dater du 10 janvier, travail en selle et bride.

A dater du 10 février, équitation en casque et sabre.

A dater du 10 mars, équitation poussée vigoureusement avec armement complet (1) et équipement de campagne.

A dater du 1er janvier commence l'instruction sur la manière de seller et charger.

(1) C'est-à-dire comprenant, outre le sabre, la carabine ou lance, etc.

Digitized by Google

II. 1re *classe d'équitation* (1).

Même progression que pour les recrues; mais les capitaines commandants sont libres de faire commencer le travail en selle dès qu'ils jugent que les hommes ont acquis en couverte une assiette suffisante.

On doit d'ailleurs exiger des hommes de cette classe autant que des cavaliers de la deuxième.

Il est recommandé d'apporter la plus grande attention à répartir les hommes entre les reprises, conformément aux qualités des chevaux.

III. 2e *classe d'équitation.*

Monter dès le début en selle et bridon.

A dater du 1er février, prendre la bride.

A dater du 1er mars, monter en casque et sabre, et surtout monter souvent les chevaux de l'*ancienne* remonte. Le dressage de cette dernière doit commencer avec les plus grandes précautions le 1er novembre.

Il faut particulièrement insister sur l'exécution complète des mouvements de côté, le trot raccourci (en cercle), la flexibilité de l'encolure, le galop rassemblé (en cercle) l'usage des rênes, la position correcte et élégante des cavaliers.

IV. *La jeune remonte.*

Le dressage sera conduit progressivement et avec une extrême attention, de façon à ne jamais entraver le développement naturel des jeunes chevaux. Vers le 15 janvier pourront commencer les mouvements de côté, et le galop à dater du 1er avril.

(1) Composée, ne l'oublions pas, des *moins bons cavaliers* de l'escadron.

Digitized by Google

B. *Instruction à pied et voltige.* — I. *Recrues.*

Tous les jours, exercice à pied.

Tous les jours, voltige.

Dans les quinze jours de leur incorporation, les hommes doivent parfaitement connaître la manière de rendre les marques extérieures de respect.

A dater du 10 décembre, exercice en sabre.

A dater du 10 janvier, exercice avec la carabine.

Le 1er février commencent les exercices du sabre, en prenant à pied la position de l'homme à cheval.

II. *Anciens soldats.*

Exercice à pied deux fois par semaine, en sabre dès le début. Insister sur l'adresse et la précision dans le maniement des armes.

Voltige deux fois par semaine, et plus souvent si c'est nécessaire.

Exercer les hommes à rendre les honneurs avec la plus grande roideur possible (*recht strammes Honneurs-machen*).

A dater du 15 février, les escadrons doivent être rangés (*rangiert*) (1) pour la manœuvre à pied, qu'ils exécutent deux fois par semaine. Les recrues n'en continuent pas moins à avoir des séances spéciales d'instruction à pied.

C. *Instruction théorique.* — I. *Recrues.*

L'instruction a lieu tous les jours. Chaque reprise est confiée

(1) C'est-à-dire que chacun, y compris les hommes de recrue, devra avoir sa place assignée dans l'escadron de manœuvre. Nous reviendrons plus loin sur cette opération, qui se renouvelle chaque année et a lieu également pour les chevaux.

Digitized by Google

à un sous-officier instruit et expérimenté, qui donne l'instruction sous la surveillance de l'officier chargé des recrues. Lors des examens ou inspections, cet officier doit interroger lui-même les hommes.

Pour le 1er avril, les recrues doivent avoir appris et savoir tout ce que comprend le *Manuel* de Mirus (1) jusqu'au service en campagne inclusivement. Les capitaines commandants règlent dans leur escadron le progamme à suivre pour l'étude de cet ouvrage.

II. *Anciens soldats.*

L'instruction est donnée par les officiers deux fois par semaine, et dure, comme celle des recrues, jusqu'au 1er avril.

III. *Sous-officiers.*

Ils ont également par semaine deux séances d'instruction, dirigées par les officiers.

Outre tout ce qui vient d'être indiqué, on se conforme encore aux prescriptions suivantes :

1° A dater du 1er décembre commencent les séances d'équitation pour les officiers, séances auxquelles assistent tous les lieutenants, et qui ont lieu au manège cinq fois par semaine, les lundi, mardi, mercredi, vendredi et samedi, de onze heures et demie à midi un quart, sous la direction du plus jeune officier supérieur, le major N... Le mercredi 1er décembre, MM. les officiers doivent tous paraître au manège, montés sur leurs *Chargen-Pferde.*

2° Le 1er décembre commencent les cours de l'école régimentaire (enseignement général). L'instruction est donnée :

Le samedi, aux sous-officiers par le lieutenant A...

Les lundi, mercredi et jeudi, aux sous-officiers par le professeur civil B...

(1) Mirus, *Leitfaden für den Cavalleristen*, etc.

Digitized by Google

Les mardi et vendredi, de cinq heures et demie à six heures et demie du soir, aux anciens soldats par le sous-officier C...

Le lieutenant A... a la surveillance de l'enseignement donné par le professeur B... et le sous-officier C...

3° Des leçons de chant sont données par le trompette-major D..., de trois heures à quatre heures de l'après-midi : le mercredi aux 1er, 2e et 5e escadrons ; le jeudi aux 3e et 4e.

Mercredi prochain, chaque escadron *envoie* ses quinze meilleurs chanteurs au trompette-major D..., qui choisit parmi eux les dix élèves que doit fournir chaque escadron.

4° A dater du 1er décembre, le maître-armurier E... fait, de dix heures et demie à onze heures et demie du matin, des conférences sur les armes à feu : le mercredi aux 2e et 4e escadrons ; le jeudi aux 1er, 3e et 5e. Le lieutenant M... surveille cette instruction.

Le commandant du régiment, colonel X...

Il est impossible de ne pas remarquer le style même de cet ordre, dont je me suis efforcé de rendre autant que possible dans ma traduction (1) le ton bref et impératif, comme celui d'un homme certain d'avance de l'exécution ponctuelle de ses ordres. Il ne dit pas : « l'équitation *doit commencer*, » ou même « *commencera*, » il dit simplement : « l'équitation *commence* tel jour. » Cette façon de formuler les ordres est partout et toujours employée en Allemagne, qu'il s'agisse des instructions données à toute une armée en temps de guerre, ou de la plus simple décision prise dans un régiment pendant la paix. Qu'un chef s'adresse à ses subordonnés de vive voix ou par écrit, il exprime toujours sa volonté d'un ton qui semble indiquer le commence-

(1) Le lecteur français ne doit pas oublier qu'il n'a ici sous les yeux qu'une *traduction de traduction*. Nous nous sommes astreint d'ailleurs à employer partout, comme le texte russe, qui le fait sans doute par imitation du texte allemand, le *présent* au lieu du *futur*. Et cela malgré l'effet bizarre qui en résulte parfois en français, lorsque, par exemple, nous sommes obligé d'écrire : *mercredi prochain*, chaque escadron *envoie*..... (N. du Trad.).

Digitized by Google

ment même de l'exécution. C'est le ton du commandement, bref et net.

Conformément aux ordres ainsi reçus, le capitaine commandant établit le plan détaillé d'instruction de son escadron pour la période d'hiver. Il commence avant tout par le répartir en un certain nombre de groupes d'après les règles adoptées pour les différents genres d'exercices, et confie, autant que possible, chacun de ces groupes à un instructeur spécial. La répartition ainsi faite reste en vigueur jusqu'à la fin de la période et ne peut être modifiée que pour des raisons sérieuses. C'est ensuite d'après cette répartition, et en tenant compte des autres exigences du service, que le capitaine commandant dresse pour chaque semaine le tableau complet de l'emploi du temps auquel doivent se conformer les instructeurs.

Si l'on admet, en principe, comme c'est presque toujours le cas, qu'il y ait dans un escadron prussien 4 officiers (le capitaine et 3 lieutenants), on reconnaîtra que l'exécution des ordres du colonel exige de leur part les plus grands efforts physiques et intellectuels, et que ces officiers seront pris par le service du matin jusqu'au soir.

L'un des lieutenants a tous les jours trois reprises d'équitation, dont une, composée des chevaux de l'*ancienne remonte* confiés aux hommes de la seconde classe, exige des soins tout particuliers, puisque ces animaux doivent recevoir à tous les points de vue leur dressage définitif. C'est, en outre, à cet officier, qu'incombe l'instruction théorique des sous-officiers de l'escadron.

Plus pénible encore est le service du second lieutenant, qui se trouve obligé de faire monter chaque jour à cheval les trois reprises de la première classe d'équitation, et qui de plus a la direction de l'instruction à pied, de la gymnastique et de l'escrime pour les anciens soldats, auxquels il doit en outre donner le soir l'instruction théorique.

Enfin, c'est au troisième lieutenant qu'échoit le rôle le plus laborieux, chargé qu'il est des hommes de recrue, avec lesquels il passe littéralement presque sa journée entière. Il a trois ou quatre reprises de manège, assiste à l'exercice à pied de ces

Digitized by Google

mêmes hommes, puis dirige leur instruction de voltige, de gymnastique et d'escrime, et le soir, est encore occupé à leur donner l'enseignement théorique,

On voit donc qu'il serait difficile d'exiger davantage.

Le capitaine commandant lui-même, obligé d'avoir l'œil à tout, se charge encore souvent en personne de diriger le dressage de la *jeune remonte*, ou, s'il confie ce soin au *vice-wachtmeister* (1), en conserve tout au moins la surveillance directe. De plus, en cas de maladie ou d'absence d'un de ses lieutenants, c'est sur lui que retombe le service de cet officier. C'est pourtant ce travail incessant de tous les jours qu'on remarque presque partout, surtout dans les régiments de la ligne, où les capitaines commandants et tous les officiers passent en quelque sorte leur vie sur la place d'exercices, au manège et à la caserne. Après le travail de la matinée, et prenant à peine le temps de dîner à la hâte, tous retournent à leur service, et ce n'est qu'à sept ou huit heures du soir qu'ils peuvent enfin se reposer.

Le dressage des chevaux de la *jeune remonte* est habituellement confié à l'officier le plus expérimenté de l'escadron à ce point de vue spécial. Les cavaliers dresseurs sont les meilleurs de l'escadron, et par suite choisis parmi ceux qui font partie de la deuxième classe d'équitation. Et comme, d'après son effectif, cette classe se subdivise en trois reprises, il faut que les hommes chargés du dressage montent à cheval deux fois par jour : une fois avec la *jeune remonte*, l'autre avec la reprise dont ils font partie (2).

(1) C'est le correspondant du *vice-feldwebel* dans l'infanterie, c'est-à-dire l'analogue de notre maréchal des logis chef, moins la comptabilité. Ses fonctions le rapprocheraient donc plutôt des *adjudants de batterie* de l'artillerie française. D'ailleurs ce n'est sans doute qu'exceptionnellement que l'on confie à ce sous-officier le dressage des chevaux de remonte, comme le prouve ce qui est dit quelques lignes plus loin (N. du Trad.).

(2) La *jeune remonte* se compose des chevaux arrivés au corps dans l'année ; l'*ancienne remonte*, de ceux arrivés l'année précédente et dont le dressage n'est pas encore terminé.

Digitized by Google

Période des exercices de printemps.

Vers le 1er mai, ou parfois un peu plus tard, les recrues ayant terminé leur semestre d'instruction sont admises dans les rangs de l'escadron. C'est aussi à la même époque qu'on y fait entrer les chevaux de l'*ancienne remonte*, qui viennent également d'achever leur *cours complémentaire* de dressage. L'escadron est alors définitivement constitué ou, comme disent les Prussiens, rangé (*rangiert*) (1). Et tandis que jusqu'à ce jour le capitaine commandant ne s'est préoccupé que de développer les qualités individuelles de l'homme et du cheval, c'est maintenant sur l'instruction de sa troupe comme unité tactique que va se porter toute son attention.

Dans la ligne, les manœuvres d'escadron durent environ six semaines, jusqu'à la mi-juin, mais dans la garde on doit avoir, à cette même date, terminé les évolutions de régiments et celles de brigade.

Dans les derniers jours de la période d'instruction individuelle, les exercices ont spécialement pour but, comme nous l'avons vu, d'amener à leur maximum de tension les forces de l'homme et du cheval, et de les préparer ainsi l'un et l'autre à l'exécution des manœuvres d'escadron ; et pour quiconque a eu l'occasion de voir ces manœuvres, ainsi que les autres exercices de la période de printemps, il est facile de comprendre qu'un vigoureux entraînement est indispensable pour les aborder.

Leur caractère le plus saillant est en effet une vivacité dans les mouvements et une rapidité d'exécution poussées à l'extrême ; et l'on peut dire qu'un escadron qui manœuvre ne prend

(1) Le dressage des chevaux de remonte et l'instruction des hommes de recrue étant terminés, l'escadron ne renferme plus maintenant que des éléments homogènes dont on peut opérer la répartition régulière entre les diverses subdivisions tactiques (pelotons), les seules qui subsistent à dater de ce moment.

Digitized by Google

presque jamais le pas que pour défiler. Pendant la plus grande partie de la séance, qui dure parfois plusieurs heures, les chevaux sont aux allures vives. Sans attacher trop d'importance à la grande précision des formations, on exige seulement une exécution des commandements ou des sonneries aussi prompte et correcte que possible, avec la conservation du botte à botte partout où c'est nécessaire. Ce qui frappe surtout dans ces exercices, c'est la longueur des distances qui sont parcourues aux allures allongées. En même temps on fait passer la troupe par toutes les formations imaginables, en cherchant, comme dans l'infanterie, à faire varier constamment l'ordre dans lequel se succèdent les commandements, qu'il devient ainsi absolument impossible de prévoir à l'avance ; ce qui, combiné avec la rapidité d'exécution, oblige tout le monde à une attention toujours soutenue et met en outre à une épreuve continuelle l'intelligence des officiers et des sous-officiers.

Les attaques se font à toute vitesse ; l'allure de la charge est poussée jusqu'à ses dernières limites, et l'on fait varier à chaque instant la direction suivant laquelle elle s'exécute. On charge aussi, en partant de différentes formations, pour enraciner dans l'esprit des soldats cette conviction, qu'*il n'est aucune position de l'escadron dans laquelle on ne puisse s'élancer sur l'ennemi, de quelque côté qu'il se présente.* On profite de toutes les occasions pour faire franchir aux hommes le plus souvent possible les différents obstacles que peut présenter le terrain. Là où il n'en existe pas, on en crée d'artificiels d'une longueur quelque peu supérieure au front d'un escadron déployé ; puis on les fait sauter par les régiments tout entiers, tant en bataille qu'en colonne.

Les conditions particulières dans lesquelles se trouve la garnison de Berlin sont aussi très favorables au développement de la souplesse et de l'esprit d'initiative. Il faut noter en effet que, sauf deux ou trois petites places d'exercice qui servent surtout à l'instruction individuelle, il n'y a pour les troupes de la capitale d'autre champ de manœuvre que la vaste plaine de Tempelhof, située près du village de ce nom. Or, du jour où reprennent les manœuvres d'escadron, tous les régiments de

Digitized by Google

cavalerie se rendent presque quotidiennement sur ce terrain, et comme à la même époque commencent aussi les manœuvres d'ensemble des autres armes, celles-ci viennent également s'y exercer. Il en résulte que sur cet espace d'une étendue de 5 à 6 verstes carrées, se trouvent souvent concentrées des masses considérables de troupes qui manœuvrent toutes en même temps. Une moitié du terrain est, il est vrai, spécialement affectée à l'infanterie, qui n'en partage la jouissance avec les autres armes qu'à l'époque des évolutions de brigade. Mais tout le reste est indivis entre la cavalerie, l'artillerie et le train, et il arrive très souvent que toutes ces troupes s'y entre-croisent dans tous les sens. Il ne serait guère possible d'établir pour cet objet un tour entre ces différents corps, et on ne le fait que pour les inspections ou lorsqu'il s'agit d'évolutions des grandes unités tactiques. Le reste du temps l'emplacement est commun à tout le monde et chacun y manœuvre pour son compte où et comme bon lui semble. Ordinairement un escadron, arrivant sur le terrain, se choisit quelque coin libre pour y faire de l'équitation individuelle et autres exercices semblables ; mais lorsque ensuite viennent les manœuvres d'escadron proprement dites, il les exécute sur la surface entière de la plaine, sans se préoccuper de la présence des autres troupes

Dans ces conditions, on le comprend, il arrive à chaque instant que les différents corps se trouvent sur le chemin l'un de l'autre, qu'un escadron se heurte à de l'infanterie ou à une batterie en train de faire feu. Mais, loin de redouter ces rencontres, on les met à profit pour habituer les chevaux à ne pas s'en effrayer, et elles ont encore l'avantage d'obliger tout le monde à être toujours attentif et à manœuvrer sans relâche pour les éviter. Ajoutons à cela que la plaine de Tempelhof est, sur trois de ses côtés, longée par des chemins de fer sur lesquels la circulation est très active, et où les mille bruits des trains qui roulent et des machines qui sifflent constituent le meilleur moyen de rendre les chevaux calmes et sans peur en toutes circonstances.

Le capitaine commandant est, bien entendu, entièrement maître de diriger les exercices de son escadron ; il est néan-

Digitized by Google

moins une certaine progression assez généralement suivie. Ainsi chaque séance commence presque toujours par un peu de travail individuel exécuté, suivant l'allure, soit sur le carré, soit en ligne droite, et accompagné le plus souvent d'exercices du sabre, les hommes pointant et sabrant sur des mannequins. A ce travail succède, lorsqu'il y a lieu, le défilé, et c'est seulement à la fin qu'on exécute les différentes formations. Pendant ces manœuvres on laisse une extrême liberté aux chevaux, qui s'en vont le nez au vent, les rênes souvent flottantes ; la tenue des hommes en selle est aussi très aisée. La chose est surtout frappante aux allures du trot et du galop. Quant à celle de la charge, elle n'est, pour les chevaux, qu'une course à toute vitesse, pendant laquelle on ne demande au cavalier que de manier adroitement ses armes.

Les exercices d'équitation au manège ne diffèrent en rien de ceux exécutés au champ de manœuvres. Ils sont uniquement dirigés en vue de préparer l'homme et le cheval à ces derniers, et de développer les qualités militaires du cheval, c'est-à-dire le fond et la vitesse maxima à toutes les allures. La même éducation est d'ailleurs donnée uniformément à tous les hommes de troupe, et l'on n'en prépare aucun en particulier au service de cavalier d'ordonnance, parce qu'on pense qu'un régiment trouvera toujours dans ses rangs, en temps de guerre, autant de bons cavaliers bien montés qu'il peut lui en falloir pour l'accomplissement de missions spéciales quelconques.

Quant aux officiers, on exige d'eux la connaissance approfondie des principes de l'équitation et de tout ce qui est contenu dans le titre III du « Règlement sur l'instruction à cheval » (*Instruction zum Reitunterricht*) (1). Les sous-officiers sont généralement meilleurs cavaliers que les simples soldats parce qu'ils restent plus longtemps au service (2) ; ils n'en sont pas

(1) Ce titre III, qui renferme les règles de la haute école, est destiné surtout à l'escadron d'instruction.

(2) Les sous-officiers, en Allemagne, sont presque toujours ou des rengagés ou des élèves sortant des écoles de sous-officiers.

Digitized by Google

moins, comme eux, répartis entre les deux classes d'équitation, suivant la manière dont ils montent à cheval.

On comprend d'ailleurs qu'il doit y avoir, sous ce rapport, quelque différence entre les régiments, suivant la manière de voir des colonels. La plupart se bornent à exiger ce qui peut être d'une utilité réellement pratique à la guerre, c'est-à-dire l'adresse dans le maniement des armes et du cheval, et le développement dans toute leur extension des qualités de vigueur et de résistance chez celui-ci. Mais sur ce point même les avis sont partagés. Les uns croient que des exercices fréquents et prolongés aux allures vives sont nécessaires pour développer la souplesse et la force chez l'homme et le cheval, et c'est là, pour eux, la meilleure préparation à la guerre. D'autres allèguent, et peut-être n'ont-ils pas tort, que tout en cherchant à développer les forces du cheval, il faut cependant le ménager, et qu'en demandant trop à l'animal pendant la paix, on s'expose à l'épuiser et à ruiner ses membres. Il est bien évident que l'excès en tout est un défaut; mais néanmoins les officiers de cavalerie prussiens sont unanimes sur ce point, qu'il faut aujourd'hui, de toute nécessité, mener l'instruction vivement et avec entrain, et qu'un certain entraînement des chevaux est devenu chose indispensable.

Quand le travail individuel à toutes les allures est terminé, on passe à d'autres exercices. Par exemple, on divise l'escadron en deux moitiés qui vont se ranger en bataille à 300 ou 400 pas vis-à-vis l'une de l'autre, en se couvrant par deux chaînes d'éclaireurs portés en avant. Puis les éclaireurs des deux partis se rencontrent et engagent entre eux une série de combats individuels, en même temps que chacun des demi-escadrons se sépare en deux pelotons qui vont se placer, sous forme de réserve, en arrière des ailes de leurs éclaireurs respectifs. Ceux-ci sont d'ailleurs fréquemment changés, afin de faire passer tous les hommes et tous les chevaux par cet exercice. Quand tout le monde enfin y a pris part, les quatre pelotons s'élancent à l'attaque l'un contre l'autre en cherchant à se prendre mutuellement en flanc, chose qui n'est pas facile et demande beaucoup d'adresse et de circonspection. Cette manœuvre se répète plu-

Digitized by Google

sieurs fois, accompagnée toujours des explications du capitaine commandant, qui relève les fautes de chacun et indique à tous sur quel point doit se porter leur attention. Ces explications se donnent en présence de tous les hommes réunis que l'on oblige de les écouter en leur posant à brûle-pourpoint des questions sur ce qui vient d'être dit.

Ensuite l'escadron se rassemble, se forme en bataille dans l'ordre normal, et l'on entame l'exécution des ruptures et des formations réglementaires. Tout ceci se fait ordinairement au trot, un trot vif et franc, d'où l'on passe bientôt au galop, et c'est alors que commence la partie vraiment fatigante de la manœuvre, ce qu'on appelle l'*entraînement* des chevaux. Sans s'arrêter jamais, ni reprendre haleine, l'escadron parcourt en tous sens, au galop allongé, toute la surface, parfois, comme à Berlin, très considérable, du terrain d'exercices. Il fait ainsi plusieurs kilomètres tout d'une traite, sans jamais cesser de manœuvrer et d'exécuter des charges sur son front, sur ses flancs ou dans d'autres directions. En même temps il rencontre d'autres troupes, auxquelles il doit livrer passage, et enfin lorsqu'il arrive à la barrière dont nous avons parlé, ou à quelque autre obstacle, il lui faut le franchir dans la formation même où il se trouve.

Dans les attaques, on a souvent recours à l'emploi de l'artifice suivant : au moment de la charge, un des pelotons des ailes, ralentissant quelque peu l'allure, passe en arrière du flanc de l'escadron, et lorsque ensuite l'adversaire, qui, placé en avant, n'a pu s'apercevoir de ce mouvement, cherche à tourner ce flanc, il est subitement attaqué lui-même de flanc et de dos par le peloton qui s'était dérobé. Cette manœuvre m'a paru assez pratique. J'ai pu tout au moins constater que, en se plaçant en avant de l'escadron qui chargeait, il était difficile de savoir quand et de quel côté s'opérait la séparation du peloton, qui se trouvait ainsi tomber à l'improviste sur l'ennemi, en s'élançant tantôt du flanc droit et tantôt du flanc gauche. Sur le champ de bataille, une attaque aussi soudaine pourrait produire un effet décisif.

Après une heure environ de cet exercice, le capitaine com-

Digitized by Google

mandant arrête son escadron, non pour le faire se reposer, mais pour commander aussitôt : « En fourrageurs ! » Sur quoi tout le monde se disperse sur une étendue de terrain déterminée, chacun courant où il veut. En même temps, tous exécutent des voltes, s'exercent à sabrer dans toutes les directions ou cherchent à se barrer mutuellement le chemin. Je ne puis m'empêcher à ce propos de citer ici un fait dont j'ai été témoin. Un escadron s'était par hasard, au moment de charger en fourrageurs, arrêté devant le front même d'une batterie qui faisait à blanc un feu très vif ; en même temps que, sur son flanc, à cinquante pas de là, s'avançait, sifflant et grondant, un énorme train de marchandises. Malgré tout les chevaux se dispersèrent fort tranquillement et les hommes, autant que je pus le constater, en étaient parfaitement maîtres.

Ces charges en fourrageurs durent de cinq à dix minutes, après quoi l'escadron se reforme habituellement en bataille au galop de charge, à la sonnerie de « l'appel. » Il est beaucoup de capitaines qui, après chaque attaque en ligne, commandent : « Charge en fourrageurs ! », pour figurer ainsi la mêlée avec l'adversaire ; puis ils font sonner l'appel et charger en ligne de nouveau, souvent même sans attendre que tous les cavaliers aient repris leur place de bataille. Tout cela s'exécute avec une rapidité vertigineuse et demande, de la part de tous, une attention perpétuellement tendue au plus haut degré.

Tel est le caractère général de ces manœuvres d'escadron, qui durent environ un mois ou six semaines.

Après les *inspections d'escadron* (1) on passe aux évolutions de régiment, qui durent de dix à quinze jours. Je n'ai pu personnellement y assister, non plus qu'à celles de brigade qui les suivent ; mais, d'après ce que j'en sais par les renseignements que j'ai recueillis, elles se distinguent aussi par une extrême animation et par la plus grande rapidité possible dans l'exécution des formations.

(1) Qui terminent l'école d'escadron proprement dite, et dont nous parlerons plus loin.

Digitized by Google

On voit donc que l'école d'escadron est pour la cavalerie ce qu'est pour l'infanterie l'école de compagnie, la base de toute l'instruction de manœuvres ; aussi l'on y consacre le plus de temps possible ; car, outre que six semaines lui sont réservées d'une façon exclusive, on y revient le plus souvent qu'on le peut pendant tout le cours de l'été. Les évolutions de régiment, au contraire, et à plus forte raison celles de brigade, n'ont guère d'autre but que de donner aux capitaines commandants, comme en général à tout le monde, une idée des règles à observer et des moyens pratiques à mettre en œuvre pour manier simultanément plusieurs escadrons réunis, et par suite l'on n'y perd pas beaucoup de temps. Ainsi, l'on juge qu'il suffit pleinement d'affecter chaque année aux évolutions de régiment *quatorze jours*, pendant lesquels le colonel arrive à faire exécuter de dix à douze séances. De ces quatorze jours, dix sont pris, dans la garde, sur la durée des exercices de printemps et les quatre autres à l'époque des exercices d'automne. Dans la ligne on ne fait pas d'évolutions au printemps, c'est-à-dire avant la période *du service en campagne*, et les quatorze jours à ce destinés sont tous reportés à la période *des exercices d'automne*, c'est-à-dire à la seconde moitié d'août. *Les colonels n'ont pas le droit de faire exécuter un plus grand nombre d'évolutions de régiment*, parce qu'ils ne pourraient y arriver qu'en sacrifiant une partie du temps réservé à d'autres exercices.

Une seule semaine par an est consacrée aux évolutions de brigade, qui comportent uniquement quatre séances. L'artillerie à cheval prend part aux deux dernières. Ces évolutions de brigade, tant dans la garde que dans la ligne, n'ont lieu qu'à l'automne, à la suite des évolutions de régiment. Pour les exécuter, les régiments de la ligne se groupent temporairement, ce qui oblige certains corps à des déplacements de quelques étapes. Aussi les évolutions de régiment doivent-elles être terminées pour le jour du départ. Ou bien si, par suite de circonstances locales, elles ne peuvent se faire dans la garnison, le régiment doit se rendre au lieu de rassemblement désigné, assez à temps pour les exécuter avant les évolutions de brigade.

Quant à des évolutions de division, on n'en fait jamais, même

Digitized by Google

là où se trouvent réunies des divisions de cavalerie. On pense, en effet, qu'il est impossible de faire agir simultanément une masse aussi considérable et que des opérations de ce genre rentrent dans la catégorie des manœuvres de guerre (1), comme nous le verrons plus loin.

Toute la cavalerie, sauf les cuirassiers, est exercée à la pratique du combat à pied.

On sait qu'en Prusse les dragons et les hussards, dont l'uniforme seul diffère, constituent en réalité une même arme, tout à fait analogue à celle représentée en Russie par les dragons (2). C'est donc, en réalité, 43 régiments de dragons (3) que possède l'Allemagne. Pour l'exécution du combat à pied, 3 hommes sur 4 mettent pied à terre, savoir : tout le second rang et les numéros impairs du premier. Voici du reste quel est le mécanisme de cette opération. Au commandement : « Préparez-vous à combattre à pied », les numéros pairs du second rang ne bougent pas ; tous les autres cavaliers se portent en avant jusqu'à ce qu'ils se trouvent à une longueur de cheval l'un de l'autre. L'escadron se trouve ainsi formé sur quatre rangs en quelque sorte : en avant les numéros impairs et derrière eux les numéros pairs du premier rang, puis les numéros impairs et enfin les numéros pairs du second. Au commandement : « Pied à terre » (*Abgesessen*), tout le monde descend de cheval, à l'exception des numéros pairs du premier rang, qui sont gardes-che-

(1) Ou grandes manœuvres, c'est-à-dire celles qui se font en terrain quelconque, avec but tactique, par opposition aux évolutions qui ne sont que des manœuvres d'école, exécutées sur le terrain d'exercice.

(2) C'est-à-dire forment la cavalerie légère de l'armée allemande. Dans l'armée russe, au contraire, les hussards sont de la cavalerie de ligne.

(3) 26 régiments de dragons dont 2 de la garde et 17 de hussards dont 1 de la garde (*).

(*) Le chiffre donné ici pour les dragons comprend tous les régiments *allemands* de cette arme; tandis que pour les hussards on n'a compté que les régiments *prussiens;* il conviendrait d'y ajouter un régiment de Brunswick et deux régiments saxons. Même observation pour les cuirassiers et les uhlans (N. du Trad.).

Digitized by Google

vaux, et auxquels les numéros impairs de ce même rang amènent par un demi-tour leurs montures, dont ils leur présentent les rênes du côté gauche. Les numéros impairs du second rang, au contraire, après avoir passé leurs rênes dans celles des numéros pairs de leur rang, les donnent à tenir du côté droit aux gardes-chevaux. Chacun de ceux-ci se trouve donc avoir à conduire en main trois animaux, un à gauche et deux à droite. L'homme ne tient toutefois dans les mains que deux paires de rênes, à cause de la façon dont sont passées l'une dans l'autre celles des deux chevaux du second rang. Le peloton de l'escadron, ou l'escadron du régiment, qui doit rester à cheval pour protéger les gardes-chevaux, est désigné dans chaque circonstance par le capitaine ou le colonel.

Dans les régiments de uhlans (1), les 32 hommes de l'escadron qui sont armés de carabines mettent seuls pied à terre, chacun d'eux donnant son cheval et sa lance à son voisin de droite. L'escadron se trouve donc affaibli de 64 cavaliers, et les 32 gardes-chevaux se réunissent en arrière de leurs camarades restés à cheval, qui doivent les couvrir.

Comme il n'y a dans l'armée prussienne que 19 régiments de uhlans dont 3 de la garde, et 10 de cuirassiers dont 2 de la garde, il en résulte que la cavalerie prussienne est en majorité de la cavalerie légère.

Le tir à cheval avec cartouches à balle est formellement interdit. On n'exécute dans ces conditions que le tir à blanc, et l'instruction du tir à la cible ne se donne qu'à pied. L'école des tirailleurs à cheval a été supprimée. Jusqu'à ces derniers temps, les uhlans et les cuirassiers tiraient à cheval cinq balles avec le pistolet; mais cet exercice ne tardera pas à disparaître.

Voici enfin quel est le dispositif normal admis pour l'exécution d'une charge, et auquel on se conforme dans les exercices du

(1) Les uhlans sont, en Allemagne, de la cavalerie de ligne; ils sont *maintenant tous* armés de carabines, et les cuirassiers en ont 32 par escadron (N. du Trad.).

Digitized by Google

champ de manœuvres. On admet que l'attaque doit commencer à 1,500 pas (1,200 mètres) de l'ennemi. Les premiers 800 ou 1,000 pas se font au trot ; on en parcourt encore 600 ou 400 au galop, et les 100 derniers à l'allure de la charge. Ces règles sont loin toutefois d'être absolues, et il n'est pas de manœuvre où l'on ne fasse charger la troupe de pied ferme, l'escadron se trouvant dans les formations les plus diverses, et au moment où les hommes s'y attendent le moins. On oblige ainsi tout le monde à être constamment attentif, en même temps qu'on arrive à faire pénétrer dans tous les esprits cette conviction que *la cavalerie peut charger partout, à tout instant, dans toutes les directions et quelle que soit la formation où elle se trouve.*

On voit donc, en résumé, que les manœuvres d'escadron, plus que tout autre exercice, exigent de la part des hommes et des animaux un déploiement de vigueur et d'énergie considérable, et constituent par suite la meilleure préparation aux travaux de la *période du service en campagne* qui doit les suivre. Les chevaux de l'*ancienne remonte* prennent part à ces manœuvres ; aussi, afin de ne pas les mettre subitement à trop rude épreuve, beaucoup de capitaines commandants s'arrangent pour donner de temps à autre un peu de repos à ceux qui en ont besoin. Ils profitent pour cela des chevaux laissés disponibles par les hommes malades ou absents, et les font marcher à la place des animaux qu'il s'agit de laisser reposer.

Les inspections.

Dans la cavalerie, comme dans l'infanterie, on peut dire que le printemps est en quelque sorte la saison des inspections par excellence. Aussi, bien qu'un certain nombre aient lieu à d'autres époques de l'année, nous croyons qu'il convient de les présenter ici toutes ensemble ; d'autant plus que nous ne saurions mieux faire pour donner une idée nette de l'instruction d'un régiment de cavalerie en général, et de tout ce que ses chefs

Digitized by Google

exigent de lui. En voici donc d'abord l'énumération avec la date approximative (1).

Fin décembre. 1° Inspection des recrues (travail en selle et bridon), passée par le commandant du régiment.

Commencement de janvier. 2° Inspection de la première classe d'équitation (travail en selle et bridon), par le commandant du régiment.

Fin de janvier. 3° Inspection de la deuxième classe d'équitation (2) et de l'*ancienne remonte* (en selle et bridon) par les commandants de régiment et de brigade, et, dans la garde, par le commandant de division.

Celui-ci voit, dans chaque régiment, une seule reprise d'un seul escadron. Les commandants de brigade voient une reprise dans chacun des autres escadrons, et enfin toutes les autres reprises sont inspectées par les colonels. Dans la ligne, ces derniers seuls passent les inspections de toutes les reprises.

Fin février ou *milieu de mars.* 4° Inspection des manœuvres d'escadron à pied par les colonels et parfois par les commandants de brigade.

Elle comporte aussi l'inspection des exercices du sabre et de la lance, ainsi que celle des recrues à tous les points de vue, sauf l'équitation. Dans le courant de mars, le commandant du régiment examine dans tous les escadrons l'instruction théorique des recrues et des autres hommes, et voit également la voltige.

Fin mars ou *commencement d'avril.* 5° Inspection des recrues et de la première classe d'équitation (travail en bride), par les commandants de régiment et de brigade, et dans la garde, par le commandant de division. Cette inspection se passe toujours en

(1) Ce ne sont là en effet, on doit le comprendre, que des moyennes qui varient en réalité d'une dizaine de jours dans un sens ou dans l'autre, suivant les exigences des chefs de corps et les progrès qu'a faits l'instruction des recrues.

(2) Nous rappelons que la 2e classe comprend les meilleurs cavaliers, en opposition à la première, composée des moins bons.

Digitized by Google

équipement de campagne complet, tant pour l'homme que pour le cheval.

La besogne se répartit encore ici entre les inspecteurs, comme nous l'avons déjà vu plus haut; c'est-à-dire que, dans la garde, le général commandant la division désigne dans chaque régiment un escadron dont il voit personnellement une reprise de recrues et une reprise de la première classe d'équitation. Les commandants de brigade font de même dans les autres escadrons, puis tout ce qui reste est inspecté par le colonel. C'est aussi ce dernier seul qui voit en bride l'*ancienne remonte* et la deuxième classe d'équitation, dont l'inspection n'est passée par aucun de ses supérieurs.

Commencement d'avril. 6° Inspection des manœuvres à pied du régiment, passée habituellement par le commandant de brigade et parfois, dans la garde, par le commandant de division.

En mars ou *avril.* 7° Inspection des officiers au manège, passée dans la garde par le général commandant la division, et dans la ligne par le commandant du régiment.

C'est aussi vers cette époque que les commandants de brigade voient dans les régiments de cavalerie l'instruction à cheval des officiers d'infanterie qui résident dans la même garnison. On sait qu'en Prusse, partout où se trouvent réunies dans une ville des troupes de cavalerie et d'infanterie, les officiers de cette dernière arme doivent suivre un cours d'équitation complet. Le régiment de cavalerie désigne à cet effet un de ses plus anciens lieutenants qui, deux ou trois fois par semaine, fait monter à cheval tous ceux (1) d'infanterie. Cette instruction commence vers le 1er octobre et dure environ six mois. Les chevaux sont fournis par les escadrons, et dans les derniers jours du cours, l'officier instructeur présente les offi-

(1) Il n'est naturellement pas question ici des *capitaines* d'infanterie, qui sont tous montés, comme on le sait, et, par suite, n'ont pas à prendre de ces leçons particulières d'équitation ; leur service habituel devant leur en tenir lieu (N. du Trad.).

Digitized by Google

ciers d'infanterie à l'inspection du commandant de brigade. Grâce à ce système vigoureusement appliqué partout, on peut dire qu'il n'est pas dans toute l'armée prussienne un seul officier qui ne sache monter à cheval.

Au commencement ou *au milieu de mai*. 8° Inspection d'escadron à cheval, par les commandants de régiments et de brigade, et dans la garde, par le commandant de la division.

Fin mai ou *commencement de juin*. 9° Inspections de régiment à cheval, par les commandants de brigade, et dans la garde, par l'empereur ou son délégué. Dans la ligne, cette inspection n'a lieu qu'à l'automne.

Fin mai. 10° Grande parade passée par l'empereur, pour les seuls régiments de la garnison de Berlin.

En juin. 11° Inspections de brigade passées dans la garde par l'empereur, et dans la ligne, où elles n'ont lieu qu'à l'automne, par les commandants de division ou de corps d'armée.

Enfin, *en mai*, *juin* ou *juillet*. 12° Inspection de détail passée tous les deux ans par le commandant de brigade, auquel on adjoint pour cette occasion quelques fonctionnaires de l'intendance. Cette inspection est bornée à un examen attentif de tout le matériel du corps, et ne concerne ni les hommes ni les chevaux.

L'attention de l'inspecteur se porte principalement sur tout ce qui touche à l'équipement du régiment en cas de mobilisation.

Il n'y a pas dans la cavalerie d'autres inspections que celles dont nous venons de donner la liste. Sans doute, l'instruction des troupes à cheval comporte encore d'autres spécialités (1); mais, pour juger de l'état des choses à ces différents points de vue, les généraux ou chefs de corps se contentent d'assister aux exercices habituels du régiment, ce qu'ils font fréquemment, surtout pendant la période du service en campagne.

Tout ce que j'ai dit en parlant de l'infanterie, sur la façon dont se passent les inspections, peut s'appliquer entièrement

(1) Comme par exemple les exercices de tir à la cible et de service en campagne, dont nous parlerons plus loin.

Digitized by Google

à la cavalerie, et par suite je ne le répéterai pas ici. Ce sont toujours et partout les mêmes principes, et pour donner un aperçu des idées régnantes en Prusse à l'endroit de la cavalerie, il me suffira de décrire quelques-unes de ces inspections passées par des hommes dont le nom fait autorité dans l'armée.

Inspection des recrues à la fin de leur semestre d'instruction.

Elle a toujours lieu sur le terrain de manœuvres. Chaque escadron ne fournit qu'une de ses reprises, présentée et commandée par l'officier chargé de l'instruction. Cet officier était à pied ainsi que l'inspecteur et tous les assistants. Après avoir examiné l'aspect général de la troupe et passé devant les rangs, l'inspecteur fit plusieurs fois de suite mettre pied à terre et remonter à cheval, puis on passa à l'équitation individuelle. Les hommes se tenaient bien en selle, sans roideur; les chevaux marchaient franchement, L'inspecteur en parut assez satisfait; il exigeait seulement qu'une entière liberté fût laissée au cheval à toutes les allures et qu'il pût déployer toute sa vitesse. Tout en marchant, les hommes exécutaient, au commandement de l'officier instructeur, différents mouvements de l'exercice du sabre.

Puis la reprise se reforma et l'on fit quelques manœuvres d'ensemble, changements de formation, etc., après quoi l'on revint à l'équitation individuelle.

Toutefois, ce n'était plus le même exercice que précédemment.

Il s'agissait surtout maintenant d'examiner la façon dont chaque homme de recrue savait conduire son cheval. Pour cela on faisait sortir des rangs deux soldats à la fois, soit par files, soit en les prenant aux deux ailes du peloton. Les hommes ainsi désignés devaient s'avancer à une allure déterminée, puis parcourir une certaine étendue du terrain de manœuvres, allant où et comme bon leur semblait, faisant des voltes, des changements de direction, etc. On exigeait seulement que l'allure indiquée fût invariablement soutenue et que les cavaliers eus-

Digitized by Google

sent le soin, tout en marchant, de sabrer et pointer soit autour d'eux, soit contre des mannequins disposés à cet effet. Parfois on arrêtait un homme, en lui commandant de mettre pied à terre, puis de remonter à cheval; ce qui n'était pas toujours facile, parce que les chevaux, tendant sans cesse à rentrer dans le rang, n'étaient naturellement pas très calmes. Mais l'inspecteur pouvait ainsi s'assurer jusqu'à quel point l'homme de recrue était réellement maître de sa monture. On passait alors à un autre couple, etc.

Dans les régiments de dragons, il arrive souvent aussi que pendant l'équitation individuelle en reprise on commande : « Halte! » et l'on ordonne aux hommes de mettre pied à terre, de prendre leurs carabines et de faire feu.

Ensuite commença le saut d'obstacles, exécuté d'abord individuellement. Ces obstacles consistent le plus généralement en un certain nombre de murs, haies et fossés disposés l'un derrière l'autre, à une distance suffisante pour qu'entre deux le cheval ait le temps de faire quelques pas et de prendre son élan pour un nouveau saut. L'ensemble est ordinairement fermé des deux côtés par une barrière ou cloison continue pour empêcher le cheval de se dérober. C'est, en somme, une disposition fort analogue à celle des *springgærten* dont nous avons parlé plus haut. Toutefois on exige en outre, dans tous les régiments, le franchissement d'*obstacles ouverts*, c'est-à-dire disposés de telle façon qu'aucune barrière n'empêche l'animal de les tourner. On peut ainsi juger jusqu'à quel point les hommes de recrue sont réellement capables d'obliger leur monture d'aborder un obstacle.

Dans tous les mouvements, on tient à ce que la vitesse réglementaire pour les différentes allures soit toujours observée : 125 pas par minute, au pas; de 300 à 400, au trot, et 500, au galop. Il va de soi que lors des inspections des recrues, comme de celles des première et deuxième classes d'équitation, ou des chevaux de l'*ancienne remonte*, lesquelles ont lieu sur la place d'exercices du régiment, c'est-à-dire sur un terrain plus ou moins restreint, il est difficile de vérifier si ces allures atteignent tout leur développement, et l'on se contente d'exiger qu'elles

Digitized by Google

soient bien franches. Mais dans les inspections d'escadron, qui se passent toujours au grand champ de manœuvres, comme nous l'allons voir dans un instant, il est parfaitement possible de procéder à cette vérification.

Inspection d'escadron.

Il en est des escadrons dans la cavalerie comme des bataillons dans l'infanterie; tous ne sont pas inspectés par la même personne. Ainsi, dans la garde, le général commandant la division n'en inspecte habituellement qu'un seul par régiment, tandis que les commandants de brigade en voient deux ou trois, et les colonels tous les autres. Mais la répartition se fait toujours de telle sorte que les supérieurs puissent assister aux inspections passées par leurs subordonnés, et réciproquement. Ce qui n'empêche pas chacun de passer la sienne d'une façon absolument indépendante, et de choisir son jour et son heure, en se préoccupant uniquement de faire perdre le moins possible du temps consacré à l'instruction. Aussi arrive-t-il parfois que deux officiers, subordonnés l'un à l'autre, passent simultanément leurs inspections respectives en deux points différents du même champ de manœuvres (1), où, pendant ce temps-là, s'exercent encore d'autres troupes.

Dans l'inspection de l'escadron, c'est surtout sa valeur comme unité tactique de combat que l'on s'efforce d'apprécier; plus tard seulement, lors des inspections de régiment et de brigade, on le jugera comme fraction constituée d'un corps de troupe plus considérable. Mais ici l'inspecteur cherche principalement à se rendre compte du degré d'adresse et d'intelligence des

(1) Ceci semblerait presque une dérogation au principe de répartition énoncé quelques lignes plus haut. Mais la simultanéité des inspections n'est sans doute pas tellement absolue que, l'unité de lieu aidant, chacun des deux officiers inspecteurs ne puisse assister tout au moins à la *critique* faite par l'autre ; et l'on sait que c'est là l'essentiel (N. du Trad.).

Digitized by Google

hommes pris isolément, en même temps qu'il met à l'épreuve la souplesse et la flexibilité de l'ensemble. Un exemple fera du reste bien comprendre comment les choses se passent.

L'escadron qu'il s'agissait d'examiner était rangé en bataille sur le champ de manœuvres. L'inspecteur, en arrivant, passa devant et derrière les rangs; puis, pour se rendre compte de l'instruction individuelle, il fit d'abord commander une rupture par un. Tous les hommes successivement parcoururent la piste d'un grand carré aux diverses allures, et chargèrent ensuite sur une ligne droite le long de laquelle on avait disposé une série de mannequins qu'ils devaient chercher à frapper en passant. L'attention de l'inspecteur était uniquement concentrée sur deux points : l'adresse des soldats à manier leurs armes, et l'allure des chevaux, qu'il voulait voir aussi allongée que possible.

Ce travail individuel fut suivi de l'exécution d'un certain nombre de mouvements réglementaires, d'après un programme établi par le capitaine commandant. Pas une seule formation n'eut lieu au pas; il fallait que tout se fît aux grandes allures. Et la vivacité des manœuvres était telle que les assistants avaient peine à les suivre et s'épuisaient, eux et leurs chevaux, à courir après l'escadron, qui se transportait, avec une rapidité foudroyante, d'un bout à l'autre du champ de manœuvres, poussant à chaque instant des charges dans toutes les directions, franchissant la barrière en bataille ou en colonne par peloton, et ne quittant presque jamais l'allure du galop. Chaque attaque se terminait invariablement par un simulacre de mêlée; c'est-à-dire qu'après avoir chargé, les hommes passaient au trot, se dispersaient immédiatement en fourrageurs, et tournoyaient pendant quelques minutes dans un étroit espace, sabrant et pointant de tous côtés les uns contre les autres. Une fois la confusion bien complète, le capitaine commandant faisait sonner l'appel (1), en même temps que de la main il indiquait la direction du front à ses officiers. Ceux-ci prenaient immédiatement leurs places, et l'escadron venait au galop de charge se reformer derrière eux.

(1) Qui correspond ici à notre sonnerie du *ralliement* (N. du Trad.).

Digitized by Google

La formation n'était, bien entendu, qu'à peu près régulière. Les officiers et sous-officiers ne cherchaient pas à retrouver leur position réglementaire, mais uniquement à marquer l'emplacement des diverses subdivisions normales de l'escadron. Les hommes se rangeaient au hasard, les cavaliers des ailes pouvant se trouver au centre, ceux du premier rang au deuxième, et inversement. Chacun courait au plus près et ne songeait qu'à dessiner la ligne de bataille le plus vite possible. Bref, tout ceci s'exécutait avec une vivacité vraiment étonnante, et l'escadron était à peine reformé qu'on le lançait à l'attaque une seconde fois, en le faisant partir de pied ferme au galop de charge, sans attendre les quelques retardataires qui n'avaient pu regagner leur place dans les rangs. Tout ce qu'on voulait, c'est que la masse fût rassemblée et chargeât sans perdre une minute.

Cette manœuvre est très en faveur, et dans les inspections je l'ai vu répéter plus d'une fois. Elle contribue à développer chez les hommes l'agilité et l'intelligence et à les convaincre qu'une charge quelconque doit toujours aboutir au choc et à la mêlée. Sans doute il n'est guère admissible qu'un escadron ainsi engagé à fond puisse laisser là son adversaire pour charger contre un autre. Néanmoins, le désordre étant pour la cavalerie chose inévitable, même après une charge heureuse, il est évidemment très utile de donner aux cavaliers l'habitude de se reformer en pareille circonstance. Cet exercice a encore l'avantage d'apprendre aux hommes à ne jamais cesser d'avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'eux, et à se tenir toujours, à la suite d'un succès, prêts à repousser une nouvelle attaque.

Ordinairement après cette seconde charge, on passait au trot, et l'on faisait exécuter à l'escadron quelques-unes des ruptures et formations les plus simples, afin de voir jusqu'à quel point les officiers et la troupe étaient en état de manœuvrer dans l'ordre où le hasard les avait placés. En pareil cas, on exige que les hommes, jetant un coup d'œil de l'un à l'autre, apprennent à se compter, autant que possible, tout en marchant. Puis enfin l'on arrêtait l'escadron, et au commandement : « Formez-vous ! » tout le monde reprenait sa place normale de bataille.

C'est par là que se termina la deuxième partie de l'inspection,

Digitized by Google

et l'on passa ensuite aux exercices destinés à éprouver la sagacité et la promptitude de jugement des officiers, c'est-à-dire à la résolution des problèmes tactiques. Et comme, en attendant, on ne voulait pas complètement perdre les quelques instants de repos accordés aux chevaux, on en profita pour juger, par un moyen très pratique, de la manière dont chaque homme savait manier sa monture, et reconnaître si tous les animaux étaient habitués à sortir des rangs isolément. On envoyait quelques officiers et sous-officiers se placer dans différentes directions, à des distances de 200 à 400 pas de l'escadron, puis l'inspecteur commandait à un soldat quelconque de sortir des rangs et d'aller, à une allure déterminée, porter un ordre à l'un d'entre eux. Ainsi Schultz devait se diriger au trot d'un certain côté; Muller d'un autre au galop; Hans d'un troisième à l'allure de la charge, etc. Tous revenaient ensuite près de l'inspecteur, lui rendaient compte de l'accomplissement de leur mission, et par la réponse qu'ils rapportaient on pouvait juger si l'ordre avait été correctement transmis.

En pareille circonstance, on se gardait soigneusement d'envoyer successivement plusieurs hommes dans la même direction; la tendance qu'ont les chevaux à se suivre mutuellement eût en effet rendu la chose trop facile et le but de l'exercice eût été manqué. Un cavalier ne doit jamais oublier qu'à tout instant il peut être appelé à sortir des rangs et chargé d'une mission particulière; aussi veut-on que les hommes comme les chevaux soient, dès le temps de paix, exercés à s'acquitter de ce rôle. Il faut dire aussi que le plus souvent ce n'était pas une allure vive qu'on assignait aux porteurs d'ordre; parfois même on les envoyait au pas, parce qu'il est en effet beaucoup plus difficile de faire sortir un cheval des rangs dans ces conditions, qu'en le poussant vivement et le lançant de suite au galop.

Après ce petit repos commencèrent, comme je l'ai dit, les exercices tactiques. En voici quelques exemples.

On envoie un officier et trois ou quatre trompettes (pris dans un autre escadron) dans une direction inconnue au capitaine commandant. Arrivés à une assez grande distance, ils se forment en ligne pour figurer le front d'un escadron, et s'avancent

Digitized by Google

au pas comme s'ils se préparaient à charger. A la vue de l'ennemi qui s'approche ainsi, le capitaine reçoit l'ordre d'attaquer et de chercher à le prendre en flanc, à gauche, par exemple. Il met immédiatement sa troupe en mouvement, en informant les lieutenants de ses intentions, et, tout en marchant, s'efforce, par une marche oblique ou quelque autre manœuvre, de tourner inopinément son adversaire. Celui-ci, de son côté, passe du pas au trot, puis au galop et, chemin faisant, change de front. Un pareil mouvement exécuté par trois ou quatre cavaliers isolés est extrêmement difficile à constater pour l'escadron qui se trouve en face, et il faut pour y arriver beaucoup d'attention et de sagacité de la part du capitaine commandant et de ses officiers. Et l'on s'accorde généralement à penser que celui qui saura juger des intentions de l'ennemi et de la direction de sa ligne de bataille quand elle n'est représentée que par quatre cavaliers, y arrivera bien plus facilement encore quand il aura devant lui un escadron tout entier. Lorsque enfin il se trouve à la distance voulue, le capitaine fait charger sa troupe, et l'arrête en arrivant près des trompettes, tandis que l'inspecteur, qui s'est transporté au même endroit, constate, par la direction du front des deux troupes, la manière plus ou moins complète dont le problème posé a été résolu.

Il est de règle qu'après une attaque malheureuse, un escadron doit, sans hésiter, battre en retraite au galop de charge, chaque minute qu'il passe inutilement sous le feu de l'ennemi ne pouvant que lui attirer des pertes stériles. Mais l'escadron doit se hâter de se reformer dès qu'il est hors de portée, afin de se retrouver le plus vite possible prêt à combattre de nouveau. Aussi dans les manœuvres ne se retire-t-on jamais au pas, mais toujours au galop et à toute bride.

Dans une autre inspection on avait séparé l'escadron en deux parties de deux pelotons chacune. Le commandant d'un demi-escadron reçut l'ordre d'occuper avec des hommes à pied une petite lunette qui se trouvait sur le terrain, et que l'autre demi-escadron devait attaquer. Voyant que les gardes-chevaux s'étaient placés en arrière de la gorge, et ne pouvant faire mettre pied à terre à sa troupe, qui se trouvait en terrain entièrement

Digitized by Google

découvert, l'officier chargé de l'attaque résolut de tourner l'ouvrage par l'un de ses flancs et, sans s'inquiéter du feu des défenseurs, de charger sur les gardes-chevaux et les hommes à pied, par l'ouverture de la gorge. Cherchant à dérober sa marche de son mieux derrière la pointe d'un petit bois, il en déboucha tout à coup, traversant au galop de charge tout l'espace qui séparait ce bois du flanc gauche de la redoute.

A la vue de ce mouvement, le chef du peloton chargé de la protection des gardes-chevaux, et qui avait tenu ses hommes cachés derrière la gorge, dans un taillis, sépara sa troupe en deux parties. Laissant 10 à 15 cavaliers près des gardes-chevaux, il se dirigea secrètement avec les autres à travers le bois; si bien qu'au moment où les assaillants allaient atteindre l'ouvrage, ils eurent à essuyer le feu des hommes à pied, furent chargés de front par le demi-peloton qui protégeait les gardes-chevaux, et à dos par le reste des cavaliers débouchant du bois. Tout cet ensemble d'attaques réussit à merveille, et la mêlée fut des plus chaudes dans l'étroit espace qui séparait le bois du flanc de la redoute. Quelques cavaliers à peine parvinrent à pénétrer dans celle-ci. Le demi-escadron chargé de l'attaque, se trouvant ainsi repoussé, fut de la part des défenseurs et pendant plus d'une verste et demie (1,600 mètres), l'objet d'une poursuite acharnée, à laquelle prirent part également les hommes à pied, qui s'étaient promptement remis en selle.

Sans vouloir entrer ici dans un examen détaillé de ces opérations au point de vue tactique, on conviendra que les officiers des deux partis, qui ne connaissaient nullement leurs projets réciproques puisque le problème ne fut posé que sur le terrain même, s'étaient, en somme, acquittés de leur tâche avec autant d'adresse que d'intelligence. J'ai rapporté cet exemple surtout pour faire comprendre quelles sont les idées actuellement à l'ordre du jour en Prusse, en ce qui concerne l'instruction de la cavalerie et ce qu'on exige d'elle, même dans les inspections des plus petites unités, comme celle d'un escadron isolé.

C'est par ces exercices que se termina l'inspection. L'inspecteur réunit tous les officiers autour de lui, fit la *critique* de ce

Digitized by Google

qu'il avait vu et renvoya l'escadron, dont l'examen avait duré plus de trois heures.

Loin d'attacher une importance particulière à l'embonpoint des chevaux, on le considère plutôt comme une chose nuisible, parce que l'on est généralement d'avis que les chevaux gros et gras sont peu résistants et incapables de fournir de longues traites. En conséquence, on tient la main à ce que l'animal, après avoir absorbé sa ration complète de fourrage, ne reste pas inactif. Aussi, comme nous l'avons vu, ne ménage-t-on pas les chevaux dans les manœuvres, et en exige-t-on des efforts très sérieux. On trouve qu'un pareil système, s'il a le léger inconvénient de rendre leur aspect extérieur quelque peu moins agréable à l'œil, présente en revanche le précieux avantage de développer et de fortifier beaucoup leurs muscles. Les Prussiens tiennent donc à ce que leurs chevaux soient plutôt maigres, mais largement et puissamment musclés. C'est pour eux la preuve qu'ils sont à la fois bien nourris et bien entraînés. On ne tolère de formes plus arrondies que chez les jeunes chevaux de remonte, auxquels, comme nous le verrons plus loin, on accorde un supplément de ration, bien qu'ils travaillent beaucoup moins que les autres chevaux de l'escadron. Et il ne manque pas d'exemples que des chefs de corps aient été sévèrement blâmés à cause de l'embonpoint de leurs chevaux, lorsque, pour l'obtenir, ils ménageaient trop ceux-ci dans les manœuvres.

Je signale encore en passant ce fait que, dans tous les escadrons et même dans la garde, les chevaux sont absolument confondus, quelle que soit la nuance de leur robe ; leur aptitude au service se mesurant uniquement d'après leur taille et leurs qualités militaires.

Mieux que toute autre chose enfin, les chiffres suivants donneront une idée nette de ce que, dans les exercices, on exige de la cavalerie prussienne. Dans un manège dont la piste avait 120 pas de développement, un commandant de régiment, passant l'inspection d'une reprise de la 2e classe d'équitation, lui en fit faire quinze fois le tour au galop, sans s'arrêter et en sautant chaque fois la barrière placée sur l'un des côtés. C'est donc

Digitized by Google

1,800 pas (1) que cette reprise parcourut au galop dans cet étroit manège (2), tout d'une traite et en franchissant quinze obstacles.

Dans les grandes manœuvres de cavalerie de 1875, qui durèrent quatorze jours avec repos les jeudis et dimanches, un des régiments de cuirassiers parcourut :

Pendant 3 jours. .	6 milles 1/2	(48 kil.)	par jour.
Pendant 3 jours. .	4 —	(30 kil.)	—
Pendant 4 jours. .	3 —	(22 k,5)	—

C'est-à-dire en dix jours un total de 43 milles 1/2 (326 kil.) ou, en moyenne, de 32 à 33 kilomètres par jour.

Dans toutes les inspections passées aux dragons, hussards et uhlans, on fait exécuter des exercices de combat à pied, avec solution d'un petit problème tactique dans le genre de celui que j'ai indiqué plus haut.

J'ai expliqué déjà dans quel ordre et de quelle façon les hommes descendaient de cheval lorsqu'il s'agissait de combattre à pied. Mais c'est à peu près là tout ce que les règlements disent à ce sujet. C'est au capitaine commandant de faire mettre pied à terre à tel nombre d'hommes qu'il juge nécessaire suivant les circonstances : un, deux ou trois pelotons ; le quatrième restera généralement à cheval, à moins qu'on ne dispose d'un autre escadron pour protéger les gardes-chevaux. Quant à la formation de combat des hommes à pied, elle n'est nullement réglementée et dépend entièrement des circonstances. Ainsi, ils pourront constituer un, deux ou trois groupes, ou bien le plus souvent ils se déploieront en tirailleurs pour occuper de suite un fossé, une haie, la lisière d'un bois, etc. Jamais cette manœuvre ne s'exécute en terrain découvert, si ce n'est comme

(1) C'est-à-dire 1.350 mètres ou 1.440 mètres, suivant qu'on admettra qu'il s'agit du pas de l'homme à pied évalué, en Allemagne à 0m,75, ou du pas de cheval qui, comme, nous l'avons dit plus haut, doit mesurer 0m,80.

(2) Tout le monde sait que l'allure du galop est incomparablement plus fatigante dans un manège que sur une ligne droite.

Digitized by Google

instruction, pour en faire comprendre aux hommes le mécanisme. Mais l'on juge entièrement inutile de poser d'autres règles, parce que les circonstances où il peut y avoir lieu pour la cavalerie de combattre à pied sont tellement variables que le déploiement en tirailleurs sera, le plus souvent, la seule disposition applicable, et qu'il faut laisser toujours au chef qui aura donné l'ordre de combattre à pied, le soin d'indiquer le but à atteindre et de fixer le nombre d'hommes nécessaire pour y arriver.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos, puisque j'en suis au combat à pied, de dire ici quelques mots des expériences auxquelles on s'est livré dans plusieurs régiments de la garde, pour trouver le meilleur moyen de porter l'arme à feu du cavalier. Les dragons et les hussards prussiens ont la carabine fixée à droite le long de la selle, le bout du canon en avant et passant dans une ouverture pratiquée dans la schabraque; le fût de l'arme repose sur la cuisse de l'homme. C'est le mode d'attache qui a semblé le moins gênant et le mieux approprié à sa destination. Il a toutefois de grands inconvénients. L'arme ainsi placée vient battre sur la cuisse, et aux allures vives, ces chocs répétés et assez violents doivent être très sensibles. Puis, quand l'homme descend de cheval, au lieu de pouvoir vivement sauter à terre, il lui faut perdre un certain temps à déboucler sa carabine. Ce n'est pas que ce temps soit bien précieux, parce que les cas dans lesquels la cavalerie met pied à terre, ne sont généralement pas si pressants qu'un semblable retard puisse avoir une bien grande importance. Mais il n'en est pas de même quand il s'agit de remonter à cheval. Alors, le plus souvent, il faut se hâter à tout prix (1), et l'on a dû poser comme règle que les hommes jetteraient simplement leur carabine en bandoulière et s'élanceraient vivement en selle; quitte à profiter du premier moment de répit pour remettre l'arme à sa place. Mais ils n'en

(1) Soit pour achever un succès par une vigoureuse poursuite, soit pour se retirer, en cas d'échec, puisque cette dernière opération doit, comme nous l'avons vu plus haut, s'effectuer également au galop de charge.

Digitized by Google

auront pas moins, en attendant, souffert des chocs réitérés de celle-ci, qui n'est pas disposée pour être portée sur le dos, et à laquelle ils ne sont pas habitués. Quant à la garder ainsi en permanence, en l'ajustant *ad hoc*, on n'a pas considéré cette méthode comme pratique, à cause des meurtrissures qui peuvent en résulter pour l'épine dorsale du cavalier et parfois même de sa monture. Il faut bien reconnaître que les deux systèmes ont ce grand défaut d'être l'un et l'autre plus ou moins gênants pour l'homme et le cheval.

Il a été essayé aussi différents procédés d'ajustage du sabre à la selle, afin de permettre aux dragons et hussards de le quitter lorsqu'ils mettent pied à terre. On trouve, en effet, que cette arme les embarrasse beaucoup dans le combat à pied. On s'est d'abord contenté de suspendre le sabre au côté gauche de la selle ; mais la chose n'a pas paru pratique, parce que lors de la sonnerie : « A cheval ! » les hommes, au lieu d'enfourcher promptement leur monture, devaient d'abord déboucler leur sabre et agrafer leur ceinturon (1). Pour remédier à ce défaut, on a imaginé de fixer le sabre horizontalement au côté gauche de la selle, de telle façon que le soldat pût remonter à cheval sans le reprendre, en le laissant passer sous sa jambe gauche, à la hauteur du genou. Inutile d'insister sur ce qu'a de peu pratique cette méthode, de l'emploi de laquelle il pourrait résulter qu'un homme sautant rapidement à cheval (2) pour poursuivre

(1) Le mode de suspension n'est pas indiqué, mais il semble pourtant qu'on eût pu facilement en trouver un tel que le cavalier n'eût pas eu à s'occuper de son sabre en remontant à cheval, pas plus d'ailleurs qu'en en descendant. Il paraît, en effet, souverainement irrationnel de porter le sabre sur l'homme et la carabine sur le cheval, uniquement semble-t-il, pour avoir à prendre l'une et à quitter l'autre chaque fois qu'on met pied à terre, et inversement (N. du Trad.).

(2) On voit par là qu'il ne s'agit toujours que du port momentané et non permanent du sabre à la selle. Et c'est peut-être pour n'avoir pas cherché à résoudre la question d'une façon plus radicale, qu'on en est arrivé à trouver *impraticable* une méthode fort analogue pourtant à celle que nos spahis, tant français qu'indigènes, *pratiquent* sans difficulté depuis longues années (N. du Trad.).

Digitized by Google

l'ennemi ou lui échapper, fût contraint de galoper pendant assez longtemps avec son sabre sous la cuisse gauche. Il serait beaucoup plus simple de donner à toute la cavalerie prussienne le *chachka* de nos dragons, arme légère et commode aussi bien à pied qu'à cheval (1).

Des expériences analogues ont eu lieu dans les régiments de uhlans pour rechercher un moyen de fixer à la selle à la fois le sabre et la lance, afin d'en débarrasser le soldat lorsque dans une marche il est obligé de conduire son cheval par la bride. Mais, jusqu'à présent, tous ces essais n'ont pas abouti, et les carabines sont restées fixées au côté droit de la selle, tandis que les hommes gardent le sabre sur eux lorsqu'ils mettent pied à terre.

A la suite des inspections d'escadron, les régiments passent aux évolutions de régiment et de brigade. J'ai dit plus haut leur objet, leur durée et le petit nombre de séances qu'on y consacre. N'ayant pu assister personnellement à cette période de l'année d'instruction, je me contenterai de la mentionner ici, et rappelant seulement qu'elle se termine d'une façon analogue aux autres, par les *inspections de régiment et de brigade*, je passerai de suite à la période suivante, celle du service en campagne.

Période du service en campagne.

Elle est unanimement considérée comme la plus importante de toutes pour la cavalerie. Les exercices qui la remplissent

(1) Cette *chachka* des dragons russes, très analogue à celle des Cosaques, n'est autre qu'un sabre à lame fortement courbée, d'une longueur totale de 1 mètre, y compris la poignée, et qui, avec son fourreau en cuir, lequel peut aussi contenir une baïonnette, ne pèse que 1.250 grammes. Cette arme se porte suspendue à un étroit baudrier passant sur l'épaule droite au moyen de deux bélières courtes qui viennent s'engager dans des anneaux placés sur la partie *convexe* du fourreau, ce qui lui donne, paraît-il, une très grande fixité (N. du Trad.).

Digitized by Google

constituent, en effet, la partie essentielle du service de cette arme à la guerre, et leur réalisation pratique représente en quelque sorte le but où doivent tendre tous ses efforts. Aussi, bien que je n'aie pu les suivre personnellement, je veux essayer d'en dire ici quelques mots d'après les renseignements qu'il m'a été possible de recueillir auprès des officiers les plus expérimentés, renseignements d'où j'ai pu conclure que l'on y attachait une extrême importance et que le plus grand soin était apporté à leur exécution. Ces exercices portent uniquement et exclusivement sur le rôle qui incombe à la cavalerie pendant la guerre et pour lequel elle a été créée. *Et c'est à la façon dont un régiment s'en acquitte, qu'on apprécie sa valeur et le mérite de son chef et de ses officiers. Ils sont, en un mot, de l'avis de tous, le couronnement véritable de l'instruction pour la cavalerie.* Les colonels y voient donc en réalité *le but à atteindre*, et *tout le reste* n'est considéré par eux que comme le *moyen* ou le travail préparatoire qui doit permettre d'y arriver. En conséquence, on n'y consacre pas moins de six semaines à deux mois dans la meilleure saison de l'année.

Ce n'est pas trop pour passer en revue avec tout le développement qu'elles comportent, les branches si diverses de ce service multiple : service de sûreté et d'exploration, escorte des convois et missions indépendantes de toute espèce, depuis la destruction d'un télégraphe par quelques cavaliers, jusqu'aux incursions exécutées sur les derrières de l'armée adverse par de grands corps de cavalerie. L'on s'efforce toujours de placer ceux qui sont chargés de ces opérations dans des conditions aussi semblables que possible à celles qui se présenteraient à la guerre, tant sous le rapport de la position supposée des autres troupes qu'au point de vue des distances à parcourir et des efforts à faire pour résoudre tel ou tel problème. C'est-à-dire qu'on ne s'avisera jamais de figurer par une promenade de quelques kilomètres sur une belle route, un *raid* dont l'exécution réelle forcerait d'en parcourir dix fois autant, dans des chemins défoncés, à travers des bois ou des champs semés d'obstacles de toute nature, etc. En outre on n'enverra jamais une reconnaissance, ne fût-elle composée que d'un sous-officier et de quelques

Digitized by Google

hommes, sans leur expliquer dans quelles circonstances on les suppose placés pendant l'accomplissement de l'opération dont on les charge, sans les mettre, en un mot, au courant de la pièce dans laquelle ils vont avoir à jouer un rôle. Par contre, on exige d'eux à leur retour, un rapport très précis : comment ils se sont acquittés de leur mission ; pourquoi sur tel ou tel point il leur a fallu s'écarter des ordres reçus ; comment ils ont tenu compte des indications qu'on leur avait données sur l'état des choses ; et enfin ce qu'ils ont remarqué sur leur route, tant dans les limites qu'en dehors du rayon de leurs opérations.

Ce sont là, en effet, autant de questions que l'on est parfaitement en droit de poser, et qu'il faut même absolument poser (on est unanime sur ce point) à tout homme qui vient de faire une reconnaissance. Aussi serait-il très important de pouvoir dire jusqu'à quel point elles sont réellement posées dans la pratique et de quelle façon il y est répondu. D'après ce que j'ai vu et entendu, je puis au moins affirmer que l'attention du commandement dans la cavalerie prussienne est tout spécialement dirigée de ce côté. Des renseignements que j'ai recueillis à diverses sources, il ressort que les officiers, et en particulier les capitaines commandants, font subir à tout sous-officier envoyé à la découverte un long et minutieux interrogatoire, afin de pouvoir juger de son aptitude par la manière même dont il s'est acquitté de sa mission et dont il en rend compte. Et cette sorte d'examen a toujours lieu en présence de toute la troupe, de façon à ce qu'on en puisse profiter pour instruire les autres et leur donner des conseils pour l'avenir.

Mais c'est surtout vis-à-vis des officiers qu'on se montre exigeant et rigoureux. Monter hardiment à cheval et connaître dans ses plus petits détails tout ce qui s'apprend au manège et sur le champ de manœuvres, est loin de suffire aux yeux des Allemands pour être un bon officier de cavalerie. *Toutes ces qualités*, disent-ils, *demeurent lettre morte si l'homme qui les possède n'a su acquérir d'autres connaissances, indispensables pour s'acquitter du rôle si varié qui lui incombe à la guerre.* Outre l'éducation militaire générale qu'il doit avoir, il lui faut encore savoir juger la valeur d'une position, au point de vue non seulement de son

Digitized by Google

arme, mais aussi de toutes les autres ; il faut qu'il sache lire une carte et en apprécier l'exactitude, qu'il soit en état de dresser à vue un croquis clair et net du terrain qu'il aperçoit; il faut enfin que d'un coup d'œil il puisse se rendre compte des avantages ou des inconvénients que peut présenter tel ou tel accident du sol, dans l'attaque ou dans la défense par les différentes armes.

On comprend que celui-là seul peut arriver à satisfaire à tant de conditions qui, pendant l'hiver, s'y est sérieusement préparé. Et de fait nous verrons plus tard (1) comment on dirige l'instruction des officiers pour développer en eux ces qualités, et dans quelles limites on y parvient.

Dans la période du service en campagne, les exercices commencent habituellement dès six heures du matin et se prolongent jusque dans l'après-midi. Le service de sûreté et d'exploration se pratique de nuit comme de jour, et chaque cavalier est rigoureusement tenu de passer par toutes les fonctions qu'il comporte : devoirs des vedettes, relèvement des sentinelles, patrouilles, grand'gardes, reconnaissances, mesures de sûreté à observer pendant les marches de jour et de nuit, etc. ; il faut que, par des applications répétées sur le terrain, il arrive à posséder imperturbablement tous ces détails. En outre on exige, même du dernier soldat, qu'il sache faire connaître tout ce qu'il a vu de remarquable en parcourant une certaine étendue de pays, fournir des renseignements sur l'état du sol, etc. Tous les sous-officiers sont obligés de résoudre sur le terrain au moins un petit problème tactique, de l'exécution duquel ils doivent à leur retour rendre compte oralement et par écrit.

En ceci, comme en toute espèce de choses, on observe avec le plus grand soin une progression méticuleuse, allant toujours du simple au composé, du facile au difficile. Les exercices se font au début avec de petits groupes d'hommes dont on augmente peu à peu l'effectif. Ainsi l'on fera d'abord manœuvrer lieutenant contre lieutenant, chacun avec son peloton ; puis les capi-

(1) Dans le chapitre spécialement consacré aux officiers.

Digitized by Google

taines opéreront l'un contre l'autre avec deux ou trois pelotons. Les escadrons entiers n'agissent généralement que contre un adversaire figuré par quelques cavaliers. On procède de même pour l'instruction des unités plus considérables. Enfin, après ces manœuvres, la cavalerie prend aussi part à d'autres, exécutées avec le concours de troupes des autres armes, et qui s'organisent habituellement par simple entente entre les chefs de corps.

Tous les exercices du service en campagne se font avec l'armement complet, mais sans paquetage ; et l'on reprend, concurremment avec eux pendant toute cette période, l'instruction individuelle, à cheval et autre. On revient même à l'équitation en couverte et bridon, et l'on surveille tout particulièrement celle des recrues.

Je ne puis laisser ce sujet sans dire encore quelques mots des marches ou étapes, qui s'y rattachent naturellement.

Une marche est dite *petite* quand elle ne dépasse pas 3 milles (22k,5) ; *ordinaire,* jusqu'à 4 milles (30 kilom.) ; *grande,* jusqu'à 5 (37 kil., 5), et *forcée,* au delà. D'ailleurs, ce nom de *marche forcée* s'applique moins à la longueur même de l'étape qu'à la façon dont elle a été parcourue. Ainsi, l'on pourrait citer beaucoup de marches dépassant 5 milles, et que l'on ne considère nullement comme des marches forcées, parce qu'elles ont été exécutées dans des circonstances très favorables. L'allure employée, l'état du temps et des routes, celui des hommes et des chevaux eux-mêmes, sont autant de conditions dont il faut tenir compte, pour savoir si une marche doit ou non être citée comme une marche forcée. Si, par exemple, dans une étape de 3 milles on a fait les trois quarts de chaque mille à l'allure du trot, on peut dire que c'est là une marche forcée.

Il est admis comme parfaitement possible de parcourir, pendant les marches, jusqu'à un mille entier (7 kil., 500) au trot et tout d'une traite.

Pour faire un mille, on admet qu'il faut habituellement : au pas, un peu plus d'une heure ; au trot, 32 minutes ; à l'allure mixte, 45 minutes. Cette allure mixte consiste à décomposer le mille à peu près comme il suit : un huitième au pas, un hui-

Digitized by Google

tième au trot, un huitième au pas, un quart au trot, un huitième au pas et un quart au trot. Ce qui fait cinq huitièmes parcourus au trot en 20 minutes, et trois huitièmes au pas en 24 minutes, c'est-à-dire comme on voit le total, de 45 minutes. Dans les dernières campagnes, et même parfois pendant les grandes manœuvres, on cite des cas où la cavalerie a fait jusqu'à 10 milles (75 kilom.) dans les 24 heures.

Tir à la cible.

Dans la cavalerie, comme dans l'infanterie, les hommes suivent un cours annuel de tir qui dure depuis le 1er octobre jusqu'en septembre de l'année suivante. Mais comme c'est surtout pendant la belle saison que l'on s'occupe de cette partie de l'instruction, il semble que ce soit ici le lieu d'en parler brièvement.

En général, les régiments de cavalerie ont leurs champs de tir permanents spéciaux ; et dans les cas très rares, où les circonstances locales n'ont pas permis de leur en affecter de particuliers, ils partagent celui d'un régiment d'infanterie. Les uns et les autres sont d'ailleurs organisés tout à fait de la même façon ; toutefois ceux de cavalerie atteignent rarement la longueur de 600 mètres, que réglementairement ils devraient pourtant avoir aussi.

L'instruction du tir se donne avec deux sortes d'armes à feu : la carabine Chassepot, dont se trouve aujourd'hui armée toute la cavalerie prussienne, et le revolver. La première ne constitue qu'un armement provisoire et doit prochainement être remplacée par une arme analogue du système Mauser.

Dans les régiments de dragons et de hussards, il est délivré annuellement 40 cartouches par homme, plus 15 à chacun des 120 meilleurs tireurs du régiment. Les sous-officiers et les trompettes, qui sont armés de revolvers, reçoivent 15 cartouches pour cette arme. En outre, le nombre de ces diverses cartouches s'augmente encore de celles que l'on donne en échange du

Digitized by Google

plomb retrouvé, comme nous l'avons expliqué à propos de l'infanterie.

On tire avec le chassepot à 80, 100, 200, 280, 320, 400, 500 et 600 mètres; avec le revolver à 20 et 32. Il n'existe qu'une seule sorte de cible, dont les dimensions sont celles d'un fantassin, 1^{m},80 sur 0^{m},40. Aux petites distances on tire sur une cible; aux grandes sur des panneaux formés de deux ou plusieurs cibles placées côte à côte.

Il n'existe aucun règlement relatif à l'enseignement du tir dans la cavalerie. Les cartouches sont laissées à l'entière disposition des capitaines commandants, qui dirigent l'instruction du tir absolument comme bon leur semble, fixant eux-mêmes les distances et les conditions dans lesquelles les hommes doivent tirer.

La répartition en classes de tir ne se fait pas non plus ; seulement dans chaque régiment de cavalerie légère, on désigne les 120 meilleurs tireurs, et un concours annuel, auquel sont affectés des prix, a lieu entre eux chaque année.

Nul officier de cavalerie n'est dispensé de passer chaque année par toute la série des exercices de tir, et ils reçoivent pour cela le nombre de cartouches nécessaire.

Les régiments de cavalerie ne détachent pas auprès des troupes d'artillerie d'hommes destinés à être exercés à la manœuvre du canon ; mais tous les ans, au 1er mars et au 1er avril, chacun d'eux envoie, pour trois ou quatre semaines, dans le bataillon du train de son corps d'armée, 2 sous-officiers et 3 soldats intelligents et adroits, pour y apprendre la conduite des voitures, etc. De sorte qu'il y a toujours par régiment une quinzaine d'hommes connaissant le service du train et qui, en temps de guerre, peuvent être employés en conséquence (1).

Il nous resterait à parler encore de la *période des exercices*

(1) La chose est d'autant plus utile que, lors d'une mobilisation, les bataillons du train, dont les effectifs augmentent toujours dans une proportion formidable, sont en partie complétés avec des hommes de landwehr ayant servi dans la cavalerie (N. du Trad.).

Digitized by Google

d'automne, qui ne sont, comme dans l'infanterie, qu'une courte répétition de ceux de printemps (évolutions de régiment et de brigade), destinée surtout à ramener dans les formations et les habitudes un peu de la rigueur et de la précision qui se sont toujours perdues plus ou moins dans la pratique du service en campagne. Après quoi viennent les *manœuvres d'automne* ou *grandes manœuvres*, auxquelles la cavalerie prend part conjointement avec les autres armes. Nous avons déjà dit, au chapitre de l'infanterie, pourquoi nous avons dû laisser cette question de côté, et par conséquent nous n'y reviendrons pas ici.

ARTILLERIE

Quoique les recrues n'arrivent dans cette arme qu'en novembre et décembre, il n'en faut pas moins considérer l'année d'instruction comme s'ouvrant au 1er octobre, puisque c'est à cette date que reprend la série régulière des exercices individuels pour les anciens soldats. Ces exercices, auxquels, comme dans les autres armes, la saison d'hiver est surtout consacrée, sont très variés dans l'artillerie, non seulement par suite des travaux d'un caractère tout spécial qui rentrent dans ses attributions, mais encore parce que des batteries montées et à cheval se trouvant réunies dans un même régiment, tout doit y être combiné de manière à satisfaire aux besoins du service des unes et des autres.

Le capitaine commandant est *responsable de l'instruction de sa batterie à tous les points de vue*, et, par suite, *c'est à lui de régler comme il l'entend les exercices*, tant des recrues et des volontaires que des autres soldats. Les commandants d'*abtheilung* et le colonel n'ont, sous ce rapport, qu'un rôle de surveillance; ils tiennent la main à ce que l'on ne s'écarte pas des règlements en vigueur et à ce que l'instruction des différentes batteries soit le plus possible uniforme. Le capitaine est donc entièrement maître chez lui pendant toute la période de l'instruction individuelle. A la fin de chacune des phases de celle-ci seulement, il est tenu

Digitized by Google

de présenter sa troupe aux inspections minutieuses de ses supérieurs, qui font alors leurs observations et déterminent les conditions auxquelles il doit être satisfait.

En avril se termine l'instruction individuelle ; les hommes de recrue sont admis dans les rangs de la batterie, ainsi que les chevaux de l'*ancienne remonte* et, autant que possible, aussi les chevaux de trait de *la nouvelle ;* puis l'on entame les manœuvres d'ensemble, qui durent presque jusqu'en juillet. Du commencement de ce mois jusqu'au milieu d'août, on s'occupe surtout des exercices de tir. Après quoi l'artillerie prend part, d'abord aux petites, et enfin aux grandes manœuvres exécutées par les troupes des autres armes. C'est là aussi pour elle la dernière étape et le couronnement de son année d'instruction, dont la fin est marquée par le renvoi des hommes classés dans la réserve.

On voit, d'après ceci, que les grandes divisions de cette année d'instruction se réduisent à quatre principales :

1° *Période de l'instruction individuelle* ou *des recrues,* qui va du 1er octobre jusqu'en avril ;

2° *Période des exercices d'ensemble,* d'avril à la fin de juin ;

3° *Période du tir* (écoles à feu), de juillet au milieu d'août ;

4° *Période des manœuvres,* jusqu'à la fin des manœuvres d'automne.

Ainsi nous ne retrouvons pas dans l'artillerie cette *période préparatoire* si importante dans l'infanterie. Mais, bien que les exercices des anciens soldats commencent dès le 1er octobre, les commandants de batterie n'en utilisent pas moins tout particulièrement le temps qui s'écoule avant l'arrivée des recrues pour former les instructeurs destinés à celles-ci. Et sous leur surveillance directe, lieutenants et sous-officiers s'occupent activement de se préparer à leurs délicates fonctions.

C'est aussi principalement en automne qu'on exerce les officiers à la pratique des reconnaissances et de tous les détails du service en campagne ; car, on a dû le remarquer, cette *période du service en campagne,* qui dans l'infanterie et la cavalerie, joue le principal rôle, n'existe pas dans l'artillerie. Ceci provient de ce que, dans cette arme, le service en campagne est

Digitized by Google

loin de constituer une spécialité aussi importante que dans les deux autres; et l'on a trouvé possible de faire exécuter tous les travaux qui s'y rapportent, simultanément avec d'autres exercices.

Période de l'instruction individuelle.

Cette période porte aussi le nom de *période des recrues*, et il serait plus juste de l'appeler *période mixte;* car, de la nature même de certains exercices spéciaux, il résulte que les recrues sont exercées sur bien des points en commun avec les anciens soldats. Ainsi, dans l'artillerie, les hommes de recrues ne reçoivent l'instruction isolément que pendant les deux mois et demi ou trois premiers mois ; après quoi ils sont admis dans les rangs de la batterie et y achèvent leur instruction, de concert avec les autres soldats. C'est là une différence à signaler, avec ce qui se passe dans l'infanterie et la cavalerie, où l'éducation des recrues se continue à part jusqu'au bout, sauf toutefois, comme nous l'avons vu, en ce qui concerne les manœuvres à pied dans la cavalerie.

Bien que le cours d'instruction commence le 1er octobre dans l'artillerie, et que les recrues n'arrivent qu'en novembre dans la garde, et au commencement de décembre dans la ligne, je crois pourtant nécessaire de commencer par décrire la manière dont est dirigée leur instruction, et de passer ensuite à l'étude de ce que les anciens soldats font à la même époque et aussi avant l'incorporation du nouveau contingent.

Au point de vue de l'instruction annuelle, on peut diviser tout le personnel d'un régiment d'artillerie en quatre classes, dont les exercices sont réglés par autant de programmes particuliers. Ces quatre classes, les mêmes dans l'artillerie à cheval que dans l'artillerie montée, sont : 1° les recrues ; 2° les hommes qui se trouvent dans leur deuxième année de service ; 3° les soldats de troisième année ; 4° les sous-officiers et *ober-gefreite*.

Digitized by Google

Recrues.

J'ai déjà dit qu'une batterie montée reçoit environ 30, et une batterie à cheval 25 recrues. Il faut y ajouter encore les *volontaires* des deux sortes (1), qui sont instruits en commun avec les autres jeunes soldats. Il n'y a d'exception que pour les volontaires d'un an, et seulement en ce qui concerne la partie théorique (2) de leur instruction.

Tous les hommes de recrue d'une batterie sont confiés à un officier expérimenté, à qui l'on adjoint comme aides les sous-officiers les plus actifs. Le capitaine commandant a soigneusement dressé ceux-ci en vue de ce rôle difficile, en mettant chacun d'eux à l'épreuve et les instruisant personnellement depuis le 1er octobre jusqu'au jour de l'arrivée des recrues, c'est-à-dire pendant cinq à huit semaines. Le lieutenant, de son côté, a dû se préparer tout spécialement à s'acquitter de la mission qui lui incombe.

Je ne reviendrai pas sur les différentes opérations préliminaires qui suivent immédiatement l'incorporation des recrues et que j'ai décrites en parlant de l'infanterie. Tout se passe ici d'une façon absolument analogue, et il en est de même des recommandations à faire aux instructeurs sur la manière dont ils doivent se comporter vis-à-vis des jeunes soldats, la façon de procéder à l'égard de ceux-ci, etc.

Je vais donc arriver de suite à l'instruction proprement dite et en indiquer les phases diverses, en prenant pour type la batterie montée. Nous verrons plus loin comment les choses se modifient dans le cas d'une batterie à cheval.

Instruction des recrues dans une batterie montée. — Dès le

(1) C'est-à-dire de *un an* et de *trois ans*.

(2) Nous avons déjà dit ce qu'il faut entendre par *instruction théorique* et nous rappelons encore qu'elle n'a rien de commun avec ce que nous appelons, en France, *la théorie* (N. du Trad.).

Digitized by Google

lendemain de leur arrivée au corps, les recrues sont réparties en autant de petits groupes qu'il y a de sous-officiers instructeurs. Ceux-ci donnent l'instruction sous la surveillance directe de l'officier qui en est chargé, et l'on comprend que moindre est l'effectif de chacun des groupes et meilleurs sont les résultats obtenus, parce qu'il est plus facile de suivre les progrès de chaque homme en particulier.

Pendant les quatre premières semaines on s'occupe surtout de faire acquérir aux jeunes soldats une tournure militaire, de développer leur corps et de leur donner des habitudes d'ordre et d'obéissance. Aussi tout ce temps est-il consacré principalement à la gymnastique et à des exercices à pied, qui se font d'abord sans armes, puis avec l'arme blanche (1). Ces exercices ont pour objet de faire connaître à l'homme de recrue les principes de la position du canonnier à pied ; de lui apprendre à exécuter les changements de direction, les demi-tours, etc., et enfin de lui donner une allure leste et dégagée, soit lorsqu'il se promène librement, soit lorsqu'il marche sous les armes ; car les Allemands distinguent soigneusement entre ces deux façons de se transporter d'un point à un autre, qu'on pourrait assez justement qualifier de *marche à volonté* et de *marche par temps*. Dans la première, en effet, le soldat s'avance tout à son aise et sans marquer fortement la cadence, comme il le fait au contraire dans la seconde, qui comporte toujours une certaine roideur et un pas vigoureusement rhythmé par le choc du pied sur le sol. Quand les hommes ont acquis un degré suffisant d'instruction, on les forme par petits pelotons et on leur fait exécuter ainsi quelques-uns des mouvements et formations les plus élémentaires.

L'enseignement de la gymnastique marche de pair avec ces

(1) On sait que les servants des batteries montées, c'est-à-dire tous les hommes non montés de *l'artillerie de campagne*, n'ont d'autre arme qu'un sabre analogue à celui de l'infanterie, mais un peu plus long. Par contre, le personnel de l'*artillerie de forteresse* est armé du même fusil que l'infanterie (N. du Trad.).

Digitized by Google

exercices. On le commence par les assouplissements, pour arriver graduellement au travail avec les machines. On y joint aussi la voltige, exécutée d'abord sur le cheval de bois, puis sur l'animal vivant. Sous le rapport de la progression et des méthodes, nous ne pourrions que répéter ici tout ce que nous avons dit à propos de l'infanterie.

Au commencement de la cinquième semaine, on aborde les manœuvres que comporte le service des bouches à feu. Cette instruction est conduite aussi très méthodiquement. Ainsi, quelques jours avant de commencer les exercices pour leur compte, les recrues vont assister en spectateurs à ceux des anciens soldats. Ils se forment en cercle par petits groupes, et les sous-officiers leur font comprendre le but et l'utilité de chacun des mouvements qui s'exécutent devant eux. On leur explique de même la nomenclature du matériel, la manière dont fonctionne le mécanisme de culasse, et les règles à suivre pour charger, pointer et tirer. En tout ceci, l'on tient rigoureusement la main à ce que les sous-officiers se bornent aux notions essentielles et évitent de se perdre dans les détails, qui ne pouvant, au début, que surcharger la mémoire du jeune soldat, restent souvent incompris et sont, en somme, plus nuisibles qu'utiles.

A la suite de ces préliminaires viennent les exercices réels. Ici encore on ne s'attache qu'à ce qui est essentiel, sans exiger des hommes l'exécution absolument correcte et précise des mouvements réglementaires. On y viendra plus tard ; mais, pour le moment, on veut uniquement que chacun d'eux soit bien compris. La pratique est toujours accompagnée d'explications orales, et l'on fait en même temps connaître aux recrues les règles du pointage et les instruments qui servent à l'exécuter. Le lieutenant instructeur et les sous-officiers prennent, dès ce moment, note des hommes qui semblent les plus aptes à devenir des pointeurs.

Quand les recrues commencent à bien connaître le service et le pointage des bouches à feu, on passe à l'exécution des *mouvements auxiliaires* (1).

(1) *Handhabungs-und Herstellungs-Arbeiten*, qui comprennent nos

Digitized by Google

Les mouvements d'avant-train sont d'abord enseignés aux hommes par le spectacle des exercices que font les anciens soldats et dont on leur donne sur place l'explication. Puis ils les exécutent eux-mêmes, d'abord avec des pièces non attelées, et enfin, quand ils sont suffisamment exercés, viennent les manœuvres avec bouches à feu attelées, auxquelles prennent part les anciens soldats (1).

L'instruction des manœuvres de force débute ordinairement par l'indication des règles générales et les mouvements les plus simples, d'où l'on passe peu à peu à ceux qui sont plus difficiles. On tient surtout à ce que les hommes arrivent à les exécuter aussi lestement que possible.

On leur fait aussi connaître le chargement des coffres, d'abord de l'avant-train, ensuite du caisson (2), en insistant particulièrement sur les précautions à observer dans le maniement des munitions et en s'attachant à ce que chacun sache parfaitement où se trouve telle ou telle sorte de projectiles.

A dater du 1er février, quand l'instruction à pied des recrues est assez avancée, on commence à leur faire prendre part aux exercices de même nature exécutés par les anciens soldats. Ceci n'emporte pas toutefois leur admission dans les rangs de la batterie, et n'a d'autre but que de permettre d'instruire tout le monde à la fois.

mouvements d'avant-train et nos manœuvres de force. Il ne s'agit ici, bien entendu, que du service des bouches à feu de campagne, le seul auquel soient exercés les servants des batteries montées ou à cheval. Le service des pièces de siège et de place incombe uniquement aux compagnies d'artillerie de forteresse ou, comme on dit aujourd'hui, d'artillerie à pied (N. du Trad.).

(1) Les anciens soldats sont les seuls qui puissent fournir des *conducteurs*, car tous les hommes de recrue sont uniformément instruits et équipés comme *servants* pendant leur première année de service (N. du Trad.).

(2) Dans le matériel allemand et dans beaucoup d'autres matériels étrangers, l'arrière-train du caisson, au lieu de porter, comme en France, deux coffres semblables à celui de l'avant-train, ne porte qu'un coffre unique, mais plus grand (N. du Trad.).

Digitized by Google

C'est aussi à partir de la même époque que l'on exerce les recrues à monter la garde ; on leur enseigne les devoirs des sentinelles et on les initie, dans la cour même du quartier, à tous les détails du service de place. Ils ne sont pourtant assujettis à y concourir en réalité, qu'après l'achèvement de leur période d'instruction, de deux mois et demi à trois mois, comme nous l'avons dit, et lorsqu'ils sont admis dans les rangs de la batterie.

On profite de la diversité des instructions que les jeunes soldats doivent ainsi recevoir simultanément, pour varier les exercices autant que possible et éviter la monotomie des occupations, qui fatiguerait leur attention. Vers la fin de cette période, on leur apprend aussi à soigner les chevaux et on leur fait connaître les règles du service d'écurie ; on les exerce à atteler et à charger sur les voitures les différents ustensiles de l'artillerie (1).

Dans les batteries à cheval, les manœuvres à pied, les assouplissements et la gymnastique aux machines, s'exécutent comme dans l'artillerie montée et d'après les mêmes principes. Mais l'étude de la voltige est plus complète et plus approfondie.

On ne passe à l'instruction sur le service des pièces et le pointage qu'au bout de six semaines, au lieu de quatre, parce que les hommes étant aussi occupés aux exercices d'équitation, il leur faut plus de temps pour acquérir une connaissance suffisante des premiers éléments (2).

Deux semaines après leur entrée au service, ils commencent l'équitation, dont le cours est dirigé absolument d'après les

(1) Bien que tous soient à ce moment *servants*, comme nous l'avons dit, et qu'un certain nombre seulement soient destinés à devenir *conducteurs*. Mais en général on tient à ce que l'instruction de ces deux catégories de canonniers soit aussi semblable que possible, pour qu'ils puissent, au besoin, se suppléer mutuellement dans certaines limites (N. du Trad.).

(2) C'est sans doute pour cela que dans la ligne les recrues des batteries à cheval sont incorporées un peu plus tôt que celles destinées aux batteries montées (N. du Trad.).

Digitized by Google

mêmes principes que dans la cavalerie. Pendant les six premières semaines on monte en couverte, puis en selle et bridon, et au 1er janvier, autant que possible, on passe au travail en bride, puis en armes.

Sous le rapport de l'équitation, les hommes de recrue d'une batterie à cheval constituent une classe spéciale. Ils n'abordent cette instruction qu'après avoir été quelque peu dégrossis à la manœuvre à pied, et ils en ont alors six séances par semaine. On s'attache surtout à en faire des cavaliers adroits, solides en selle et connaissant bien l'usage des rênes. Quand ils sont suffisamment avancés, on passe à l'équitation en armes avec exercice du sabre; on les exerce à sauter lestement à terre et à se remettre en selle par la droite comme par la gauche, à donner rapidement leurs rênes à leur voisin ou à les reprendre, etc. Il faut qu'au commencement d'avril ils soient en état de prendre part aux manœuvres d'ensemble de la batterie.

Tout ce qui concerne le service d'écurie, les soins à donner aux chevaux, la manière de seller, d'atteler et de charger les voitures, etc., est l'objet d'exercices qui commencent, dans les batteries à cheval, aussitôt après l'incorporation.

A dater du 1er janvier, tout en continuant les mêmes exercices, on attaque les mouvements d'avant-train, en suivant la même progression que dans l'artillerie montée. Puis, vers la fin de la période d'instruction, on passe aux manœuvres de force, au service de garde, à l'escrime à pied et à cheval et au chargement des coffres. En fait d'escrime, on se borne, du reste, à montrer aux hommes à porter adroitement un coup de sabre sur un objet réel. Ils le font d'abord à pied, quand ils ont acquis une certaine habitude de manier leurs armes, puis à cheval, comme couronnement de leur cours d'équitation.

A la fin de leur période d'instruction, on exerce les recrues des batteries à cheval à accompagner les pièces attelées (1), et

(1) Comme servants à cheval, bien entendu ; car tout le monde débute ici encore par être *servant*, absolument comme dans les batteries montées ; ce n'est que plus tard qu'on désigne et forme les conducteurs, comme nous le verrons plus loin (N. du Trad.).

Digitized by Google

l'on fait passer chaque homme successivement par tous les postes. Si le temps a manqué pour exécuter cet exercice à la fin de la période des recrues, c'est par lui qu'on ouvre la période suivante.

De concert avec ces manœuvres, on fait, tant dans les batteries montées que dans les batteries à cheval, marcher l'instruction théorique, en observant de la régler sur les exercices pratiques correspondants, qu'elle doit toujours précéder quelque peu. Sous le rapport des connaissances militaires d'ordre général, elle ne diffère pas de celle qui est donnée dans l'infanterie et la cavalerie. Mais on y joint, comme spécialités relatives à l'artillerie, des notions sur l'organisation des affûts et des bouches à feu, la nomenclature de toutes leurs parties, les projectiles et en général tout ce qui a trait à l'usage, l'entretien et la réparation du matériel. Plus tard on complète ces indications par quelques généralités sur le service de l'artillerie, les différents types de voitures, etc. A quoi viennent encore s'ajouter, dans les batteries à cheval, un certain nombre de leçons sur le nettoyage et l'entretien du sabre et du pistolet.

Dans toutes ces instructions, on évite soigneusement de charger la mémoire des recrues d'une masse confuse de mots et de chiffres. On n'exige, pour commencer, que la connaissance des choses principales, remettant à plus tard l'étude des détails ; et l'on s'efforce d'unir, le plus souvent possible, la pratique à la théorie.

C'est ordinairement le matin, de huit à onze, et dans l'après-midi de une à quatre, qu'ont lieu, pendant les quatre à six premières semaines, les exercices à pied et la gymnastique, auxquels viennent ensuite s'ajouter le service des bouches à feu, les manœuvres de force, le chargement des coffres, etc. (1), et en outre, pour l'artillerie à cheval, l'équitation le matin et le

(1) En un mot tout ce que l'on désigne habituellement en France sous le nom général de *manœuvre d'artillerie*, terme que nous emploierons désormais et que nous avons cru devoir expliquer, parce qu'il pourrait n'être pas familier à tous nos camarades des autres armes (N. du Trad.).

Digitized by Google

service d'écurie (1) dans l'après-midi. L'instruction théorique se donne habituellement dans la soirée.

Anciens soldats.

Nous avons dit que dans l'artillerie leur cours annuel d'instruction commence dès le 1er octobre, avant l'arrivée des recrues.

Parmi les hommes ayant accompli un an de service, chaque batterie montée doit en désigner quatorze qu'elle formera aux fonctions de *conducteur*. L'instruction équestre leur est donnée, ainsi qu'à ceux qui ont déjà servi une année en cette qualité, par les officiers et sous-officiers de la batterie. Elle doit être terminée irrévocablement pour la fin de mars, afin que le mois suivant tout entier puisse être consacré à la conduite des voitures. Les *conducteurs* des batteries à cheval sont également choisis parmi les meilleurs soldats qui viennent de terminer leur première année. Ceux-ci, étant déjà formés comme cavaliers, peuvent commencer la conduite des voitures dès le 1er octobre. Cette instruction cesse à l'époque des gelées, pour reprendre au printemps.

Le matin est généralement consacré à l'équitation, à la conduite des voitures et au service d'écurie; l'après-midi on fait de la voltige, de la gymnastique, de la manœuvre à pied et d'artillerie, et les hommes reçoivent aussi l'instruction théorique. Les anciens soldats qui doivent rester *servants*, sont rompus à tous les détails du service des bouches à feu et exercés à remplir les fonctions des différents postes.

Les jeunes sous-officiers continuent à suivre le cours d'équitation en même temps que les jeunes conducteurs, tandis que les plus anciens sont exercés à part pour se perfectionner.

Le premier lieutenant de la batterie fait aux sous-officiers un cours sur les devoirs de leur grade, le service du chef de pièce, et la manière de conduire le tir des bouches à feu. Les sous-

(1) C'est-à-dire le pansage, etc.

Digitized by Google

officiers, à leur tour, sous la surveillance des officiers, servent d'instructeurs aux canonniers, dans tous les détails du service. On s'efforce de préparer, autant que possible, les jeunes sous-officiers (1) à remplir les fonctions de chef de pièce, afin d'avoir, en cas de mobilisation, le plus grand nombre de sujets aptes à cet emploi.

J'ai déjà dit que tous les anciens soldats forment trois catégories : 1° ceux de seconde année; 2° ceux de troisième année, et 3° les sous-officiers et *ober-gefreite*; les deux premières catégories se subdivisant encore en servants et conducteurs. A chacune d'elles correspond, tant dans l'artillerie montée que dans l'artillerie à cheval, un programme d'instruction particulier. Nous allons examiner comment on a fait, entre ces différents programmes, la répartition des exercices si variés des troupes de l'artillerie.

1° *La manœuvre à pied.* — Elle a pour objet d'apprendre aux hommes à se tenir et à marcher militairement, avec ou sans armes, ainsi qu'à exécuter les changements de direction et autres mouvements simples. Elle est obligatoire pour tous les anciens soldats; mais l'attention des instructeurs s'y porte principalement sur ceux qui, par suite des divers travaux que comporte le service de l'artillerie, n'ont pu acquérir ou même ont perdu la correction de mouvements nécessaire. Les manœuvres à pied sont continuées pendant toute la durée de la période, et vers la fin, les recrues sont admises dans les rangs de la batterie pour y prendre part.

On s'attache non seulement à la régularité des formations, mais aussi à la tenue des hommes, lorsqu'ils marchent ou lorsqu'ils sont arrêtés, et on les oblige à conserver toujours la raideur (*stramme Haltung*) indispensable. Les exercices sont soigneusement gradués, et l'on ne passe de l'un à l'autre qu'après une exécution correcte et parfaitement comprise du précédent.

(1) Il faut entendre par ces *jeunes sous-officiers*, ceux du grade le moins élevé, que les Allemands qualifient du titre de sous-officier, bien qu'ils occupent une position plutôt analogue à celle de nos brigadiers (N. du Trad.).

Digitized by Google

Le tout se termine par un défilé qui permet d'apprécier la manière dont les canonniers ont réglé leur pas et se tiennent sous les armes.

Quoique les sous-officiers ne prennent part à tous ces exercices qu'en qualité d'instructeurs, ils n'en sont pas moins attentivement surveillés par les officiers, qui, s'ils s'aperçoivent que l'un d'entre eux ne connaît pas parfaitement son affaire, le font immédiatement commander pour un tour supplémentaire de manœuvre à pied.

2° *Gymnastique.* — A ce que nous en avons dit, en parlant des recrues, il ne nous reste à ajouter que quelques mots. Tous les hommes ont, de temps à autre, des séances de gymnastique : assouplissements et exercices aux machines, dirigés surtout de façon à les rendre forts et adroits. Aussi l'attention s'y porte-t-elle de préférence sur les canonniers dont le corps ne paraît pas suffisamment développé. Tous les sous-officiers et *ober-gefreite*, à l'exception de ceux employés à l'instruction des recrues, sont obligés de prendre part à ces exercices.

Pour obtenir un enseignement de la gymnastique plus efficace et plus uniforme, l'artillerie, comme les autres armes, détache chaque année un certain nombre de lieutenants à l'Institut central de Berlin (1). Après en avoir suivi les cours, ces jeunes officiers rentrent à leurs corps et s'occupent d'y former, parmi les sous-officiers, des instructeurs de gymnastique pour toutes les batteries de leurs régiments. Les connaissances utiles acquises par ces officiers deviennent ainsi accessibles à tous, et influent nécessairement sur le développement de l'aptitude physique des hommes à l'exécution des manœuvres à pied et à cheval.

3° *Voltige.* — Bien qu'on l'enseigne à tous les soldats, comme constituant une branche de la gymnastique et contribuant puissamment au développement de l'adresse individuelle, c'est surtout dans les batteries à cheval qu'elle est assidûment cultivée;

(1) Voir les détails donnés sur cet établissement au chapitre de l'infanterie.

Digitized by Google

dans les batteries montées il n'y a guère que les conducteurs qui s'en occupent sérieusement.

La voltige et la gymnastique sont d'ailleurs l'une et l'autre l'objet d'un enseignement très méthodiquement gradué. Ainsi l'on ne donne aux recrues qu'une première idée, en quelque sorte, de tous les mouvements, sans exiger d'eux une grande régularité d'exécution; et cette instruction ne reçoit son développement définitif que pendant la seconde année de service. Les sous-officiers et *ober-gefreite* doivent donner l'exemple en tout, être non seulement bons instructeurs, mais exécuter eux-mêmes aussi tous les exercices, s'ils n'en sont pas empêchés par l'instruction à donner aux autres. D'ailleurs tout ce que nous avons dit de la gymnastique et de son enseignement dans l'infanterie est entièrement applicable à l'artillerie.

4° *Service des bouches à feu* (manœuvre d'artillerie). — Même instruction que celle donnée aux recrues, sauf que des jeunes soldats l'on n'exigeait que les connaissances essentielles, tandis que les anciens doivent à la fois mieux comprendre et exécuter plus correctement. On veut que l'homme se rende compte du but et de l'utilité de tous les mouvements qu'il fait en servant sa pièce, qu'il en connaisse imperturbablement toutes les parties et leur nomenclature. Ces sortes d'exercices sont toujours accompagnés des explications les plus détaillées de la part des sous-officiers instructeurs, et ceux des soldats qui font en tout ceci particulièrement preuve de sagacité et d'intelligence, reçoivent encore à part une instruction spéciale.

5° *Pointage.* — Il constitue pour les canonniers désignés comme pointeurs et pour la plupart des *ober-gefreite*, un exercice particulier auquel on attache la plus grande importance, et dans lequel, comme dans tous ceux du paragraphe précédent, on exige davantage des hommes à mesure qu'ils sont plus anciens de service; et par suite, plus ou moins selon qu'ils font partie de l'une ou de l'autre des catégories mentionnées plus haut (1).

(1) Le colonel Kaulbars ne fait, on le voit, que passer sur cette question capitale du pointage, et ne dit rien des procédés imaginés en Alle-

Digitized by Google

6° *Manœuvres de force.* — Elles sont, pour les anciens soldats comme pour les recrues, l'objet d'exercices assidus, et l'on s'attache à en obtenir une exécution leste et intelligente. Ici les sous-officiers ne se bornent pas à enseigner, mais doivent aussi mettre la main à la pâte, afin de ne rien perdre de l'habitude, si nécessaire en ces sortes de choses.

7° *Chargement des coffres.* — Il fait l'objet d'études pratiques constantes de la part des sous-officiers comme des soldats.

8° *Équitation.* — Pour l'instruction à cheval, tous les hommes, aussi bien dans les batteries montées que dans les batteries à cheval, sont divisés en plusieurs classes, entre lesquelles sont réparties les séances d'équitation au manège et sur la place d'exercices.

Dans une batterie montée on forme trois classes ; les sous-officiers, les conducteurs anciens (*alte Fahrer*) et les conducteurs nouveaux (*junge Fahrer*). Dans les batteries à cheval on en forme quatre : les sous-officiers, les servants anciens (*alte Reiter*), les conducteurs (*Fahrer*) et les recrues (1). En outre, dans chaque *Abtheilung* il existe ce que l'on nomme la « classe modèle » (*Muster classe*). Le cours d'équitation est dirigé d'après les mêmes principes que dans la cavalerie.

Les hommes sont très souvent exercés à sauter rapidement à terre ou en selle, ce qui est très important pour la rapidité des mises en batterie. On leur fait aussi très fréquemment franchir des fossés ou autres obstacles, etc. Il va de soi que l'on exige encore davantage dans les batteries à cheval que dans les batteries montées.

On s'attache à faire acquérir aux hommes une assiette extrê-

magne pour former des pointeurs. Il serait aisé, mais inutile, de combler cette lacune, car ces procédés ont été précisément en France l'objet d'études très complètes dans ces dernières années, et sont aussi bien connus chez nous qu'en Russie (N. du Trad.).

(1) Qui sont tous *servants*, on doit se le rappeler. C'est pour cela qu'ils n'existent pas comme classe d'équitation dans l'artillerie montée. Dans celle-ci les *conducteurs nouveaux* sont des soldats de deuxième année qui deviennent *conducteurs anciens* l'année suivante (N. du Trad.).

Digitized by Google

mement solide et l'habitude de conduire leur monture avec le filet.

La classe des conducteurs nouveaux, dans l'artillerie montée, est formée d'hommes ayant déjà une année de service et dont, par suite, l'instruction d'artillerie est complète. Aussi leur instruction équestre peut-elle être menée plus vivement que celle de la classe des recrues dans les batteries à cheval. Elle comporte les mêmes exercices, sauf que l'on insiste moins sur les mouvements de sauter rapidement à terre ou en selle. Il faut qu'elle soit achevée pour le moment des manœuvres d'ensemble.

Dans toutes les classes, tant de l'artillerie montée que de l'artillerie à cheval, on attache une attention toute particulière à ce que les cavaliers soient en état de franchir lestement les divers obstacles que peut présenter le terrain. Aussi le saut des fossés et des barrières est-il partout l'objet d'exercices perpétuels.

L'instruction à cheval est donnée par les plus anciens lieutenants à la classe modèle et par les plus jeunes à toutes les autres. Un sous-officier peut en être parfois chargé, mais toujours sous la surveillance directe d'un officier.

Voici en somme comment s'échelonnent approximativement les différentes phases de l'instruction :

1° *Reprise des sous-officiers* (de 10 à 12 chevaux).

Jusqu'au commencement de janvier : travail en selle et bridon.

Jusqu'au 20 février : travail en bride.

A dater du 20 février : travail en casque et en armes.

2° *Reprise des conducteurs et autres anciens soldats* (environ 12 chevaux).

Jusqu'au 10 décembre : équitation en selle pour les conducteurs; sans selle pour les autres, qui montent sur les sous-verges.

Digitized by Google

Du 10 décembre au 10 février : travail en selle et en bride.
A partir du 10 février : équitation en armes.

3° *Reprise des recrues.*

Depuis le 10 novembre : sans selle et en bridon.
Depuis le 10 décembre : en selle et en bridon.
Depuis le 10 janvier : en bride.
Depuis le 10 février : en armes.

4° *Chevaux de remonte.*

Jusqu'au 1er avril : en selle et bridon.
Depuis le 1er avril : en bride.

9° *Service d'écurie, seller, brider, paqueter, atteler*, etc. — Tous les canonniers reçoivent cette instruction le plus souvent possible, et l'on tient rigoureusement à ce qu'ils s'acquittent de tous ces soins avec intelligence, promptitude et dextérité. Les instructeurs sont ici les sous-officiers, sous la surveillance des lieutenants. Dans les batteries montées, à dater du 1er janvier, les servants prennent part à ces exercices aussi bien que les conducteurs.

10° *Conduite des attelages.* — C'est la préparation à la conduite des voitures, genre d'exercice tout à fait spécial à l'artillerie. Il est dirigé très méthodiquement. On commence, l'homme étant de pied ferme, par lui apprendre à tenir et à manier les rênes du porteur et du sous-verge. Puis, quand il est bien confirmé dans ces premiers principes, vient le travail sur le grand carré du champ de manœuvres, avec exécution des demi-tours et changements de direction, qui se font d'abord au pas. Et lorsque enfin les canonniers ont acquis une certaine habitude de ce travail, on le répète avec plusieurs couples, qui doivent garder entre eux la même distance que s'ils faisaient partie d'un seul attelage.

Tous ces exercices sont repris ensuite au trot, d'abord mo-

Digitized by Google

déré, de 240 pas à la minute, qu'on allonge peu à peu à la vitesse réglementaire de 300.

On veille particulièrement à ce que les conducteurs dirigent adroitement leur sous-verge en faisant un emploi judicieux de la longe et du fouet, et on les exerce le plus souvent qu'on le peut à passer sans à-coup d'une allure à une autre.

Une fois tout ceci exécuté au trot d'une manière satisfaisante, on passe au galop et aux exercices de saut, dans lesquels on franchit, au pas et au trot dans l'artillerie montée et aussi au galop dans l'artillerie à cheval, des fossés de 2 archines (1m,40) de largeur, d'abord secs, puis remplis d'eau. Dans chaque batterie cette instruction est confiée à un officier.

11° *Conduite des voitures et des bouches à feu attelées.* — Les hommes apprennent d'abord à dessiner à pied tous les mouvements et toutes les courbes qu'ils auront à décrire avec les pièces. Et c'est seulement quand tous ces détails leur sont devenus entièrement familiers qu'ils en arrivent à l'exécution réelle. Jamais un mouvement nouveau n'est abordé sans une explication préalable et minutieuse de ce qu'on va faire. Dans les premières séances consacrées à cette instruction, les chefs de pièce restent à pied et tout s'exécute au pas. Plus tard, ils sont naturellement à cheval et l'on fait usage de toutes les allures.

L'attention se porte en particulier sur la façon dont les cavaliers dirigent leurs chevaux et sur la régularité des allures de ceux-ci : allures que, dans l'artillerie à cheval, on cherche à obtenir aussi vives que possible.

Il est à remarquer qu'on a toujours soin de faire faire une partie de ces exercices en terrain mou (sablonneux ou autre), pour habituer les chevaux à tirer tous d'une manière uniforme. On augmente graduellement les allures, mais en ne passant jamais de l'une à l'autre qu'après avoir réussi la plupart des mouvements à la précédente. Ainsi on va du trot moyen (240 pas à la minute) au trot réglementaire de manœuvre (300), puis on arrive au galop, qu'on allonge aussi peu à peu, et enfin à l'allure de la charge, qu'on s'efforce d'amener à sa vitesse normale de 600 pas à la minute, en parcourant dans ces conditions une distance d'abord de 200, puis de 400 pas.

Digitized by Google

En même temps on apprend aux hommes à arrêter leur pièce promptement, quoique sans à-coups, et à passer de même d'une allure à une autre.

Mais une chose qui paraît surtout digne d'attention et utile au plus haut degré, c'est le soin minutieux qu'on prend pour amener progressivement une pièce attelée à franchir tous les obstacles qu'elle peut rencontrer dans les terrains ordinaires. Ainsi les passages à travers des fossés, des haies ou broussailles, dans des terres labourées, des chemins étroits ou difficiles, par-dessus une levée de terre, la descente ou montée de côtes ou pentes plus ou moins rapides, etc., sont l'objet d'autant d'exercices spéciaux que l'on ne manque jamais d'exécuter avant le commencement des manœuvres d'ensemble, autant du moins que le permettent les circonstances locales. Jamais non plus on ne néglige d'y joindre, sur le terrain même, toutes les explications et indications pratiques nécessaires. Ainsi, par exemple, en arrivant devant un fossé on arrête la pièce et l'on fait comprendre aux hommes quels sont les caractères de l'obstacle à surmonter. On leur montre pourquoi il peut y avoir intérêt à le franchir ici plutôt que là et dans quels cas il faudra le sauter d'un bond ou, au contraire, le traverser au pas. Après quoi l'exécution vient à l'appui de ces théories, dont elle est la démonstration. Il en est de même quand il s'agit d'autres obstacles.

En général, on exige en tout ceci des hommes, non seulement la hardiesse et la dextérité, mais l'exécution raisonnée et intelligente de ce qu'on leur demande. Cette instruction est naturellement confiée à l'officier déjà chargé de celle dont il a été question au paragraphe précédent, et qui lui a servi en quelque sorte d'introduction.

Tous les détails de l'instruction sont réglés d'après les circonstances locales et le temps dont on dispose. *Les commandants de batterie sont absolument libres de fixer comme ils l'entendent la progression des exercices et le temps qu'on doit consacrer à chacun d'eux.* Ce sont toujours eux aussi qui choisissent les instructeurs. Il n'y a qu'une seule exception à ces règles : elle est relative au dressage des chevaux de remonte des batteries montées, qui se fait par *abtheilung*, et se trouve par suite entiè-

Digitized by Google

rement sous la direction des officiers supérieurs commandant ces groupes de batteries. En tout le reste ceux-ci, comme au-dessus d'eux le colonel, ont pour mission principale de veiller à ce que l'instruction soit conduite conformément aux règlements (1), et variée le plus possible; condition indispensable pour entretenir chez tous le zèle et le goût du métier.

Ainsi l'on voit, en résumé, que le but des exercices de cette première période est le développement individuel de l'homme et du cheval, comme aussi le service et la conduite de la bouche à feu isolée. Des recrues, on s'efforce de faire avant tout des canonniers, et l'on tâche de pousser leur instruction assez loin sous tous les rapports pour qu'ils soient en état de prendre place, comme servants, dans les rangs de la batterie. Aussi toute leur attention est-elle principalement dirigée sur le service et l'étude des canons de 8 et 9 centimètres, la connaissance et le maniement de leurs projectiles et accessoires de toutes sortes. Quant aux anciens soldats, on cherche à développer le plus possible l'instruction qu'ils ont déjà reçue, et en particulier l'instruction théorique, d'une si grande importance pour un artilleur.

Il ne faut pas perdre de vue que, surtout dans les grandes villes, les hommes sont souvent distraits des exercices proprement dits par le service de garde et différentes corvées de travail. Aussi doit-on, dans la répartition du temps dont ils peuvent disposer, procéder avec la plus grande circonspection, si l'on veut, sans trop les fatiguer, obtenir pendant la courte durée du service les résultats qu'il est nécessaire d'atteindre.

Les conducteurs nouveaux, pris parmi les soldats qui sont dans leur deuxième année de service, doivent avoir reçu une instruction suffisante pour pouvoir, dès le commencement de la période suivante, prendre part aux exercices d'ensemble de la batterie.

Les sous-officiers et les *ober-gefreite* proposés pour ce grade

(1) Ici comme partout, les règlements spécifient *ce qu'on doit enseigner*, et laissent au contraire toute latitude quant aux *méthodes d'enseignement*.

Digitized by Google

ont dû être préparés tous également à remplir les fonctions de chef de pièce dans les manœuvres; les autres sont employés comme instructeurs, et leur préparation à ce rôle, pour telle ou telle spécialité, incombe entièrement aux officiers chargés des instructions et au commandant de la batterie.

2° *Période des exercices d'ensemble.*

Vers le commencement d'avril, les recrues et les anciens soldats sont suffisamment préparés pour qu'on puisse passer aux manœuvres d'ensemble de batterie, et de même que la période précédente lui a servi de préparation, il faut qu'à son tour celle-ci en serve à la suivante; c'est-à-dire qu'après elle, la batterie devra être assez complètement préparée sous tous les rapports pour n'avoir plus à se préoccuper exclusivement que des exercices de tir.

Toutefois, en passant ainsi à une nouvelle phase de l'instruction, on ne perd pas de vue ce qui s'est fait antérieurement, et de temps à autre, on répète les exercices de la première période. Quant à celle qui va nous occuper, bien des circonstances viennent, pendant sa durée, entraver la marche régulière de l'instruction; mais néanmoins, grâce à une utilisation intelligente de tous les instants et à l'état généralement favorable des conditions atmosphériques, on obtient des résultats satisfaisants.

Nous allons maintenant essayer de faire connaître la nature et le caractère général des exercices qui remplissent cette période, et nous croyons ne pouvoir mieux y arriver qu'en examinant chacun d'eux séparément.

1° *Manœuvre à pied et en armes.*

Ces exercices, répétition à pied de ceux qui seront exécutés à cheval plus tard, débutent par les formations les plus simples, les batteries manœuvrant d'abord isolément. Puis, quand les hommes ont acquis une certaine habitude, on réunit plusieurs

Digitized by Google

batteries en *abtheilung*. Dans ces manœuvres, la correction de la tenue de chaque soldat est l'objet d'une attention constante et d'autant plus nécessaire que, par la nature même des autres exercices de l'artillerie, cette correction tend souvent à se perdre. On ne manque jamais de commencer chaque leçon avec des fractions d'un faible effectif, telles qu'un peloton, puis on passe successivement à la batterie et enfin à l'*abtheilung* entière. Ceci permet de répéter constamment ce qui a déjà été vu et donne la possibilité de mieux surveiller chaque soldat en particulier. Les séances ont habituellement lieu le matin, et, seulement par exception très rare, dans l'après-midi.

2° *Voltige.*

Elle se fait ordinairement dans l'après-midi, et sert à entretenir chez les canonniers l'adresse qu'ils ont acquise dans les exercices de la période précédente et à l'augmenter encore. On s'attache à obtenir que tous les hommes de l'artillerie à cheval et les conducteurs de l'artillerie montée, arrivent à sauter en selle et à terre, avec autant de facilité par la droite que par la gauche; et pour cela on les exerce sur un cheval sans selle, puis sur un cheval garni d'une selle dont les sangles ne sont pas serrées.

3° *Instruction théorique.*

Bien qu'on y consacre moins de temps que dans la période précédente, néanmoins elle continue toujours et porte non seulement sur les sujets qui font l'objet des exercices pratiques de cette période, mais principalement sur tout ce qui a trait au tir de guerre; les règles et les précautions à observer dans l'emploi des bouches à feu; l'usage des tables de tir; les effets du tir des canons de campagne prussiens; les soins qu'exige le maniement de ces pièces, et en particulier de leur mécanisme de fermeture, ainsi que celui des gargousses et projectiles, etc. En un mot, les canonniers de toutes les classes doivent posséder bien com-

Digitized by Google

plètement ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'exécution des écoles à feu.

Tous les sous-officiers et *ober-gefreite*, sous la direction du mécanicien de la batterie, sont exercés au montage et au démontage des fermetures de culasse, et on leur fait faire une étude approfondie de tout ce qui s'y rapporte. On s'attache surtout à faire connaître aux hommes les causes qui pourraient en amener la dégradation ou en entraver le fonctionnement. Il faut qu'ils soient en état de les faire disparaître adroitement et sans hésitation.

4° *Instruction de la batterie comme escadron à cheval.*

Les batteries à cheval seules sont exercées à manœuvrer comme escadron de cavalerie. Le but qu'on se propose ainsi est de rendre les formations et la manière de combattre de cette arme assez familières aux canonniers, pour qu'à défaut d'autres troupes de soutien, ils puissent, au besoin, charger l'ennemi qui menacerait leur batterie. Les recrues reçoivent en temps opportun la préparation nécessaire à ces exercices, qui débutent par de l'équitation individuelle à toutes les allures, avec exercice du sabre contre des mannequins disposés *ad hoc*. Puis les hommes sont formés en escadron de manœuvre et exercés conformément aux principes du règlement de cavalerie, en insistant principalement sur tout ce qui peut leur apprendre à pousser une charge ensemble, à fond de train et sans perdre le botte-à-botte. La façon dont les canonniers montent à cheval et gouvernent leur monture est aussi l'objet d'une attention particulière, mais seulement dans les limites qu'exige la pratique de la guerre.

Il est bien entendu que ceci n'infirme en rien le principe, toujours strictement observé, de faire couvrir l'artillerie par les autres armes. Mais les Prussiens sont gens extrêmement prévoyants quand il s'agit des hasards de la guerre, et tiennent à se ménager les moyens de parer à tout événement.

Digitized by Google

5° *Manœuvre d'ensemble de la batterie avec tout son personnel.*

Avant leur exécution, les mouvements de la batterie attelée sont généralement figurés à pied, d'abord par pièce, puis par section, et enfin par la batterie entière. Ces exercices préparatoires sont accompagnés d'instructions orales faites aux lieutenants, aux sous-officiers et aux canonniers.

Vers le milieu d'avril commencent les manœuvres réelles. Chaque batterie est exercée d'abord isolément; puis plusieurs d'entre elles se réunissent pour exécuter des évolutions sous les ordres du commandant d'*abtheilung*. Si dans une même garnison stationnent plusieurs batteries appartenant à des *abtheilungen* différentes, elles n'en sont pas moins groupées ensemble pour les manœuvres.

Dans ces exercices l'attention porte sur la dextérité des conducteurs et la façon dont ils dirigent leurs pièces; mais on ne néglige pas non plus ce qui concerne le service des bouches à feu, et l'on exige des servants une exécution en quelque sorte machinale, à force d'habitude, de leurs différentes fonctions. Les hommes ne doivent omettre aucun des détails que comporte la charge, tels que : fixer au projectile le bouchon porte-amorce, saisir et placer l'étoupille, pointer vite et correctement la pièce sur le but indiqué et en donnant la hausse d'après sa distance. Le pointage est fréquemment vérifié par les officiers.

Toutes ces manœuvres s'exécutent de la même manière dans l'artillerie à cheval que dans l'artillerie montée, sauf que dans cette dernière les évolutions d'*abtheilung* sont plus rares et peuvent, dans le cas où le temps ferait défaut, être reportées à la période suivante.

En même temps se continue activement l'instruction des pointeurs. De sorte qu'à la fin de cette période on peut apprécier assez exactement la valeur et les qualités particulières de chacun. Aussi est-ce à ce moment qu'on effectue la répartition par pièce

Digitized by Google

de tout le personnel de la batterie, en s'efforçant d'attacher aux diverses bouches à feu des hommes se valant, autant que possible, sous le rapport de la vue, de l'adresse, de la force, de l'intelligence, de l'instruction, du moral, etc. Cette répartition reste ensuite définitive jusqu'à la fin de l'année d'instruction.

6° *Franchissement d'un fossé avec une pièce attelée.*

On commence par le faire exécuter aux chevaux de selle et de trait, ceux-ci non attelés, mais réunis deux à deux, puis accouplés en attelage. Une fois que les animaux sautent franchement, on leur fait aborder l'obstacle tout attelés. On n'abuse pas de cet exercice, qui fatigue beaucoup le matériel. Même en campagne, et par une raison analogue, c'est-à-dire pour ménager les hommes, les chevaux et les bouches à feu, on s'attache à ne sauter les fossés qu'en cas de nécessité absolue, et il est presque toujours possible de les traverser avec précaution en choisissant l'endroit où la pente des abords est le moins rapide et permet de descendre dans le fossé et d'en ressortir. Néanmoins il est considéré comme nécessaire d'exercer de temps à autre les hommes et les chevaux à surmonter les obstacles de cette sorte; et pour le même motif on fait assez fréquemment gravir aux batteries des talus à pente roide, on leur fait parcourir des terrains sablonneux, des champs labourés, etc.

7° *Appréciation des distances par les officiers, sous-officiers et* ober-gefreite.

On y fait prendre part aussi les canonniers doués d'une bonne vue et les pointeurs les plus intelligents. Comme préparation à ces exercices, on commence par mesurer, en pas d'hommes et de cheval, des portions déterminées d'une longue ligne tracée sur le terrain et marquée par des piquets de 100 mètres en 100 mètres. Une fois cette ligne mesurée, on peut s'en servir pour comparer et étalonner les pas des hommes et des chevaux aux différentes allures. Puis le personnel de chaque batterie est

Digitized by Google

réparti en deux groupes, dont chacun doit contenir des cavaliers et des hommes à pied. Ces deux groupes se séparent au centre de la ligne, s'éloignent l'un de l'autre en la suivant et, en s'examinant mutuellement, déterminent la distance qui les sépare.

Ces exercices sont exécutés sur tous les terrains, accidentés et autres, les grandes routes, etc., de manière à ce qu'on puisse les pousser aussi loin que possible. On apprend aussi à déterminer les distances en se servant de la planchette ou au moyen d'une carte.

Pendant les manœuvres de batterie, il arrive quelquefois qu'on fait un repos, dont on profite pour déterminer la distance à tel ou tel point, et l'on fait voir aux canonniers sous quel aspect se présentent, suivant la nature du temps et la manière dont ils sont éclairés, les objets qui leur sont familiers et dont la distance est exactement connue. L'œil s'habitue ainsi à tenir compte de ces diverses influences.

Tous ces exercices sont l'objet de la plus sérieuse attention, et il est inutile d'insister sur l'extrême importance qu'ont prise à la guerre les questions d'appréciation des distances et de réglage du tir.

8° *Application des manœuvres au terrain.*

On profite de toutes les occasions pour apprendre aux hommes à disposer les pièces conformément à la nature et aux formes du terrain, c'est-à-dire à les placer de telle façon que, sans se gêner l'une l'autre, elles soient bien couvertes et en état d'agir efficacement. La solution d'un problème tactique sert toujours de base à ces exercices, que l'on exécute successivement par pièce, puis par section, etc., jusqu'à ce que les principes et procédés d'exécution en soient imperturbablement connus de tous les lieutenants, chefs de pièce et autres sous-officiers.

Il en est de même des manœuvres de batteries ou *abtheilungen* entières, dans lesquelles on observe toujours les mêmes règles. Ainsi l'on se place dans les divers cas qui peuvent se présenter à la guerre ; on dispose les batteries comme pour soutenir une

Digitized by Google

attaque ou couvrir une retraite, attaquer ou défendre un défilé ou un village, favoriser ou empêcher le passage d'une rivière, etc. Dans toutes ces circonstances, on s'attache à obtenir que les hommes disposent leurs pièces d'une façon intelligente, tiennent compte de la distance et pointent sur les objets qu'il est le plus important de battre d'après les conditions du problème posé. La séance se termine toujours par une *critique* du commandant de batterie, ou du commandant d'*abtheilung* si plusieurs batteries manœuvrent ensemble. Dans ce dernier cas, on ne néglige jamais d'expliquer aux canonniers d'une batterie, pourquoi la batterie voisine, qui doit agir de concert avec la leur, s'est placée en tel point plutôt qu'en tel autre, sur quel but elle dirige son feu et pourquoi, etc.

On exerce aussi les batteries à s'aligner promptement sur une pièce ou une section donnée, établie en position. Ce n'est en effet qu'un cas particulier de l'application des mouvements au terrain, quand celui-ci est entièrement découvert et uni. On envoie en avant une pièce ou une section, qui se met promptement en batterie et ouvre son feu sur le but indiqué; les autres doivent alors venir se placer à sa hauteur et ouvrir également leur feu. Pendant ce mouvement on s'attache surtout à obtenir que les commandements soient faits à temps, que les sonneries soient régulières et se succèdent dans l'ordre voulu; que le but à battre soit nettement désigné, sa distance appréciée, le genre de projectile à employer rationnellement choisi, et enfin la bouche à feu soigneusement pointée, conformément à la distance et comme s'il s'agissait d'un tir réel.

Pour s'exercer à contre-battre l'artillerie adverse, on exécute des manœuvres à double action : section contre section et batterie contre batterie, et l'on apprend aux hommes à pointer leurs pièces aussi bien en terrain découvert que derrière des abris, et à les diriger sur des bouches à feu ennemies, soit immobiles, soit en mouvement. Dans ces manœuvres on brûle habituellement quelques gargousses à blanc, pour donner aux canonniers l'occasion de diriger leur pointage sur la fumée des coups de l'adversaire.

Comme complément de tous ces exercices, les commandants

Digitized by Google

d'*abtheilung* entreprennent avec leurs officiers et sous-officiers ce qu'on appelle des courses ou promenades de reconnaissance (*Recognoscirungs-Ritte*). Pendant ces promenades, on donne à résoudre à chacun un petit problème tactique, conformément aux données duquel il doit promptement choisir des positions pour l'artillerie, la distribuer correctement en différents points du front supposé des troupes, et déterminer la distance au but contre lequel il s'agit d'ouvrir le feu.

Ces exercices servent de préparation aux petites manœuvres que l'artillerie ne manque jamais d'exécuter de concert avec les troupes des autres armes, toutes les fois qu'il s'en trouve dans la même garnison. Il suffit pour cela d'une simple entente entre les chefs de corps.

9° *Manœuvres de force.*

Elles se relient étroitement aux manœuvres de batteries attelées; et les hommes doivent avoir reçu en temps opportun l'instruction théorique et pratique nécessaire, pour pouvoir, pendant le cours même de celles-ci, réparer ou changer une roue, remplacer un affût brisé par celui de rechange, relever une pièce versée, faire descendre ou monter une bouche à feu le long d'un talus à forte pente, etc. On les exerce encore dans les mêmes conditions au remplacement rapide des chevaux ou des servants tués, etc.

10° *Service en campagne.*

Sous ce titre nous trouvons une série d'exercices qui ont principalement pour objet l'instruction des officiers, sous-officiers et candidats à ce dernier grade. Ils portent sur l'organisation et l'installation des bivacs : règles à suivre pour la disposition des chevaux, construction de huttes et d'abris contre le vent, etc.; l'établissement des abris rapides ; ils s'exécutent d'après les indications du règlement sur le service du pionnier de campagne (*Leitfaden für den Unterricht der Infanterie im Feld-Pionier-Dienst*); les précautions à observer dans le service

Digitized by Google

d'avant-poste et de grand'garde; les soins à prendre des chevaux pendant les haltes courtes ou longues, les règles à suivre pour faire un fourrage ou en cas d'alerte, ou bien quand une batterie doit faire demi-tour dans un étroit défilé ou passer un gué (pour préserver les charges de l'humidité), etc. Enfin ce chapitre comprend encore tout ce qui concerne le réapprovisionnement des batteries sur le champ de bataille, ainsi que la manière de disposer les pièces et d'exécuter le tir dans certaines circonstances particulièrement difficiles.

11° *Tir à blanc.*

Dans les premiers jours de cette période, il s'exécute habituellement à la fin des séances de batteries attelées; puis plus tard, quand les recrues ont acquis une certaine habitude et que les chevaux ne s'en effrayent plus, pendant le cours même de la manœuvre. Ces tirs à blanc doivent servir de préparation au tir réel et par suite sont toujours accompagnés d'explications sur les mesures de précaution à observer dans le service des pièces, le maniement des charges, des étoupilles, du mécanisme de fermeture, etc.

12° *Confection des munitions.*

Pendant cette période, chaque batterie doit préparer autant de charges qu'elle en consommera pendant les écoles à feu de la période suivante. Tous les hommes de recrue doivent concourir à ce travail, que, sous la surveillance d'un officier, les sous-officiers et *ober-gefreite* leur apprennent à exécuter. Les candidats officiers, sous-officiers et artificiers (1) sont également tenus d'y participer ainsi que les volontaires d'un an. Chaque séance est précédée d'explications orales et de l'indication des précautions qu'il est nécessaire d'observer quand on

(1) *Ober-Feuerwerker*, l'analogue de nos chefs ou sous-chefs artificiers

Digitized by Google

manie de la poudre à canon. On donne aussi quelques détails sur la destination et l'emploi des différents projectiles, et enfin on passe en revue les charges confectionnées.

13° *Tir du pistolet et préparation des cartouches.*

Tout le personnel des batteries à cheval et les conducteurs des batteries montées sont exercés au tir du pistolet. Ils tirent d'abord individuellement avec des cartouches à blanc, puis à la cible, à la distance de 18 mètres. Ensuite la batterie entière est exercée au tir à cheval, soit de pied ferme, soit en marchant. Les canonniers doivent apprendre à confectionner eux-mêmes leurs cartouches.

14° *Mobilisation des batteries,*

Afin de s'assurer qu'en cas de guerre tout serait prêt et chacun parfaitement au courant du rôle qui lui incombe en pareille circonstance, on exécute tous les ans dans chaque régiment le simulacre de mobilisation d'une batterie, en se servant du matériel conservé dans les magasins du corps. La batterie mobilisée est formée par toutes les autres, dont chacune contribue pour la fraction qui lui est prescrite. Ainsi, par exemple, telle batterie mobilisera une pièce, telle autre un caisson, une troisième fournira des hommes, etc. En outre, chaque batterie montée doit mobiliser une des voitures qui font partie de la colonne de munitions qui lui est attribuée. Le problème posé change naturellement tous les ans : telle batterie qui aura mobilisé une pièce en 1874 mobilisera un caisson ou quelque autre chose en 1875, etc.

Tout le personnel de la batterie prend part à ces exercices ; notamment les officiers, sous-officiers et *ober-gefreite,* dont l'instruction sous ce rapport est l'objet de la plus sérieuse attention. Et si le temps manque pour exécuter la mobilisation à cette époque de l'année, l'opération est remise à la période suivante,

Digitized by Google

après les écoles à feu ; mais on tient rigoureusement la main à ce que chaque batterie passe tous les ans par cet exercice.

15° *Instruction sur les transports en chemin de fer.*

Pour cet objet on forme, de toutes les batteries d'un régiment, une batterie combinée à l'effectif de guerre et pourvue de tout le matériel, voitures, etc., qu'elle aurait à emmener en campagne. Puis, sous le commandement de l'un des capitaines commandants, cette batterie est transportée en chemin de fer à une petite distance, pour apprendre à tout le monde à s'embarquer et à débarquer rapidement. Tout ce qui a trait à ces exercices est organisé et réglé par le capitaine qui commande la batterie. C'est à lui de se mettre en rapport avec la direction du chemin de fer, de rédiger l'ordre de mouvement, d'exiger l'exécution de tous les travaux indispensables et de veiller à ce que l'embarquement et le débarquement se fassent conformément aux prescriptions réglementaires et dans le moins de temps possible. Il lui faut échanger, tant avec la compagnie du chemin de fer qu'avec les autres autorités, toute la correspondance qui serait nécessaire en temps de guerre pour que la batterie fût transportée et pourvue de tout ce dont elle a besoin pendant la route. Puis, l'exercice terminé, il fournit un rapport détaillé sur tout ce qui s'est passé.

Cette instruction a lieu sous la surveillance de l'officier supérieur qui commande l'*abtheilung*, et en présence de tous les officiers, sous-officiers, *ober-gefreite*, volontaires d'un an et candidats officiers. Des explications sont données à tous sur le terrain même, de façon à ce que chacun sache ce qu'il aurait à faire en pareille occasion.

16° *Marches militaires.*

On n'y exerce que les batteries qui se trouvent en garnison dans le voisinage immédiat des champs de tir ; parce que dans le cas contraire, qui est de beaucoup le plus général, l'exécution

Digitized by Google

du trajet nécessaire pour aller au polygone constitue un exercice de marche pleinement suffisant. Les batteries de la garnison de Berlin, par exemple, pour se rendre à leur champ de tir sur le bord de la Tégel, n'ont pas à faire moins de 15 à 20 kilomètres (aller et retour).

Quant aux batteries qui n'ont pas cette occasion de s'exercer, elles sont obligées d'exécuter, au minimum, chaque année, deux promenades d'au moins 3 milles (22^{k},500). Ces marches sont habituellement combinées avec d'autres exercices; ainsi, toutes les fois que c'est possible, on quitte la grande route pour aller prendre des positions, on mesure des distances, etc.

Tous les canonniers, quelles que puissent être leurs fonctions spéciales, doivent être parfaitement au courant des préparatifs que comporte un route, comme aussi de tous les devoirs qui incombent au soldat, tant dans les marches que dans les cantonnements. L'ordre le plus parfait doit toujours être, dans l'un et l'autre cas, strictement observé, et l'on y tient rigoureusement la main.

Comme dans ces promenades on a souvent l'occasion de traverser des terrains d'aspect et de nature différents, on en profite pour donner à tous des indications sur l'emploi de l'artillerie à la guerre, les exercer à l'appréciation des distances, à choisir et occuper des positions, à se mettre en marche par alerte, etc.

17° *Tir du fusil.*

Les hommes destinés à être attachés aux colonnes de munitions étant armés de fusils, on les exerce, ainsi que les sous-officiers, au tir à la cible.

Outre tout ce que nous avons énuméré, un régiment d'artillerie se trouve encore, pendant la période que je viens de décrire, obligé d'affecter environ deux semaines à l'instruction des réservistes et des hommes de la landwehr. On les répartit entre les batteries, qui les exercent pour les empêcher d'oublier ce qu'ils ont appris pendant leur temps de service actif, et pour les mettre en état de s'acquitter du rôle qui leur incomberait en cas de guerre. Pendant les deux derniers jours de leur stage, ils sont

Digitized by Google

réunis à part de leurs batteries et conduits au polygone pour y faire des *écoles à feu.*

Enfin l'artillerie est encore chargée de divers travaux relatifs à l'entretien et à la réparation des armes et des projectiles, dans les arsenaux et les places de guerre. Le nombre d'hommes fournis pour ce travail varie beaucoup d'une ville à l'autre. Dans quelques-unes il est assez considérable; dans d'autres, au contraire, il est presque nul. A Berlin, il n'est en moyenne que de 1 ou 2 hommes par batterie, chaque jour.

3° *Période du tir.*

C'est au mois de juillet, quand l'instruction des batteries à tous les autres points de vue est bien confirmée, qu'on passe, tant dans l'artillerie de campagne que dans celle de forteresse, aux exercices de tir des diverses bouches à feu; exercices qui durent jusqu'au milieu d'août et auxquels succèdent les manœuvres d'automne, ou grandes manœuvres exécutées de concert avec les autres armes.

Par suite du développement de la culture en Prusse, les champs de tir pour l'artillerie y sont difficiles à trouver, et le nombre en est par conséquent très limité. La plupart du temps un seul sert pour plusieurs régiments, qui viennent y faire leurs écoles successivement. La durée de celles-ci est alors de vingt jours pour un régiment d'artillerie de campagne et de trente pour un régiment de forteresse. Seules, les batteries qui se trouvent stationnées dans le voisinage du champ de tir ne sont pas limitées sous le rapport du temps, et peuvent choisir leur moment comme bon leur semble.

Au point de vue du tir, comme à tous les autres, le capitaine commandant a seul la responsabilité pleine et entière de l'instruction de sa batterie, et l'on met chaque année pour cet objet à sa disposition : 224 obus ordinaires, 100 obus à balles, 12 boîtes à mitraille et le nombre correspondant de gargousses et d'étoupilles. C'est donc en somme 356 coups de canon par batterie; et comme en temps de paix les batteries ne comprennent que

Digitized by Google

4 pièces, il en résulte que chacune de celles-ci tire pendant ses écoles :

61 obus ordinaires,
25 obus à balles,
3 boîtes à mitraille,
—
C'est-à-dire 89 coups.

Voici comment l'enseignement du tir est organisé :

On commence par ce qu'on appelle le tir préparatoire ou d'instruction (*Unterrichts-Schiessen*), qui a pour objet de montrer *de visu* à tout le monde les effets des pièces, l'usage des tables de tir, et comment les diverses circonstances extérieures influent sur la précision de celui-ci. Afin d'en mieux constater les résultats, on se sert de cibles dites d'essai (*Anschuss-Scheibe*) (1), de forme carrée et de 5 mètres de côté.

Puis on passe à des exercices dont le but principal est d'apprendre aux sous-officiers, et surtout aux officiers, à suivre le tir de leur pièce, et à rectifier son pointage en conséquence après chaque coup. Pour y arriver, on donne à chaque lieutenant le commandant d'une pièce isolée, avec laquelle il tire d'abord aux petites distances (jusqu'à 1.000 mètres), puis aux moyennes (de 1.000 à 2.000), et enfin aux grandes (au delà de 2.000 mètres, jusqu'à la portée extrême de la pièce). Le tir se fait toujours à distance inconnue.

Quand les jeunes officiers ont ainsi appris à régler leur tir, le même exercice a lieu pour les premiers lieutenants, qui dirigent le tir d'une section, et enfin pour le capitaine commandant lui-même, qui règle le tir de sa batterie tout entière, à différentes distances et avec divers projectiles. Ici les résultats fournis par chaque pièce servent de guide pour régler le tir des autres.

A l'une des dernières séances d'école à feu vient assister un des inspecteurs de l'arme, pour constater où en est l'instruction du régiment. Cette séance constitue le tir d'inspection.

(1) Littéralement : Cibles servant à régler le tir.

Digitized by Google

Voici quelles sont les cibles dont l'artillerie fait usage dans ses écoles à feu :

1° Les cibles-tirailleurs (*Schützen-Scheiben*), qui se placent sur un rang, à 2 mètres l'une de l'autre. Chacune d'elles a 0m,50 de large et 1m,80 de hauteur.

2° Les cibles-infanterie (*Infanterie-Scheiben*); hauteur, 1m,80, largeur, 12 mètres.

3° Les cibles-artillerie (*Artillerie-Scheiben*), qui sont formées de deux parties séparées. En avant se place un panneau carré de 1m,80 de côté et derrière lui, à 7m,50, un autre semblable.

Outre les cibles on emploie aussi, comme but à battre, des parapets de tranchée, des barricades et autres obstacles divers. Ainsi, par exemple, en me rendant un jour au polygone, je vis une batterie de siège tirer à 1.500 mètres contre un épaulement représentant un ouvrage de fortification.

On peut trouver des indications plus détaillées sur le tir de l'artillerie dans le règlement intitulé : *Leitende Grundsätze für die Abhaltung der Schiess-Uebungen.*

Les inspections.

Dans l'artillerie, comme dans les autres armes, la plupart des inspections ont lieu pendant la belle saison, et c'est par conséquent ici le lieu d'en parler.

Le colonel est responsable de la valeur acquise par son régiment considéré, pourrait-on dire, comme *machine de guerre.* Il est donc obligé d'en suivre jour par jour l'instruction de très près. Aussi est-ce lui qui passe toutes les inspections relatives aux détails des différentes branches de l'instruction; tandis que le commandant de brigade ne voit les batteries que lorsqu'elles sont entièrement prêtes et déjà instruites.

Tout ce que nous avons dit des inspections, en parlant de l'infanterie, s'applique à l'artillerie comme aux autres armes.

Voici maintenant quelle est la série des inspections passées à l'artillerie dans le courant de l'année :

Digitized by Google

Vers le milieu de janvier : 1° Inspection d'équitation, en selle et bridon, par le commandant du régiment.

Au commencement de mars : 2° Inspection des volontaires d'un an, par le colonel, avant leur admission dans les rangs de la batterie. 3° Inspection des recrues à pied et à l'artillerie (1) par le colonel.

A la fin de mars : 4° Inspection d'équitation, en selle et bride, par le colonel. 5° Inspection des trompettes (équitation et sonneries à toutes les allures), par le colonel.

A la fin d'avril : 6° Inspection de la conduite des voitures par le colonel. 7° Examen des élèves de l'école régimentaire, sur les diverses branches de l'enseignement, par le colonel.

Au commencement de mai : 8° Inspection des batteries à pied et à l'artillerie, par le colonel. 9° Inspection de gymnastique par le colonel. 10° Examen de l'instruction théorique des sous-officiers et des hommes par le colonel. 11° Inspection de tout le matériel des batteries, c'est-à-dire habillement, réserves et matériel roulant, par le colonel.

A la fin de mai ou *au commencement de juin :* 12° Inspection des manœuvres d'ensemble des batteries par le colonel, et dans certaines batteries, par le commandant de la brigade. 13° Revue générale de toute la garnison de Berlin par l'Empereur. 14° Manœuvres d'ensemble de toute l'artillerie en garnison à Berlin devant l'Empereur.

A la fin de juin : 15° Inspection d'évolutions d'*abtheilung* par le colonel. 16° Inspection du service en campagne par le colonel.

Vers le milieu d'août : Inspections passées par un *inspecteur* ou par l'*inspecteur général du corps de l'artillerie* (2), sur : 17° le

(1) Nous rappelons que par ce mot : l'*artillerie*, il faut entendre tout ce qui est relatif au service des bouches à feu. Nous disons, dans notre arme, inspecter des hommes ou des batteries *à l'artillerie*, comme *à pied*, *à cheval*, *à la batterie attelée*, etc. (N. du Trad.).

(2) On sait qu'en Allemagne se trouve à la tête du Corps de l'artillerie un *inspecteur général* ayant rang de commandant de Corps d'armée. L'artillerie constitue ensuite un certain nombre *d'inspections d'artillerie de*

Digitized by Google

tir; 18e les manœuvres d'ensemble et 19e le service intérieur du régiment.

De plus, pendant la belle saison, le commandant du Corps d'armée passe une fois ou deux, suivant qu'il le juge nécessaire, la revue de tout le régiment. Le commandant du Corps de la garde ne passe pas de ces revues, parce que l'Empereur voit les deux régiments en même temps, et qu'alors le commandant en chef, ainsi que tous les autres officiers généraux du Corps d'armée, ont toute facilité pour s'assurer de l'état réel des troupes sous leurs ordres.

Enfin, tous les deux ans, comme dans les autres armes, a lieu l'inspection de détail (*Musterung*), relative seulement au matériel, c'est-à-dire : habillement, équipement, approvisionnements, matériel roulant, et passée par le commandant de brigade assisté de fonctionnaires de l'intendance. Ordinairement cette inspection se borne à la partie du matériel nécessaire en cas de mobilisation.

Les inspections des manœuvres d'ensemble de l'artillerie se ont, comme en Russie, avec solution de problèmes tactiques; mais il faut noter cette différence que, chez nous, ces manœuvres ont lieu dans les camps, en terrain accidenté à distances inconnues, tandis que l'artillerie de la garnison de Berlin a pour seul théâtre de ses manœuvres d'ensemble le terrain à peu près uni et découvert du Kreuzberg, où elle ne peut tirer qu'à blanc.

4° *Période des grandes manœuvres.*

Lorsqu'elles ont terminé leurs écoles à feu, vers le milieu

forteresse et *d'inspections d'artillerie de campagne;* ces dernières formées par le groupement de trois ou quatre corps d'armée voisins, ont chacune à leur tête un *inspecteur*, habituellement du grade de général-lieutenant, et destiné très probablement à commander, en cas de guerre, l'artillerie de l'armée qui serait formée des corps d'armée de son inspection. Inutile d'insister sur les différences qui existent entre ces inspecteurs et nos inspecteurs généraux français (N. du Trad.).

Digitized by Google

d'août, les batteries d'artillerie vont se réunir aux troupes des autres armes pour concourir aux exercices de service en campagne de celles-ci et ensuite à l'exécution des manœuvres d'automne. C'est là pour tout le monde la vraie pierre de touche qni permet d'apprécier les résultats obtenus pendant le cours de l'année ; aussi sont-elles l'objet d'une attention toute particulière. L'instruction individuelle n'est pas toutefois négligée pour cela, et l'on continue de la mener de front avec les autres exercices, autant du moins que le temps et les circonstances le permettent.

LES PIONNIERS

Les pionniers, ou troupes du génie, reçoivent leurs recrues à la même époque que l'infanterie, et l'on s'attache à n'envoyer autant que possible dans cette arme que des ouvriers de profession : terrassiers, menuisiers, bateliers, etc. Nous avons vu comment, lors de l'incorporation des jeunes soldats destinés à la garde, ceux qui remplissent ces conditions sont affectés au bataillon de pionniers jusqu'à concurrence du nombre d'hommes nécessaire pour le compléter ; le surplus est réparti entre les autres armes.

Il faut d'abord signaler entre les pionniers et le reste des troupes à pied une différence bien caractéristique. Tandis que, dans l'infanterie, le bataillon forme un tout homogène dont les diverses compagnies reçoivent la même instruction, on ne trouve ici rien de semblable : chaque compagnie a sa spécialité et y est instruite à part. Ainsi la 1re compagnie, plus particulièment chargée de l'établissement des ponts, est composée de pontonniers ; les 2e et 3e sont formées de sapeurs proprement dits, et la 4e de mineurs. De plus, par opposition à cette dernière, les trois autres sont dites « de campagne » (*Feld-Compagnien*). Les exercices de ces compagnies sont entièrement différents, sauf en ce qui concerne le tir et l'instruction militaire générale.

D'après la nature même du rôle qui leur incombe, les compagnies d'un bataillon ne sont pas destinées à agir ensemble,

Digitized by Google

même en cas de guerre. Elles constituent, au contraire, autant d'unités complètement indépendantes les unes des autres, et sont attachées aux divers éléments du Corps d'armée. Ainsi, au moment de la mobilisation, un bataillon de sapeurs se dissout immédiatement. La compagnie de mineurs forme dans la garde 7 sections de télégraphe de campagne; dans le 4e bataillon, 5 sections de télégraphe de réserve, et dans tous les autres. 3 compagnies de pionniers de forteresse. La compagnie de pontonniers et l'une des compagnies de sapeurs sont réparties entre les équipages de pont divisionnaires et les deux division d'infanterie. L'autre compagnie de sapeurs reste sous les ordres directs du commandant du Corps d'armée. A chacune de ces compagnies sont du reste adjoints un certain nombre de mineurs pour le cas où il y aurait lieu d'exécuter quelques-uns des travaux rentrant dans leur spécialité. Enfin, le commandant du bataillon et son adjudant cessent, par le fait, de rester officiers de troupe et sont mis, comme officiers-ingénieurs, à la disposition du commandant du Corps d'armée.

D'ailleurs, même en temps de paix, les officiers des pionniers ne font point, en quelque sorte, partie intégrante des bataillons, où ils ne sont détachés que temporairement. Il n'existe pas en Prusse, comme en Russie, d'officiers de sapeurs permanents; il n'y a qu'un corps d'officiers-ingénieurs, dont quelques membres vont, à tour de rôle, passer un certain temps dans les bataillons de pionniers, pour s'y familiariser avec le service de pionniers de campagne, pendant que leurs camarades sont employés aux travaux des places fortes et dans les directions du génie.

Bien que, réglementairement, tous les lieutenants doivent être détachés pendant trois ans au bataillon de pionniers en réalité la durée de ce stage varie quelque peu, dans un sens ou dans l'autre, suivant les besoins du service. Quant aux capitaines et aux commandants de bataillon, ils doivent, en principe, passer cinq années dans le service des troupes. C'est donc aussi à peu près tous les cinq ans que ces diverses unités changent de chefs.

On comprend que, dans de pareilles conditions, il est impos

Digitized by Google

sible d'attendre des pionniers une grande perfection dans l'exécution des manœuvres et évolutions d'ensemble, chose que d'ailleurs on ne leur demande pas. Par contre, tout ce qui concerne leur spécialité est l'objet de la plus sérieuse attention, et ces exercices, dirigés par des officiers qui ont reçu comme ingénieurs une instruction fort étendue, conduisent à des résultats remarquables.

Une seule circonstance s'oppose à ce que les travaux de mine et de sape prennent le développement convenable, c'est l'insuffisance des emplacements affectés à leur exécution. Lorsqu'on a vu les espaces immenses dont disposent en Russie les bataillons de pionniers pour y exécuter leurs exercices et leurs expériences sur la plus vaste échelle, il est impossible de ne pas trouver bien mesquin ce qu'on met en Prusse à leur disposition. Le grand développement des cultures et le prix élévé des terrains sont, pour ces troupes, une entrave des plus gênantes. Ainsi, le bataillon des pionniers de la garde n'a d'autre emplacement pour ses exercices qu'un petit coin d'une centaine de sagènes (213 mètres) dans tous les sens, pris à même le grand champ de manœuvres de Tempelhof et situé dans le voisinage immédiat des faubourgs de Berlin. C'est sur cet étroit espace qu'il faut exécuter tous les travaux de sape, et l'on se voit ainsi forcé de les réduire à une étude purement technique des questions. Car la nécessité de les rapprocher les uns des autres fait qu'on ne peut donner ni à leurs diverses parties, ni à l'étendue qui les sépare, des dimensions même quelque peu voisines de la réalité.

C'est surtout quand il s'agit de charger et faire sauter des mines que le voisinage de la ville est extrêmement incommode. Ces travaux se font en effet à 400 pas à peine des dernières maisons; aussi ne peut-il être question de donner le feu à de gros fourneaux, et même on évite les plus petits, parce qu'il faut chaque fois s'entendre avec la police municipale, etc.

Ajoutons à cela que l'emplacement restreint où s'exécutent tous les mouvements de terre a tellement été fouillé et retourné depuis des années, qu'il est devenu presque impossible d'y trouver encore un pouce de terrain naturel. Après chaque exer-

Digitized by Google

cice, le bataillon est obligé de niveler lui-même le sol et de détruire tous les ouvrages qu'il vient de faire, pour en entreprendre d'autres au même endroit.

Il faut dire toutefois que l'insuffisance de l'instruction pratique reçue ainsi par les sapeurs, dans les corps de pionniers, se trouve quelque peu compensée par la part qu'ils prennent, de concert avec l'artillerie de campagne et de place, aux manœuvres dites « *de forteresse* ».

Quant aux exercices d'ensemble exécutés par les pionniers en dehors de leur spécialité, ils sont les mêmes que dans l'infanterie, mais naturellement beaucoup moins développés.

Je vais maintenant donner ici un résumé de tous les renseignements qu'il m'a été possible de recueillir, un peu à la hâte, sur la façon dont se donne l'instruction pendant les deux périodes, dites *d'hiver* et *d'été*, entre lesquelles se répartissent tous les travaux d'un bataillon de pionniers.

Travaux d'hiver du commencement de novembre au milieu de février.

I. — Instruction théorique.

Elle se donne dans trois écoles ou classes :

1° L'*Ecole de la compagnie*, cinq jours par semaine.

Art du pontonnier et du mineur, trois heures; travaux de sape, une heure; notions générales sur le service du pionnier, quatre heures; service intérieur, trois heures; lecture, écriture et arithmétique, cinq heures. En tout, seize heures.

2° L'*Ecole du bataillon*, cinq jours par semaine.

Art du pontonnier et du mineur, deux heures; travaux de sape, une heure; notions générales sur le service du pionnier, six heures; fortification, attaque et défense des places, une heure; dessin, trois heures; arithmétique, deux heures; service intérieur et style militaire, deux heures. En tout dix-sept heures. Dans le bataillon de pionniers de la garde et celui de Magde-

Digitized by Google

bourg (4e), des leçons de télégraphie militaire sont en outre données, une heure par semaine, par un fonctionnaire de l'administration des télégraphes.

3e La classe des candidats (*Aspiranten-Klasse*) : quatre heures par semaine.

Les cours y durent deux ans, mais l'enseignement n'a lieu que pendant les trois mois et demi d'hiver. Il comprend : les mathématiques et la mécanique (ce qui est indispensable pour l'étude de l'art des constructions) et le dessin. Les élèves sont en outre exercés à apprécier les matériaux de construction et à diriger les travaux de terrassement.

Tous les détails des programmes, les jours et heures des cours, ainsi que la forme à donner à l'enseignement, sont réglés par le commandant du bataillon.

La classe des *candidats* reçoit comme élèves les plus anciens sous-officiers du bataillon, destinés à occuper plus tard des emplois de *Wallmeister* (1) et autres analogues dans les places fortes.

L'école *du bataillon* est destinée à tous les sous-officiers ayant suivi les cours de l'école de la compagnie, aux engagés, *gefreite*, et à ceux des volontaires d'un an dont l'instruction sous le rapport des manœuvres est assez avancée. Le cours de travaux de sape est suivi par les sous-officiers de toutes les compagnies du bataillon ; celui de ponts militaires, par ceux des trois premières compagnies, et celui de mines enfin, qui se fait sous la surveillance immédiate du capitaine commandant la compagnie de mineurs (4e du bataillon), n'est suivi que par les sous-officiers de cette dernière.

On s'attache toujours à choisir, pour donner ces leçons, les heures où le plus grand nombre possible de sous-officiers peuvent y assister.

L'école *de la compagnie* est destinée à tous les hommes (sauf les recrues) qui ne suivent pas les cours de l'école *du bataillon*. L'art du pontonnier n'est enseigné que dans les trois premières compagnies, et celui du mineur dans la quatrième.

(1) Quelque chose comme nos *gardes* (aujourd'hui *adjoints*) du génie.

Digitized by Google

Dans la classe *des candidats* et dans l'école *du bataillon*, les cours sont faits par les officiers, et dans l'école *de la compagnie* par les *feldwebel* et les plus anciens sous-officiers.

II. — Travaux pratiques.

Manœuvres d'ensemble, gymnastique, exercices de pointage, service de garde, résolution sur le terrain de problèmes géométriques et exercices préparatoires à la construction des ponts. Ceux-ci comprennent : la conduite des équipages, le transport des poutres et madriers, l'usage des différents cordages (faire les nœuds) et la navigation. Tous ces exercices sont exécutés dans les trois premières compagnies, et aussi, mais avec moins de développement, dans la quatrième.

Le chargement et déchargement du matériel de pontage (*Haket-Exercieren*) ne se fait que dans les trois compagnies *de campagne* (1).

Il faut ajouter à cela les *manœuvres de force :* remplacement d'une roue ou d'un timon brisés, transport des lourds fardeaux, tels que grosses pierres, arbres entiers, etc.

Les hommes apprennent aussi à s'orienter au milieu des ouvrages de fortification.

La quatrième compagnie (*mineurs*) se livre encore pendant l'hiver à des exercices spéciaux (faire sauter la glace), auxquels prennent part les sous-officiers des autres compagnies.

Les manœuvres d'ensemble et la gymnastique ont lieu, au minimum, une fois par semaine ; les autres instructions doivent être entièrement terminées pour la fin de la période d'hiver.

III. — Éducation des recrues.

Elle dure trois mois et comprend : l'instruction individuelle, la gymnastique, le pointage, le service de garde et l'enseignement théorique. On peut dire, d'une façon générale,

(1) Nous avons dit plus haut qu'on désignait ainsi les trois premières compagnies, par opposition à la quatrième.

Digitized by Google

qu'elle est dirigée absolument comme dans l'infanterie, avec cette différence qu'elle comporte en plus quelques notions sur le service spécial des pionniers.

Travaux d'été depuis le milieu de février jusqu'au 1er novembre.

Ils comprennent : les écoles de compagnie et de bataillon, le service en campagne, la confection des fascinages, des marches militaires, la construction d'ouvrages de fortification passagère ou permanente, de routes, de ponts militaires, etc. ; des travaux de sape et de mine, des exercices de navigation inégalement répartis entre les compagnies de campagne et de forteresse ; petits et grands exercices de siège, guerre des mines, gymnastique, pointage et tir, embarquements en chemin de fer, participation aux grandes manœuvres de campagne et de forteresse, exécution d'expériences diverses, etc.

Une durée d'environ 214 jours, non compris les jours de fête, est affectée à l'exécution de ces travaux entre lesquels les commandants de bataillon répartissent le temps comme bon leur semble, en insistant plus ou moins sur chacun d'eux, selon qu'ils le jugent nécessaire.

Il faut encore mentionner l'instruction donnée à un certain nombre d'officiers et sous-officiers détachés par les régiments d'infanterie. On désigne à cet effet un capitaine et un lieutenant du bataillon des pionniers, qui sont chargés de l'instruction théorique et pratique, le premier, des officiers, et le second, des sous-officiers d'infanterie.

Les pionniers sont armés de fusils courts, système Mauser, du modèle adopté pour les bataillons de chasseurs. Mais les exercices du tir sont beaucoup moins développés dans cette arme spéciale que dans les autres troupes à pied. Il n'est affecté annuellement à chaque officier, sous-officier et soldat, que 4 cartouches à blanc et 35 cartouches à balle. Le bataillon n'a droit chaque année, pour l'entretien de ses cibles, qu'à une somme de 96 marks (120 fr.).

Digitized by Google

Quant aux règles suivies pour donner l'instruction du tir, on peut se reporter à ce que nous avons dit à propos de l'infanterie. Le cours commence également en hiver et dure presque toute l'année; mais les séances sont surtout fréquentes pendant la belle saison. Les bataillons de pionniers ont presque tous leurs champs de tir particuliers, organisés comme ceux de l'infanterie; ou bien, à défaut d'emplacement spécial, ils partagent celui des troupes d'autres armes.

Les hommes sont, d'après leur adresse au tir, divisés comme dans l'infanterie en trois classes, et ne peuvent passer de l'une à l'autre qu'en satisfaisant à des conditions analogues, mais plus faciles.

Le tir d'*instruction*, exécuté dans l'infanterie aux grandes distances, n'a pas lieu dans les bataillons de pionniers; ceux-ci ne sont pas exercés à tirer au delà de 250 mètres, parce que c'est seulement aux petites distances qu'ils peuvent se trouver engagés en temps de guerre.

Voici enfin quelles sont, à part les inspections intérieures du commandant du bataillon, celles qui sont passées chaque année dans les pionniers :

En mai : 1° Inspection des manœuvres d'ensemble du bataillon, passée, dans la garde, par l'empereur, et dans la ligne, par le commandant du Corps d'armée ou son délégué.

Dans la belle saison : 2° Inspection des exercices spéciaux à l'arme, par l'inspecteur des pionniers. Elle a lieu sur le terrain même où ont été exécutés les divers travaux.

3° Une inspection technique détaillée du matériel est également passée tous les deux ans par l'inspecteur du génie.

LIBÉRATION DES HOMMES CLASSÉS DANS LA RÉSERVE.

Après avoir exposé, ainsi que nous venons de le faire, comment l'instruction est conduite dans chaque arme en particulier, il nous resterait à parler des grandes manœuvres qu'elles exécutent en commun, et dans lesquelles même les officiers supérieurs, à quelque arme qu'ils appartiennent, sont exercés à

Digitized by Google

commander de petits détachements formés de troupes de toute espèce. Il a été dit plus haut pourquoi nous avions dû laisser de côté ces exercices, qui sont comme le couronnement de l'année d'instruction. Nous en avons donc terminé avec celle-ci, à proprement parler. Toutefois, de même qu'il était logique d'examiner, avant la manière dont on instruit les hommes, la façon dont on les recrute et dont on les incorpore, il n'est pas hors de propos d'indiquer ici comment se fait l'opération inverse : le renvoi dans leurs foyers des soldats qui viennent d'achever leurs trois années de service et vont maintenant passer dans la réserve.

On ne perd pas un instant pour débarrasser l'armée et le budget de ces hommes, considérés désormais comme des bouches inutiles. C'est au point que toutes les mesures doivent être prises à l'avance, pour leur faire quitter les corps sur le terrain même des grandes manœuvres, et n'avoir pas à les ramener dans leur garnison, à moins donc que celle-ci ne soit pas à plus d'un jour de marche.

C'est au *feldwebel* de chaque compagnie de faire préparer en temps et lieu tout ce qui est nécessaire.

La première opération est une visite médicale, destinée à constater qu'aucun des hommes congédiés n'est atteint de maladie contagieuse. Elle est passée immédiatement après les grandes manœuvres et à l'endroit même où elles ont eu lieu, ou bien le jour du retour dans la garnison. En même temps, une commission, formée du *capitaine d'armes* (1), d'un sous-officier et de deux ou trois soldats, est chargée de recevoir les effets que doivent rendre les réservistes. Il ne s'agit d'ailleurs ici, la plupart du temps, que de ce qu'ils ont emporté avec eux pour les grandes manœuvres, car tout le reste a dû être reversé en magasin avant le départ pour le point de ressemblement.

(1) Sous-officier spécial, qui fait dans chaque compagnie, escadron, batterie, bataillon, etc., les fonctions de garde-magasin. Il porte dans la cavalerie et l'artillerie le nom de *quartier-maître*. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

Digitized by Google

Les hommes commencent d'abord par remettre leurs armes au sous-officier chargé du tir, puis ils reçoivent les effets qui leur sont délivrés pour le voyage par le magasin de la compagnie, après quoi, en présence des sous-officiers désignés, ils rendent leur équipement, leur sac, leur casque et leur uniforme. Le tout doit être propre et en bon état. La gamelle de chaque homme est reportée à la cuisine.

On donne aux réservistes, en les congédiant, une des paires de bottes qu'ils ont usée avant les grandes manœuvres, et que l'on a réparée pendant la durée même de celles-ci. On y joint une chemise, un col, un caleçon et un pantalon de drap ou de toile, une casquette et une tunique. Ces tuniques sont prises parmi les plus vieilles du magasin, celles dites de 6e *garniture* (1), que l'on répare tant bien que mal, juste assez pour qu'elles puissent durer jusqu'au retour de l'homme chez lui ; encore choisit-on soigneusement, pour les abandonner ainsi, celles qui sont absolument incapables d'être remises en service à quelque titre que ce soit. Le même principe est rigoureusement observé, bien entendu, en ce qui concerne les autres objets. En aucun cas il n'est donné de manteau aux hommes.

La plupart, du reste, ne prennent pas les effets qu'on leur délivre ainsi, et préfèrent se procurer à leurs frais un costume civil, qu'on leur permet d'endosser pour le dernier appel qui précède le départ, et aussi pour se présenter, à leur arrivée, devant le commandant du bataillon de landwehr. En principe, *tous les effets d'habillement sont la propriété de la compagnie*, qui s'efforce naturellement de les conserver et de les faire servir jusqu'au dernier lambeau. *Ce système a conduit aux plus brillants résultats ; les approvisionnements d'effets de l'armée allemande sont organisés d'une façon remarquable et se trouvent dans des conditions extrêmement satisfaisantes.* Il est même impossible de se refuser à y voir *un des plus sérieux éléments de force de cette armée.*

Une fois toutes ces opérations terminées, le *feldwebel* remet aux

(1) Et parfois même 7e ou 8e.

Digitized by Google

hommes leur indemnité de route, en faisant signer à chacun d'eux une déclaration constatant qu'il a reçu exactement tout ce qui lui revient et n'a plus rien à réclamer de la compagnie.

Les hommes renvoyés en détachements touchent, par journée de route, 63 pfennig pour le simple soldat et le *gefreite*; 79 pour le sous-officier, et 1 mark 9 pfennig (1) pour le *feldwebel*. Ceux qui s'en vont isolément ne sont payés que pour les distances excédant 3 milles (22k,5), à partir du point de départ ou bien de l'endroit où ils se séparent du détachement. Ce tarif est très économique pour le budget de l'Etat, car il très rare, étant donné le système de recrutement territorial, qu'un homme ait plus d'un mille à parcourir dans ces conditions.

Le capitaine-commandant, après avoir réuni tous les réservistes, leur rappelle qu'ils sont tenus de se présenter, dans un délai de quatorze jours, au commandant du bataillon de landwehr, et que, pendant la route, comme dans leur lieu de résidence, ils doivent toujours soigneusement éviter de commettre aucun acte qui puisse compromettre la dignité de leur uniforme. Puis, après leur avoir demandé encore une fois s'ils n'ont plus aucune réclamation à faire valoir, il donne l'ordre de leur remettre leurs feuilles de route, qu'il a lui-même examinées et annotées à l'avance, en y portant l'indication des hommes susceptibles de faire plus tard des sous-officiers de landwehr, comme, en général, tous les renseignements qu'il peut être utile de posséder sur leur compte en cas de rappel à l'activité, et la liste des plus graves punitions qu'ils ont encourues.

Les hommes qui résident à proximité de la garnison sont envoyés chez eux isolément dès le premier jour. Les autres sont constitués en petits détachements formés des soldats qui suivent une même direction, et placés sous le commandement de sous-officiers, ou même d'officiers, s'ils sont très nombreux; ils sont conduits à la gare de départ et accompagnés de leurs chefs jusqu'au point principal d'arrivée. Ils ne reçoivent, dans ce cas, leurs feuilles de route que successivement, à mesure qu'ils quit-

(1) Le mark = 100 pfennig = 1 fr. 25.

Digitized by Google

tent la voie, et sont soumis pendant tout leur voyage à une discipline des plus sévères. A la moindre incartade, le chef de détachement fait télégraphier à la garnison la plus voisine, et un piquet se trouve à la gare pour s'emparer du délinquant à son arrivée et le faire mettre sous les verroux, où on le garde autant qu'il est nécessaire.

Il arrive même que dans les grandes villes, lorsque le nombre des réservistes est considérable, on les expédie par des trains spéciaux.

Ce qui vient d'être dit s'applique naturellement aux troupes de toute espèce, sans distinction d'armes.

Digitized by Google

III

LE TRAIN

Chacun des corps d'armée prussiens comprend un bataillon du train, qui se compose, en temps de paix, de deux compagnies, un dépôt et une section d'ouvriers. Une section de boulangerie lui est en outre attachée.

Le personnel de ce bataillon comporte un état-major formé de deux officiers, un médecin, un vétérinaire, un payeur et un secrétaire. L'effectif d'une compagnie est de 4 officiers, 23 sous-officiers, 15 *gefreite*, 25 soldats servant trois ans, 44 soldats ne servant que six mois, 12 voitures et 63 chevaux. Ce qui donne pour le bataillon un total de 12 officiers, 46 sous-officiers, 30 *gefreite*, 138 soldats, 24 voitures et 126 chevaux.

La section d'ouvriers comprend 10 soldats, et la section de boulangerie, 9 hommes.

Le bataillon du train se recrute au moyen des hommes les moins aptes au service des autres armes. Une partie des recrues sont appelées le 1er novembre et dans les mêmes conditions que le reste du contingent, c'est-à-dire pour trois ans. Les autres, auxquelles on ne demande que six mois de service, sont incorporées deux fois chaque année, au 1er novembre et au 1er mai. Les recrues de cette espèce, au nombre de 88 par bataillon, en constituent la *portion variable*, et sont surtout destinés à former un gros effectif de réservistes suffisamment instruits et assez nombreux pour permettre de satisfaire aux exigences du temps de guerre.

De cette composition particulière du bataillon du train il résulte que, pour l'instruction, les jeunes soldats sont divisés en

Digitized by Google

deux classes distinctes. Aux uns, qui servent trois ans, on donne une instruction aussi complète qu'aux hommes d'un régiment de cavalerie; aux autres, qui se renouvellent tous les six mois, on se contente d'apprendre à monter à cheval.

De plus, outre les exercices d'équitation proprement dite, on apprend aux soldats du train à conduire adroitement une voiture, non seulement sur les grandes routes, mais dans les endroits difficiles ; et pour cela chaque compagnie exécute pendant la belle saison, avec ses 12 voitures attelées, un certain nombre d'exercices ou évolutions plus ou moins compliquées, qui consistent à passer de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne par un, deux ou quatre et inversement, etc. Ces formations se font au pas et au trot.

Toutes les voitures nécessaires pour constituer, en temps de guerre, le train d'un corps d'armée, sont préparées d'avance pendant la paix, et forment ce qu'on appelle le dépôt du train (*Train-Dépôt*). La direction de ce matériel considérable, renfermé dans de vastes hangars et magasins spéciaux, est confiée à deux officiers du bataillon, sous la haute surveillance du commandant.

Il est impossible de méconnaître les avantages d'une semblable organisation, grâce à laquelle on se trouve posséder en permanence, dès le temps de paix, et jusqu'au dernier clou, absolument tout ce qui est nécessaire pour la guerre. Il suffit au moment de la mobilisation, de se procurer les hommes et les chevaux, et en quelques jours l'immense colonne des convois d'un corps d'armée peut sortir au grand complet des portes du dépôt. Tous les effets d'habillement et d'équipement, le harnachement, le matériel sanitaire et tous les accessoires nécessaires aux sections de boulangerie, jusqu'aux numéros en ferblanc qui servent à marquer le pain produit par les fours de campagne, pas un détail n'est oublié ; et chaque ustensile, classé méthodiquement, est là tout prêt, étiqueté et compté. J'a eu l'occasion de visiter personnellement le dépôt du 3e corps d'armée, et je l'ai trouvé dans un ordre remarquable.

Pour habituer les hommes à charger promptement sur chaque véhicule ce qu'il doit porter, on les y exerce de temps en temps

Digitized by Google

en *mobilisant* telle ou telle voiture. Pour faciliter cette opération, chaque objet, ou groupe d'objets semblables réunis en paquet, porte une étiquette indiquant la voiture et la place exacte où il doit être renfermé. Inversement, sur chaque voiture est collé un plan détaillé de son chargement et une liste de tous les objets qu'elle doit contenir, avec l'indication précise, et par numéros, du rayon, de l'armoire et de la salle de l'arsenal où se trouve chacun d'eux. En un mot, pas une précaution n'a été négligée pour réduire au strict minimum le temps nécessaire au chargement d'une voiture quelconque qui doit se trouver en quelques heures prête à atteler.

Il va de soi que les divers approvisionnements ainsi emmagasinés sont constamment rafraîchis par l'emploi qu'on en fait, en temps de paix, pour subvenir aux besoins quotidiens des troupes et des hôpitaux. Mais c'est, bien entendu, toujours à charge de remplacement immédiat; et l'on peut dire à la lettre qu'on n'y puise jamais d'une main sans y mettre de l'autre. Le même système est, du reste, strictement observé pour le renouvellement des réserves de toute sorte qu'entretient l'armée allemande.

En temps de guerre, le bataillon du train se subdivise et forme 5 colonnes de vivres, 6 colonnes de parc mobile (*Fuhrpark*), 3 détachements sanitaires, un dépôt de chevaux et une boulangerie de campagne.

Chaque colonne de vivres a un effectif de : 2 officiers, 11 sous-officiers, 1 comptable, 110 soldats, 32 voitures et 166 chevaux; ce qui donne pour les 5 colonnes : 160 voitures et 830 chevaux.

Un détachement sanitaire est formé de 3 officiers, 7 médecins, 1 pharmacien, 1 comptable, 19 sous-officiers, 216 soldats de toute espèce (1), 12 voitures et 45 chevaux; ce qui donne pour les trois un total de 36 voitures et 135 chevaux.

La boulangerie de campagne comporte un personnel de : 1 officier, 2 sous-officiers, 1 comptable, 109 soldats, 2 voitures et 15 chevaux.

Le dépôt de chevaux comprend 2 officiers, 1 comptable,

(1) C'est-à-dire, sans doute, infirmiers, brancardiers, etc.

Digitized by Google

6 sous-officiers, 1 vétérinaire, 104 soldats, 2 voitures et 200 chevaux. Il est destiné à réparer les pertes en chevaux faites par les diverses troupes ou par le train lui-même, à recevoir les animaux pris sur l'ennemi ou envoyés sur le théâtre des hostilités.

Toutes les voitures destinées aux différents services que nous venons d'énumérer sont conservées, entièrement prêtes à marcher, sous les hangars du dépôt du train. Il en est de même de celles qui sont nécessaires aux divers états-majors du Corps d'armée, ou que l'on doit tenir en réserve pour l'usage des nouveaux corps de troupe dont la formation est à prévoir. Il n'y a donc plus, au moment de la mobilisation, qu'à constituer le personnel en hommes et en chevaux de chaque colonne, section ou détachement.

Mais le bataillon du train doit encore former, en cas de guerre, les 6 colonnes du parc mobile (*Fuhrpark*), dont le matériel roulant n'existe pas pendant la paix et s'obtient par réquisition au moment du besoin. Dans ces derniers temps, le gouvernement s'est entendu pour cet objet avec des fournisseurs qui, par contrat signé d'avance, sont obligés, au premier appel, de mettre à la disposition de l'Etat le nombre de fourgons couverts nécessaire pour les 6 colonnes de convois. Ces contrats sont révisés chaque année, et l'autorité en surveille attentivement les signataires, pour s'assurer qu'ils sont toujours en mesure de faire honneur à leurs engagements, tant sous le rapport du nombre que de la qualité des voitures. Au moindre doute sur ce point, le contrat est rompu et un nouveau marché passé avec une maison plus solide.

Le personnel de ces colonnes de *Fuhrpark* se compose de 2 officiers, 1 comptable, 1 maître forgeron, 1 vétérinaire, 13 sous-officiers, 123 soldats et 204 chevaux. Le matériel doit comprendre 82 voitures. Ce qui, pour les 6 colonnes du corps d'armée, nous donne un effectif de 492 voitures et 1,224 chevaux.

Voici ce qu'il est attribué de voitures aux états-majors et aux troupes d'un Corps d'armée mobilisé, en y comprenant même les canons et autres voitures d'artillerie qui ne sont pas attelées par le train, de façon à donner une liste complète du matériel roulant qui suit un Corps d'armée en campagne.

Digitized by Google

		Voit.	Chev.
1°	A l'état-major du Corps d'armée.	5	14
	Aux services qui en dépendent.	14	36
2°	A l'état-major d'une division d'infanterie. .	1	4
	Aux services qui en dépendent	8	16
3°	A l'état-major d'une brigade d'infanterie. .	1	2
4°	— — — de cavalerie .	1	2
5°	— du commandant de l'artillerie	1	2
	Aux services qui en dépendent	7	14
6°	A l'état-major d'un régiment d'infanterie. .	1	2
7°	Pour un régiment à 3 bataillons	28	74
8°	Pour un bataillon de chasseurs	12	24
9°	Pour un régiment de cavalerie	8	18
10°	Pour un régiment d'artillerie { de corps . . .	172	992
	{ divisionnaire.	151	878
11°	Pour l'ensemble des 10 colonnes de munitions (4 d'infanterie et 6 d'artillerie). . .	256	1444
12°	Pour les 3 compagnies de pionniers	12	36
13°	Pour l'ensemble des 3 équipages de pont. .	61	334
14°	Pour les 2 colonnes d'outils de pionniers. .	12	48
15°	A l'état-major du bataillon du train.	5	10
16°	Pour l'ensemble des 5 colonnes de vivres. .	160	650
17°	Pour l'ensemble des 6 colonnes de parc mobile (*Fuhrpark*).	492	984
18°	Pour l'ensemble des 3 sections sanitaires du corps d'armée	39	72
19°	Pour la boulangerie de campagne.	2-3	8-12
20°	Au dépôt de chevaux	2	4
21°	Pour les 12 lazarets de campagne du Corps d'armée.	72	216
	De sorte qu'au total un Corps d'armée, formé de troupes des 3 armes, traîne à sa suite	1760	6500

Il convient encore d'ajouter à ces chiffres les voitures que fournissent les municipalités pour transporter les vivres et le fourrage à la suite des troupes pendant les marches. En pays ennemi, les véhicules affectés à cet usage sont pris aux habitants par

Digitized by Google

réquisition. Le nombre n'en est pas déterminé et dépend des circonstances locales et autres, qu'il est difficile de préciser pour chaque cas particulier. Il ne faut pas toutefois confondre cette dernière sorte de train avec les colonnes de vivres et de *Fuhrpark*. Celles-ci sont simplement destinées à amener aux troupes les vivres et fourrages fournis par les magasins, et à transporter les approvisionnements de réserve. Mais si des vivres déjà touchés par les hommes doivent être conduits d'un bivac à l'autre, c'est alors qu'on a recours à ces voitures spéciales que les autorités locales sont obligées de fournir jusqu'à la frontière, et qu'on réquisitionne dès qu'on se trouve en pays ennemi. Dans un cas comme dans l'autre, elles suivent directement les troupes en s'adjoignant à ce qu'on appelle le train régimentaire.

Au point de vue de l'ordre normal de marche, tout l'ensemble des trains énumérés ci-dessus se partage en deux grandes catégories : 1° le *train régimentaire* ou *train de troupes* constitué par les groupes de voitures attachées spécialement à telle ou telle fraction constituée, et 2° le *train de corps*, qui forme un tout isolé à la suite du Corps d'armée.

Chacune de ces catégories se subdivise à son tour en deux échelons. Le premier échelon du *train des troupes* comprend les voitures qui accompagnent directement les éléments auxquels elles appartiennent; le deuxième échelon est formé de celles qui marchent immédiatement à la queue du corps d'armée ou des différentes colonnes qu'il peut former, en se maintenant à une distance d'un demi-mille (3.750 mètres).

Le premier échelon du *train de corps* se compose des voitures qui restent encore plus loin en arrière, à 7 ou 8 kilomètres des dernières troupes, et son deuxième échelon enfin, de celles qui suivent à une marche entière du Corps d'armée.

Voici maintenant, comme renseignement, l'indication du nombre de chevaux de selle affectés aux officiers de différents grades des états-majors et des troupes, en temps de paix et en temps de guerre.

Digitized by Google

État-major du Corps d'armée.

	Temps de paix.	Temps de guerre.
Général commandant le Corps d'armée. . . .	8	8

Officiers d'état-major.

Chef d'état-major.	4	6
Officier supérieur.	3	4
Deux capitaines, chacun	3	4

Aides de camp.

Capitaine de cavalerie	3	4
Capitaine d'infanterie	3	4
Deux lieutenants, chacun.	3	4

État-major divisionnaire.

Général commandant la division.	6	8

Officiers d'état-major.

Officier supérieur ou capitaine.	3	4

Aides de camp.

Capitaine.	3	4
Lieutenant (seulement en temps de guerre) .	»	4

État-major de brigade.

Commandant de la brigade.	5	6
Aide de camp (lieutenant)	2	4

État-major de régiment.

Commandant de régiment	3	5
Adjudant de régiment (lieutenant)	2	3
Médecin de régiment.	»	2

Digitized by Google

État-major de bataillon.

	Temps de paix.	Temps de guerre.
Commandant de bataillon	2	3
Adjudant de bataillon (lieutenant)	1	2
Médecin	»	1
Son aide	»	1
Commandants de compagnie	1	2
Trésorier	»	1

Bagages et cuisine des officiers, etc.

J'ajoute enfin, pour terminer, quelques données sur le poids des bagages accordés aux officiers des différents grades :

Officiers supérieurs	47 kil.	chacun.
Capitaines	25	—
Officiers subalternes	21	—
Médecin de régiment (chef de service)	40	—
Feldwebel et wachtmeister	12	—
Manteaux des officiers, par compagnie	16	—

Cuisine des officiers, 14 kil. dans la voiture de compagnie; 22, dans celle de bataillon; 28, dans celle de régiment.

Correspondance des adjudants et payeurs, 29 kil. dans la voiture de bataillon ou de régiment de cavalerie; 20, dans la voiture de régiment d'infanterie.

Caisse et livres, 140 kil. par bataillon d'infanterie ou régiment de cavalerie.

Digitized by Google

IV

LES VOLONTAIRES

Tout sujet allemand ayant accompli sa dix-septième année et reconnu apte au service militaire peut demander à entrer dans l'armée comme engagé volontaire, et choisir l'arme et le régiment dans lequel il désire servir. Par contre, les chefs de corps, qui sont responsables de l'instruction et de l'éducation de leurs volontaires, ne sont nullement obligés d'accepter tous ceux qui se présentent; ils peuvent, au contraire, les refuser si, pour quelque motif, ils croient nécessaire d'agir ainsi.

Les engagés volontaires se divisent en deux catégories :

1° Les volontaires de trois ans (ou de quatre ans dans la cavalerie).

2° Les volontaires d'un an.

Volontaires de trois ans.

Pour entrer au service comme volontaire de trois ans, le postulant doit justifier du consentement de ses parents ou tuteurs, et fournir en outre un certificat constatant qu'il est libre de tout autre engagement. Le nombre de volontaires admis dans le cours d'une année ne doit pas dépasser quarante par bataillon ou dix par compagnie; d'où il suit que dans chacune de celles-ci il ne peut y en avoir plus de trente à la fois. Mais cette restriction ne concerne que l'infanterie; dans les armes spéciales, y compris les bataillons de chasseurs et de tirailleurs, es chefs de corps sont libres de recevoir autant de volontaires

Digitized by Google

que bon leur semble, pourvu qu'ils ne dépassent pas l'effectif réglementaire du pied de paix.

Dans la cavalerie, les volontaires de cette catégorie doivent s'engager, non pas pour trois, mais pour quatre ans. En compensation de l'année qu'ils consentent à passer ainsi en plus dans l'armée active, ils sont dispensés de deux ans de service dans la landwehr. Cet avantage est tellement apprécié, que les volontaires de quatre ans sont en proportion très considérable dans la cavalerie, et que certains régiments en sont même parfois presque uniquement composés.

Les engagements ne sont reçus que pendant la durée de la période d'instruction individuelle, c'est-à-dire du 1er octobre au 1er mai. En réalité, presque tous les volontaires rejoignent à la première date, parce que dans les corps on n'aime généralement pas les voir arriver après l'ouverture des cours réguliers d'instruction ; de sorte qu'on impose à ceux qui désirent s'engager l'obligation de le faire au 1er octobre. Cette règle est observée avec une rigueur toute particulière dans la cavalerie, où les capitaines-commandants ne consentent jamais à recevoir les hommes qui se présentent après la reprise annuelle des instructions.

Les volontaires de trois ans sont habillés et équipés aux frais de l'État, comme les autres recrues, et l'instruction leur est donnée absolument de la même manière qu'au reste des hommes de troupe.

Volontaires d'un an.

Tout jeune homme de dix-sept à vingt ans, apte au service militaire, libre de toute espèce d'engagement, d'une *conduite irréprochable*, et pouvant justifier d'un degré d'instruction déterminé, peut entrer dans l'armée comme volontaire d'un an. Il a le droit de choisir son arme et son régiment.

L'institution des volontaires d'un an *a surtout pour but de préparer à l'armée des officiers et des sous-officiers de réserve, susceptibles d'être utilisés en temps de guerre*. Le volontariat a en outre l'avantage d'attirer sous les drapeaux tous les jeunes

Digitized by Google

gens ayant reçu une certaine instruction (1) tout en leur facilitant l'accomplissement de leurs obligations militaires.

Il faut, pour être admis au volontariat d'un an, produire un certificat constatant qu'on a suivi avec succès les cours de certains établissements d'instruction déterminés ou, à défaut, subir devant une commission nommée *ad hoc* un examen spécial dont le programme répond au cours complet d'études des gymnases, avec quelques adoucissements en faveur de ceux qui possèdent certaines connaissances spéciales.

L'instruction est tellement développée en Allemagne, que le gouvernement n'a pas cru nécessaire de l'encourager, comme on le fait en Russie, par des exemptions de service militaire; et, par suite, le privilège de ne servir qu'un an au lieu de trois, suivant la loi commune, n'est pas facilement accordé.

Les commissions d'examen et les régiments eux-mêmes se montrent d'une sévérité excessive, pour les jeunes gens qui veulent à si bon marché satisfaire à la loi du service obligatoire. Comme on sait qu'ils sont destinés à devenir des officiers de réserve, on ne néglige rien pour que le niveau de leur instruction, tant générale que spéciale, soit aussi élevé que possible. En outre les régiments travaillent en définitive pour eux-mêmes, puisque les officiers qu'ils préparent ainsi leur reviendront, en cas de mobilisation. Aussi les chefs de corps sont-ils extrêmement difficiles sur le chapitre de la moralité et de l'honorabilité des volontaires, refusant impitoyablement tous ceux qui, en quoi que ce soit, ne remplissent par les conditions exigées.

Le volontaire, une fois admis, est obligé de servir un an dans un corps de troupe ou dans un établissement militaire, suivant qu'il possède une instruction générale ou spéciale susceptible d'être utilisée dans l'armée. Ainsi les volontaires peuvent servir,

(1) Qui s'engagent à peu près tous comme volontaires d'un an pour ne pas courir la chance du tirage au sort. Une partie d'entre eux serait sans cela forcément perdue pour l'armée, puisqu'en Allemagne, un nombre assez considérable d'individus de chaque classe se trouve, en définitive, échapper entièrement au service militaire (N. du Trad.).

Digitized by Google

soit comme combattants, soit comme médecins, vétérinaires ou pharmaciens.

L'incorporation des volontaires a lieu dans l'infanterie deux fois par an, au 1er octobre et au 1er avril; dans les autres armes, une fois seulement, au 1er octobre. On procède ainsi pour que l'arrivée de ces jeunes gens dans les corps ne vienne pas entraver la marche régulière de l'instruction.

Chaque compagnie ne peut recevoir annuellement plus de quatre volontaires, sauf l'exception relative aux régiments en garnison dans les villes d'université, et pour lesquels, afin de faciliter aux étudiants l'accomplissement de leurs devoirs militaires, le nombre des volontaires d'un an est illimité. Toutefois les commandants de Corps d'armée, partout où ils le jugent nécessaire, s'efforcent de répartir également, jusqu'à un certain point, les volontaires entre les différents corps de troupe; et peu à peu se sont établies, suivant les circonstances locales, certaines règles consacrées par l'usage.

Chaque batterie a le droit de recevoir trois volontaires, et même davantage dans les villes d'université.

Dans la cavalerie le nombre des volontaires par escadron n'est pas déterminé : c'est au capitaine-commandant seul à décider de leur admission. Cette mesure a sans doute été prise pour ne pas trop surcharger les escadrons en leur imposant l'obligation d'instruire des jeunes gens, dont il est très difficile de faire en un an des cavaliers. Aussi est-il à remarquer qu'en général les régiments de cavalerie reçoivent assez peu volontiers les volontaires d'un an; tandis qu'ils ont au contraire une prédilection visible pour ceux de quatre ans qui, servant une année de plus que les autres hommes de troupe, et servant en outre de leur plein gré, sont susceptibles d'acquérir une éducation équestre et militaire plus complète et, dans certains cas, constituent en quelque sorte le fond même du régiment.

Du reste, tandis que les volontaires de trois ou de quatre ans font partie de l'effectif réglementaire, ceux d'un an sont toujours et partout comptés en dehors. Ils s'habillent, se logent et se nourrissent à leurs frais; et par suite, lors de leur incorporation, ils doivent, en plus des conditions énoncées ci-dessus,

Digitized by Google

justifier de ressources suffisantes pour leur permettre de satisfaire pendant un an à toutes les exigences du service.

L'armement et l'équipement leur sont fournis par le régiment; mais ils doivent payer une certaine somme pour l'usage qu'ils en font pendant l'année; de plus toute dégradation de leurs armes est réparée à leurs frais, et il faut qu'à la fin de leur temps de service ils les rendent au corps en parfait état.

Les commandants de Corps d'armée ont le droit, dans quelques circonstances particulières, d'ordonner que tel ou tel volontaire d'un an soit entièrement entretenu aux frais du régiment. Mais pareille chose n'arrive que dans des cas fort rares et lorsqu'il est prouvé qu'un jeune homme très méritant se trouve réellement sans ressources personnelles.

Habituellement les volontaires font confectionner leur uniforme à l'atelier régimentaire et par l'intermédiaire de la commission d'habillement du corps. Les effets leur reviennent ainsi à bien meilleur marché et sont en outre rigoureusement coupés à l'ordonnance. Ils sont néanmoins parfaitement libres de se faire habiller où bon leur semble; mais c'est à leurs risques et périls, car pour peu qu'alors leur costume s'écarte en quoi que ce soit des prescriptions réglementaires, il est impitoyablement refusé par le régiment.

Dans la cavalerie et le train on donne à chaque volontaire un cheval appartenant à l'Etat, et pour lequel il paye : dans la cavalerie, 300 marks; dans le train, 150; plus 6 marks par an pour la ferrure et les médicaments, et enfin chaque mois pour la nourriture, la somme fixée pour les autres chevaux de troupe.

Les volontaires sont libres d'avoir en outre des chevaux leur appartenant en propre; mais alors c'est à eux de pourvoir, à leurs frais, à tous les besoins de ces animaux.

Le tableau suivant fait connaître les tarifs établis dans les différents corps de troupe, pour le prix des effets d'habillement et d'équipement qu'on délivre aux volontaires d'un an.

Digitized by Google

	Prix de l'uniforme complet 1 mark = 100 pfennig = 1 fr. 25.		Somme à payer pour l'usage de l'équipement pendant un an.	
	Mark.	Pfennig.	Mark.	Pfennig.
Infanterie	58	62	3	23
Chasseurs	58	65	3	24
Cuirassiers.	77	65	19	73
Dragons	64	34	19	21
Hussards.	63	93	20	81
Uhlans.	68	64	21	17
Artillerie de campagne.	64	27	1	56
Artillerie de forteresse.	58	38	3	3
Pionniers	64	66	3	22
Régiment des chemins de fer	64	66	3	22
Train	64	31	1	57

Les volontaires ne demeurent pas à la caserne; ils doivent loger en ville, mais n'en sont pas moins obligés de paraître au quartier toutes les fois que leur présence y est requise pour le service. Ils sont même tenus de se présenter chaque jour, vers midi, *à l'ordre*, afin de prendre connaissance du service commandé pour le lendemain.

Le cours d'instruction des volontaires d'un an commence, dans l'infanterie, deux fois par an, au 1er octobre et au 1er avril; dans toutes les autres armes, y compris les chasseurs et tirailleurs, une fois seulement, au 1er octobre.

Six mois après leur entrée au service, les volontaires sont inspectés par les commandants de régiment, non seulement sur les manœuvres, mais sur l'enseignement théorique, sauf toutefois ce qui a trait à l'instruction générale. Suivant la manière dont ils ont passé cet examen, les volontaires sont, ou promus *gefreite* et à dater de ce jour continuent à servir en qualité de sous-officiers, ou bien, en cas d'insuccès, restent au contraire simples soldats.

A la fin de l'année de service, le commandant du régiment délivre à chaque volontaire un certificat indiquant l'étendue de

Digitized by Google

ses connaissances militaires, et surtout quelles fonctions il est capable de remplir dans *la réserve*, c'est-à-dire s'il peut y être classé comme *officier* ou seulement comme *sous-officier*. Ceux à qui ce certificat n'est pas accordé sont considérés comme simples réservistes non gradés.

Ceux qui ont obtenu le certificat d'officier de réserve quittent le régiment avec le grade de sous-officier; mais leur certificat ne leur donne pas le droit d'être nommés immédiatement officiers de réserve; pour obtenir ce grade, il leur faut, dans l'année qui suit leur libération, accomplir encore une période de service d'une durée de huit semaines. C'est habituellement au printemps qu'ils satisfont à cette obligation, et généralement dans le même corps où ils ont déjà servi; ou, si les circonstances les obligent à entrer dans un autre, il faut au moins qu'il soit de la même arme.

Pendant la première moitié du temps qu'ils passent ainsi de nouveau sous les drapeaux, ils remplissent les fonctions de sous-officier; puis, si le commandant du régiment les en trouve dignes, ils sont nommés *vice-feldwebel* ou *vice- wachtmeister* (1) et font, à dater de ce jour, le service d'officier. Lorsque enfin ils ont terminé leurs huit semaines, ils sont renvoyés avec un certificat constatant si, oui ou non, ils sont dignes d'être promus officiers de réserve.

Il y a deux modèles différents pour ce certificat. L'ancien volontaire peut être proposé, ou bien pour officier de réserve du régiment dont il sort, ou bien pour officier de réserve purement et simplement, sans autre indication. Dans les deux cas, du reste, le certificat est signé par tous les officiers de la compagnie où il a servi, comme aussi par son chef de bataillon, et par le commandant du régiment.

Munis de cette pièce, les candidats officiers vont se présenter

(1) Ces deux dénominations usitées, l'une dans l'infanterie et l'autre dans la cavalerie, correspondent à un seul et même grade, l'analogue, comme nous l'avons déjà dit plus haut, de celui des *adjudants de batterie* dans l'artillerie française (N. du Trad.).

Digitized by Google

au commandant du district de bataillon de landwehr, qui soumet au vote des officiers de ce district le choix de leur nouveau camarade. Il existe pour cela dans chaque district de bataillon une commission permanente d'élection (*Wahl-Commission*) formée du plus ancien capitaine et de deux lieutenants, qui met aux voix la nomination du candidat, et recueille verbalement ou par écrit les votes de tous ses futurs collègues. La décision de la majorité est sans appel. S'il existe une minorité contraire au futur officier, l'avis qu'elle a émis, avec les causes de son refus, doit être joint au procès-verbal. Si, pendant l'élection, viennent à se répandre des bruits défavorables au candidat, le commandant du bataillon la suspend jusqu'à leur entier éclaircissement; et c'est seulement après un vote favorable du corps d'officiers, que le candidat est définitivement proposé au gouvernement pour le grade d'officier de réserve.

Comme nous le verrons plus tard, ce principe de l'élection n'existe pas seulement dans les districts de landwehr; il est encore appliqué avec une rigueur toute particulière dans les troupes de l'armée active. On évite ainsi qu'il ne puisse s'introduire dans les corps d'officiers, des individus indignes de l'épaulette.

Une fois régulièrement nommé par l'empereur, le nouvel officier de réserve reçoit un brevet indiquant s'il est attaché à tel régiment ou simplement à tel district de landwehr.

Après avoir montré par quelle voie doit passer le volontaire d'un an pour arriver officier de réserve, je crois utile de faire ressortir brièvement les avantages très précieux que retire l'armée de cette institution du volontariat.

Sans parler même des bons effets produits par le passage dans ses rangs de tous ces jeunes gens instruits et bien élevés, on a trouvé dans le volontariat d'un an la solution simple et rationnelle de l'un des plus difficiles problèmes de la mobilisation : le recrutement des officiers. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que presque toutes les armées européennes, et l'armée russe en particulier, souffrent du manque d'officiers, même en temps de paix. Où prendre tout d'un coup, se demande-t-on alors, cette masse d'officiers nécessaire, d'abord pour la mobilisation

Digitized by Google

de l'armée active, puis pour former des corps de réserve, de landwehr, etc.? Le rôle de l'officier dans la guerre moderne est devenu si difficile que, pour s'en acquitter convenablement, il est indispensable d'avoir reçu pendant la paix une éducation spéciale. Aussi cette question, d'une importance capitale, a-t-elle depuis longtemps attiré l'attention du gouvernement prussien, qui l'a résolue, on peut le dire, de la façon la plus brillante. Ainsi en 1874, sur 4495 volontaires d'un an incorporés dans l'armée prussienne, 1579 ont été libérés comme officiers de réserve, 833 comme sous-officiers et 1836 comme simples soldats; 209 ont été renvoyés ou sont morts avant la fin de leur année, et 38 sont restés au service, par avancement ou comme rengagés.

Et non seulement l'armée se trouve avoir ainsi une réserve d'officiers qui peuvent être employés pour la formation de nouveaux corps, mais chaque régiment possède comme un *dépôt* d'officiers, dépôt très nombreux lui appartenant en propre et dont tout le personnel lui est parfaitement connu. C'est là une considération extrêmement importante. Les corps, en effet, en instruisant leurs volontaires d'un an, travaillent en quelque sorte pour eux-mêmes, et sont les premiers intéressés à faire tous leurs efforts pour donner la meilleure éducation militaire possible à des jeunes gens qu'il leur faudra précisément utiliser au moment critique de la mobilisation et pendant la guerre (1).

Supposons, par exemple, que dans un régiment soient entrés pendant le cours d'une année, comme c'est souvent le cas, cinquante volontaires d'un an. A la fin du cours annuel, vingt-cinq environ auront reçu le certificat de candidat au grade d'of-

(1) C'est avec beaucoup de raison, croyons nous, que le colonel Kaulbars insiste sur ce côté de la question. Il résulte, en effet, de cette manière de procéder que les volontaires d'un an, et la peine que donne toujours leur instruction, ne sont plus considérés par les régiments comme une gêne et une charge sans compensation, mais bien comme un travail productif, non seulement pour l'armée en général, mais encore et surtout pour ceux qui l'ont exécuté. Chaque régiment demeure, en effet, toujours maître de s'assurer, pour le cas d'une guerre, le concours des meilleurs élèves qu'il a faits. Il y aurait là quelque chose à imiter (N. du Trad.).

Digitized by Google

ficier de réserve. Supposons encore que sur ces vingt-cinq, les dix meilleurs seulement aient mérité d'être désignés pour officiers de réserve de leur propre régiment, il en résulte que ce régiment enverra chaque année dans sa réserve *à lui* dix officiers choisis entre cinquante volontaires, et une quinzaine de bons officiers dans la réserve générale de l'armée. Au bout de dix ans, par conséquent, le régiment se trouve avoir dans sa réserve particulière (en tenant compte des déchets inévitables) quelque chose comme quatre-vingts officiers, c'est-à-dire largement de quoi remplir les vacances qui peuvent se produire, tant dans ses bataillons actifs que dans ceux de dépôt et de landwehr (1). Mais même si un corps venait à n'en pas avoir un nombre suffisant dans sa réserve spéciale, il pourrait facilement y suppléer en puisant dans la réserve générale de l'armée, laquelle est toujours abondamment pourvue.

La garde a sa réserve particulière, où ne comptent que les officiers expressément désignés pour en faire partie. Tous les autres officiers de réserve qui sortent des corps de la garde sont classés dans la réserve générale de l'armée.

Je vais essayer maintenant de faire connaître de quelle façon l'on procède, dans les corps de troupes, pour instruire les volontaires d'un an.

Comme on se propose toujours d'en faire, s'il est possible, de bons officiers de réserve, il est naturel de diriger leur instruction autrement que celle des autres recrues. La différence est surtout sensible en ce qui concerne l'enseignement théorique. Quant aux manœuvres, on suit pour les volontaires d'un an la même progression que pour le reste des jeunes soldats; seulement on tâche de leur donner une connaissance plus approfondie des principes.

En arrivant au régiment les volontaires sont d'abord soumis à une visite médicale, et dès le lendemain commence leur instruction. Au début l'on exige d'eux absolument la même chose que des autres recrues ou soldats du contingent. Ils sont obligés de

(1) C'est-à-dire dans les bataillons du régiment de landwehr qui porte le même numéro que lui.

Digitized by Google

nettoyer eux-mêmes leurs armes et leur équipement, de panser leurs chevaux et de les conduire à la forge. C'est seulement après avoir constaté qu'ils sont parfaitement au courant de tous ces détails, que les capitaines-commandants leur permettent de s'en décharger sur un autre soldat moyennant une certaine rétribution. Toutefois le volontaire qui profite de cette autorisation, n'en reste pas moins entièrement responsable de la propreté et du bon état de tout ce qui lui appartient, et c'est toujours lui seul que l'on punit en cas de négligence sous ce rapport.

Mais si les volontaires d'un an ne sont affranchis d'aucune des obligations que le service intérieur impose à l'homme de troupe, on les dispense en tous cas des différentes corvées de propreté que nécessite le nettoyage du quartier ou de ses abords.

Il est bon de remarquer ici qu'en Allemagne la loi ne reconnaît des droits spéciaux à aucune classe de la société, et qu'en conséquence tout individu, possédât-il un titre de noblesse, qui se trouve incorporé par la voie du recrutement ordinaire, se voit traité, à tous les points de vue, absolument comme le dernier paysan. Il n'existe sous les drapeaux d'autres privilèges que ceux acquis à l'instruction. Je dois dire d'ailleurs qu'*on n'a pas pu me citer un seul cas d'un jeune homme ayant de l'éducation et entré au service comme appelé.* Tous en effet, ou bien sont volontaires d'un an, ou bien s'arrangent pour satisfaire de quelque autre manière aux obligations militaires que la loi leur impose.

Aussitôt arrivés au corps, tous les volontaires d'un an sont confiés à un officier intelligent, expérimenté et soigneusement choisi, de façon à ce qu'il soit en état, non seulement de leur donner l'instruction militaire, mais aussi de leur inspirer du respect et de la considération pour l'épaulette.

Les volontaires d'un régiment forment ainsi un peloton spécial, qui pendant un certain temps, comme nous le verrons plus loin, est instruit théoriquement et pratiquement tout à fait à part des autres recrues. Il n'y a d'exception à cette règle que dans la cavalerie, où les volontaires sont, pour les exercices pratiques, réunis aux simples recrues et distribués entre les diverses *reprises*, suivant leur force en équitation. Mais pour tout ce qui concerne l'enseignement théorique, ils sont entièrement

Digitized by Google

séparés du reste de la troupe, et suivent un cours spécial sous la direction d'un officier intelligent et expérimenté, absolument comme dans les autres armes.

Je dois encore ajouter à ce propos qu'on ne confie jamais à un seul et même officier l'instruction de plus de 20 hommes, et que par suite, dans certains régiments stationnés dans les grandes villes, et où les volontaires sont toujours nombreux, il n'est pas rare de voir deux et même trois lieutenants chargés simultanément de leur instruction.

La tâche de ces officiers n'est pas facile. Il leur faut, dans le court espace d'une année, non seulement faire, des jeunes gens qu'on leur confie des soldats bien dressés, mais encore leur donner une éducation militaire assez forte pour les rendre aptes à s'acquitter en temps de guerre, de la difficile mission qui incombe alors à l'officier.

Il est évident qu'étant donnée la supériorité intellectuelle de ces jeunes gens, il doit leur falloir moins de temps qu'aux autres recrues pour se mettre au courant des règles du service et se plier aux nécessités de la vie militaire; mais, par contre, l'éducation des volontaires doit être poussée beaucoup plus loin puisqu'on veut en faire non seulement des soldats, mais des chefs. Un but aussi élevé ne peut être atteint qu'à force de zèle de la part des officiers instructeurs, avec le concours le plus actif de tous ceux qui, par leurs fonctions, sont plus ou moins directement en rapport avec les volontaires. Chacun doit toujours se souvenir qu'en cas de guerre le régiment n'aura, pour se compléter en officiers, que ceux qu'il aura ainsi formés lui-même; en sorte que s'ils ne sont pas à hauteur de leur tâche, la faute en est au corps qui aura manqué de prévoyance en temps de paix.

La responsabilité principale en tout ceci retombe naturellement sur l'officier instructeur; et bien que, s'il est ancien et expérimenté, les diverses branches de l'instruction doivent lui être toutes familières, il n'en est pas moins utile qu'il se prépare à l'avance d'une façon toute spéciale, afin d'être prêt à commencer l'éducation de ses élèves le jour même de leur arrivée. Ces officiers instructeurs ne sont pas du reste désignés

Digitized by Google

pour l'année entière, mais seulement pour la durée de ce qu'on appelle la période d'instruction des recrues, durée qui varie de trois à six mois, suivant les armes. On leur adjoint en outre pour les seconder un nombre suffisant de sous-officiers, choisis parmi les meilleurs du régiment.

Nous allons examiner dans un instant, plus en détail, les différentes spécialités que comporte l'instruction, et indiquer la répartition de l'emploi du temps, qu'une longue expérience a fait assez généralement adopter dans les régiments d'infanterie. Mais il est bien entendu qu'ici, comme partout ailleurs, les officiers instructeurs sont parfaitement libres de choisir et d'employer les procédés et les méthodes qui leur semblent préférables dans chaque circonstance particulière. La seule obligation qu'on leur impose est d'amener, pour certaines époques fixées d'avance, l'instruction des volontaires à un degré déterminé. Quant à la façon dont ils arrivent à ce résultat, c'est leur affaire. Ainsi, par exemple, on exigera qu'au bout de trois mois ces jeunes gens aient entièrement terminé le cours d'instruction individuelle des recrues, et naturellement qu'ils en possèdent beaucoup plus complètement les principes que ne le font, au bout du même laps de temps, les autres soldats. Mais il n'est pas permis d'aller plus loin, et l'on m'a cité l'exemple *d'un colonel sévèrement blâmé par ses supérieurs, pour avoir établi lui-même et imposé dans son régiment un programme d'instruction pour les volontaires d'un an.* On lui reprochait de *détruire ainsi toute initiative et indépendance chez ses officiers instructeurs,* chose qui, de l'avis général, ne peut conduire qu'à des résultats médiocres, et parfois même absolument mauvais.

L'époque où commence le cours annuel d'instruction dépend de celle où les jeunes gens arrivent au corps ; et par suite, dans les régiments d'infanterie, il y a en réalité deux cours chaque année, commençant, l'un au 1er octobre, l'autre au 1er avril (1).

(1) Puisque, comme nous l'avons vu, dans cette arme seulement, les volontaires d'un an rejoignent à l'une ou à l'autre de ces deux époques. Chacun de ces deux cours n'en dure pas moins, bien entendu, une année entière.

Digitized by Google

Les volontaires suivent celui de ces cours dont l'ouverture correspond à la date de leur incorporation, et se trouvent ainsi former deux catégories qui ne se mêlent jamais et sont instruites tout à fait à part. Elles ne sont réunies que pour les manœuvres d'ensemble de la compagnie, lorsqu'elles se trouvent avoir toutes deux terminé la période des exercices individuels, ce qui ne peut arriver que du 1er janvier au 1er avril, ou bien entre le 1er juillet et le 1er octobre.

Le cours annuel d'instruction dans l'infanterie se divise généralement en trois périodes :

La *première période*, ou *période des recrues*, dure trois mois : du 1er octobre au 1er janvier, ou du 1er avril au 1er juillet.

La *deuxième période* dure également trois mois : du 1er janvier au 1er avril, ou du 1er juillet au 1er octobre.

Pendant cette période, les volontaires sont réunis pour toutes les instructions pratiques aux autres hommes de la compagnie.

L'instruction théorique seule leur est donnée à part à raison de deux à quatre heures par semaine.

La *troisième période*, enfin, comprend les six autres mois de l'année, du 1er avril au 1er octobre, ou du 1er octobre au 1er avril.

Au début de cette période s'opère entre les volontaires d'un an un premier triage. Ceux qui n'ont pas mérité d'être promus *gefreite* sont exclus du peloton d'élite formé par leurs camarades. Ils sont classés définitivement au rang des simples soldats ; l'officier instructeur des volontaires cesse de s'occuper d'eux, et ils sont désormais, pour l'instruction théorique et pratique, absolument confondus avec les autres hommes de leur compagnie.

L'éducation des volontaires promus *gefreite* est au contraire poussée vigoureusement. Ils font dans la compagnie le service de sous-officier, sont exercés à commander des pelotons et à diriger de petits détachements dans l'exécution des diverses opérations du service en campagne. Enfin ils sont appelés à donner eux-mêmes l'instruction à de petits groupes, etc.

Avant de passer à un examen détaillé des exercices qui rem-

Digitized by Google

plissent chacune de ces périodes, je crois devoir faire remarquer que les deux cours annuels qui vont d'octobre en octobre et d'avril en avril, diffèrent quelque peu l'un de l'autre; par suite de ce fait que les six premiers mois de chacun d'eux correspondent à des saisons très différentes de l'année. Ainsi, pour les volontaires incorporés au 1er octobre, la période d'instruction individuelle se trouve tomber pendant les mois d'hiver, c'est-à-dire presque en même temps que pour les recrues ordinaires du régiment. Pour ceux, au contraire, qui rejoignent au 1er avril, cette même période coïncide avec les exercices d'ensemble et de service en campagne, de sorte qu'on s'efforce de les y faire prendre part dès qu'ils sont quelque peu dégrossis.

Première période (période des recrues).

Au point de vue des exercices pratiques, elle ne diffère en rien de ce que nous avons vu pour les simples recrues.

C'est un fait prouvé par l'expérience d'un grand nombre d'années, qu'en ce qui concerne le dressage pratique individuel, les progrès des volontaires d'un an sont plus lents que ceux de la majorité des autres recrues. La principale raison en est que les membres comme en général tout le système musculaire de ces jeunes gens ne sont pas suffisamment développés. D'un autre côté, la supériorité intellectuelle et une plus grande dextérité de mouvements compensent jusqu'à un certain point le défaut de force physique. Ce sont là des considérations dont il faut de toute nécessité tenir compte dans l'établissement des programmes d'instruction, surtout au début, alors qu'on doit naturellement chercher à développer la vigueur du corps en général et des bras en particulier. Aussi, les premières semaines sont-elles surtout consacrées à des exercices gymnastiques exécutés avec ou sans armes. On évite soigneusement de trop fatiguer les jeunes gens, et c'est pour cela que, dans les premiers jours, la durée totale du travail physique (exercice et gymnastique) ne doit pas excéder trois heures, puis trois heures et demie.

Digitized by Google

Après huit à quinze jours, on prolonge cette durée jusqu'à quatre heures. Mais c'est seulement dans des cas très rares qu'on va plus loin pour la durée des manœuvres militaires proprement dites. Pareil fait ne se présente guère que dans les derniers jours de la période, alors qu'on commence les exercices de combat en ordre dispersé.

Après les quatre premières semaines, on divise habituellement les volontaires en trois classes suivant les progrès qu'a faits leur instruction individuelle ; et à dater de ce moment les hommes de la première, c'est-à-dire les meilleurs, sont dispensés deux fois par semaine de la séance d'instruction de l'après-midi ; ceux au contraire de la troisième classe, par conséquent les maladroits, ont, d'abord plusieurs fois par semaine, puis enfin tous les jours, une demi-heure d'exercice supplémentaire après le dîner. De temps à autre ont lieu des examens à la suite desquels les volontaires peuvent passer d'une classe à une autre.

Toute négligence dans le service, tout retard à se présenter à l'heure prescrite pour l'instruction, sont rigoureusement réprimés dès le premier jour et punis par une séance d'exercice hors tour. Toutefois l'officier instructeur, en prononçant des punitions de ce genre, les proportionne à la force physique du coupable. Ainsi, pour un jeune homme d'une santé faible, on remplacera l'heure supplémentaire de manœuvre par quelque travail écrit, etc. Les moyens violents, en pareil cas, surtout vis-à-vis des volontaires, ne peuvent avoir que les plus funestes conséquences.

Il est aussi considéré comme extrêmement utile d'introduire la plus grande variété possible dans tous les exercices, parce que, lorsqu'il s'agit de jeunes gens chez qui l'énergie et la tension des facultés intellectuelles doivent suppléer à l'insuffisance des forces physiques, on doit soigneusement éviter de rendre l'instruction fastidieuse, et qu'il n'est pas de meilleur moyen que la variété pour entretenir chez eux l'ardeur et l'entrain nécessaires.

On ne fait commencer l'instruction d'ensemble que le plus tard possible, et même on continue de pair avec elle, environ

Digitized by Google

une heure par jour, l'instruction individuelle : marche et maniement d'armes.

Ce sont là d'ailleurs autant de détails que règle seul l'officier instructeur, lequel établit chaque semaine son programme et répartit les heures suivant les besoins de l'instruction.

La gymnastique est, dans les commencements, l'objet d'une attention toute particulière, comme en général tout ce qui peut contribuer au développement des forces physiques, très souvent entravé par suite d'un travail intellectuel trop intense.

En résumé, nous retrouvons ici comme partout une façon *très pratique* d'envisager les choses; en ce sens que, lorsqu'il s'agit d'atteindre un but quel qu'il soit, l'on tient toujours soigneusement compte de l'état physique et moral du personnel dont on dispose.

Par suite du niveau intellectuel plus élevé qu'on est en droit de supposer chez les volontaires, et des connaissances que doit posséder un officier de réserve, il va de soi que les cours et méthodes d'enseignement théorique qui conviennent ici doivent notablement différer de ceux que comporte l'éducation des recrues ordinaires. L'officier instructeur fait la leçon, que les élèves étudient ensuite chez eux dans leurs livres. Les manuels destinés spécialement aux volontaires d'un an sont très nombreux, et l'un des meilleurs est celui de Dilthey : *Dienst Unterricht für Einjährig-Freiwillige*.

Le plus souvent les élèves ont à faire un résumé oral de ce qui leur a été enseigné, ou à répondre par écrit à diverses questions sur les matières du cours. Ce dernier genre de travail se fait pendant les séances mêmes et en présence de l'officier instructeur, ou bien si le sujet comporte des développements plus étendus, les volontaires peuvent rédiger leur mémoire à domicile.

Tous les travaux exécutés pendant les premiers mois sont présentés au commandant du régiment le jour de l'inspection sur l'enseignement théorique; plus tard, il se les fait encore montrer de temps à autre. Cela lui permet de suivre la marche de l'instruction et de se faire une opinion sur chacun des volontaires, chose très importante lorsqu'il s'agira de trancher la

Digitized by Google

question des certificats d'officier ou de sous-officier de réserve à leur accorder.

Souvent encore on fait traiter aux volontaires, de vive voix, un sujet qu'ils connaissent bien, en présence de tous leurs camarades. L'un parle d'abord, et développe la question de son mieux ; puis un autre lui succède, complétant ou critiquant ce qu'a dit le premier, etc.

L'enseignement théorique marche aussi parfois de concert avec certains exercices pratiques, tels que le nettoyage des armes, le tir, etc. Dans ce cas, les explications sont habituellement données par les sous-officiers.

La plupart des colonels exigent qu'avant l'examen qui clôt cette première période, chaque volontaire ait au moins tiré 5 balles à la cible et monté une fois la garde.

Deuxième période.

Vers le 1er janvier ou le 1er juillet (1), les commandants de régiment font passer aux volontaires un examen sur toutes les parties de l'instruction tant pratique que théorique ; après quoi ces jeunes gens sont admis dans les rangs de la compagnie et, à dater de cette époque, sont réunis aux autres soldats pour l'instruction, et concourent avec eux pour tous les services. Ils continuent toutefois à être exemptés des corvées de quartier ou travaux à l'extérieur qui peuvent incomber à la garnison. Ils rentrent aussi entièrement sous la direction de leur capitaine-commandant, sauf en ce qui concerne l'instruction théorique, pour laquelle ils dépendent toujours de leur officier instructeur, qui, comme par le temps passé, leur donne ses leçons de deux à quatre heures par semaine. Lorsqu'un commandant de compagnie est satisfait de la conduite et du zèle d'un volontaire, il lui accorde généralement la libre disposition d'un peu de temps pour ses travaux particuliers, afin de permettre à ces jeunes gens de ne pas délaisser complètement les études qu'ils

(1) Suivant qu'il s'agit de volontaires incorporés en octobre ou en avril.

Digitized by Google

suivaient avant leur entrée au service et qu'ils doivent reprendre à l'expiration de leur année de volontariat.

Au 1er avril (ou au 1er octobre), c'est-à-dire six mois après l'incorporation, les capitaines-commandants proposent pour *gefreite* ceux des volontaires qui semblent devoir mériter, à leur libération, le certificat d'officier de réserve. En même temps l'officier instructeur présente au colonel une liste des volontaires par compagnie, et y joint son opinion personnelle sur la nomination de chacun d'eux au grade de *gefreite*. La même règle est observée à l'égard de ceux qui, par suite de leurs connaissances spéciales (en médecine, par exemple), sont, au bout de six mois, classés dans le service de santé. On peut donc remarquer en passant qu'il y a toujours au minimum six mois d'instruction purement militaire obligatoire, même pour ceux qui désirent satisfaire, comme non-combattants, aux devoirs que leur impose la loi.

Les volontaires promus *gefreite* font d'abord les fonctions de ce grade, puis celle de sous-officiers. Ceux au contraire qui ne l'ont pas été cessent définitivement de rester sous la direction de l'officier instructeur, et achèvent leur année de service comme simples soldats.

Troisième période.

Dans cette période, comme dans la précédente, l'instruction des volontaires comprend, d'une part, les exercices exécutés dans la compagnie ; de l'autre, ceux qui sont dirigés par l'officier instructeur.

Dans la compagnie. — En faisant leurs fonctions de *gefreite*, puis celles de sous-officiers, les volontaires prennent part à tous les exercices de la compagnie. L'attention se porte principalement sur l'étude du service en campagne, et l'on s'attache à faire résoudre les problèmes tactiques que comporte le service d'officier, surtout par ceux des volontaires promus *gefreite* au 1er octobre (1) qui, pendant l'hiver, n'auront que rarement l'occasion

(1) Parce qu'ils ont été incorporés au 1er avril.

Digitized by Google

de se livrer à ce genre d'exercice. Afin de pousser plus vigoureusement leur instruction sous ce rapport, les capitaines-commandants les mettent à part autant que possible, les confiant à un officier spécial ou s'en occupant eux-mêmes personnellement.

A l'expiration du neuvième mois de service, les commandants de compagnies, de concert avec l'officier instructeur, font connaître au colonel les noms des volontaires qui, à leur avis, méritent le certificat de sous-officier de réserve. On les sépare alors des autres, auquel on fera subir, avant leur libération, l'examen d'officier de réserve sur toutes les branches de l'instruction.

En attendant, tous font pendant les trois derniers mois les fonctions de sous-officier, et ceux qui sont proposés pour officiers de réserve sont en outre exercés à remplir celles d'officier. Ainsi, on leur donne habituellement une section, on les fait commander un peloton de temps à autre, et dans les exercices de service en campagne, on leur confie des missions indépendantes, telles que la direction d'une petite troupe, le commandement d'un petit poste, etc. En outre on leur apprend à donner eux-mêmes l'instruction à des hommes isolés ou à des groupes peu nombreux.

Sous la direction de l'officier instructeur, l'instruction théorique continue toujours, à raison de trois ou quatre heures par semaine, avec addition, autant que possible, d'applications pratiques. L'enseignement porte sur les mêmes objets que dans les périodes précédentes ; mais il est notablement plus élevé et l'on exige davantage, surtout des jeunes gens dont on espère arriver à faire des officiers de réserve.

Le jour de l'examen général de fin d'année, examen auquel ne sont admis que ceux des volontaires qui paraissent susceptibles de faire des officiers de réserve, les capitaines-commandants et l'officier instructeur remettent au colonel des notes détaillées sur chacun d'eux, avec indication des résultats obtenus dans les différentes branches de l'instruction, et tous les renseignements particuliers de nature à faire apprécier la valeur personnelle des divers candidats.

Digitized by Google

Ceux auxquels, à la suite de cet examen, sont délivrés des certificats d'officiers de réserve, soit *dans leur régiment*, soit sans désignation spéciale, sont nommés immédiatement sous-officiers à la suite du régiment et libérés aussitôt après.

Il est bien entendu que les détails des programmes ne sont nullement obligatoires pour les instructeurs. Ceux-ci ne sont tenus que d'en observer les grandes lignes et les dispositions principales.

Dans la cavalerie, comme je l'ai dit plus haut, les volontaires d'un an ne sont en aucune façon séparés des autres soldats pour ce qui concerne l'instruction pratique, et sont répartis, d'après leurs connaissances équestres, entre les différentes reprises d'équitation du régiment. Mais pour l'instruction théorique on les réunit sous la direction d'un officier spécial ; quant au reste, c'est-à-dire les époques des examens et de la nomination au grade de *gefreite*, les méthodes d'enseignement, etc., les choses se passent de la même façon que dans l'infanterie.

Dans l'artillerie, où les volontaires ne sont admis qu'une fois par an (1), au 1er octobre, ces jeunes gens sont immédiatement mis à part de leurs batteries et réunis tous ensemble, sous les ordres d'un officier, qui se charge de leur instruction tant pratique que théorique. S'ils sont plus de vingt, on leur affecte deux officiers instructeurs, auxquels on adjoint le nombre nécessaire de sous-officiers choisis parmi les meilleurs. Au 1er mars leur instruction de manœuvres doit être terminée ; ils retournent alors dans leurs batteries et, à dater de cette époque, concourent pour tous les services avec les autres soldats, bien qu'en restant toujours sous la direction de l'officier instructeur pour l'instruction théorique.

Les autres dispositions relatives aux volontaires sont les mêmes que dans l'infanterie.

Dans les bataillons de pionniers, tous les volontaires qui, à l'expiration de leurs six premiers mois de service, ont mérité d'être promus *gefreite*, sont présentés à l'inspecteur des pion-

(1) Comme d'ailleurs dans toutes les armes, sauf l'infanterie.

Digitized by Google

niers. Avant la fin de l'année, ceux qui désirent arriver officiers de réserve et semblent susceptibles de le devenir passent un examen devant une commission composée du commandant du bataillon, de deux capitaines et deux lieutenants. Cet examen porte sur les connaissances générales que doit posséder tout officier, comme aussi sur l'instruction spéciale, pratique et théorique que comporte le service des pionniers. On y admet également les volontaires de trois ans et les *portépée-fahnriche* qui désirent concourir pour le grade d'officier de réserve et en sont jugés dignes par leurs chefs.

Toutes les autres dispositions relatives aux volontaires sont les mêmes que dans l'infanterie.

Digitized by Google

V

LES DIFFÉRENTS GRADES ET EMPLOIS SUBALTERNES

Les sous-officiers.

Après les officiers, auxquels je me propose de consacrer un chapitre spécial, c'est aux sous-officiers que revient la première place dans l'étude des éléments d'une armée, et leur recrutement comme leur instruction sont au nombre des questions les plus importantes qu'on ait à résoudre en temps de paix. Aujourd'hui, en effet, l'on exige d'un sous-officier que non seulement il connaisse à fond le service et sache commander et diriger les hommes, mais encore qu'il possède sur une foule de questions des notions abstraites assez étendues. C'est là une condition à laquelle il est très difficile de satisfaire, parce que la plupart des sous-officiers sont forcément pris parmi les simples soldats, qui n'ont généralement pas les qualités requises. Il faut donc que le régiment fasse leur éducation de toutes pièces; ce qui n'est pas commode, si l'on réfléchit que les nécessités de la guerre moderne obligent à demander chaque jour davantage aux sous-officiers et que, d'un autre côté, la durée du temps de service va sans cesse en décroissant dans toutes les armées.

Or, il n'est pas d'armée en Europe où ce temps de service soit aussi court que dans l'armée allemande. Le soldat n'y doit rester que trois ans sous les drapeaux; encore est-ce là une limite extrême, un maximum qu'on n'atteint jamais, car tous les

Digitized by Google

hommes sont habituellement congédiés avant l'expiration de leur troisième année. Quelques-uns même, de ceux qui se font remarquer par les progrès de leur instruction et leur bonne conduite, ont droit, comme nous l'avons vu plus haut, à ce qu'on appelle le congé du roi (*Königs-Urlaub*), c'est-à-dire ne servent en réalité que deux ans. Il s'ensuit que, dans l'armée prussienne, les meilleurs soldats (environ 20 par compagnie) sont renvoyés au bout de deux ans, tandis que les autres le sont, en moyenne, après deux ans et neuf mois de service. On comprend que dans de pareilles conditions il est extrêmement difficile de former de bons sous-officiers, et l'on ne s'étonnera pas qu'en Prusse toutes les armes soient unanimes à se plaindre de n'en avoir que de trop jeunes et dont l'instruction, aussi bien théorique que pratique, est insuffisante. Et pourtant il est impossible de songer à augmenter la durée du temps de service dans l'armée active; tout porte même au contraire à penser que tôt ou tard il faudra la diminuer notablement. L'armée prussienne a donc dû, pour former ses sous-officiers, recourir à des procédés spéciaux, et voici à quoi elle s'est arrêtée.

Nul ne peut être nommé sous-officier s'il n'a servi au moins trois ans dans un corps de troupes, et s'il n'a, pendant ce temps, acquis non seulement la connaissance pratique du service qui lui est indispensable, mais encore une instruction théorique suffisante pour être en état d'instruire et de commander les autres.

C'est seulement dans des cas très rares, et en faveur d'individus qui font preuve d'une intelligence et de facultés exceptionnelles, qu'on se départit de la règle de trois ans de service exigés pour être promu sous-officier.

On voit donc déjà qu'on ne peut arriver sous-officier avant d'avoir accompli le temps de service obligatoire, et que, par conséquent, ceux-là seuls peuvent y prétendre qui consentent à se rengager. Or, il faut savoir que dans toutes les armes, mais surtout dans les armes spéciales, l'insuffisance du nombre des rengagés fait l'objet des plaintes universelles. Le fait n'a rien que de très naturel, car la position de sous-officier n'offre pas assez d'avantages pour que tout individu intelligent et d'une

Digitized by Google

conduite régulière ne puisse facilement trouver dans la vie civile un emploi bien mieux rémunéré.

Et pourtant à ceux qui désirent se rengager, on impose encore des conditions assez rigoureuses. Pour être admis à *capituler*, c'est le terme en usage, il faut d'abord, pendant ses trois ans, s'être fait remarquer par son zèle et sa ponctualité dans le service, et de plus *il faut obtenir le consentement de son chef direct*. C'est là un point très important; car, en exigeant ainsi l'assentiment réciproque des deux parties, on se trouve avoir un moyen sûr d'empêcher de rester au service tous ceux qu'on n'a pas intérêt à y conserver. Aussi, pour plus de sûreté, les commandants de compagnie ou d'escadron n'admettent-ils jamais *que des rengagements d'un an*, afin de laisser au soldat toute facilité de quitter l'armée, et de garder en même temps la faculté de se débarrasser de lui s'ils le jugent convenable.

Les *capitulants* les plus méritants et les plus aptes à remplir les fonctions de sous-officier sont promus à ce grade au fur et à mesure des vacances qui se produisent. Les sous-officiers ainsi nommés doivent donc contracter tous les ans un rengagement pour l'année suivante; et ce système a le grand avantage qu'il les contraint de rester toujours attentifs à leurs devoirs, puisque dans le cas contraire leurs chefs peuvent ne pas renouveler leur engagement et les forcer ainsi de quitter le service. C'est précisément ce qu'ils redoutent, car ils perdent alors tout droit aux avantages qui leur sont acquis après une période de douze années.

Au bout de ce temps, en effet, un sous-officier, ou même un simple rengagé, ne peut plus être renvoyé du service malgré lui. Et si l'autorité militaire trouve absolument indispensable d'en arriver là, elle est obligée d'en informer l'intéressé par écrit, six mois à l'avance. De plus, des dispositions spéciales ont été prises en faveur des sous-officiers qui ont accompli ces douze ans de service. A toutes les sociétés ou compagnies particulières qui se fondent en Allemagne, à tous les établissements, fabriques, chemins de fer, etc., est rigoureusement imposée, par l'acte de concession, l'obligation de réserver un certain nombre de places aux anciens sous-officiers. De temps à autre,

Digitized by Google

ces compagnies doivent donner avis au *Militair Wochenblatt* des vacances qui viennent à se produire dans leur personnel. Ce journal en publie fréquemment des listes fort longues, de sorte que les sous-officiers peuvent, en le lisant, trouver des emplois à leur convenance et faire les démarches nécessaires pour les obtenir. Aussi est-il impossible, lorsqu'on voyage en Allemagne, de n'être pas frappé du grand nombre d'individus à tournure militaire qu'on rencontre sur les chemins de fer ou ailleurs, comme conducteurs, gardes, etc. Ce sont tous, en effet, d'anciens sous-officiers.

De son côté, le gouvernement a pris des mesures directes pour faciliter le recrutement de l'armée en sous-officiers. Outre les privilèges importants concédés à ceux qui servent en cette qualité pendant un temps déterminé, il a créé des *écoles de sous-officiers* destinées à recevoir et à former les candidats au grade de sous-officier. Il existe aujourd'hui en Prusse six de ces écoles, qui sont toutes exclusivement affectées à l'infanterie; ce sont celles de Potsdam, Jülich, Biberich, Weissenfels, Etlingen et Marienberg, en Saxe. On doit prochainement en installer deux nouvelles à Annaburg et à Marienwerder, et l'on se propose d'en augmenter encore le nombre plus tard.

Tout jeune homme de 17 à 20 ans, propre au service militaire, peut entrer dans une école de sous-officiers, s'il y a des places vacantes. Pour être reçu, il faut savoir lire et écrire, et connaître parfaitement les quatre règles de l'arithmétique. Les cours durent trois ans, au bout desquels les élèves sont envoyés dans les régiments qui ont le plus besoin de sous-officiers. Mais ils n'y sont pas admis immédiatement en cette qualité. Cette faveur n'est accordée qu'à quelques-uns des plus méritants. Tous les autres entrent au service comme simples soldats ou *gefreite*, et ne sont promus sous-officiers que lorsqu'ils en sont jugés dignes par le commandant du régiment (1).

(1) Des élèves sortis de ces écoles en 1875, il n'en est entré comme sous-officiers que quarante-cinq dans toute l'infanterie prussienne. On voit donc qu'il reste encore beaucoup à faire pour recruter entièrement les

Digitized by Google

Les anciens élèves de ces écoles de sous-officiers sont obligés de servir au moins quatre ans, en compensation de l'éducation qui leur a été donnée par l'État.

Chaque école constitue un bataillon de force moyenne, à 4 compagnies; et dans celles-ci les élèves sont répartis en 3 classes correspondant aux trois années du cours.

L'instruction est donnée à ces jeunes gens par des officiers détachés des corps de troupes, et mis à la disposition de l'inspecteur des écoles militaires. Ces officiers restent ordinairement trois ans dans les écoles, afin d'y pouvoir suivre pendant les trois années de cours les élèves dont ils ont commencé l'instruction. Ainsi le personnel de l'école de Postdam comprend 20 officiers.

Voici, du reste, sur cet établissement quelques renseignements qui peuvent également s'appliquer aux autres écoles, car elles sont toutes organisées de la même façon.

Le bataillon des élèves ne concourt pas pour le service avec les autres troupes. Il n'est commandé pour occuper les postes que pendant trois semaines chaque année, le temps que le reste de la garnison passe aux grandes manœuvres. Lors des exercices de printemps, les élèves sont attachés comme un bataillon particulier à la brigade d'infanterie qui se trouve à Postdam, et assistent à toutes ses séances d'instruction. Quant aux parades, l'école ne paraît qu'à celles qui ont lieu à Postdam même.

Les écoles de sous-officiers se recrutent généralement dans la classe moyenne. Il n'est cependant pas sans exemple qu'elles aient reçu des jeunes gens de la plus basse comme aussi de la plus haute condition sociale.

Les cours comprennent un enseignement pratique et des leçons théoriques. Les tableaux suivants montrent comment le travail des élèves a été distribué pendant le cours de l'hiver 1875-1876.

Le service du sous-officier se relie d'une façon tellement

troupes en sous-officiers dont l'instruction atteigne un niveau réellement élevé.

Digitized by Google

étroite à celui du soldat, qu'il est impossible de les séparer l'un de l'autre; et dans les chapitres précédents nous avons assez longuement parlé des sous-officiers sous ce rapport. Nous avons vu qu'ils sont, pour tout ce qui concerne l'instruction pratique, tant des recrues que des anciens soldats, les agents d'exécution mis directement à la disposition des officiers. C'est sous la surveillance immédiate de ceux-ci qu'ils instruisent les hommes, et leur mission principale est de suivre au jour le jour les progrès individuels de chaque recrue. Quant à l'instruction théorique des soldats, elle est surtout du ressort des officiers, et c'est seulement à défaut de ces derniers, que les meilleurs sous-officiers peuvent être appelés à la donner.

Rappelons encore que, dans la cavalerie et l'artillerie, c'est aux meilleurs cavaliers, et de préférence aux sous-officiers, que l'on confie, en outre des autres devoirs qui leur incombent, le dressage des chevaux de remonte.

Mais c'est surtout dans l'exécution du service intérieur que le rôle du sous-officier prend une importance capitale; vivant sans cesse avec le soldat, il peut exercer sur lui une influence morale, et non seulement le diriger dans tous les détails, mais prêcher d'exemple et le guider de ses conseils.

Il résulte de tout ceci, qu'après les officiers, le corps des sous-officiers constitue l'élément principal dont dépend la valeur d'une troupe; aussi dans l'armée prussienne recherche-t-on avec le plus grand soin ce qui peut contribuer à son amélioration sous tous les rapports.

Les sous-officiers comprennent, en Prusse comme en Russie, trois catégories différentes : la plus inférieure, dont les membres sont qualifiés simplement sous-officiers (*unter-offizier*) et correspondent aux *jeunes sous-officiers* de l'armée russe (1); la suivante (*sergeanten* dans l'infanterie et la cavalerie, *feuerwerker* dans l'artillerie), dont la position est analogue à celle des *sous-officiers anciens* russes (2), et enfin la plus élevée (*feldwebel* ou

(1) Caporaux et brigadiers de l'armée française.
(2) Sergents et maréchaux des logis français.

Digitized by Google

wachtmeister, suivant les armes), qui se retrouve également en Russie sous des dénominations presque identiques (1).

Les fonctions des *unteroffiziere* proprement dits (les moins élevés en grades) sont très variées et peu définies. Ils servent généralement d'aides aux autres sous-officiers ou même aux officiers, pour l'instruction des hommes et les détails du service intérieur; ils remplacent, au besoin, leurs supérieurs en cas d'absence, et peuvent être chargés, suivant les cas, de faire exécuter différentes corvées.

Les sous-officiers de la classe intermédiaire (*sergeanten* ou *feuerwerker*), dits aussi sous-officiers de section, sont les chefs directs de tous les hommes de leur section (2); ils doivent non seulement les diriger et les guider dans le service, mais surveiller aussi leur conduite particulière, et s'en tenir toujours assez au courant pour être, en toute circonstance, capables de donner à qui de droit les renseignements les plus détaillés, tant sur la manière de vivre que sur la façon de servir de chacun. Ils sont, en outre, responsables de la propreté et de l'entretien des effets d'habillement et d'équipement, ainsi que de l'armement de leurs soldats. Toutes les fois qu'un de ceux-ci sort pour un service quelconque, ils doivent en passer eux-mêmes l'inspection et s'assurer qu'il est en tenue régulière. Ils ont le droit d'examiner à tout instant les objets appartenant à l'État qui se trouvent entre les mains des hommes, comme aussi ceux qui sont leur propriété personnelle, afin de se renseigner sur les habitudes et les ressources pécuniaires de tous les soldats. Ils doivent chercher à savoir ce que ceux-ci font en dehors de la caserne et s'efforcer, autant que possible, de connaître les conditions dans lesquelles ils vivent, eux et leur famille.

C'est encore à ces sous-officiers qu'incombe la responsabilité de toutes les mesures d'hygiène à faire observer au soldat : propreté du corps et des effets, surtout du linge; nettoyage et aéra-

(1) *Feldfebel* et *vakhmistre*. Ce sont nos sergents-majors et maréchaux des logis chefs français (N. du Trad.).

(2) *Corporalschaft*.

Digitized by Google

tion des chambres, etc. Pendant les exercices et manœuvres, ils veillent à ce que les hommes ne se refroidissent pas, ne boivent pas quand ils ont trop chaud, etc.

Le sous-officier chef de section doit, en outre, tenir le contrôle de ses hommes et y porter, avec l'indication de leurs tours de service, tous les renseignements nécessaires sur leur compte, etc.

On comprend que, pour s'acquitter de fonctions aussi multiples, il faut des hommes d'une haute valeur morale et parfaitement au courant de tous les détails du service. Du reste, il est à remarquer que les capitaines-commandants ne recherchent pas, dans tous les sous-officiers de leur compagnie ou escadron, des qualités uniformes. Ils s'efforcent, au contraire, d'avoir dans leur personnel, tant actif que de réserve, les éléments les plus divers possibles au point de vue physique, intellectuel ou moral. Ils y trouvent l'avantage de posséder ainsi, en paix comme en guerre, des sous-officiers doués d'aptitudes différentes, ce qui permet de faire face beaucoup plus aisément aux exigences si variées du service.

L'une des principales préoccupations des chefs de corps est d'accumuler dans *leur réserve* le plus qu'ils peuvent de sous-officiers; aussi chaque régiment d'infanterie en compte-t-il sur ses contrôles de 250 à 500 (1). La mobilisation des troupes actives s'en trouve considérablement facilitée, et il reste encore de quoi former des cadres pour les dépôts, la landwehr, etc.

Les *feldwebel* et *wachtmeister*, étant les chefs directs des sous-officiers, dirigent et surveillent le service intérieur des compagnies et escadrons. Ils font le rassemblement et l'appel des hommes avant chaque manœuvre, et informent le capitaine-

(1) Ici encore, comme pour la formation des officiers de réserve, nous voyons l'application du même principe. Chaque régiment retrouve dans *sa réserve*, au moment de la guerre, les sous-officiers qu'il a formés lui-même pendant la paix ; en un mot, *on travaille pour soi, et l'on sait toujours sur quoi et sur qui l'on peut compter*. C'est assurément là l'un des plus grands avantages du système de recrutement territorial (N. du Trad.).

Digitized by Google

commandant de tous les événements qui peuvent survenir. Chaque jour, *à l'ordre*, ils doivent rendre compte verbalement à ce même officier, ainsi qu'à tous ceux de la compagnie ou de l'escadron. Ils prennent par écrit ses ordres et veillent à ce que tous les lieutenants en soient informés en temps opportun. Chaque dimanche, enfin, ils présentent à tous les officiers un rapport sur la situation de la troupe pendant le courant de la semaine, et de plus ils fournissent tous les jours à l'adjudant du bataillon une note indiquant les mutations survenues dans le personnel, et l'emploi du temps pour le lendemain.

Toutefois, les fonctions les plus importantes du *feldwebel* consistent à tenir la comptabilité et les livres de la compagnie.

Voici l'énumération de ces derniers : 1° le livre matricule (*Nationale*) ; 2° le livre d'ordres journalier; 3° le livre contenant les instructions et dispositions qui présentent un caractère permanent; 4° le registre des situations et de la solde, où s'inscrivent chaque jour toutes les mutations qui se produisent dans la compagnie, et tous les dix jours le compte de la solde; 5° le livre de punitions; 6° le livre de service pour les sous-officiers et les soldats; 7° le livre des manœuvres, où l'on indique l'heure et la durée de chaque exercice, ainsi que l'endroit où il a eu lieu; 8° le livre de tir pour les officiers et la troupe, avec inscription des résultats; 9° le contrôle des hommes par rang de taille; 10° le livre de la poste (1); 11° les livrets individuels de solde que doit posséder chaque soldat ; 12° le contrôle nominatif de tous les hommes de troupe incorporés dans la compagnie depuis le jour de la mobilisation jusqu'au renvoi des réserves,

(1) En Allemagne, tous les hommes de troupe peuvent correspondre en franchise avec leurs parents et en recevoir des paquets dont le transport par la poste est admis dans des limites beaucoup plus étendues qu'en France. Et les soldats usent si largement de cet avantage qu'à Strasbourg, par exemple, ceux du régiment wurtembergeois n° 126 font généralement blanchir leur linge dans leur famille, les frais de transport en Wurtemberg étant nuls pour eux. Les envois sont si nombreux qu'il est commandé journellement jusqu'à trois hommes de corvée par compagnie pour les aller chercher à la poste (N. du Trad.).

Digitized by Google

à la fin de la campagne ; 13° le journal de guerre, relatant tous les cas où la compagnie a eu l'occasion d'agir isolément et d'une manière indépendante pendant la guerre ou dans des circonstances analogues.

A côté des *feldwebel* ou *wachtmeister* existent encore les *vice-feldwebel* et *vice-wachtmeister*, destinés à les suppléer en cas d'absence et qui, le reste du temps, sont employés pour le service concurremment avec les autres sous-officiers de la compagnie ou de l'escadron. Ils n'en occupent pas moins dans la hiérarchie une position tout à fait spéciale, et constituent un rouage que l'on considère dans l'armée allemande comme extrêmement important et utile. Aussi ne confie-t-on ce poste qu'à des hommes choisis avec le plus grand soin. Ils ont en effet surtout pour mission, dans les compagnies ou escadrons, de remplacer non seulement les *feldwebel* et sous-officiers de sections, mais aussi, en cas de besoin, les *officiers* eux-mêmes ; et c'est à eux que l'on confie une foule de missions de nature très diverse et qui sortent des travaux habituels de la compagnie. Les *feldwebel* sont trop absorbés par leur comptabilité, et les sous-officiers de section par les détails du service, pour qu'on puisse leur demander de faire les fonctions d'officier et de rester encore disponibles pour tous les cas imprévus qui peuvent se présenter (1). L'on comprend, d'autre part, que pour être vraiment à la hauteur de sa tâche, un *vice-feldwebel* doit nécessairement être un homme instruit et bien élevé. Aussi tient-on tout particulièrement à ce qu'il possède ces qualités.

Le règlement exige que tout simple soldat, quelque part qu'il soit envoyé, se présente à son sous-officier de section et lui rende compte qu'il est chargé de telle corvée, ou sort pour aller

(1) En résumé, le *feldwebel* représente surtout la comptabilité, et le *vice-feldwebel*, le commandement ; et bien qu'ils puissent au besoin se suppléer l'un l'autre, ils n'en ont pas moins un rôle très-distinct. Celui du *vice-feldwebel* n'a guère d'analogue dans notre armée, où cependant les *adjudants de batterie* et *de compagnie* lui sont comparables jusqu'à un certain point (N. du Trad.).

Digitized by Google

à tel endroit. Le sous-officier lui passe l'inspection et informe à son tour le *feldwebel*, ou, s'il a lui-même une troupe à conduire, la présente directement à celui-ci. On procède encore ainsi pour les réclamations, demandes, etc. Tout doit, en un mot, toujours passer par la voie hiérarchique, et c'est seulement le *feldwebel* qui rend compte directement au capitaine-commandant.

Une des particularités à signaler encore dans la situation des sous-officiers de l'armée prussienne, c'est que nul d'entre eux n'a le droit de punir, droit qui n'appartient d'ailleurs qu'au commandant de compagnie, escadron ou batterie. Car les officiers subalternes eux-mêmes ne l'ont pas; et ce n'est que dans un cas d'urgence, lorsque le maintien du bon ordre et les intérêts du service l'exigent, qu'ils peuvent, comme aussi les sous-officiers, faire enfermer immédiatement un coupable. Encore n'est-ce là de leur part qu'une mesure préventive, et c'est toujours au capitaine-commandant qu'il appartient de prononcer la punition, d'en fixer la nature et la durée. Preuve nouvelle du soin constant que l'on prend dans l'armée prussienne *de relever par tous les moyens possibles ce grade de capitaine que l'on tient essentiellement à maintenir indépendant et respecté : car on y voit l'unique et indispensable condition du succès à tous les points de vue.*

Maintenant que nous connaissons les fonctions et le rôle des sous-officiers, considérés comme organes de la grande machine militaire, il convient de les étudier dans leur vie privée et dans leurs rapports avec les autres membres de l'armée en dehors du service.

Dans l'énumération des devoirs qui incombent à ces utiles et modestes agents, nous avons vu que, vivant de la vie du soldat, ils sont responsables de sa conduite aussi bien hors des murs du quartier qu'à l'intérieur de la caserne. Mais l'autorité militaire, de son côté, prend toutes les mesures nécessaires pour sauvegarder la dignité du sous-officier et lui créer une existence à part de celle de la troupe. Dans presque toutes les casernes, les sous-officiers ont une chambre particulière, chambre qui toutefois n'est formée généralement que par une mince cloison dis-

Digitized by Google

posée tout autour de leur lit (1). Les *feldwebel* et *wachtmeister* seuls ont toujours un logement spécial et qui très souvent est disposé et meublé *d'une façon extrêmement soignée*. Quelques-uns d'entre eux même se font, dans les régiments où il y a beaucoup de volontaires d'un an, des revenus assez importants et à peu près officiellement reconnus, en tirant parti de certains cadeaux qu'il est d'usage de leur faire. Ainsi, par exemple, un grand nombre de volontaires, en quittant le régiment, leur abandonnent leur uniforme, etc.

En principe, les sous-officiers des dernières classes ont à s'occuper eux-mêmes du nettoyage de leurs effets, armes et équipement ; ils doivent faire leurs lits, etc. Aux *feldwebel* seulement il est permis d'avoir un *donnance* dans les mêmes conditions que les officiers ; c'est-à-dire que ce soldat est payé par eux et n'assiste aux exercices que de temps en temps, pour ne pas se trouver en retard sur ses camarades. Quant aux autres sous-officiers, il ne leur est pas défendu d'employer et de payer pour leur usage personnel tel homme qui leur convient ; mais celui-ci n'est dispensé d'aucun service.

Il me faut maintenant dire quelques mots d'une institution très intéressante, dont tous les régiments sont aujourd'hui dotés, ce qui contribue très efficacement à permettre aux sous-officiers de vivre entre eux, sans se mêler aux hommes de troupe ; je veux parler des *casinos* ou *cercles de sous-officiers*. Ils se composent d'une ou plusieurs pièces comprenant généralement : une

(1) On peut donc remarquer qu'à ce point de vue les sous-officiers allemands se trouveraient souvent moins bien traités que les nôtres. Toutefois, il ne faut pas oublier que dans la classe des sous-officiers sont compris, en Allemagne, tous les gradés correspondant à nos brigadiers et caporaux ; ceux-ci jouissent ainsi d'un léger privilège que n'ont jamais leurs collègues de l'armée française ; tandis que tous les sous-officiers allemands dont la position est équivalente à celle de nos sergents et maréchaux des logis sont en réalité aussi bien partagés qu'eux sous le rapport du logement. Quant aux *feldwebel* et assimilés, ils forment une catégorie tout à fait à part, comme on va le voir par ce qui suit (N. du Trad.).

Digitized by Google

salle à manger, une salle de billard et une petite bibliothèque, où l'on trouve aussi différents jeux. Dans chacun de ces établissements est organisé un restaurant où les sous-officiers peuvent, à très bon compte, se procurer une nourriture saine et agréable, et où l'on vend, entre autres choses, de la bière et différentes sortes de vins.

Ce restaurant est ordinairement géré par le corps lui-même, et les bénéfices qu'il procure sont affectés à l'entretien du *casino*. Il arrive même qu'avec les excédents de recette, les sous-officiers donnent des bals où assistent leurs femmes et leurs parentes.

Ils y invitent aussi leurs supérieurs, et il m'est arrivé de voir le commandant d'un bataillon, en uniforme et le casque en tête, se rendre à un bal de ce genre avec beaucoup d'autres officiers, qui, en pareille circonstance, ne se gênent nullement pour danser avec leurs sous-officiers. J'ai même vu un de ces bals durer depuis six heures du soir jusqu'à sept heures du matin. Il va de soi qu'en pareil cas les officiers n'y restent pas jusqu'à la fin, pour ne pas gêner leurs inférieurs.

Une partie de la musique du régiment prête gratuitement son concours à ces fêtes, et il n'est pas rare de voir un sous-officier musicien, après un tour de valse, s'asseoir tranquillement et reprendre sa partie à l'orchestre.

Je puis dire que dans ces bals, comme j'ai eu l'occasion de m'en couvaincre par moi-même, tout se passe conformément aux règles des plus strictes convenances, bien qu'on y assiste presque tojours à des scènes, fort innocentes du reste, mais parfois très originales. Je reviendrai d'ailleurs sur ce sujet en traitant de la vie du soldat.

Le *casino* des sous-officiers est toujours placé sous la surveillance d'un des capitaines du régiment, qui en est dit *le président*, et fournit au colonel tous les rapports nécessaires. Chacun de ces *casinos* (1) est régi par un règlement particulier.

(1) C'est la désignation en usage en Allemagne. En France nous dirion plutôt cercle, et c'est ce dernier mot que j'emploierai désormais (N. du Trad.).

Digitized by Google

Après cette description de la manière dont vivent les sous-officiers, il nous reste à dire comment on forme dans les régiments les sujets qu'on destine à remplir ces fonctions.

Les écoles de sous-officiers sont loin d'en pouvoir fournir un nombre suffisant à l'armée allemande, et la grande majorité d'entre eux sort encore des rangs de la troupe. Mais je dois dire à ce propos qu'il m'est fréquemment arrivé d'entendre formuler cette opinion, qu'un régiment ne pourrait jamais se passer de sous-officiers de cette dernière catégorie, quand bien même il sortirait des écoles assez de sujets pour remplir toutes les vacances. On en donne pour raison que ces derniers, comme encore ceux qui proviennent des volontaires d'un an ou des aspirants officiers, ont reçu souvent une éducation trop développée, au point de vue scientifique et intellectuel, pour être capables d'apporter le zèle nécessaire dans l'accomplissement d'une foule de devoirs parfois très arides, qui sont l'apanage du sous-officier. Ainsi pour donner à des recrues l'instruction individuelle, leur enseigner la gymnastique et l'escrime, leur apprendre à nettoyer et à réparer leurs effets, etc., des sous-officiers formés dans des conditions plus modestes conviendront beaucoup mieux. Ces sortes de choses, sont, en effet, bien plus à leur portée, et c'est très volontiers qu'ils les montrent aux autres, tandis qu'une semblable occupation paraîtrait au contraire fastidieuse à ceux de leurs collègues dont l'éducation a été plus soignée. Ces derniers, en revanche, pourront rendre de biens meilleurs services quand il s'agira des spécialités où l'enseignement oral joue le principal rôle. Enfin, il sera même absolument impossible de s'en passer dans bien des cas où l'instructeur doit, de toute nécessité, posséder certaines connaissances théoriques assez étendues : le tir, le service en campagne, les manœuvres en terrain varié, etc.

De ces considérations *on conclut*, comme nous l'avons déjà dit, *à la nécessité d'avoir dans les compagnies un corps de sous-officiers formé d'éléments très divers.*

La grande masse des sous-officiers sort donc des *rangs* en définitive, et par suite on a dû ressentir partout la nécessité de

Digitized by Google

préparer par une instruction spéciale les hommes de troupe destinés à cet emploi.

Les premiers intéressés dans la question sont, on le comprend, les capitaines-commandants ; aussi les laisse-t-on toujours entièrement libres de former et de préparer comme ils l'entendent, et sous leur propre responsabilité, les sous-officiers dont ils ont besoin.

C'est surtout aux rengagés (*kapitulanten*) et aux sous-officiers de la deuxième classe, que le commandant de la compagnie s'efforce de donner une instruction spéciale pour les mettre en état de s'acquitter des diverses fonctions qui incombent au sous-officier, même en dehors du service. Il s'applique à leur en rendre tous les détails familiers, les exerce à le diriger eux-mêmes et leur apprend à conduire l'instruction théorique des hommes de troupe. Il les fait repasser par toute la série des exercices pratiques : manœuvres d'ensemble, gymnastique, service en campagne, etc., en utilisant ceux de même nature qui se font dans la compagnie, et, si c'est nécessaire, il fait commander de petits détachements tout exprès pour leur instruction.

En outre, lorsqu'un sous-officier ou *gefreite* se trouve chargé d'une branche particulière quelconque de l'instruction, le capitaine commandant s'en occupe tout spécialement en lui faisant subir une préparation et des épreuves minutieuses sur tout ce qui s'y rattache. Nous avons du reste déjà traité cette question en parlant de la *période préparatoire* et du cours que doivent suivre pendant six semaines les instructeurs destinés aux recrues.

Mais, outre l'éducation qu'ils reçoivent dans les compagnies, escadrons et batteries, il existe dans chaque corps, pour préparer les sous-officiers, ce qu'on appelle l'école régimentaire (*Regiments-Schule*). Ici le professeur est un officier intelligent et expérimenté, qui, pendant les mois d'hiver, réunit ses élèves de trois à cinq fois par semaine et leur enseigne l'arithmétique, la calligraphie, la grammaire, la géographie, l'histoire et le style militaire.

C'est ici le lieu de mentionner un article de ce programme qu'on retrouve partout également dans les leçons faites aux vo-

Digitized by Google

lontaires d'un an et même aux simples soldats. Il comprend des notions plus ou moins étendues sur l'histoire du régiment lui-même. De sorte que, sans parler des officiers qui sont obligés de connaître intimement cette histoire, on exige que chaque homme de troupe en puisse au moins citer les faits principaux, et notamment ceux par lesquels le régiment s'est distingué en temps de guerre, etc. C'est là évidemment une coutume excellente, qui contribue puissamment à entretenir et à développer l'esprit de corps.

Chaque compagnie envoie à l'école régimentaire de deux à quatre rengagés ou sous-officiers de deuxième classe, qui, tout en suivant les cours, n'en continuent pas moins de faire le service absolument comme leurs camarades. On choisit d'ailleurs avec soin parmi les rengagés ceux qui paraissent susceptibles de devenir plus tard de bons sous-officiers et manifestent l'intention de rester sous les drapeaux.

Dans l'artillerie, l'instruction et la préparation des sous-officiers constituent l'une des plus importantes obligations du capitaine-commandant. Les sous-officiers de batteries se recrutent pour la plupart au moyen de simples soldats qui, en entrant au service, manifestent le désir d'embrasser la carrière de sous-officier, ou semblent avoir de l'aptitude pour ces fonctions. Ainsi, par exemple, le plus grand nombre des volontaires de trois ans s'engagent dans l'intention de devenir sous-officiers. Mais on arrive même assez souvent à en tirer de très bons de la classe des recrues ordinaires, au moyen d'un système d'instruction méthodiquement combiné. On les fait passer par les écoles du régiment ou de la brigade, après quoi ils sont ordinairement en état de subir avec succès l'examen théorique réglementaire.

L'artillerie demande surtout à ses sous-officiers certaines qualités morales : le sens pratique qui se manifeste dans l'exécution des divers travaux et exercices de l'artillerie, un esprit droit et sagace, un caractère résolu. Ce sont là autant de vertus que les officiers recherchent activement chez les recrues dès le jour même de leur incorporation.

Mais, comme je l'ai dit, c'est surtout parmi les volontaires

Digitized by Google

de trois ans que l'artillerie recrute ses sous-officiers. Au bout de la première année on fait passer à ces jeunes gens un examen écrit, et s'ils s'en tirent convenablement, ils sont nommés *obergefreite* au fur et à mesure des vacances. Nous avons vu qu'à dater de cette époque, ils sont exercés dans toutes les branches du service en commun avec les sous-officiers, ce qui est le meilleur moyen de leur apprendre les devoirs de ce grade. Puis, pour continuer leur instruction, trois *obergefreite* par batterie sont envoyés à l'école régimentaire. Les cours y durent du 1er octobre à la fin d'avril et portent sur l'artillerie, les mathématiques, le service intérieur, l'écriture et l'hippologie. Ils se terminent par un examen, et les candidats qui le subissent avec succès reçoivent un certificat d'aptitude au grade de sous-officier : ils ne peuvent toutefois être promus qu'après l'accomplissement de leur deuxième année de service et s'il y a des vacances ; et encore doivent-ils préalablement passer un nouvel examen écrit. On exige avant de les nommer qu'ils soient parfaitement familiarisés avec l'emploi et le maniement des bouches à feu et des projectiles. En fait de mathématiques, on leur demande d'être en état de résoudre sans hésitation des problèmes du genre de ceux qui peuvent se poser à un sous-officier d'artillerie. La connaissance approfondie du service de l'artillerie, l'équitation, des notions sur l'hippologie et sur tout ce qui a trait aux soins que réclament les chevaux, sont considérées comme non moins indispensables pour eux, et l'on tient aussi à ce qu'ils sachent lire, écrire et parler correctement leur langue.

Mais ils ne peuvent après tout ceci arriver qu'au grade de sous-officier de deuxième classe (1), et s'ils veulent aller plus loin, il leur faut encore subir un nouvel examen beaucoup plus sérieux. Ils doivent, en outre, être en état de commander un peloton ou une section, afin de pouvoir remplacer un officier au besoin. Les sous-officiers qui paraissent susceptibles de devenir *feldwebel* ou *capitaines d'armes* (2) sont préparés à ces em-

(1) Qui correspond à notre grade de brigadier, comme nous l'avons expliqué plus haut (N. du Trad.).

(2) Nous verrons plus loin ce que c'est.

Digitized by Google

plois d'une façon spéciale par le trésorier (*zahlmeister*), qui leur fait, pendant les six mois d'hiver, un cours d'administration militaire et de comptabilité.

Les meilleurs élèves de l'école régimentaire peuvent, après en avoir suivi les cours, entrer s'ils le demandent à l'école d'artificiers, où l'on n'en reçoit toutefois jamais plus d'un ou deux chaque année par régiment. Les cours de cette école commencent le 1er octobre et durent dix-huit mois. Les élèves qui en sortent sont envoyés dans l'artillerie de forteresse avec le grade d'*artificier* (*feuerwerker*, ayant rang de sous-officier). Ils sont ensuite promus chefs-artificiers (*oberfeuerwerker*), mais seulement quand il y a des vacances et qu'ils en sont jugés dignes par le commandant du régiment. Dans la suite ils peuvent même arriver *officiers-artificiers*.

Les brancardiers.

Ils ne font naturellement ce service spécial qu'en temps de guerre; mais ils y sont préparés pendant la paix et instruits en conséquence.

Tous les ans on désigne dans chaque régiment un certain nombre de soldats de deuxième année pour constituer le *détachement sanitaire*. Le choix ne doit porter que sur des hommes d'une conduite irréprochable, et possédant une instruction suffisante pour être en état de suivre les leçons qui leur seront faites sur l'anatomie du corps humain.

L'enseignement donné aux brancardiers se divise en trois périodes. Pendant les deux premières, il a lieu par régiment, sous la direction des officiers et médecins du corps; pendant la troisième, il est organisé par division.

La première période comprend des leçons théoriques sur la structure des principales parties du corps humain; les blessures les plus fréquentes à la guerre et les premiers soins à donner dans les différentes circonstances; les moyens de pansement; les brancards et la manière de les replier et transporter; les procédés pour rappeler à la vie dans les cas de mort apparente;

Digitized by Google

les indices auxquels on reconnaît la mort réelle; les règles à suivre dans l'enterrement des morts; enfin, sur la manière de se rendre utile lors des divers accidents qui peuvent survenir, etc.

Dans la deuxième période, on apprend à placer les malades sur les brancards, à les panser et à les transporter à l'ambulance; et l'on s'attache tout particulièrement à ce que les brancardiers soient familiarisés avec ce qu'on appelle le *pas de montagne* (*Gebirgs Schritt*), qui permet à deux hommes de porter sur leurs épaules un brancard chargé d'un malade, sans secouer celui-ci. Pour cela, les porteurs marchent à pas rompu, et en ayant soin de se régler de telle façon que le pied de l'un vienne poser sur le sol au moment même où celui de son camarade se trouve au milieu de sa course; de sorte que, par exemple, les quatre pieds viennent toucher terre dans l'ordre suivant : gauche de derrière, droit de devant, droit de derrière, gauche de dévant, etc.

En outre, on exerce aussi, pendant cette période, les brancardiers aux chargement et déchargement des malades sur la voiture d'ambulance.

C'est par là que se termine l'instruction donnée dans les régiments au détachement sanitaire. Elle dure deux mois, du 1er janvier au commencement de mars, à raison de trois séances par semaine, et se termine par une inspection spéciale que passe le colonel (1).

Après l'achèvement des exercices de printemps, c'est-à-dire à la fin de mai ou au commencement de juin, tous les brancardiers d'une division sont réunis en un seul détachement qui, pendant dix jours, passe par toute la série des instructions de la troisième période.

Le détachement constitue une *compagnie sanitaire* d'environ 250 hommes, à laquelle on affecte un nombre suffisant d'officiers et de médecins, avec tout le matériel nécessaire pour le pansement et le transport des malades. Les brancardiers sont exercés

(1) On peut se rappeler qu'elle a été mentionnée en son lieu, dans la liste des inspections passées aux régiments d'infanterie.

Digitized by Google

à relever les blessés disséminés sur une vaste étendue de terrain, et à les transporter à des distances considérables. On suppose qu'une division entière a pris part au combat, et l'on indique à grands traits aux brancardiers, d'après la configuration du terrain, les positions qu'elle a occupées et les mouvements qu'elle a exécutés. Puis la compagnie sanitaire se rassemble en arrière, au point de pansement où sont établies les tentes d'ambulance, surmontées du drapeau à la croix rouge.

Sur toute l'étendue du champ de bataille supposé sont couchés des soldats commandés tout exprès et qui figurent les blessés. *On s'efforce de les dissimuler et de les cacher de telle façon que les brancardiers soient obligés de les chercher soigneusement, et s'habituent à examiner attentivement les moindres objets ou plis de terrain derrière lesquels pourraient se trouver des blessés.* Chacun des hommes ainsi couchés porte sur la poitrine une étiquette indiquant de quelle blessure il est supposé atteint. Et les brancardiers doivent le panser en conséquence et le transporter ou le conduire à l'ambulance avec toutes les précautions que réclame son état.

Après ces dix jours d'exercices, le général commandant la division passe l'inspection de la compagnie sanitaire.

Dans les armes spéciales, c'est-à-dire l'artillerie et la cavalerie, on ne forme pas de ces détachements sanitaires près des troupes actives; mais on dresse chaque année à ce rôle un certain nombre de landwehriens et de réservistes.

Les infirmiers.

Ils sont destinés à servir d'aides aux médecins dans le traitement des malades à la chambre et à l'infirmerie. Il doit réglementairement y en avoir un par compagnie.

On exige des hommes désignés pour cet emploi les mêmes qualités que des brancardiers, et, en outre, on les choisit de préférence parmi les soldats que l'on espère voir se rengager. Car on a tout intérêt à conserver le plus longtemps possible dans les corps un personnel dont l'instruction demande beaucoup de

Digitized by Google

temps et de soins. On s'efforce aussi de ne prendre pour infirmiers que des hommes qui, satisfaisant d'abord aux conditions ci-dessus, demandent eux-mêmes à se consacrer à ce genre de service; parce qu'on admet en principe, que pour bien soigner les malades, il est indispensable d'y être réellement porté par un goût naturel.

Après la libération des hommes classés dans la réserve, c'est-à-dire vers le 1er octobre, les compagnies, escadrons ou batteries dont les infirmiers viennent de quitter le service, détachent un soldat à l'infirmerie régimentaire. Ces nouveaux venus sont dits élèves infirmiers. On leur apprend ce qu'il y a de plus essentiel dans la manière de soigner les malades, et, parallèlement à l'instruction pratique, on leur donne quelques notions théoriques. En outre, on les envoie deux fois par semaine suivre les leçons de l'école des élèves infirmiers. Dans cet établissement, unique pour toute la garnison de Berlin, les cours durent six mois et portent sur le soin des malades en général, l'étude de la disposition des parties principales du corps humain, le rôle et l'importance des différents organes, les devoirs des aides dans l'exécution des opérations chirurgicales et dans la préparation des médicaments à la pharmacie; ce qu'il faut faire en cas d'attaque subite d'une maladie quelconque, quand il y a danger de mort, etc.; la manière de procéder dans les cas de mort apparente, et enfin l'administration et la comptabilité des hôpitaux.

Les cours se terminent par un examen passé en présence du médecin en chef du corps d'armée. Les hommes qui l'ont subi avec succès sont nommés par le colonel (si celui-ci n'y voit pas d'obstacle) sous-infirmiers (*Unter-Lazaret-Gehülfen*) et désignés pour faire le service dans les compagnies, escadrons et batteries dont ils proviennent. Quant aux élèves refusés à l'examen, ils sont remis dans le rang, à moins qu'on ne les suppose capables de réussir une autre fois, auquel cas on les renvoie pour une seconde période de six mois à l'école des infirmiers.

Les sous-infirmiers ont rang de *gefreite;* puis, si l'on est content d'eux et qu'ils manifestent l'intention de se rengager, ils sont promus infirmiers et assimilés aux sous-officiers de 2e classe. Les meilleurs d'entre eux enfin sont, au bout de quelques an-

Digitized by Google

nées, ordinairement sept ans, nommés premiers infirmiers (*Ober-Lazaret-Gehülfen*), ce qui correspond à sous-officier de 1re classe.

Les infirmiers font partie de l'effectif combattant et doivent avoir six mois au moins d'exercice militaire. Renvoyés dans la réserve, ils y restent classés comme infirmiers et sont rappelés en cette qualité lors de la mobilisation.

Les capitaines d'armes.

Les capitaines d'armes, que l'on appelle *quartiers-maîtres* dans l'artillerie et la cavalerie, sont des sous-officiers spéciaux dont un se trouve attaché à chaque compagnie, escadron, batterie, bataillon, régiment, *Abtheilung* d'artillerie, etc.; en un mot, à chaque fraction constituée d'un corps de troupes. Ils sont chargés, sous la surveillance des officiers qui commandent ces unités respectives, de la direction du magasin affecté à chacune d'elles, recevant ou distribuant les différents objets qui doivent y entrer ou en sortir, etc. On choisit pour ces fonctions, dans le cadre des compagnies, escadrons ou batteries, des sous-officiers sûrs et connaissant assez de comptabilité pour dresser les états et inventaires indispensables. Les sujets qui paraissent le plus aptes à cet emploi y sont d'ailleurs préparés peu à peu par les *zahlmeister* (comptables), les capitaines-commandants ou la commission d'habillement.

Le capitaine d'armes tient le livre du magasin (*Kammer-Buch*), dans lequel sont inscrites les entrées et les sorties. Ce livre doit être arrêté tous les mois et visé par le capitaine-commandant. Le capitaine d'armes tient, en outre, habituellement un brouillon-journal, de manière à ne rien porter sur le livre qui ne soit dûment vérifié, afin de n'avoir jamais à faire sur celui-ci aucune correction, rature ni surcharge.

De plus, il tient encore un autre journal destiné à l'inscription des menus objets dont les entrées et les sorties sont le plus fréquentes, comme par exemple les effets de petit équipement (*Klein-Montirungsstücke*). Ce journal doit être arrêté après

Digitized by Google

chaque distribution. Pour permettre d'en vérifier l'exactitude, le capitaine d'armes doit, au moins une fois par mois, le présenter au moment du prêt, de manière à ce qu'on puisse contrôler l'inscription des objets distribués, par le témoignage même des hommes qui les ont reçus.

Chaque magasin est visité dans le plus grand détail, une fois tous les mois, par le commandant de la troupe à laquelle il appartient, ou par l'officier qu'il délègue à cet effet. On prend toujours pour base de cette révision le dernier total porté sur le *Kammer-Buch;* puis l'officier inspecteur certifie par écrit, de sa propre main, sur le *registre de contrôle* à ce destiné, que le magasin a été visité à telle date et trouvé dans tel état.

Ces inspections, du reste, ne sont nullement considérées comme impliquant un manque de confiance dans le capitaine d'armes, ou blessantes pour son honneur. Si quelque inexactitude est relevée, c'est pour lui une preuve que cette visite a son utilité; si, au contraire, on trouve tout en bon ordre, c'est pour lui une satisfaction d'amour-propre, en même temps qu'une garantie pour sa responsabilité.

C'est encore au capitaine d'armes qu'il appartient de surveiller le travail des ouvriers tailleurs, bottiers, selliers, etc., de sa compagnie, escadron, batterie, etc.

En cas de mutation, le nouveau capitaine d'armes ne prend en charge le magasin qu'après un inventaire minutieux de tout ce qu'il renferme, inventaire fait en présence de son prédécesseur et d'un officier, et qui doit concorder avec le dernier total porté sur les livres. L'exactitude en est certifiée par les trois signatures de l'officier et des deux intéressés, apposée sur tous les livres du magasin.

La réforme des différents effets est toujours prononcée par le capitaine-commandant lui-même, lequel, après un examen attentif de chaque objet, décide *seul* de ce qui doit encore servir à fournir des morceaux pour les divers raccommodages et réparations des vieux uniformes de la compagnie, et de ce qui, n'étant plus utilisable, peut être vendu aux enchères. Le produit de ces ventes fait encore retour au fonds de l'habillement.

On est arrivé par ces procédés, grâce au soin minutieux à

Digitized by Google

l'extrême dont font preuve en tout ceci les capitaines-commandants, *à mettre l'habillement et ses réserves sur un pied vraiment admirable*, et dont on ne peut s'empêcher d'être frappé quand on visite les magasins de n'importe quel régiment prussien.

Le fourrier.

C'est le sous-officier chargé du casernement, ou en général du logement de la compagnie, escadron ou batterie.

Quand les troupes sont casernées, c'est lui qui reçoit le pain, la paille, le linge, les *essuie-mains*, tout ce qui est nécessaire au chauffage et à l'éclairage, etc. Il veille au bon état de tout le matériel du casernement, en tient l'inventaire à hauteur et rend compte de tout ce qui peut se trouver hors de service. Une fois par mois, un officier ou le *feldwebel* passent l'inspection de ce matériel.

Le sous-officier d'armement.

Dans chaque compagnie, l'un des sous-officiers, choisi parmi les meilleurs tireurs, est chargé de la surveillance de l'armement. Il faut, non seulement qu'il sache bien tirer, mais qu'il soit parfaitement au courant de tout ce qui concerne les armes à feu et les armes blanches, leur réparation et leur entretien. Ces connaissances lui sont, en effet, indispensables pour s'acquitter convenablement de ses fonctions, qui consistent principalement : 1° à exercer une surveillance générale sur les armes de toute nature en service dans la troupe dont il fait partie; 2° à s'occuper des cibles et des matériaux nécessaires à leur construction; 3° enfin à avoir soin des munitions et de tout le matériel qu'exigent l'entretien, le nettoyage et la conservation des armes.

Il existe dans chaque bataillon une commission chargée des réparations à l'armement (*Waffen-Reparatur-Commission*) qui, tous les mois, passe en revue les armes de son bataillon. Le sous-officier d'armement doit assister à ces inspections, et indi-

Digitized by Google

quer à la commission les dégradations survenues dans le courant du mois, et qu'il a dû noter préalablement sur un livret spécial dit : Des réparations aux armes (*Kleines Gewehr-Reparatur-Buch*). Ce livret doit être signé du capitaine-commandant, et il est ensuite envoyé, en même temps que l'arme à réparer, à l'atelier de l'armurier. Puis, après réparation, l'arme est de nouveau soumise à la commission et présentée au capitaine par le sous-officier d'armement. On exige aussi que le soldat auquel appartient cette arme sache parfaitement, et soit toujours en état d'expliquer clairement, quelle sorte de réparation elle a subie.

Dès que le sous-officier d'armement est informé, soit directement, soit par un sous-officier de section, d'une dégradation survenue à une arme quelconque, il doit en rendre compte de suite au capitaine-commandant, qui prend les mesures nécessaires pour la faire réparer à l'atelier.

Toute arme qui ne se trouve pas entre les mains du soldat à qui elle appartient, comme c'est le cas pour les recrues (1), les hommes malades, détachés, en permission, etc., doit être munie d'une étiquette indiquant le nom de son propriétaire, puis remise, en bon état et parfaitement propre, au sous-officier d'armement, qui se charge de sa conservation et de son entretien. Celui-ci fait déposer ces armes au magasin de la compagnie, et, une fois par mois, quelques soldats sont mis à sa disposition pour les nettoyer. C'est là une corvée qu'on impose ordinairement comme punition aux hommes coupables de négligence dans l'entretien de leurs armes.

Tout ce qui est nécessaire au nettoyage des armes, y compris l'huile de lin pour graisser la monture des fusils, est touché et distribué aux hommes par les soins du sous-officier d'armement. Il en est de même des munitions d'exercice qu'il reçoit de l'adjudant du bataillon et remet directement aux soldats chaque fois que c'est nécessaire. Il tient un compte exact de ces munitions; il est responsable de leur bon état et de leur conservation.

(1) Car le fusil n'est pas, comme chez nous, remis à l'homme de recrue le jour même de son incorporation, mais seulement lorsqu'il doit commencer à s'en servir à l'exercice (N. du Trad.).

Digitized by Google

C'est encore lui qui tient le livre d'armement de la compagnie (*Gewehr-National-Buch*), dans lequel sont inscrites par leur numéro, toutes les armes qui lui sont affectées, avec les différents accessoires appartenant à chacune d'elles.

Je dois enfin faire observer que certains capitaines-commandants trouvent plus commode de réunir les fonctions de sous-officier d'armement à celles de fourrier, et de confier ces deux emplois au même individu (1).

Les ouvriers.

Ils ne font pas partie de l'effectif combattant, sont appelés par la voie du recrutement ordinaire, mais choisis avec soin parmi les ouvriers de profession. Chaque régiment en reçoit toujours un nombre suffisant pour compléter son effectif réglementaire et remplacer ceux qui viennent d'être libérés du service actif.

Ces ouvriers ne sont pas incorporés en même temps que le reste du contingent, mais beaucoup plus tôt, vers le 1er octobre. Cette mesure a pour but de permettre d'utiliser les quelques semaines qui s'écoulent avant l'arrivée des recrues, pour mettre en état les effets qui leur sont destinés et remplacer ou réparer tous ceux qui se sont trouvés usés ou dégradés pendant le cours de l'année précédente. Aussi la période qui s'écoule entre le retour des grandes manœuvres et l'arrivée des nouvelles recrues, période *préparatoire* dans le plus large sens du mot, est-elle caractérisée par un redoublement d'activité dans tous les ateliers de régiment, de compagnie, d'escadron, etc.

Le nombre réglementaire des ouvriers est de 3 par compagnie ou batterie et 4 par escadron.

Comme je l'ai déjà expliqué dans un autre chapitre, ces ouvriers spéciaux (*Œconomie-Handwerker*) ne sont nullement des combattants, à peine des soldats. On se contente en effet, pour

(1) Encore un détail qui prouve combien le capitaine-commandant est maître chez lui (N. du Trad.).

Digitized by Google

toute instruction militaire, de leur apprendre ce qui est strictement indispensable pour porter convenablement l'uniforme et rendre à leurs supérieurs les marques de respect. Après quoi ils ne sortent plus de l'atelier.

Si, par suite de quelque circonstance exceptionnelle, cet atelier venait à manquer du personnel nécessaire, il est permis d'y détacher temporairement quelques-uns des ouvriers de profession qui se trouvent toujours dans les rangs des troupes. C'est précisément pour cela que, lors de l'incorporation des recrues, on forme, comme nous l'avons dit au chapitre du recrutement, un groupe particulier de tous les hommes susceptibles d'être utilisés ainsi, de façon à les répartir entre les régiments suivant les besoins de chacun de ceux-ci. Mais, je le répète encore, les ouvriers ainsi incorporés sont avant tout des *combattants ;* ils ne sont jamais employés dans les ateliers d'une façon permanente, mais seulement dans des cas tout à fait exceptionnels.

La direction et la surveillance du travail dans les ateliers appartiennent à la commission régimentaire d'habillement. A la tête de chaque genre d'industrie est un maître-ouvrier du grade de sous-officier, qui en est le chef immédiat au point de vue technique, distribue les matières premières, en assure l'emploi judicieux et reçoit les objets confectionnés.

Enfin c'est un principe rigoureusement observé dans toutes les armes que les soldats pris dans le rang pour travailler momentanément dans les ateliers, *doivent toujours être choisis parmi ceux dont l'instruction militaire est le plus avancée à tous les points de vue.* Autrement ils pourraient se trouver en retard sur leurs camarades; *et l'aptitude de l'homme au combat, qui donne la mesure réelle de sa valeur en temps de guerre est, toujours et par tous, mise fort au-dessus de toutes les considérations du temps de paix, quelles qu'elles soient. C'est là un principe fondamental et que nous retrouvons impitoyablement appliqué dans toutes les institutions militaires prussiennes.*

Les cuisiniers.

Les troupes casernées font ordinaire par bataillon; quelque-

Digitized by Google

fois par compagnie, mais très rarement et seulement lorsque celle-ci se trouve isolée dans une caserne particulière, à l'écart du reste du régiment.

Une ou deux cuisines, suivant les circonstances locales, sont affectées au bataillon, et le personnel de chacune d'elles comprend un sous-officier (1), un boucher et trois soldats. Ceux-ci sont les *cuisiniers*, et, avant de remplir ces fonctions, ils en ont fait l'apprentissage auprès des camarades qui les ont précédés dans la même cuisine. Après un certain temps ils sont à leur tour remplacés par d'autres, de façon à ce que leur instruction militaire ne reste pas en souffrance. Le boucher découpe la viande et prépare les rations, et le sous-officier dirige et surveille tout ce qui se fait à la cuisine.

Tous les vivres nécessaires sont apportés chaque matin par un fournisseur spécial avec qui le gouvernement passe un marché. Certains régiments ont adopté un autre système et font eux-mêmes, au moyen d'achats directs, leurs approvisionnements. Mais c'est le cas le plus rare, parce que dans presque toutes les garnisons il est possible de passer des marchés à des conditions beaucoup plus avantageuses.

(1) Pour ne pas s'étonner de la façon dont les Allemands semblent prodiguer partout les sous-officiers, il faut se souvenir qu'ils comprennent sous ce titre tous nos caparaux ou brigadiers (N. du Trad.).

Digitized by Google

VI

LES OFFICIERS

S'il est impossible de nier que la méthode rigoureuse suivie pour l'instruction des troupes dans l'armée prussienne ne soit pour beaucoup dans l'excellence des résultats obtenus, il faut bien reconnaître aussi que le corps d'officiers est véritablement, et en donnant à ce mot sa signification la plus élevée, l'*âme* de cet enseignement. Quel que soit en effet le niveau plus ou moins élevé de leur instruction générale, on peut dire qu'ils sont presque tous, dans leur arme, de véritables spécialistes, et qu'ils font preuve du plus grand zèle pour le service.

Sans doute, dans la masse il se rencontre des exceptions. Mais l'officier qui néglige ses devoirs est surveillé de près, et si les mesures prises à son égard restent sans effet, on le sacrifie, sans hésiter, à l'intérêt général, en l'excluant des rangs de l'armée quel que soit son grade. Car ici le *bien du service* est non-seulement en théorie, mais en fait, la loi suprême, devant laquelle général et lieutenant sont égaux ; et c'est un principe supérieur à toute espèce de considération, que *nul ne peut occuper un poste s'il n'est apte à le remplir*.

On est même relativement beaucoup plus sévère à l'endroit des titulaires des hauts grades, trouvant, avec raison, qu'il y a lieu d'exiger davantage de ceux à qui une autorité plus considérable a été dévolue. D'autant qu'un mauvais lieutenant ne peut jamais gâter que son peloton, tandis que la funeste influence d'un divisionnaire inepte se fera sentir à quatre régiments et d'une façon bien plus durable.

Mais la vigilance des supérieurs n'est pas ici la seule garantie :

Digitized by Google

les égaux eux-mêmes s'observent mutuellement, car pour tous le service est chose sacrée ; l'accomplissement du devoir est une question d'honneur et de dignité professionnelle. Et c'est là un sentiment si fort enraciné, au moins chez l'immense majorité des officiers prussiens, que devant lui s'effacent toutes les questions de personnes ou autres. Jamais un camarade incapable ne sera toléré par eux, et il lui faudra de toute nécessité chercher un autre carrière, car un officier renvoyé d'un régiment ne peut, dans aucun cas, se faire accepter dans un autre.

Grâce à ces principes maintenns avec constance depuis longues années, *on est arrivé aux plus brillants résultats.* L'exclusion impitoyable de tous les éléments sans valeur, d'une part ; de l'autre, l'importance des avantages matériels et des privilèges honorifiques accordés aux plus méritants, ont fait naître et entretiennent dans le corps d'officiers de l'armée prussienne une émulation des plus ardentes. Et ce combat pour l'existence, cette lutte morale se retrouvent dans toutes les branches du service. Dans les troupes, comme dans l'administration militaire, dans tous les emplois et à tous les degrés de la hiérarchie, les effets s'en font sentir *à la façon, toujours consciencieuse jusqu'à l'extrême, dont chacun s'acquitte de tous les détails de sa tâche ; ils se traduisent aussi par l'estime réciproque que se témoignent tous ceux qui remplissent bien leur devoir.* Chacun comprend en effet que pour conserver sa position et, à plus forte raison, pour avancer, *un travail non seulement opiniâtre, mais encore fécond en résultats*, est indispensable.

Il pourrait sembler au premier abord que cette rivalité constante entre les officiers doit ruiner la camaraderie ; de fait c'est tout le contraire qu'on observe, et nulle part on ne trouve ce sentiment plus développé. Il ne se restreint même pas au cercle étroit du régiment, s'étend à tous les corps et à toutes les armes ; il constitue, en un mot, un lien puissant qui rattache fortement ensemble tous les membres de la grande famille militaire. Sans doute, il s'élève parfois des nuages entre deux régiments; mais, grâce à la circonspection et au tact de tous, rien ne s'en manifeste au dehors, et c'est seulement dans l'intimité qu'on en peut constater l'existence. Qui contreviendrait à cette règle de

Digitized by Google

prudence pourrait s'en trouver puni, comme des faits l'ont prouvé, par la perte de son avenir et de sa carrière. Ce n'est pas à dire que dans un cercle d'amis on n'entende jamais de railleries à l'adresse de l'un ou de l'autre. La critique du prochain est faiblesse humaine et durera autant que l'humanité elle-même. Mais, en revanche, que dans une circonstance quelconque il soit, ouvertement ou non, porté atteinte à la dignité du grade ou à l'honneur de l'uniforme, immédiatement toutes les rivalités s'effacent, les rangs et les armes sont confondus, et il n'y a plus qu'un *corps d'officiers* qui se lève, prêt à défendre de toutes ses forces l'intérêt général menacé.

Du reste, si l'esprit de corps et les sentiments de camaraderie sont aussi largement développés chez les officiers prussiens, la raison n'en est pas seulement dans la solidarité créée entre eux par leur ardeur commune pour le bien du service. Bien d'autres causes y contribuent encore, et l'on doit citer en première ligne l'ensemble même des conditions d'existence au milieu desquelles ils se trouvent placés; conditions dont l'influence s'est fait, à la longue, sentir de la façon la plus heureuse. Il convient donc de les examiner d'un peu plus près, et c'est à ce titre que nous allons étudier successivement :

1° Le mode de recrutement des officiers;

2° L'initiative et la liberté complète laissées à chacun dans les limites de sa sphère d'action, et les conséquences qui en résultent dans les relations entre les inférieurs et les supérieurs;

3° Les *casinos* ou cercles d'officiers.

1° *Mode de recrutement.*

Je ne m'y arrêterai pas longtemps, car il est généralement assez connu. Je me contente de rappeler brièvement que tous les officiers prussiens sont pris parmi les *portépée-fähnriche*, après examen devant une commission spéciale (*Ober Militair-Examinations-Commission*). Cette même commission fait passer aussi l'examen de *portépée-fähnrich* aux candidats à ce dernier grade.

Digitized by Google

Il suffit, pour être admis à cette première épreuve, d'être âgé de 17 à 23 ans et d'avoir servi six mois au moins dans un corps de troupes. Il n'est d'exception à cette règle générale qu'en faveur d'un très petit nombre de jeunes gens provenant du *corps des cadets*, et qui peuvent être promus directement officiers s'ils ont subi avec succès l'examen final de la classe la plus élevée (*selecta*) de cette institution. Tous les autres sont envoyés dans les régiments sans autre titre que le droit au grade de *portépée-fâhnrich*, auquel ils sont promus au fur et à mesure des vacances.

Mais ce qui est avant tout indispensable pour arriver *portépée-fâhnrich*, c'est d'obtenir un certificat d'acceptation du commandant de régiment, de bataillon ou de compagnie, certificat qui n'est jamais délivré avant l'accomplissement du cinquième mois de service. C'est là une condition d'une importance capitale, car elle est la sanction d'un principe fondamental dans l'armée prussienne, en vertu duquel *nul ne peut être admis sur sa demande à servir dans un corps de troupes sans le consentement du chef de ce corps.*

Comme nous l'avons dit plus haut, nul engagé volontaire, aussi bien pour un an que pour trois, ne peut, quelles que soient les vacances, entrer dans un régiment sans le consentemenf direct du capitaine-commandant de compagnie ou d'escadron. Celui-ci, responsable de l'instruction de ses hommes, doit naturellement avoir aussi le droit d'accepter ou refuser qui bon lui semble ; et le *portépée-fahnrich* entrant au service avec l'intention de devenir plus tard officier dans le même régiment, il est tout simple qu'il n'y soit admis qu'après une enquête très scrupuleuse. C'est en effet ce qui a lieu, et *l'on refuse impitoyablement tout individu qui ne peut fournir à temps les renseignements les plus détaillés sous tous les rapports.*

La plupart des candidats au grade d'officier entrent au service à la date du 1er octobre ; leur incorporation à toute autre époque serait une gêne pour l'instruction, car on serait obligé d'organiser pour eux un cours particulier.

Dans l'artillerie on exige les mêmes certificats que dans les autres armes ; mais l'examen de *portépée-fâhnrich* a lieu d'après

Digitized by Google

un programme quelque peu différent, par suite des connaissances spéciales qui deviennent ici nécessaires. Pour la même raison, on tient à ce qu'en outre d'une bonne constitution physique générale, les futurs artilleurs possèdent une vue particulièrement excellente (1).

Pour donner maintenant une idée claire de ce qu'on exige, dans l'armée allemande, des jeunes gens qui veulent devenir officiers, je crois utile d'indiquer ici la marche suivie pour instruire les candidats. Je vais prendre comme exemple l'artillerie, et ce que j'en dirai suffira pour faire comprendre comment les choses se passent dans les autres armes.

Le but qu'on a surtout en vue dans l'instruction donnée aux candidats officiers avant leur entrée dans une école militaire (2) est de les mettre en état de commander, en cas de guerre, une section dans leur batterie. Lorsqu'ils sont un peu nombreux dans un régiment, on les réunit dans une des batteries à cheval ou à la portion principale du corps, ce qui rend leur instruction beaucoup plus facile. C'est, du reste, avant tout, sur les qualités personnelles du capitaine-commandant qu'on se guide dans le choix de la batterie où ces jeunes gens doivent recevoir l'instruction.

Tous les candidats forment un groupe spécial dont on confie la direction à l'un des lieutenants les plus anciens et les plus expérimentés. Pour l'instruction, ce groupe est d'abord entièrement séparé des hommes de recrue; mais plus tard on y fait parfois entrer ceux des soldats qui font preuve d'une aptitude particulière et paraissent susceptibles d'arriver à subir avec succès l'examen de *portépée-fähnrich*.

(1) C'est là un point dont l'importance grandit assurément chaque jour et dont on ne se préoccupe peut-être pas assez en France, où la proportion des officiers myopes est, au contraire, beaucoup plus grande dans l'artillerie que parmi les fantassins ou les cavaliers (N. du Trad.).

(2) Ou école de guerre (*Kriegs-Schule*). Ce sont les écoles par où doivent passer tous les aspirants au grade d'officier, et qu'il ne faut pas confondre avec l'Académie de guerre (*Kriegs-Academie*) laquelle école correspond à notre Ecole supérieure de la guerre (N. du Trad.).

Digitized by Google

Les méthodes et la progression suivies sont les mêmes que pour les simples recrues ; l'équitation commence quelques semaines après l'incorporation. On s'attache surtout à ce que les candidats apprennent le plus vite et le plus complètement possible, tout ce qui a trait à la manœuvre des bouches à feu des différents calibres. On comprend que, grâce à l'éducation plus complète qu'ils possèdent, l'instruction de ces jeunes gens doit en général faire des progrès assez rapides ; aussi, dès qu'ils sont suffisamment confirmés dans les principes essentiels, on se hâte de leur apprendre à commander et à instruire les autres. Là où se trouvent dans la même garnison de l'artillerie de campagne et de l'artillerie de forteresse, on en profite pour les familiariser avec le matériel de celle-ci et la manœuvre des grosses pièces de siège et de place. C'est là pour eux une préparation très utile avant leur entrée à l'école de guerre.

Toutes les fois que la chose est possible, on s'attache à faire loger les aspirants officiers dans la caserne, parce qu'alors on peut arriver beaucoup plus vite à leur donner la tournure militaire indispensable et à les mettre au courant du service intérieur de la batterie. On tient tout particulièrement à ce qu'ils se fassent remarquer en toute occasion par la correction de leur maintien, la régularité et la propreté de leur tenue.

L'officier chargé de leur instruction théorique leur fait aussi souvent que possible traiter par écrit un sujet donné, ce que l'on considère comme le procédé le plus sûr pour juger de la valeur intellectuelle d'un individu.

Enfin, *l'un des moyens jugés les plus propres à compléter leur éducation, est de les admettre à la table des officiers et à tous leurs entretiens et conférences militaires.* On s'attache, en un mot, à ce que dès le premier jour le candidat sente qu'il va faire partie du corps d'officiers, s'accoutume à leur genre de vie et aux usages qu'ils observent dans leurs relations mutuelles.

Dans les autres armes l'instruction des candidats est dirigée d'après les mêmes principes généraux; il n'y a de différence que dans les détails particuliers à chacune d'elles.

Après avoir passé cinq mois au moins dans le régiment et acquis les connaissances que doit posséder un sous-officier,

Digitized by Google

tout candidat, quelle que soit son arme, doit aller suivre les cours d'une *école de guerre*. Il n'est fait exception à cette règle qu'en faveur des jeunes gens ayant reçu *une éducation universitaire complète*. Les cours de l'école de guerre durent de huit à dix mois et se divisent en *cours pratiques* et *cours théoriques*.

La manière dont le temps est utilisé mérite une attention particulière. Tout est calculé pour permettre d'enseigner et d'apprendre, dans le court espace de huit mois, ce qu'il est essentiel à chaque officier de savoir, afin de posséder une *base* pour asseoir les connaissances qu'il acquerra plus tard au service. L'enseignement de ces écoles constitue en quelque sorte l'*A B C des sciences militaires;* A B C qu'il est indispensable de posséder parfaitement avant d'obtenir le grade d'officier, mais qui n'est en définitive qu'un point d'appui pour étayer des études ultérieures.

On est parti dans la rédaction des programmes de cette idée très rationnelle, que c'est seulement par soi-même et par la pratique du service qu'on peut apprendre l'art de la guerre ; aussi n'a-t-on voulu en faire enseigner dans les écoles que les premiers éléments, c'est-à-dire *uniquement à ce qu'il est nécessaire à un jeune homme de savoir pour être en état d'acquérir lui-même au service les connaissances que l'école est impuissante à donner*.

Il pourrait sembler peut-être que le service ordinaire du temps de paix n'est pas de nature à fournir aux officiers les moyens de combler les lacunes des cours de l'école ; mais nous verrons bientôt que *le service et l'existence même des officiers prussiens sont réglés de telle façon, que non-seulement ils peuvent, mais sont placés dans la nécessité absolue d'apprendre par eux-mêmes et de compléter l'instruction très élémentaire, quoique très solide, qu'ils ont reçue à l'école.*

Les cours des écoles de guerre ont du reste un caractère essentiellement *pratique*.

Il n'est pas nécessaire d'être arrivé au grade de *portépée-fähnrich* pour pouvoir entrer à l'École de guerre. On peut y être admis comme sous-officier ou même simple soldat, pourvu qu'on ait passé avec succès l'examen de candidat.

A la fin des cours, tous retournent dans leurs régiments, où ils attendent pour être promus officiers qu'il y ait des vacances.

Digitized by Google

Le personnel enseignant des écoles de guerre est composé d'officiers détachés dans ces établissements. Pendant la période d'interruption des cours, tous ces officiers retournent dans leurs régiments pour prendre part aux grandes manœuvres et ne pas perdre l'habitude du service de troupe. S'ils appartiennent à des garnisons trop lointaines, on leur fait faire ce service dans d'autres corps plus voisins.

A l'école, les aspirants officiers vivent en commun et ont leur *mess* spécial, entièrement distinct du *casino* des officiers.

Il existe actuellement, pour le recrutement des officiers de l'armée allemande, neuf de ces écoles, qui sont installées à Potsdam, Metz, Anclam, Neisse, Engers, Erfurth, Hanovre, Cassel et Munich.

Comme, pour arriver au grade de *portépée-fähnrich*, il est indispensable de justifier d'une moralité parfaite, les jeunes gens qui l'obtiennent se trouvent avoir déjà subi un premier triage. Mais il y a loin de là encore aux épreuves nécessaires pour devenir officier. Le *portépée-fähnrich* doit d'abord avoir servi six mois au moins en cette qualité, soit avant, soit après son séjour à l'École de guerre; il faut qu'à l'école, comme au régiment, il ait été bien noté et qu'enfin il n'ait pas plus de vingt-cinq ans. S'il satisfait à ces conditions, il est admis à subir l'*examen d'officier* devant l'*Ober-Militär-Examinations-Commission* dont nous avons parlé plus haut; après quoi il retourne à son corps attendre qu'il s'y produise des vacances.

Cependant il lui reste encore alors un dernier pas à faire, un dernier obstacle, parfois le plus difficile de tous, à franchir. Il faut qu'il obtienne *le consentement du corps d'officiers dans lequel il désire entrer. Sans ce consentement*, solennellement exprimé dans le procès-verbal d'une réunion tenue à cet effet par tous les officiers, *nul ne peut être promu au grade d'officier d'un régiment quelconque*. Ces questions d'admission sont discutées par tout le corps d'officiers et résolues à la majorité des voix.

Et voici comment les choses se passent :

Les plus anciens *portépée-fähnriche*, en nombre égal à celui des vacances, sont proposés. Le corps d'officiers se réunit alors; les absents et les malades donnent, s'ils le peuvent, leur avis par

Digitized by Google

écrit. On vote successivement sur chacun des candidats en suivant l'ordre de leur ancienneté.

Si l'*unanimité des voix* se prononce en faveur du candidat, il est de suite présenté au gouvernement pour le grade d'officier. On met du reste toujours à l'appui de cette proposition le procès-verbal de la séance, parce que rien n'est plus propre à donner une idée des qualités personnelles du nouvel officier que l'examen même des discussions auxquelles son admission a donné lieu.

Si le candidat n'a pour lui *que la majorité des voix*, tous les officiers qui se sont prononcés contre doivent formuler leur opinion par écrit, en indiquant les *motifs de leur opposition*. Toutes ces opinions individuellement exprimées sont alors jointes au procès-verbal, et le tout est transmis au commandant du Corps d'armée, qui prononce. C'est seulement après sa décision que le candidat est présenté au gouvernement pour le grade d'officier.

Si enfin la *majorité des officiers* du régiment *déclare le candidat indigne* d'en porter l'uniforme, il est *immédiatement écarté*, et l'on passe au suivant.

Il faut dire qu'avant de présenter ainsi un candidat à l'acceptation du corps d'officiers, *on fait une enquête des plus minutieuses sur toutes les circonstances de sa vie privée*. C'est la deuxième épreuve de ce genre qu'il lui faut subir, puisqu'une autre semblable a dû précéder son entrée au service. Tous les renseignements recueillis dans ces deux enquêtes sont portés à la connaissance des officiers du régiment.

Afin de permettre en outre à ceux-ci de faire plus facilement connaissance avec les *portépée-fähnriche*, il est de règle d'admettre ces derniers à la table des officiers. Ils s'y assoient, suivant l'ordre hiérarchique, à l'une des extrémités et, après le repas, vont passer quelques moments au *casino* des officiers, prennent part à leurs conversations, à leurs jeux et à leurs travaux, et s'habituent ainsi à vivre de leur vie; ils apprennent à connaître leurs usages, les règles qui président à leurs relations mutuelles, et s'assimilent peu à peu les idées qu'ils leur voient professer sur tout ce qui touche au service et à l'honneur de l'uniforme.

Digitized by Google

C'est ainsi que la plus importante des questions militaires actuelles, celle du recrutement des officiers, s'est trouvée résolue dans l'armée allemande, où ils sont librement choisis par leurs *pairs*. Et ceux-ci peuvent se prononcer en parfaite connaissance de cause, car on ne néglige rien pour leur permettre d'étudier à fond et à tous les points de vue leurs futurs collègues.

On comprend qu'avec un pareil système l'épaulette n'est accessible qu'à un personnel d'élite; et malheur à qui se voit refusé pour un motif quelconque. Sa carrière militaire est d'abord irrévocablement brisée, car le *porte-épée-fähnrich*, blackboulé par un régiment, ne peut conserver absolument aucun espoir d'être reçu dans un autre. Le refus qu'il vient d'essuyer n'est pas connu seulement dans toute l'armée active, le bruit va l'en poursuivre jusque dans les rangs de la réserve et de la landwehr, et pas un corps d'officiers ne consentirait à l'admettre dans son sein. Mais ce n'est pas tout encore : le plus souvent il lui devient impossible d'aspirer à aucune fonction publique, de quelque nature qu'elle soit, et c'est même généralement avec beaucoup de difficulté qu'il pourra se faire accepter dans une société particulière. Aussi, la plupart du temps, les jeunes gens qu'a frappés cette sentence d'exclusion sont-ils entièrement perdus; et à moins qu'ils n'aient de la fortune personnelle ou ne se trouvent liés au service dans la réserve ou la landwehr, il n'est pas rare de les voir quitter définitivement le pays.

Le principe du libre choix des officiers par leurs pairs sera dans l'avenir, comme il l'a toujours été dans le passé, le plus puissant moyen de rehausser la valeur du corps d'officiers sous tous les rapports. C'est surtout à lui que l'armée prussienne est redevable de la haute situation qu'elle s'est acquise parmi les autres classes de la société. C'est par son application constante que se sont formés et chaque jour se resserrent, ces liens d'étroite camaraderie par lesquels sont unis les officiers d'un même régiment, et même ceux de l'armée tout entière, à quelque arme qu'ils appartiennent. C'est par lui enfin que le corps d'officiers est devenu non seulement une grande famille, mais, dans le sens le plus élevé du mot, *l'âme*, et *l'âme unique*, dont le souffle puissant communique à toute l'armée l'impulsion et la vie.

Digitized by Google

Les officiers, du reste, sont parfaitement libres dans l'exercice de leur choix, par suite du très grand nombre de jeunes gens qui aspirent toujours aux *honneurs* et aux *privilèges* de l'épaulette, et dont une très faible minorité seulement parvient à les obtenir.

On ne doit pas non plus perdre de vue que le soldat prussien, beaucoup plus instruit que le soldat russe, est extrêmement difficile à commander. Il arrive au service avec des opinions toutes faites et souvent des préventions de toute espèce; il lit les journaux, a sa nuance politique, et, chose plus grave, il en sait souvent assez pour critiquer et apprécier les actes de ses chefs. Il serait sans doute absolument faux d'appliquer ces observations à la masse des soldats; il est pourtant incontestable que la présence dans les rangs d'un pour cent considérable d'hommes plus ou moins instruits qui mènent les autres, doit se faire vivement sentir; et l'action qu'ils exercent sur leurs camarades est loin d'être toujours bienfaisante. Elle est même parfois d'une nature tout opposée. Mais bien qu'évidemment dans de telles conditions le commandement des hommes devienne à un certain point de vue difficile, on doit, d'un autre côté, reconnaître que c'est là un élément dont l'existence au sein des troupes présente aussi de grands avantages, avantages même de beaucoup supérieurs aux inconvénients qu'elle peut entraîner.

Au contact de ces jeunes gens instruits, les autres se dégrossissent et l'instruction de la masse s'en trouve grandement facilitée; *mais le plus heureux résultat de leur influence est de forcer tous les officiers, et en général tous les chefs, à se maintenir constamment à un niveau correspondant à leur rôle et à leur situation.* Chacun d'eux comprend, en effet, qu'il ne peut instruire et diriger ses hommes *que s'il leur en impose par ses connaissances, ses qualités* et, en un mot, *sa valeur personnelle.* Il faut que les soldats voient en lui quelque chose de particulier qui frappe leur esprit et *les amène à reconnaître que l'homme qui les commande est réellement au-dessus d'eux.*

Or, c'est précisément surtout à cette nécessité pressante où chacun se trouve de se maintenir constamment à la hauteur de ses fonctions, que l'armée allemande doit la formation du corps d'offi-

Digitized by Google

ciers si éclairé dont elle est aujourd'hui dotée. C'est assurément là une des causes qui ont le plus puissamment contribué à y élever le niveau de l'intelligence, en même temps qu'à resserrer les liens de camaraderie entre tous ceux qui en font partie. Partout, en effet, les officiers sentent qu'ils forment dans le régiment une classe à part, dont tous les membres ont des intérêts communs à sauvegarder vis-à-vis de la troupe; et ils comprennent que c'est seulement en se donnant la main et se soutenant énergiquement l'un l'autre, qu'il leur sera possible de conserver leur position élevée et leur influence sur les hommes.

Aussi la discipline prussienne, si rigoureuse pourtant, se maintient-elle en quelque sorte d'elle-même. On pourrait à très juste titre la qualifier de *discipline naturelle, établie du consentement unanime de tous*. Elle repose, en effet, bien moins sur la crainte des punitions que sur ce sentiment, inné chez la plupart des hommes, qui force l'ignorant à s'incliner malgré lui devant la volonté du chef dont il ne peut méconnaître la supériorité intellectuelle.

Il suffit d'un coup d'œil dans la vie privée des officiers pour s'apercevoir que tous, depuis le lieutenant jusqu'au général, consacrent à la lecture des ouvrages militaires, à l'étude des règlements, traités, etc., tous les loisirs que leur laisse le service. L'officier qui ne se tiendrait pas parfaitement au courant de sa spécialité risquerait en effet de rester court devant une question de quelque soldat intelligent, et pareille mortification subie en présence de toute sa troupe lui serait extrêmement désagréable.

En résumé, l'on peut dire, à la lettre, que dans l'armée prussienne le corps d'officiers est *tout*. C'est la base sur laquelle repose l'édifice militaire tout entier, et, sans lui, les meilleurs règlements, les dispositions les plus savantes n'eussent jamais suffi pour obtenir les résultats que nous avons constatés, aussi bien sous le rapport de l'instruction que sous celui de la discipline.

C'est là, du reste, une vérité qu'a su reconnaître le gouvernement prussien. Pleinement convaincu des avantages précieux que présente pour l'armée la possession d'un corps d'officiers

Digitized by Google

instruit et véritablement éclairé, il s'est toujours efforcé d'entretenir et de développer, par tous les moyens possibles, l'excellent esprit qui l'anime. Il a pris toutes les mesures susceptibles de contribuer directement ou indirectement à l'améliorer, à en augmenter la valeur à tous les points de vue; et l'on doit lui rendre cette justice, qu'il a atteint parfaitement son but, et qu'*après avoir mis à la tête de l'armée des officiers d'un mérite réel, il a su leur laisser une grande indépendance et une liberté d'action qui n'a sa pareille dans aucune autre armée.*

C'est ce côté de la question que nous allons maintenant examiner.

2° *Initiative et liberté d'action laissées à chacun, dans la limite de ses attributions, et leur influence sur la nature des rapports entre les différents grades.*

Plusieurs fois déjà, dans le cours des précédents chapitres, j'ai eu l'occasion de signaler ce fait d'une importance capitale, et que nous avons vu se manifester notamment d'une manière frappante dans tout ce qui a trait à l'instruction des troupes. Les capitaines-commandants de compagnie et d'escadron, les premiers surtout, sont indépendants au plus haut degré. Quel que soit le système d'instruction qu'ils adoptent, personne n'a le droit de s'en mêler, pourvu qu'ils obtiennent des résultats satisfaisants et que les intérêts généraux du service n'en souffrent pas. L'autorité supérieure veille sans relâche à ce que ce principe de non-intervention soit toujours maintenu le plus strictement possible.

En leur laissant ainsi le champ entièrement libre, le gouvernement a par cela même forcé les officiers de travailler et d'agir par eux-mêmes. Il s'est contenté de leur indiquer le *but* à atteindre et les conditions à remplir. Mais quant aux *moyens* d'arriver à l'un et de satisfaire aux autres, c'est à chacun de s'ingénier pour trouver les meilleurs.

Partout et toujours, comme nous l'avons dit, nous retrouvons le *bien du service primant toute autre espèce de considération*, et

Digitized by Google

par suite, en première ligne, *une impartialité absolue dans le choix du personnel*, dont on exige rigoureusement l'*aptitude aux fonctions* qu'il s'agit de remplir; puis une *liberté pleine et entière* laissée à chacun dans sa sphère, et, comme conséquence, une *responsabilité* également *complète*.

Nous avons vu, d'autre part, que cette liberté se trouve naturellement contenue dans de sages limites, par la façon précise dont est réglée dans toutes les armes la répartition des exercices entre les différentes périodes de l'année, répartition à laquelle il n'est dérogé que dans des cas très rares et pour les motifs les plus sérieux. A chaque branche de l'instruction est attribué le temps nécessaire, déterminé par une longue pratique, et toujours rigoureusement observé. C'est le premier souci de tous, à commencer par l'empereur lui-même, de ne jamais interrompre ni déranger la marche régulière des exercices. Et l'on en a eu une preuve bien remarquable, à l'occasion de la grande revue passée en l'honneur du roi de Suède, au printemps de 1875. Les seules troupes qui parurent à cette solennité furent celles de la garnison même de Berlin, et pas un des régiments stationnés aux environs ne fut déplacé pour y assister. L'empereur, en effet, jugea qu'ils ne pouvaient, à pareille époque, perdre sans inconvénient grave deux jours d'exercices pour aller et venir, d'autant que c'était alors le moment des inspections de régiment et d'escadron.

Or, pour rien au monde on ne voudrait changer quoi que ce fût à la série naturelle de ces inspections, dont chacune marque le terme d'une des périodes de l'instruction et doit venir à la même date pour tous les intéressés. Car on trouverait injuste d'inspecter un régiment plutôt qu'un autre, et d'avancer, ne fût-ce que d'une semaine, le jour fixé pour cette opération. Par suite du respect religieux que tous, du haut en bas de la hiérarchie, professent pour l'observation rigoureuse de ces détails, il n'y est apporté de modification que dans des circonstances absolument exceptionnelles, et la marche de l'instruction d'un régiment est tout aussi régulière, comme nous l'avons déjà montré, que celle d'un établissement d'instruction publique.

J'irai même jusqu'à comparer le régiment prussien à un *mé-*

Digitized by Google

canisme d'horlogerie, en marche depuis longues années, que l'on *remonte* régulièrement et toujours à la même époque, une fois par an, à l'automne. Suivant les exigences de la saison, la température, etc., on le *règle*, c'est-à-dire qu'en allongeant ou raccourcissant le pendule, on ralentit ou on accélère sa marche; *mais on ne l'arrête jamais. L'initiative individuelle est le ressort* toujours prêt à donner l'*impulsion*, que les *inspections* viennent, comme les coups du *balancier*, régulariser à intervalles égaux.

Mais l'autorité supérieure se borne à indiquer d'une manière générale les grandes divisions du travail et la durée des périodes. C'est ensuite aux agents d'exécution de régler eux-mêmes l'emploi du temps par jour et par heure. Les hommes sont répartis en catégories, dans chacune desquelles l'instruction est conduite d'une façon extrêmement méthodique. A la tête de l'ensemble on place des officiers expérimentés qui en dirigent la marche et veillent à l'utilisation de tous les instants, ajoutant ou retranchant, suivant les circonstances et les progrès accomplis.

La grande indépendance dont ils jouissent, en ce qui concerne l'instruction, a fait naître entre les officiers une *véritable lutte pour le progrès*. Ainsi, par exemple, les capitaines-commandants de compagnie ou d'escadron, comme aussi les lieutenants chargés des recrues ou des volontaires, font tous leurs efforts physiques et intellectuels pour imaginer un système ou des procédés d'enseignement susceptibles de leur donner les meilleurs résultats possibles. C'est entre eux, dans les régiments, une sorte de concours permanent; chacun voit dans l'autre un émule et ne songe qu'à prouver *par des résultats*, tant à ses collègues qu'à ses chefs, l'excellence de la méthode dont il a fait usage.

Sans doute il résulte très souvent de ceci, des différences très notables entre les procédés adoptés dans deux compagnies voisines du même bataillon. Mais les chefs de corps n'en suivent qu'avec plus d'intérêt la marche parallèle des progrès accomplis, sachant bien qu'au jour de l'inspection ils pourront redresser les écarts, et impatients seulement de juger, d'après les résultats obtenus, quel était vraiment le meilleur système.

Je ne puis, à ce propos, m'empêcher de raconter le fait sui-

Digitized by Google

vent, car il montre bien de quelle nature sont les rapports entre les chefs et leurs subordonnés. J'entendis un jour un général manifester à l'un des capitaines sous ses ordres son étonnement de la méthode qu'il lui voyait suivre pour l'instruction de sa compagnie. « En procédant ainsi, capitaine, » lui disait-il, « je vous réponds que vous n'arriverez à rien de bon. » — Je pris à tâche, dès ce jour, de ne pas perdre de vue cette compagnie, et je pus constater que pendant quatre semaines encore le capitaine persista sans la moindre hésitation dans sa manière de voir et de faire. Vint le jour de l'*inspection de compagnie*, à laquelle précisément le général en question assistait. Le colonel trouva les hommes du capitaine parfaitement instruits et lui en témoigna hautement sa satisfaction. Je vis alors le général s'approcher également et lui dire devant tous les assistants : « Eh bien, capitaine, vous m'avez définitivement battu, je dois en convenir ; et, quoique certains détails eussent pu être traités autrement, vous avez obtenu des résultats auxquels j'étais loin de m'attendre. » Puis il le félicita chaudement, et ajouta en se tournant de notre côté : « Cela nous prouve, messieurs, qu'on s'instruit à tout âge. »

On peut aisément se figurer quelle excellente impression font sur les officiers de tels exemples, et combien ils sont propres à développer l'ardeur et l'initiative, même chez tels individus qui par tempérament ne sont prédisposés ni à l'une ni à l'autre.

Aussi cette liberté d'action est-elle l'une des causes qui contribuent le plus à élever le niveau de l'instruction chez les officiers de tout grade : se trouvant ainsi en quelque sorte contraints d'avoir l'*amour du métier*, ils finissent par s'y intéresser eux-mêmes et cherchent bientôt à faire non seulement aussi bien, mais mieux que leurs devanciers ou leurs collègues.

Il est d'ailleurs facile de comprendre qu'un homme suivra toujours avec beaucoup plus d'entrain *sa méthode à lui*, qu'une autre quelconque, fût-elle meilleure, qu'on lui aura imposée, qui lui sera peut-être antipathique et que parfois même il ne comprendra pas. C'est là un sentiment très naturel, auquel on s'efforce toujours, dans l'armée prussienne, de donner pleine et en-

Digitized by Google

tière satisfaction, tant qu'on peut le faire sans contrevenir aux principes fondamentaux de l'organisation militaire.

Mais l'intérêt des officiers pour leur profession ne tarde pas à sortir des étroites limites de leur régiment. L'initiative même dont ils jouissent les conduit à s'occuper de ce qui se passe dans les autres corps, puis dans les autres armes ; puis enfin, leur horizon s'élargissant toujours, il n'est plus de question militaire qui n'excite vivement leur attention. Aussi souvent arrive-t-il que les exercices ordinaires de telle compagnie ou de tel escadron attirent journellement nombre d'officiers de toutes armes, de l'état-major et même du ministère de la guerre, lesquels viennent les voir uniquement parce que le bruit court que les capitaines-commandants y font usage de quelque méthode particulière. Tous les assistants prennent le plus vif intérêt à la chose ; chacun émet son opinion, et bientôt s'élève une discussion des plus animées.

Pour peu qu'on se trouve à Berlin au moment des exercices de printemps et des inspections, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la foule d'officiers de toutes armes, et même de fonctionnaires militaires de toute espèce, qu'on rencontre chaque matin au *Thiergarten* et dans les rues de la ville. Où va tout ce monde ? se demande-t-on ; la réponse est bien simple. Tous, à peu d'exceptions près, se rendent à l'une ou l'autre des places d'exercices pour voir une manœuvre, une inspection ou quelque autre spectacle du même genre. Et quels sont ces officiers, à cheval dès six ou sept heures du matin ? Ce ne sont pas seulement des officiers de troupe, mais des membres de l'état-major, de l'intendance, des ingénieurs, des professeurs de l'Académie de guerre ou des écoles militaires, etc. Voici venir un général, seul ou accompagné de son aide de camp ; il s'approche et vous reconnaissez un des plus hauts dignitaires de l'armée. Lui aussi se dirige vers le Tempelhof pour y voir manœuvrer les troupes. Pas un de tous ces officiers qui n'ait son cheval et ne le monte tous les jours, ne fût-ce que pour se promener.

Envoyer son cheval au champ de manœuvres pour s'y rendre ensuite en voiture, ou bien rentrer chez soi de cette façon après l'exercice, serait considéré comme souverainement ridicule de

Digitized by Google

la part d'un militaire (1); et depuis le lieutenant jusqu'au général en chef, tous montent à cheval devant la porte même de leur domicile et font, au besoin, de nombreux kilomètres sur le pavé pour gagner le champ de manœuvres, situé parfois très loin. Mais il y a mieux. Qu'une inspection ou une séance d'exercices ait lieu à Spandau, qui n'est pas à moins de 17 ou 18 kilomètres de Berlin, il ne viendra à l'esprit de personne de s'y rendre par le chemin de fer, et l'on verra très bien même un vieux général de division monter à cheval à Berlin, s'en aller à Spandau assister à la séance et retourner ensuite tranquillement chez lui de la même façon.

Un jour je revenais précisément ainsi de Spandau en compagnie d'un général, et nous cheminions côte à côte, parlant de choses et autres, lorsque je remarquai trottant derrière nous deux lieutenants d'infanterie qui n'allaient pas tarder à nous rejoindre. Mais au moment de nous atteindre, ces jeunes gens mirent leurs chevaux au pas et se tinrent à quelque distance derrière nous. Le général se retourna. « Passez donc, messieurs, je vous prie, » leur dit-il. Les deux officiers saluèrent et, nous doublant au galop, furent bientôt hors de vue. Mais sans une invitation de ce genre, ils ne se seraient jamais permis de devancer leur supérieur.

Car c'est ainsi que tout se passe, conformément aux règles les plus strictes de la hiérarchie et des convenances. Tout le monde s'y soumet, tout le monde l'exige et personne ne s'en offusque ou ne s'en fatigue. Le subordonné s'empresse de rendre à son supérieur les honneurs qui lui sont dus; celui-ci, de son côté, prend soin de mettre l'inférieur à son aise et de lui éviter toute gêne et toute contrainte. Tous deux sont convaincus que le respect du grade doit s'affirmer toujours et partout, jusque dans les moindres détails, et que c'est là une condition essentielle d'un système militaire bien organisé.

(1) Si l'auteur insiste sur ce point, c'est que l'usage contraire est, paraît-il, assez répandu en Russie, où les officiers de cavalerie eux-mêmes montent bien plus volontiers en voiture qu'à cheval. Il en est encore ainsi, du reste, en d'autres pays (N. du Trad.).

Digitized by Google

Sans préjudice des égards qu'on y a toujours pour la dignité personnelle de chacun, les relations de service dans l'armée prussienne sont avant tout basées sur l'estime mutuelle que se témoignent tous ses membres, constamment prêts en conséquence à se soutenir l'un l'autre. Et si, malgré l'aisance parfaite qui préside aux rapports mutuels, la subordination hiérarchique y est observée avec la dernière rigueur et se manifeste en toutes circonstances dans les actes comme dans les paroles, nulle part on n'y voit ce triste spectacle du subordonné tremblant devant son chef. Le plus jeune officier, voire un simple soldat, interrogé par le plus haut personnage et par l'empereur lui-même, répondra en s'expliquant avec calme et sans se troubler le moins du monde.

Cette liberté d'allures dans les relations, qui s'allie d'une façon si heureuse avec un respect absolu de la hiérarchie, fait en toutes circonstances une excellente impression, d'autant plus qu'on y voit la preuve évidente de cette idée dont tous sont pénétrés, que *l'uniforme d'officier constitue par lui-même une garantie sérieuse, puisque, à moins d'avoir justifié d'un mérite réel, un homme ne saurait acquérir le droit de le porter.*

3° *Les casinos d'officiers.*

Une troisième cause enfin qui n'a pas moins contribué que les précédentes à fortifier l'esprit de corps, à développer la camaraderie, à fondre en un mot tous les officiers en une seule famille, c'est l'institution des *casinos* ou *cercles militaires*, établis depuis longues années et auxquels un *mess* est toujours adjoint.

Dans toutes les classes de la société allemande, l'acte de dîner en commun est considéré comme impliquant une intimité toute particulière et des sentiments d'estime et d'amitié réciproques entre les convives. En Allemagne, les hommes vivent beaucoup hors de chez eux, et la plupart préfèrent passer leurs heures de loisir à l'estaminet dans un cercle d'amis et en compagnie de l'inévitable chope de bière, plutôt que de rester à la maison au

Digitized by Google

milieu de leur famille. Ennemi de toute espèce de contrainte, l'Allemand s'accorde alors liberté complète. Réfugié derrière une table avec deux ou trois intimes, il y passera des heures, perdu dans quelqu'une de ces interminables discussions philosophiques où véritablement il excelle.

Mais autant il se sent à l'aise en pareil cas, autant il se tient roide et se trouve gêné en présence des femmes, et généralement dans toutes les réunions d'étiquette, réunions qu'il n'aime pas et regarde uniquement comme une sorte de corvée obligatoire qu'une ou deux fois dans l'année, la tyrannie de l'usage impose à chaque maître de maison vis-à-vis de ses amis et connaissances. Dans ces circonstances solennelles, en effet, l'amphitryon se croit impérieusement tenu, de par les convenances, d'entourer ses hôtes de toutes les superfluités d'un luxe fastueux, alors que souvent, dans sa vie de tous les jours, il se refuse à lui-même le confort le plus rudimentaire. Il en résulte que la plupart du temps on n'aime guère voir arriver quelqu'un chez soi sans invitation préalable ; car recevoir un ami sans cérémonie serait considéré comme une chose inconvenante. Et réciproquement ce même ami risquerait fort presque toujours de passer pour manquer de savoir-vivre, s'il se présentait, fût-ce chez un intime, dans la soirée ou à l'heure du dîner (1).

Ces traits caractéristiques des mœurs allemandes ne pouvaient manquer de se retrouver dans l'existence des officiers. Aussi n'est-il aucune institution qui jouisse parmi eux d'autant de sympathie que le *casino*, devenu pour tous chose de première nécessité. En leur donnant toute facilité pour passer le temps d'une manière agréable et se délasser d'un service pénible au milieu de bons camarades, il les dispense d'aller chercher des distractions dans les lieux publics, où l'officier en uniforme se trouve souvent, malgré tout, dans une assez fausse position.

Profitant de ce goût général, le gouvernement a rendu le *casino obligatoire pour tout corps de troupes isolé, en quelque*

(1) Il ne faut pas oublier que c'est un Russe qui parle et que s'il croit devoir relever certains détails, c'est sans doute à cause de la façon dont ils contrastent avec les usages de son pays (N. du Trad.).

Digitized by Google

point qu'il soit stationné. Dans les grandes villes ou, plus généralement, partout où il y a des casernes, une partie des bâtiments est toujours affectée à son installation. Là où l'on n'a pas cette ressource, le régiment loue pour cet usage une maison particulière; ou bien enfin, s'il ne peut faire autrement, il s'arrange avec un hôtel quelconque qui s'engage à tenir tous les jours, à certaines heures, un local à la disposition des officiers.

En résumé, le casino est considéré comme la première et la plus indispensable chose que doive posséder un corps d'officiers. Les autorités militaires et le gouvernement font tout ce qui dépend d'eux pour organiser et soutenir ces établissements. Et il n'est pas rare que des subventions importantes aient été fournies par l'Etat aux régiments qui se trouvaient dans l'impossibilité d'en créer à leurs frais. Ainsi, par exemple, un des régiments de la garde a reçu jusqu'à 20.000 thalers (75,000 francs) pour l'installation de son casino.

Un casino d'officiers se compose habituellement de plusieurs grandes pièces comprenant salle à manger, bibliothèque, salle de billard, etc. Les murs sont ornés des portraits de l'empereur, du *chef du régiment* (1) et de tous les officiers qui l'ont successivement commandé ou en ont fait partie. Les portraits de tous les camarades tués à l'ennemi, dans les guerres auxquelles le corps a pris part, sont exposés à la place d'honneur et entourés de symboles rappelant leurs exploits. La plupart des casinos possèdent en outre un petit jardin contigu aux bâtiments, et dans lequel sont installés différents jeux, des kiosques, etc. On y rencontre aussi divers objets rapportés des dernières campagnes et qui sont comme les trophées rappelant les principaux épisodes où le régiment s'est distingué. Tout ceci produit un excellent effet sur les officiers, qui viennent volontiers se reposer quelques heures au milieu de ces glorieux souvenirs.

(1) On sait ce qu'il faut entendre par cette désignation. Ce n'est nullement l'officier qui *commande* le régiment, mais un grand personnage, parfois un prince ou même un souverain étranger dont il porte le nom. C'est ainsi que l'empereur de Russie est *chef* du 3e régiment de uhlans prussien, etc. C'est un titre purement honorifique (N. du Trad.).

Digitized by Google

Mais la partie en quelque sorte essentielle de l'établissement, c'est la table commune et la pièce où elle est disposée, la salle du *mess* en un mot.

Chaque officier, le jour de son entrée au régiment, est tenu de verser à la caisse du casino une première mise s'élevant à 90 marks (112 fr. 50 c.); il paie ensuite une cotisation mensuelle de 3 marks (3 fr. 75 c.). En outre il est de règle dans beaucoup de casinos que chaque membre apporte avec lui un couvert complet en argent, comprenant couteau, fourchette et un certain nombre de cuillers de plusieurs grandeurs. Ces objets doivent être marqués au chiffre du régiment et au nom de l'officier qui les a fournis. Ils demeurent ensuite la propriété du casino, où l'on conserve ainsi, gravés sur le service de table, les noms des anciens camarades qui ont passé par le régiment. Toute cette argenterie est d'ailleurs d'un modèle parfaitement uniforme adopté dans chaque corps.

Tous les officiers sont obligés de dîner (1) au *mess*. Il n'y a d'exceptés que les officiers supérieurs et ceux qui sont mariés. Mais il est assez généralement d'usage que de temps à autre ils viennent aussi prendre part au repas commun. Et ces dîners auxquels assiste ainsi tout le régiment, constituent des sortes de solennités où paraît la musique et que préside le chef de corps. De nombreux étrangers sont également invités à ces repas, qui reviennent au moins une fois tous les mois ou même plus souvent, suivant les circonstances, et portent le nom tout à fait caractéristique de dîners d'amour (*Liebesmahl*). Ils ont lieu aux frais généraux de tous les officiers du régiment, tandis que pour les jours ordinaires chacun a son compte particulier.

Il n'est guère possible à un lieutenant, surtout dans les grandes villes, d'aller tous les jours chercher au casino un dîner qu'il n'en continue pas moins de payer quand même, car il n'est fait de décompte à un officier que si son absence dure au moins

(1) Nous disons *dîner* et non prendre leurs repas, car le *dîner* (*mittag essen*), qui a lieu généralement entre midi et deux heures, est, conformément aux usages allemands, le seul repas qui se prenne officiellement en commun (N. du Trad.).

Digitized by Google

trois jours et s'il en a prévenu à temps le président. Mais comme en Allemagne il n'est pas admis, sauf dans des cas tout à fait exceptionnels, que l'on invite quelqu'un à dîner chez soi, ces jeunes officiers n'en sont pas moins la plupart du temps, même dans les grandes villes, obligés de fréquenter leur casino. Ils y sont d'ailleurs contraints par une raison plus sérieuse encore, c'est que, dans le cas contraire, ils seraient mal vus de leurs collègues et de leurs chefs. Ceux-ci prétendent en effet avec raison qu'*un officier doit estimer plus que toute autre chose la société de ses camarades de régiment, et ne se sentir nulle part mieux qu'en leur compagnie.*

Il y a même eu plus d'une fois des exemples d'officiers rappelés à l'ordre par leurs supérieurs, qui leur reprochaient leurs manquements trop répétés comme une preuve du peu de goût qu'ils avaient pour leurs collègues; ajoutant que, s'ils entendaient continuer à se conduire ainsi, ils feraient mieux de renoncer complètement à une société qui n'avait pas leurs sympathies et de quitter le régiment. Et il ne faut pas oublier que sortir ainsi d'un régiment équivaudrait presque pour un officier à une exclusion complète de l'armée; car il lui serait alors à peu près impossible de trouver un autre corps d'officiers qui consentît à l'admettre dans son sein.

On ne peut nier que ces dîners obligatoires ne soient pour bien des officiers une sujétion très gênante. C'est d'abord toujours une perte de temps pour l'homme qui, en outre de son service, a encore d'autres obligations, ou pour celui qui, par exemple, a des parents dans la même ville, etc. Mais il faut bien dire aussi que toute cette organisation des casinos a d'un autre côté l'immense avantage de forcer les officiers à passer leurs heures de loisir au milieu de leurs camarades, et de les amener ainsi à se connaître mutuellement sous tous les rapports en échangeant leurs opinions sur les diverses questions de service et autres. Chacun d'eux finit ainsi par s'habituer si bien à la société de ses collègues qu'il ne se trouve vraiment heureux qu'en leur compagnie. Et la force de cette habitude est très souvent telle, que beaucoup d'officiers supérieurs ou mariés n'en continuent pas moins, quoique n'y étant pas obligés, de fréquenter

Digitized by Google

très assidûment la table du casino. Il n'est même pas rare d'y voir revenir d'anciens officiers du régiment passés, par exemple, dans l'état-major ou dans quelque autre service. C'est qu'ils ne peuvent plus se passer d'un milieu dans lequel ils ont vécu si longtemps qu'il leur est devenu indispensable. Aussi les voit-on, quand ils ne peuvent le retrouver, se réunir entre eux chaque jour à la table d'hôte de quelque hôtel. Et la plupart de ceux-ci, dans les grandes villes, ont leurs *tables d'officiers* où viennent manger en commun des officiers sans troupes de diverses provenances, état-major, etc.

Un des officiers du régiment est chargé de la direction du casino, ce qui ne le dispense de presque aucun service; et même absolument d'aucun si, comme il arrive parfois, on lui adjoint un collègue spécialement chargé du département de la bière et des vins, dont les officiers font une consommation extraordinaire.

Le service du casino est fait par des soldats choisis parmi ceux ayant au moins un an de service et dont l'instruction est le plus complète. C'est un emploi fort recherché par les hommes, qu'il dispense de tout service en leur procurant divers petits bénéfices. Aussi n'y nomme-t-on que les meilleurs et les plus adroits du régiment. Et pour que leur éducation militaire n'en souffre pas trop, on les change tous les six mois, en ayant soin de régler les tours d'une façon telle que les anciens aient toujours trois mois pour styler les nouveaux venus.

Puisque je suis sur ce sujet, c'est peut-être le moment de dire aussi quelques mots des *ordonnances* d'officiers.

Chaque officier a le droit de prendre pour ordonnance un soldat qui reçoit la qualification de domestique d'officier (*Offizier's Bursche*), et est inscrit comme tel sur les contrôles de sa compagnie, où il continue de compter, non seulement sur le papier, mais très réellement, dans l'effectif combattant (1). Bien qu'au service d'un officier, il n'en reste pas moins entièrement sous la

(1) Le colonel Kaulbars insiste sur ce point, parce qu'il en est tout autrement dans l'armée russe (N. du Trad.).

Digitized by Google

dépendance de son capitaine-commandant, qui peut le faire assister aux exercices deux ou trois fois par semaine et même davantage. Les ordonnances paraissent à toutes les inspections et ne sont dispensés que de prendre la garde, ce qui priverait l'officier de leurs services pendant vingt-quatre heures.

Le capitaine-commandant est aussi bien responsable de l'instruction des ordonnances que de celle d'un homme quelconque de sa compagnie. Aussi doit-il veiller constamment à ce qu'ils ne restent pas sous ce rapport en arrière de leurs camarades. Mais comme d'un côté, en faisant venir les ordonnances trop fréquemment aux manœuvres, on gênerait beaucoup les officiers, qui se trouveraient ainsi privés de leurs services, et comme, d'autre part, ces mêmes officiers ont besoin d'avoir pour serviteurs des hommes honorables et intelligents, il est de règle absolue de ne désigner pour cet emploi que des soldats choisis parmi les meilleurs sous tous les rapports. L'officier se trouve ainsi bien servi, et le capitaine-commandant peut se contenter de faire manœuvrer plus rarement un soldat qu'il sait parfaitement à hauteur de son affaire.

Sans doute il peut être, dans certains cas, extrêmement gênant pour un officier de se voir momentanément privé de son ordonnance, qu'on aura envoyé à quelque séance d'instruction. Mais c'est une nécessité à laquelle tous, depuis le dernier lieutenant jusqu'au chef de corps, se soumettent sans murmurer. Il m'est arrivé, par exemple, de voir un matin l'ordonnance d'un chef de bataillon venir lui annoncer qu'il ne pourrait pas ce jour-là faire telle et telle commission, parce qu'il avait reçu l'ordre d'assister au tir à la cible. « Eh bien, allez ! » répondit simplement le commandant. Et le soldat s'en fut passer quelques heures au champ de tir avec sa compagnie. Du reste, pour éviter de se voir ainsi enlever son ordonnance à l'improviste, on l'envoie au besoin la veille prier le *feldwebel* de la compagnie de ne pas le commander de service pour ce jour-là.

Il peut sembler étrange, au premier abord, qu'un capitaine-commandant consente à donner comme ordonnance aux officiers ses meilleurs soldats, qu'il pourrait avoir intérêt à conserver dans les rangs de la compagnie. Mais c'est qu'il envisage tout

Digitized by Google

autrement les choses, comprenant au contraire que plus un homme est instruit, moins il a besoin d'exercice, et qu'il vaut beaucoup mieux s'occuper davantage des maladroits. Un général me disait à ce sujet : « Nous n'avons tous, depuis le lieutenant jusqu'au chef de l'armée, qu'un *seul et unique but : c'est de former, dans un temps donné, le plus grand nombre possible de soldats utilisables pour la guerre*. Ce n'est assurément pas aux bons soldats que les manœuvres du temps de paix sont le plus nécessaires. *Elles ne sont en effet qu'une école où l'on apprend à faire la guerre*. Les hommes les plus instruits sont donc ceux qui en ont le moins besoin, et par suite nous les laissons très volontiers profiter des avantages qu'entraîne la position d'ordonnance. » Ces avantages consistent en un service moins pénible et une gratification pécuniaire payée par l'officier ; ordinairement 6 marks (7 fr. 50) par mois.

Une autre fois, j'entendis le colonel d'un régiment témoigner à des capitaines-commandants son étonnement de la fréquence des exercices qu'ils exigeaient des ordonnances, parce que, disait-il, cela ne prouve qu'une chose, c'est que vous avez laissé prendre pour ordonnances des hommes dont l'éducation militaire n'était pas complète.

Les ordonnances doivent être choisis parmi les hommes ayant au moins une année de service, et ne sont pas admis à se rengager. C'est du reste ce qu'ils ne s'avisent jamais de vouloir faire ; car les domestiques se payent très cher en Allemagne, et un ordonnance bien dressé trouve facilement en rentrant dans la vie civile une position de 75 à 150 marks (90 à 180 fr.) par mois ; ce que beaucoup d'officiers ne pourraient pas lui donner.

Le droit de prendre un ordonnance dans les rangs d'un régiment n'est accordé qu'aux officiers du corps, y compris les médecins et *zahlmeister*. Mais les commandants de brigade et autres officiers plus élevés en grade ne jouissent pas de cette faculté. On a jugé, en effet que, *touchant un traitement beaucoup plus fort, il doit leur être possible de se procurer des domestiques civils*. Les officiers sans troupes prennent leurs ordonnances dans le régiment qui leur est désigné par l'état-major du Corps d'armée dans le rayon duquel ils se trouvent.

Digitized by Google

Quant aux rapports des officiers entre eux dans les casinos, ils sont marqués au coin d'une aisance parfaite, mais qui s'allie toujours, quand il le faut, avec une observation scrupuleuse de la subordination hiérarchique et du respect qu'on doit à la supériorité du grade. Lorsque le dîner est servi, l'un des garçons vient l'annoncer au plus ancien des officiers présents, qui, se tournant alors vers ses camarades, les invite à se rendre à la salle à manger. Tout retardataire doit se présenter directement au plus ancien des officiers assis à table, quel qu'il soit, et, du ton dont il s'exprimerait dans le service, il lui rend compte des motifs de son retard. Puis il salue la société en s'inclinant légèrement et va s'asseoir à sa place. Si quelqu'un a besoin de quitter la table avant la fin du repas, il va trouver le plus ancien et lui en demande l'autorisation. S'il entre dans la salle un officier plus ancien de grade que tous les convives, ceux-ci se lèvent et s'inclinent, tandis que le nouveau venu les prie de ne pas se déranger et s'excuse de son retard.

A table tout le monde est assis suivant l'ordre hiérarchique : au milieu les plus anciens, aux extrémités les plus jeunes. De sorte que la plupart du temps les lieutenants sont à l'un des bouts et les *porte-épée-fähnriche* à l'autre. Il n'est fait d'exception à cette règle pour personne, même pour les princes, s'il s'en trouve au régiment, comme c'est le cas à Berlin, où dans beaucoup de corps de troupes servent des membres de la famille impériale. Mais ceux-ci même ne jouissent absolument que des droits attribués à leur grade, et sont tellement bien confondus sous tous les rapports avec les autres officiers qu'ils ne s'en distinguent en aucune façon. Au contraire ils se comportent avec une modestie extrême, et leur seul privilège consiste en ce que, même dans les conversations les plus familières avec leurs camarades, ceux-ci, en s'adressant à eux, les désignent toujours non par leur grade, mais par le titre auquel ils ont droit.

Lorsque le dernier plat a fait le tour de la table, le plus ancien des officiers se lève ; chacun l'imite, et le repas est officiellement terminé. Après quoi, tous se rasseoient habituellement et continuent de manger, boire et causer entre eux ; mais maintenant chacun est libre de se lever et de sortir sans en demander la permission, de changer de place, de fumer, etc.

Digitized by Google

Partout où j'ai eu l'occasion de dîner à une table d'officiers, aussi bien dans la ligne que dans la garde, j'y ai retrouvé en vigueur les mêmes règles. Elles sont tellement passées dans les mœurs que tous s'y conforment par pure habitude et pour ainsi dire machinalement.

Dans certains régiments on donne aussi des bals au casino, et l'on y organise des représentations théâtrales où les pièces sont jouées par des officiers amateurs et des dames du régiment.

Le prix du dîner n'est pas très élevé et varie généralement de 50 à 75 kopecks (2 à 3 francs). Les mets sont presque toujours très simples et le nombre des plats dépasse rarement trois.

1° *La tenue bourgeoise.*

D'après les règlements en vigueur il n'est permis à un officier de se mettre en bourgeois que dans trois cas : lorsqu'il est en congé à l'étranger; lorsqu'il prend les eaux ou les bains de mer, et enfin lorsqu'il va à la chasse. En toute autre circonstance, et qu'il soit ou non dans sa garnison, il lui est interdit de porter des effets civils. Mais c'est là une règle qui, dans la pratique, est loin d'être rigoureusement observée, et les officiers allemands se mettent très souvent en bourgeois, aussi bien dans leur garnison qu'en dehors. L'autorité militaire, qui ne l'ignore pas, ferme en général les yeux, et ne s'en prend qu'à ceux qui s'affichent trop ostensiblement dans le costume défendu. Le principal motif de cette indulgence est précisément le profond respect que tous ont pour l'uniforme, et la conviction que l'officier qui se met en bourgeois a toujours en vue, par cette dérogation au règlement, de sauvegarder la dignité de l'épaulette. *L'honneur de l'uniforme est mis au-dessus de tout,* et conséquemment chacun s'efforce, par tous les moyens possibles, de le préserver de tout accident.

Il suffit de rencontrer le même officier prussien successivement en uniforme et en bourgeois, pour avoir sous les yeux deux personnages extrêmement différents. Le premier est raide

Digitized by Google

et guindé, toujours propre et soigné dans sa mise. Dans la rue ou en société, sa tenue est extrêmement correcte et réservée ; il ne se commet pas avec tout le monde et choisit ceux auxquels il veut bien adresser la parole ; il n'ira pas dans le premier hôtel venu et ne fréquente que les endroits ou établissements dont un officier peut se permettre l'entrée ; et il n'y en a qu'un très petit nombre, car on est très difficile sous ce rapport dans l'armée prussienne. Qu'il soit arrivé le plus petit scandale dans un lieu public quelconque, hôtel, etc., plus un seul officier n'y mettra les pieds.

Tous les officiers, à quelque arme qu'ils appartiennent, sont tenus de se saluer réciproquement, et quand ils se rencontrent dans une réunion non officielle, les moins élevés en grade viennent immédiatement, et sur le ton rigoureusement exigé par la subordination hiérarchique, présenter leurs hommages à leurs supérieurs.

Enfin le port de l'uniforme implique toujours celui de l'épée ou du sabre, et jamais un officier prussien ne se montre en public sans armes, pas plus dans les rues d'un hameau que dans celles de la capitale.

Ce sont là, on le comprend, autant de sujétions gênantes auxquelles l'habit bourgeois permet de se soustraire. Et comme en général l'Allemand a horreur de toute contrainte, il est clair que le port constant de l'uniforme et la raideur de maintien qu'il impose, lui sont extrêmement pénibles. Aussi s'en débarrasse-t-il très volontiers.

Une autre raison, beaucoup plus sérieuse, c'est qu'il peut vivre à bien meilleur compte en costume civil qu'en tenue ; car tandis que celle-ci, par le respect même qu'il en a, lui interdit l'accès de la plupart des hôtels et restaurants, l'habit bourgeois lui permet de les fréquenter et, par suite, de manger bien plus économiquement qu'à la table d'hôte d'un établissement de premier ordre (1).

(1) Les officiers allemands, il ne faut pas l'oublier, ne prennent au *mess* du casino que leur dîner, et doivent aller chercher leurs autres repas où bon leur semble.

Digitized by Google

Pour l'officier en civil les distractions sont aussi beaucoup moins coûteuses, à commencer par les théâtres, où l'uniforme ne doit jamais paraître qu'aux premières places. Ainsi, par exemple, un officier en tenue n'oserait jamais se mettre au parterre, où rien au contraire ne l'empêche de s'asseoir s'il est en bourgeois.

Il en est de même des bals publics et autres lieux de plaisirs, où l'usage ne leur permet pas de se présenter en uniforme. Ils s'y rendent en habit civil, et souvent il arrive qu'ils s'y rencontrent avec leurs supérieurs directs dans le même costume. Mais alors c'est, de chaque côté, une question de tact mutuel de s'éviter l'un l'autre; on n'échange aucun salut et l'on fait absolument comme si l'on ne se connaissait pas.

Tous les officiers détachés à Berlin, des divers Corps d'armée à l'Académie de guerre, etc., s'habillent toujours en bourgeois en dehors du service, surtout parce que cela leur permet de vivre à meilleur marché.

De même en voyage, la plupart des officiers revêtent aussi l'habit bourgeois, parce qu'ils y trouvent non seulement une économie, mais aussi l'avantage d'être débarrassés par là même d'une foule de formalités gênantes, comme de se présenter aux autorités de la place, etc.

Pour toutes ces raisons, et surtout par suite de la conviction que *les officiers se mettent en bourgeois à cause du profond respect qu'ils ont pour leur uniforme,* les supérieurs ferment les yeux. La façon même dont vivent les officiers est pour leurs chefs une garantie suffisante que, sous n'importe quel costume, ils ne se permettront jamais rien qui puisse nuire directement aux intérêts du service ou blesser les règles de l'honneur et des convenances.

Et comme me disait un de leurs généraux : « Il est impossible d'exiger d'un officier, surtout d'un jeune homme, qu'il conserve du matin au soir la raideur de maintien qu'impose l'uniforme; aussi passons-nous volontiers sur cette dérogation à la règle. Nous autres vieux, nous avons vécu, nous n'avons plus besoin de distractions, et c'est pour cela que nous sommes toujours en tenue. Mais un jeune lieutenant, eh ! mon Dieu !

Digitized by Google

qu'il s'amuse ! pourvu qu'il fasse son service et se conduise honorablement. Quant à moi, je veille à ce que le service marche ; mais le reste regarde ses camarades ; ils sont tous solidaires les uns des autres, et c'est là pour nous la meilleure des garanties. »

2° *L'Annuaire* (Rangliste).

Tous les quatre mois (1) paraît l'état des officiers de l'armée prussienne, par rang d'ancienneté, avec indication de l'emploi occupé par chacun d'eux. Ce livre, qui se vend très bon marché, permet à tous, depuis le lieutenant jusqu'au feld-maréchal, de se tenir au courant des mutations qui surviennent dans le personnel et de connaître à chaque instant où ils en sont pour l'ancienneté relativement à leurs collègues. Aussi constitue-t-il, en quelque sorte, le *vade-mecum* de tous les officiers, qui le feuillettent très souvent pour savoir ce qu'est devenu tel ou tel de leurs amis ou anciens camarades, ou trancher quelque question concernant les vacances qui peuvent se présenter dans les divers emplois, etc.

Il faut savoir qu'en Prusse l'avancement roule sur toute l'arme, à partir du grade de capitaine, et qu'il n'y a sous ce rapport aucune distinction entre la garde et le reste de l'armée. De plus, l'*avancement* et aussi la *nomination aux divers emplois vacants* ont toujours lieu *rigoureusement suivant l'ordre d'ancienneté*. En principe, jamais on ne déroge à cette règle, et s'il arrive qu'un officier plus jeune soit promu avant un autre plus ancien, c'est pour ce dernier la preuve qu'on le juge indigne ou incapable de faire les fonctions du grade supérieur. Aussi tous ceux qui viennent à subir cet affront quittent-ils immédiatement le service. Si même quelqu'un d'entre eux hésitait à le faire, *ses collègues seraient les premiers à l'y obliger, en lui faisant comprendre que son honneur est trop gravement compromis par une pareille mesure pour qu'il puisse continuer à servir.*

(1) Il ne mériterait donc pas, à proprement parler, le nom d'*Annuaire;* mais on comprend pourquoi nous l'appelons ainsi.

Digitized by Google

Comme je l'ai dit, on ne fait aucune distinction entre la garde et la ligne; et la preuve en est dans la fréquence des passages d'officiers de l'une dans l'autre. Ainsi, par exemple, qu'une place de commandant de bataillon vienne à être vacante dans le 2e bataillon d'un certain régiment de la garde, et que le plus ancien capitaine à nommer se trouve au 94e de ligne, je suppose, il sera promu major et classé dans le bataillon de la garde à pourvoir. Inversement, et pour la même raison, il arrive que des officiers de la garde retournent dans la ligne.

On comprend qu'avec des principes aussi bien définis pour les promotions et les nominations aux divers emplois, la *Rangliste* doit intéresser vivement les officiers, qui la consultent pour la plupart très fréquemment. Et souvent il m'est arrivé de rencontrer des individus si parfaitement au courant du personnel, non seulement de leur arme, mais des autres, que c'est tout au plus s'ils ne connaissaient pas les noms de tous les chefs de bataillon et d'escadron de l'armée.

La *Rangliste* ne contribue pas médiocrement à entretenir parmi les officiers les sentiments de camaraderie, de solidarité d'intérêts, etc., qui font d'eux une grande famille dont tous les membres se connaissent; elle permet à chacun de suivre la marche régulière de l'avancement des autres, et, par là même, oblige l'autorité supérieure à la plus grande circonspection quand il s'agit d'opérer un changement dans le personnel. Car ainsi s'est établi une sorte de contrôle exercé par tout le monde, et qui ne permet aucune mesure arbitraire ou atteinte aux droits de qui que ce soit, si elle n'est fondée sur des motifs sérieux. C'est un principe auquel on attache dans l'armée prussienne une énorme importance, parce qu'on trouve avec raison que, *dans la profession des armes plus encore que dans une autre, on ne doit avoir d'autre règle en toutes circonstances que l'équité la plus scrupuleuse, fondée sur la stricte observation des droits de l'ancienneté et du mérite personnel de chacun* (1).

(1) On voit d'après ceci qu'en Allemagne, au lieu d'avoir, comme chez nous, à côté de l'ancienneté, le choix pour les plus méritants, on a, tout au contraire, *l'avancement à l'ancienneté corrigé par l'élimination des*

Digitized by Google

3° *Rapport des officiers entre eux.*

La façon précise dont ils sont réglés, tant dans le service qu'en dehors, contribue aussi pour beaucoup au maintien des sentiments de camaraderie entre toutes les armes et de la subordination hiérarchique en toutes circonstances. Ainsi, par exemple, il est incontestable que l'obligation pour les officiers de se saluer réciproquement partout où ils se rencontrent, est très propre à resserrer les liens qui les unissent, et à développer l'estime et la considération mutuelle qu'ils se doivent l'un à l'autre. Il en est de même de l'usage imposé au plus jeune de se présenter lui-même à son supérieur, lorsqu'il vient à le rencontrer dans une société particulière ou dans quelque autre réunion non officielle.

Un officier parlant d'un autre le désigne toujours par son grade, et jamais un inférieur ne se permettrait d'appeler son chef par son nom, quelque lié qu'il fût avec lui. Ou si l'on prononce le nom d'un collègue, on le fait au moins précéder toujour du *Herr* sacramentel. Il est très rare d'entendre deux offi-

incapables. Pour faire mieux apprécier la différence des deux systèmes, supposons qu'on veuille nommer au grade supérieur l'officier classé par exemple le centième sur la liste de l'ancienneté. En France, il n'en résultera pour ceux qui sont avant lui qu'un tort assez mince en définitive, puisque chacun d'eux se trouvera seulement reculé d'un rang. En Allemagne, au contraire, la chose ne serait possible qu'à la condition de déclarer implicitement quatre-vingt-dix-neuf officiers indignes d'avancement, ce qui, nous l'avons dit, les obligerait moralement à quitter l'armée. C'est assez dire qu'un fait pareil ne pourrait se produire à cause des conséquences mêmes qu'il entraînerait, et qu'on a là une barrière insurmontable opposée au favoritisme.

Il n'y a dans l'armée allemande d'avancement au choix proprement dit, que pour le très petit nombre d'officiers qui sortent de l'Académie de guerre avec le brevet d'état-major. Aussi sont-ils à peu près seuls susceptibles d'atteindre aux grades supérieurs et surtout au généralat, auquel ils peuvent arriver, par suite, relativement jeunes (N. du Trad.).

Digitized by Google

ciers se tutoyer, fussent-ils du même régiment, à moins donc qu'ils ne soient parents ou amis intimes. Quant à voir des officiers supérieurs tutoyer leurs subordonnés, *ce serait une chose inouïe*. Et il est à remarquer que tous ces usages sont tellement passés dans les mœurs qu'on les observe toujours et partout, même en un jour de liesse et dans les causeries les plus familières. Partout le général reste général et le lieutenant, lieutenant.

J'ai essayé dans ce qui précède de donner un aperçu du genre de vie que mènent les officiers de l'armée allemande. C'est tout cet ensemble qui contribue à développer chez eux cette rectitude d'esprit et cette trempe de caractère qu'ils possèdent généralement à un si haut degré. Qualités aujourd'hui plus que jamais nécessaires à l'officier, auquel on demande de donner en tout et partout, au champ de manœuvres comme au champ de bataille, l'exemple de l'accomplissement du devoir, et qui doit en même temps avoir assez d'énergie et de force de volonté, pour rester capable de penser et d'agir de sang-froid dans les circonstance les plus difficiles et les plus critiques.

Travaux des officiers en temps de paix.

Maintenant que nous avons vu comment tout est calculé pour entretenir et développer chez les officiers l'esprit de corps, la camaraderie, le sentiment du devoir, en un mot toutes les qualités morales, voyons par quels moyens on arrive à leur faire acquérir aussi les qualités intellectuelles qui ne leur sont pas moins indispensables, c'est-à-dire une connaissance approfondie de l'art militaire en général et de leur arme en particulier.

Là, comme partout ailleurs, nous retrouvons une organisation méthodique consacrée par l'expérience d'une longue suite d'années et basée sur ce principe fécond, qu'*il faut enseigner en temps de paix cela seulement qui peut être réellement utile à la guerre*. C'est cette même idée, on s'en souvient, que nous avons vue présider à tous les détails de l'instruction, aussi bien des individus que des corps de troupe; et nous allons la voir encore

Digitized by Google

se manifester plus nettement que jamais dans les travaux et les exercices des officiers.

« Il ne suffit pas pour savoir son métier, disent les Prussiens, d'avoir suivi, même avec succès, toute la série des cours dans un corps de cadets, ou d'avoir passé, fût-ce d'une manière brillante, l'examen d'officier. Dans ces conditions un jeune homme ne possède rien autre chose qu'une base pour appuyer ses études ultérieures, un instrument qui lui permettra de compléter lui-même une éducation qui doit en réalité se prolonger pendant toute la durée de sa carrière militaire. D'ailleurs il faut qu'un officier travaille sans cesse, non seulement pour étendre et perfectionner les connaissances qu'il a acquises avant d'entrer au service, mais encore pour ne pas les perdre. Car on admettra sans doute que, si elles lui sont nécessaires, ce n'est pas uniquement *jusqu'au* jour de sa nomination, mais bien surtout *après*, une fois qu'il est au service. Et cependant chacun sait combien facilement un jeune homme oublie, au bout de quelques années, la plus grande partie de ce qu'il a appris, si, une fois au régiment, il néglige de conserver et d'accroître son bagage scientifique par une pratique constante. Impossible en outre de s'en rapporter là-dessus uniquement au zèle personnel de chacun ; d'où nécessité de prendre des mesures en conséquence. »

Aussi les chefs de l'armée se sont-ils particulièrement préoccupés de faire travailler les officiers ; et aujourd'hui chaque régiment est devenu pour ceux-ci comme une sorte d'école permanente, où ils étudient et discutent sans cesse toutes les questions militaires qu'il leur faut connaître. C'est d'abord pour celui qui se trouve chargé des recrues de sa compagnie ou des volontaires du régiment, ou de l'instruction théorique, de la gymnastique, etc., une obligation de se préparer par une étude sérieuse à s'acquitter de la mission qu'on lui confie. Mais, en dehors de cela, tous les officiers sont tenus de résoudre chaque année toutes les questions possibles sur le terrain comme sur la carte, et de traiter par écrit un sujet donné. Je dis tous les officiers, parce que si ces mémoires ne sont exigés que des lieutenants, ils n'en sont pas moins posés et discutés par leurs supérieurs, qui se voient

Digitized by Google

ainsi forcés d'en faire eux-mêmes une étude approfondie. Car leur rôle ne se borne pas à diriger plus ou moins vaguement le travail de leurs subordonnés, ils sont encore obligés, et c'est là l'important, d'en faire *par écrit* une critique détaillée et d'apprécier la façon dont chacun a résolu le problème posé. Il en résulte pour eux la nécessité d'étudier les sujets plus complètement encore que leurs inférieurs. Et tandis qu'un lieutenant n'a par exemple qu'un mémoire à rédiger et deux ou trois questions à résoudre, un officier supérieur se trouve réellement avoir presque à refaire pour son compte le travail de tous les lieutenants de son bataillon.

Nous allons examiner du reste comment ces travaux sont organisés dans les différentes armes.

Infanterie.

L'instruction des lieutenants de sa compagnie est considérée comme l'un des premiers devoirs du capitaine-commandant. Lui seul peut les guider dans la bonne voie, leur faire comprendre et aimer leurs devoirs, les préparer en un mot à devenir plus tard à leur tour de bons commandants de compagnie. C'est là du reste une conséquence forcée des idées régnantes dans l'armée prussienne sur la nature des rapports qui doivent exister entre les chefs respectifs de la compagnie, du bataillon et du régiment. Le premier jouit en effet d'une liberté complète et reste entièrement le maître de régler comme il l'entend le service de ses lieutenants. Le commandant du bataillon au contraire, et à plus forte raison le colonel, sont trop loin pour exercer sur eux une surveillance et une action de tous les instants. C'est surtout vrai en ce qui concerne les premiers éléments de l'éducation militaire qu'ils doivent recevoir dans l'intérieur même de la compagnie. Quel autre, en effet, pourrait mieux que leur capitaine, indiquer à ces jeunes gens les règles à suivre pour l'instruction des recrues, par exemple, et leur inculquer les principes en vigueur à ce sujet ? Il veille à ce que celui qu'il a chargé d'une mission quelconque, ne néglige rien pour se mettre en état de la remplir

Digitized by Google

convenablement, et possède à fond tous les règlements qui s'y rattachent. Il exerce ses lieutenants à commander de petits détachements, et les dirige dans tous les détails du service en campagne, comme l'exécution de petites reconnaissances, l'établissement de postes avancés, etc. C'est encore à lui de surveiller la façon dont ils donnent l'instruction théorique, et de montrer à chacun les côtés faibles de son enseignement, en l'aidant de ses conseils, lui montrant comment il doit s'y prendre, et pourquoi telle méthode est préférable à telle autre. Les officiers chargés de l'instruction de la gymnastique sont en outre placés, pour cette spécialité, sous la direction de l'un des lieutenants qui ont suivi les cours de l'*Institut central* de Berlin.

L'instruction des jeunes officiers, commencée ainsi dans la compagnie, continue ensuite à se développer sous la direction du commandant de bataillon. Celui-ci profite des exercices de service en campagne dont il a la direction, pour mettre les lieutenants aux prises avec toutes les difficultés qu'ils pourraient rencontrer à la guerre. Comme ici le champ des opérations est plus étendu, les questions se compliquent et les situations sont plus variées. Puis enfin, outre les problèmes qu'il se trouve ainsi avoir à résoudre dans les manœuvres d'ensemble, chaque officier est tenu de diriger lui-même, au moins une fois chaque année, une opération indépendante organisée sur une grande échelle (*Felddienstübung*) puis de présenter un exposé détaillé de tout ce qu'il a fait ou pris en considération pour l'accomplissement de la mission dont il était chargé, en y joignant, si c'est nécessaire, un rapport clair et précis et un croquis du terrain.

Tous ces travaux ont pour but de préparer les officiers à s'acquitter de leur rôle en temps de guerre. Mais il en est d'autres encore dont l'objet est plus spécialement de développer chez eux la faculté de juger les différentes questions militaires actuelles, de maintenir le niveau de leur instruction générale, d'entretenir leur intérêt pour les choses du métier, et enfin d'obliger chacun d'eux à approfondir un sujet et à méditer sérieusement sur tel ou tel côté de la science de la guerre. C'est pour atteindre ce résultat que, dans toute l'armée prussienne, on exige de chaque

Digitized by Google

officier la rédaction, pendant la saison d'hiver, d'un mémoire écrit sur un sujet donné. Ces sujets sont désignés par les commandants de bataillon, qui dans leurs choix, doivent avant tout s'arranger pour que leurs officiers soient contraints de travailler et de réfléchir. Dans ce but, ils posent les questions de telle façon qu'il soit impossible d'y répondre directement en quelques mots, et que l'officier soit au contraire dans la nécessité de se livrer à de longues recherches dans les livres qui sont à sa disposition. Ainsi l'on ne se contentera pas de demander à un officier la relation d'un fait d'histoire militaire, comme la description d'une bataille ou d'une campagne, mais on lui imposera l'obligation d'en faire la critique ou de discuter judicieusement l'influence, sur le cours des événements, de quelques circonstances particulières.

Les officiers peuvent se servir pour leurs travaux des ouvrages que renferment les bibliothèques des régiments ou des divisions; et les commandants de bataillon doivent assez bien connaître les matériaux qu'il leur sera possible d'y trouver, pour ne jamais leur poser de questions qui les forceraient d'acheter des livres que ne contiendraient pas ces bibliothèques.

Ordinairement c'est au commencement de l'automne qu'on indique aux officiers les questions qu'ils ont à traiter. Les mémoires devant être remis au commandant de bataillon vers le 1er février, c'est quatre à cinq mois qui sont accordés pour leur rédaction. Chacun se trouve ainsi forcé de passer son hiver à rassembler des matériaux, à les lire et à les discuter dans ses conversations avec ses camarades; en un mot, il est tenu de *travailler intellectuellement pendant quelques mois chaque année.* En outre, chaque année aussi tous les officiers ont à dresser eux-mêmes une carte à une échelle déterminée ; c'est là un excellent moyen de les familiariser avec l'usage des signes conventionnels, la lecture des cartes et la façon de s'en servir pour s'orienter sur le terrain.

De tous ces laborieux officiers, le commandant du bataillon, qui taille la besogne aux autres, n'est certes pas le moins occupé. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, tombant le soir à l'improviste chez quelqu'un de ces braves majors, de le trou-

Digitized by Google

ver absolument perdu derrière un amas de cartes et d'ouvrages militaires. « Vous voyez, me disait-il alors tranquillement, je suis en train de préparer de l'ouvrage à mes officiers pour l'année prochaine. Depuis plusieurs mois déjà j'étudie la campagne où je veux puiser mes sujets. »

Enfin le colonel lui-même n'a pas moins à faire ; car il lui faut, à son tour, apprécier par écrit les travaux de tous ses officiers, ce qui l'oblige à étudier lui-même très sérieusement les différentes questions traitées.

Les capitaines-commandants seuls, accablés par l'instruction de leur compagnie, sont exemptés de ce genre de travail. Ils ne laissent pourtant pas de s'y livrer très activement pour leur compte, car la grande initiative qu'on leur accorde en toutes choses, exige précisément de leur part une étude incessante de la littérature militaire et des questions si multiples que soulèvent l'instruction et l'administration des troupes.

Telle est la série des exercices obligatoires en temps de paix pour tous les officiers. Mais il en est d'autres encore, non moins utiles, bien que d'un caractère plus spécial et qui, dans beaucoup de corps, ont pris un développement très considérable. Je veux parler des soirées ou conférences, à l'établissement desquelles l'existence des casinos a donné naissance dans un grand nombre de régiments. Elles ont lieu généralement une fois par semaine ; tous les officiers y assistent et souvent même y invitent leurs amis. Le temps s'y passe en entretiens militaires ou à jouer au *Kriegsspiel* ; presque toujours la séance s'ouvre par la lecture d'une conférence sur quelque événement ou question militaire intéressante.

Les commandants de régiments sont les premiers à donner l'exemple, que suivent les autres officiers supérieurs, et très fréquemment il arrive que de jeunes lieutenants eux-mêmes prennent ainsi la parole. La plupart du temps le conférencier choisit lui-même son sujet ; pourtant il n'est pas rare que, sur le désir de ses camarades ou de ses chefs, un officier ne se charge d'examiner quelque question d'un intérêt général. Quoi qu'il en soit, on comprend qu'un travail destiné à être ainsi lu en présence de tous ses collègues et de ses supérieurs,

Digitized by Google

exige de son auteur des efforts réels et une attention soutenue.

Cavalerie.

Nous y retrouvons sous tous les rapports les mêmes principes et les mêmes usages que dans l'infanterie. Commandant de compagnie ou commandant d'escadron, le capitaine est toujours le guide naturel et l'instructeur né de ses lieutenants dans tous les exercices. C'est à lui de les préparer en toutes choses aux fonctions du grade supérieur. Quant à compléter et à développer leur instruction en tout ce qui touche le service en campagne et les questions militaires d'ordre général, c'est l'affaire du plus jeune officier supérieur du régiment. Chaque année, comme dans l'infanterie, il donne à tous les lieutenants des problèmes tactiques à résoudre et quelque grand fait contemporain à étudier. Dans beaucoup de régiments les capitaines-commandants aussi posent et discutent eux-mêmes des questions de service en campagne.

Quand tous les travaux sont terminés, l'officier supérieur y ajoute sa critique et les présente au commandant du régiment, qui, à son tour, les transmet avec ses observations au commandant de la brigade.

Les questions sont naturellement choisies de préférence parmi celles qui sont susceptibles d'intéresser plus particulièrement les officiers de cavalerie.

Nous rappelons encore que le plus jeune officier supérieur du régiment est aussi chargé du cours d'équitation fait cinq à six fois par semaine à tous les lieutenants,

Artillerie.

Ici encore même partage bien défini des attributions entre le commandant de batterie, qui doit avant tout préparer ses lieutenants à lui succéder plus tard, et le commandant d'*Abtheilung*,

Digitized by Google

chargé de diriger leurs études militaires. Le capitaine leur apprend à commander pratiquement une batterie, le commandant les initie aux règles qui président à la conduite de fractions plus considérables, suivant la nature du terrain, les circonstances, etc. Il les exerce au jeu de la guerre, leur fait résoudre des problèmes tactiques sur le terrain, les dirige dans les excursions de reconnaissance (*Rekognoscierungsritte*), etc. Sur tout ceci les officiers sont ensuite obligés de rédiger des mémoires, rapports, etc. Puis, pour les empêcher de perdre le goût des sciences militaires, chacun d'eux doit, pendant l'hiver, traiter par écrit un sujet relatif à quelque point d'histoire militaire ou aux spécialités techniques de l'artillerie. En outre, il y a chaque semaine une réunion au casino, où la plupart des officiers viennent à tour de rôle lire une conférence sur différentes questions militaires.

Je dois faire observer ici qu'il existe dans l'artillerie deux catégories de lieutenants distinctes. L'une se compose des officiers nouvellement promus qui doivent servir deux années dans un corps de troupe avant d'aller suivre les cours de l'Ecole de l'artillerie et du génie ; l'autre, au contraire, comprend tous ceux qui ont passé par cet établissement (1).

Comme il peut arriver très souvent qu'à la guerre, même de simples lieutenants d'artillerie se voient dans la nécessité d'agir d'une façon indépendante, dans des cas où le succès d'une affaire peut parfois tenir à l'habileté des dispositions qu'ils sauront prendre, on attache un attention particulière à l'éducation tactique de tous les officiers. On veut que non seulement ils connaissent imperturbablement toutes les règles spéciales à la tactique de leur arme, mais que celle des autres leur soit également familière. On cherche par tous les moyens à leur faire acquérir

(1) Les officiers d'artillerie et du génie sortent tous des mêmes *Ecoles de guerre* que leurs camarades des autres armes. Mais tous aussi doivent, une fois promus, et après avoir passé deux ans au régiment, aller suivre les cours de cette *Ecole de l'artillerie et du génie* pour y acquérir les connaissances spéciales qu'exige le service de leur arme (N. du Trad.).

Digitized by Google

le coup d'œil qui leur permettra d'apprécier sur le champ de bataille l'état des choses et la distance de l'ennemi, afin de pouvoir, sans perdre de temps, prendre les mesures que commande la situation. *L'aptitude à choisir avec intelligence et sans hésitation un emplacement pour ses pièces, est considérée comme la qualité la plus indispensable à un officier d'artillerie.*

Toute cette partie de l'instruction des officiers est dirigée surtout par les commandants d'*Abtheilung*, qui ne négligent aucune occasion pour la développer. C'est principalement dans ce but qu'ils organisent les *Rekognoscierungsritte* dont nous avons parlé plus haut, et qui sont des excursions en pleine campagne auxquelles prennent part tous les lieutenants de l'*Abtheilung*. C'est pour eux un excellent complément aux mémoires, études tactiques, levers de plans, etc., qu'ils sont obligés de faire chaque année.

Le jeu de la guerre est aussi fort en honneur dans tous les casinos des officiers d'artillerie, et l'on y organise, en outre des conférences et lectures habituelles, ce qu'on appelle des *disputes* oratoires. C'est un exercice qui consiste à faire parler successivement, sur un même sujet, deux ou plusieurs officiers, dont chacun s'efforce naturellement de le traiter du mieux qu'il peut, en complétant ou critiquant ce qu'ont dit ses collègues.

La revue que nous venons de faire des travaux des officiers dans les différentes armes, suffit à montrer qu'il doit en résulter pour leur instruction de très sérieux avantages. C'est en effet ce qui a lieu. Mais s'il en est ainsi, c'est surtout grâce à la conscience et au zèle avec lesquels tous, depuis le général jusqu'au dernier lieutenant, s'acquittent en ceci, comme en tout autre chose, du devoir qui leur est imposé. Chacun voit en effet dans ces études le seul moyen pour un officier de se maintenir à la hauteur de sa position, et de conserver toujours intact le prestige de son uniforme dans le service et même dans le monde. Ce qui frappe le plus dans tous ces exercices, c'est la méthode et le soin rigoureux qui président à leur exécution.

Nous avons déjà vu, par ce qui précède, avec quelle attention sont choisies et formulées les questions à traiter. C'est

Digitized by Google

dans le même esprit qu'elles sont discutées et résolues. Partout nous retrouvons le contrôle réciproque des camarades et la vigilance des chefs, dont les jugements successifs sont mis, avec le travail jugé, sous les yeux de l'autorité supérieure, qui se trouve posséder ainsi les meilleurs éléments d'appréciation sur la valeur de chacun. Et c'est là un point capital dans l'armée prussienne, où *pour avancer l'on ne peut compter absolument que sur son mérite personnel; car les intérêts du service y priment toute autre espèce de considération.* Plus d'un lieutenant et aussi *plus d'un général* ont su ce qu'il leur en a coûté; au premier pour avoir bâclé un mémoire ou traité par dessous la jambe une question tactique, *au second pour avoir fait du travail d'un de ses inférieurs une critique superficielle ou mal fondée.* L'un et l'autre se sont vu exclure de l'armée, comme n'étant pas à hauteur de leur position. Et la chose s'est faite doucement, sans bruit, de la façon la plus simple du monde. *Il a suffi de ne pas les nommer au grade supérieur à leur rang d'ancienneté*; ils se sont trouvés par ce fait seul, obligés de se retirer eux-mêmes du service.

Il est clair que dans ces conditions tous les officiers doivent travailler avec un zèle extrême; et cette ardeur universelle au travail a conduit en définitive aux plus brillants résultats. On peut dire en effet qu'à de très petites exceptions près, *l'épaulette n'est portée que par des hommes qui, outre une connaissance très solide de leur spécialité, possèdent encore une éducation militaire générale très satisfaisante.*

Et ces résultats sont dus surtout, on ne saurait trop le répéter, à ce que le gouvernement, au lieu de se reposer sur les connaissances acquises par les jeunes gens avant leur promotion au grade d'officier, a porté tous ses efforts sur l'instruction et l'éducation des officiers eux-mêmes. Si, en parlant de l'instruction du soldat, j'ai pu la comparer pour la régularité de sa marche à celle qui se donne dans un établissement d'instruction publique, je puis dire ici avec tout autant de justice, que les travaux des officiers sont absolument analogues à ceux des classes pratiques d'enseignement supérieur. Sujets à traiter, problèmes à résoudre, critique rigoureuse des solutions, permettant de juger

Digitized by Google

sainement la valeur de chacun et décidant parfois de sa carrière ultérieure; conférences, discussions publiques en présence des collègues et des chefs, etc.; ce sont des deux côtés les mêmes moyens et les mêmes procédés d'instruction. Des deux côtés aussi c'est le même intérêt, la même passion pour la science; avec cette différence pourtant qu'ici cette ardeur juvénile ne dure pas seulement quelques mois ou quelques années, mais se retrouve aussi vive chez le vieux général chargé d'honneur et de dignités, qu'elle l'était chez le jeune lieutenant frais émoulu de l'école de guerre.

Voilà pourquoi l'officier prussien est placé si haut aux yeux du soldat et de la société, et pourquoi le gouvernement même lui témoigne tant de confiance et tant d'estime. Ce gouvernement et avec lui tous les hauts dignitaires de l'armée sont, en effet, pénétrés de cette vérité que plus on fait à un homme une situation élevée, plus il sent malgré lui la nécessité de s'y maintenir. C'est pour cela qu'en toute circonstance ils se montrent les gardiens jaloux de l'honneur de l'épaulette, qu'ils protègent avec soin contre tout ce qui pourrait porter la moindre atteinte à son prestige aux yeux de la nation comme à ceux de l'étranger. On est parti en Prusse de ce principe, que la société militaire doit être organisée de façon à pouvoir trouver en elle-même l'initiative et l'autorité suffisantes pour se débarrasser de ceux de ses membres qui se montreraient indignes de porter l'uniforme ou incapables de satisfaire aux exigences du service.

Il va de soi que dans l'armée prussienne, comme dans toutes les autres, se commettent parfois des infractions plus ou moins graves aux règlements militaires ou même aux lois du pays; mais personne n'en entend jamais parler. Le gouvernement prend, en effet, toutes les mesures qui dépendent de lui, pour ne laisser venir aux oreilles du public ou de la presse, rien de ce qui pourrait, si légèrement que ce fût, toucher à l'honneur et à la dignité de la profession militaire et de l'armée. Quoi qu'il puisse arriver dans un corps, le coupable y est bien puni d'après toute la rigueur des lois, mais rien ne transpire au dehors, et personne, sauf ceux à qui il est indispensable de l'apprendre, n'en est informé.

Digitized by Google

Ce principe est si strictement observé que pas un journal militaire ne publie les jugements ou décisions qui frappent un membre quelconque de l'armée. Il n'en est fait mention que dans les ordres officiels ; mais ceux de cette espèce ne sont jamais rendus publics. On se contente de les envoyer directement aux intéressés et à ceux qui peuvent avoir besoin de les connaître.

Les précautions sont encore plus minutieuses quand il s'agit des officiers. On veut en effet que *le prestige de l'épaulette reste intact, quoi qu'il advienne*, et qu'en aucun cas le public n'ait vent même du plus léger blâme que peuvent encourir ceux qui ont l'honneur de la porter. Ainsi l'on ne voudrait pour rien au monde qu'un officier subît des arrêts au poste de la place (*Hauptwache*) (1). La conviction unanime est que c'est là un endroit beaucoup trop en vue, et qu'il est impossible d'exposer ainsi la personne et l'uniforme d'un officier aux railleries des passants et des hommes de garde. Jamais un officier ne subit les arrêts ailleurs que chez lui, et jamais un mot de ses chefs ou de ses collègues n'y fait allusion, même en son absence. Ces cas, du reste, sont *extrêmement rares*. Tous pensent en effet qu'une simple observation verbale doit suffire pour faire regretter à un officier la faute qu'il a commise et l'obliger à faire tous ses efforts pour n'y plus retomber. *Si pareille remontrance reste inefficace, c'est une preuve que chez l'individu dont il s'agit les sentiments d'honneur personnel sont trop peu développés pour qu'il puisse continuer à porter l'uniforme d'officier*, et ses camarades eux-mêmes l'obligeront à quitter le service.

Je crois en avoir dit assez pour bien faire comprendre, et le genre de vie que mènent les officiers allemands et le rôle qu'ils jouent tant dans la société que dans l'armée. C'est sur eux seuls que tout repose ; ce sont eux seuls qui dirigent tout. Sûrs d'être toujours soutenus par leurs chefs et leurs collègues, en vertu de l'étroite solidarité d'intérêts qui les unit, ils n'ont à redouter aucun blâme, aucune critique du dehors. Pénétrés du sentiment de leur valeur personnelle et de leurs devoirs, ils s'y consacrent

(1) Comme cela se fait sans doute en Russie (N. du Trad.).

Digitized by Google

tout entiers ; car leur intérêt même les y porte et ils savent que c'est pour eux *le moyen unique, mais infaillible, d'avancer*. C'est ainsi qu'en donnant à leurs concitoyens l'exemple de l'accomplissement rigoureux du devoir, du respect de soi-même et de l'uniforme, ils sont bien véritablement, dans le sens le plus élevé du mot, l'*âme* de leurs régiments et de l'armée tout entière.

Et si je reproduis en finissant cette affirmation par laquelle j'ai commencé, c'est que je ne saurais trop engager à méditer trés sérieusement ce côté de la question ; car l'état actuel et les récents succès de l'armée prussienne sont la preuve la plus éclatante de ce qu'on peut obtenir avec un corps d'officiers réellement d'élite.

Il suffit, du reste, de vivre quelque temps au milieu des officiers prussiens, d'avoir accès dans leur intimité, de connaître leurs travaux et leur amour du métier, pour comprendre que, *dans des conditions semblables, le service devienne intéressant, attrayant même*, et que, grâce à sa supériorité intellectuelle sur le soldat, l'officier se maintienne aisément dans la situation élevée dont l'Etat et la société lui interdisent de descendre.

Digitized by Google

VII

LE CASERNEMENT, L'ADMINISTRATION LE SERVICE INTÉRIEUR

La question des casernes, à laquelle j'arrive maintenant, est d'abord importante à cause de l'influence capitale qu'elle a sur l'instruction des troupes. Aujourd'hui, surtout, par suite du peu de durée du service actif, il est devenu indispensable de tenir les hommes constamment dans la main de leurs chefs, et toutes les fractions constituées, groupées en permanence, si l'on veut que le soldat arrive à satisfaire, au moins d'une façon convenable, à tout ce qu'on exige de lui. Et sans casernes il est très difficile, sinon impossible, d'obtenir des résultats sérieux (1).

En Prusse, la question du *rassemblement permanent des troupes*, considérée comme la première condition du succès de l'instruction et du développement de l'esprit militaire, a été résolue partout d'une manière complète, comme nous le verrons tout à l'heure. Qnant à des casernes proprement dites, il n'en existe pas jusqu'ici en quantité suffisante, et un quart environ de l'armée se trouve encore comme cantonné, dans des maisons particulières. Mais le gouvernement, qui comprend fort bien toute l'importance de cette question du casernement, s'occupe activement de faire cesser cet état de choses ; et l'on peut presque af-

(1) Il ne faut pas oublier qu'en Russie une grande partie des troupes sont encore cantonnées dans les villages (N. du Trad.).

Digitized by Google

firmer qu'avant dix ans et peut-être moins, les soldats prussiens seront tous jusqu'au dernier logés dans des casernes.

Les principes qui ont servi de base à la répartition des troupes prussiennes sur le territoire me paraissent dignes de fixer l'attention. L'empire allemand se trouve contraint, par sa situation géographique, de se tenir prêt à faire au besoin la guerre avec chacun de ses voisins, et par suite il est nécessaire que les différents régiments et aussi les différentes armes, soient disséminés à peu près uniformément sur toute son étendue. Aussi est-ce principalement d'après ces considérations qu'a été établie la *dislocation normale* de l'armée telle qu'elle existe aujourd'hui. Nous allons examiner quels précieux avantages en résultent pour cette armée ; mais il ne faut pas oublier que ces avantages sont dus avant tout à la *permanence* même *de cette dislocation normale.*

Rien n'est plus propre en effet à désorganiser un corps de troupe, que des changements de garnisons multipliés. Tout en souffre : l'instruction est interrompue et la progression s'en trouve forcément bouleversée; le fonctionnement régulier des rouages administratifs est entravé ; le moral des hommes ne s'en ressent pas moins. C'est, en un mot, dans la vie du régiment, une phase anomale sous tous les rapports.

On s'est parfaitement rendu compte, en Allemagne, de ces graves inconvénients, auxquelles ne peuvent échapper des troupes continuellement errantes et sans domicile fixe. Aussi n'a-t-on pas hésité à poser avant tout en principe, que les corps ne doivent jamais changer de garnison. Et de fait on ne les déplace, toujours dans les limites le plus restreintes possible, que pour des motifs politiques d'une gravité exceptionnelle.

Chaque régiment a donc son *chez soi*, qu'il habite souvent depuis longues années et qu'il est sûr de retrouver en toutes circonstances. C'est ainsi qu'après la guerre de 1871 et l'évacuation du territoire français, tous les régiments sont allés se réinstaller dans les anciennes garnisons, sauf les modifications apportées à la dislocation des troupes par suite de l'annexion des provinces nouvelles. Et l'on ne saurait croire toute l'importance que l'officier comme le soldat attachent à cette idée du *retour*

Digitized by Google

au logis, du *heimkehren*, comme disent les Allemands. Mais je ne veux examiner ici la question qu'au point de vue des intérêts du service.

Voici les principaux et très sérieux avantages que procure à l'armée le système des garnisons permanentes.

1° *Facilité de recrutement.* — Le régiment se recrute dans les environs mêmes de sa résidence, et c'est ce qui lui permet d'effectuer cette opération avec la promptitude et la précision (1) que nous avons indiquées au chapitre du recrutement. Mais c'est surtout en cas de mobilisation que les avantages du système se font vivement sentir, et c'est à lui principalement qu'est due cette rapidité, véritablement incroyable, avec laquelle s'effectue le passage du pied de paix au pied de guerre.

Sans doute il est en Allemagne certains régiments, comme ceux de la garde et les troupes d'Alsace-Lorraine, qui n'ont pas sous la main leurs recrues ni leurs réservistes ; mais ils sont en trop petit nombre pour entraver d'une manière sérieuse le fonctionnement du mécanisme général (2).

On sait que la mobilisation comprend deux périodes distinctes : dans la première, les corps se complètent en hommes, chevaux, matériel, etc.; dans la seconde, ces mêmes corps, une fois au complet, sont transportés sur le théâtre de la guerre. Or

(1) C'est-à-dire que chaque régiment peut compléter *mathématiquement* son effectif de paix : pas d'excédent, pas de non valeurs. Un homme appelé se trouve-t-il impropre au service, du jour au lendemain on le remplace par un autre, jusqu'à ce que l'on ait *son compte*. On peut envoyer, comme nous l'avons vu, des hommes en congé par anticipation ; ils n'en restent pas moins là, toujours à portée, *à la disposition* du régiment. C'est l'expression technique, et elle est rigoureusement exacte ; car le régiment peut en *disposer* lui-même et lui seul, absolument comme de ses réserves d'habillement, d'équipement, etc., sans intermédiaires, sans formalités d'aucune sorte. C'est le meilleur et même le seul moyen d'éviter des mécomptes parfois désastreux (N. du Trad.).

(2) De plus, la situation des garnisons d'Alsace-Lorraine est purement transitoire (N. du Trad.).

Digitized by Google

le recrutement régional et le stationnement des régiments au milieu de leurs réserves simplifient singulièrement la première opération pour l'administration prussienne; et, ce qui est surtout important, les chemins de fer, que n'encombrent pas les voyages des réservistes, peuvent se préparer à mener à bien la tâche que le transport des troupes va leur imposer quelques jours après.

2° *Facilités d'administration.* — Une condition non moins indispensable d'une mobilisation prompte et régulière, c'est la constitution de réserves locales d'habillement et d'équipement pour les troupes. Et nous verrons plus tard qu'effectivement c'est là un des côtés les plus merveilleux de l'organisation militaire allemande. Mais l'installation si remarquable de ces magasins, avec lesquels nous ferons bientôt connaissance, l'ordre parfait que nous y verrons régner partout, sont choses absolument incompatibles avec de perpétuels changements de garnison.

Seul un régiment bien convaincu qu'il est *chez lui* peut s'organiser avec le soin et le confortable que l'on trouve dans tous les corps de casernes. Et ceux mêmes qui sont logés chez l'habitant, résidant toujours au même endroit et bien concentrés, ont encore pu tirer de leur situation le meilleur parti possible. Les hommes ne sont que très rarement dispersés dans les maisons particulières, mais bien, en général, groupés par sections, pelotons et même compagnies, dans quelques grands bâtiments fournis par les municipalités. C'est, comme on le voit, un demi-casernement en quelque sorte, puisque les liens administratifs du corps ne sont pas rompus et que l'on respecte au moins toujours l'intégrité de la section, c'est-à-dire du plus essentiel de ses organes intérieurs. En pareil cas aussi un local sûr est affecté d'une façon permanente aux magasins du régiment.

3° *Facilité d'instruction.* — Les officiers connaissent parfaitement les qualités comme les défauts, tant au physique, qu'au moral, de la population, toujours la même, parmi laquelle se recrutent leurs soldats. Ils peuvent donc choisir la méthode d'enseignement qui leur convient le mieux. La plupart du temps les

Digitized by Google

usages et les mœurs du pays, le patois local même, leur sont familiers. Il est donc très rare qu'un conscrit arrive dans un régiment où personne ne le comprend. Tout ceci ne contribue pas médiocrement à rendre l'instruction plus facile et plus prompte.

Chaque ville de garnison fournit un terrain pour le champ de manœuvres, et des emplacements pour l'établissement d'un champ de tir, d'un manège, d'un *Springgarten* (1). Le régiment, sachant qu'il est chez lui, n'épargne rien pour s'installer le plus commodément possible, soutenu par cette idée que s'il travaille, c'est pour lui et non pour d'autres qui pourraient lui succéder l'année suivante. Il construit des gymnases, s'entoure de tout ce qui est nécessaire ou peut être utile à l'instruction, etc. En un mot, il est dans les meilleures conditions pour s'occuper sérieusement de son affaire, recueillir le fruit d'essais antérieurs, qu'il aura poursuivis parfois de longues années, et adopter en pleine connaissance de cause des procédés rationnels d'enseignement.

4° Enfin la *discipline*, la *moralité* et la *considération* pour l'armée, gagnent également beaucoup à la stabilité des régiments et au recrutement régional. Il est impossible de séjourner quelque temps dans une petite ville de province allemande, sans être frappé du rôle qu'y joue la garnison. On peut dire qu'elle est, à un certain point de vue, le centre de tous les intérêts. Les militaires tiennent toujours le haut du pavé ; ils constituent l'élément principal, la classe dirigeante de la société, et bien rarement il s'entreprend ou s'organise quelque chose sans leur participation. La plupart des habitants ont servi de père en fils dans le même régiment et font maintenant partie de sa réserve ou de sa landwehr, etc. Tous sont portés par suite à prendre les intérêts de *leur régiment* et à lui venir en aide en toute circonstance. La plupart des hommes de troupe, et très souvent des lieutenants, sont aussi des enfants du pays ; en endossant l'uniforme

(1) Nous avons dit ce que c'était, au chapitre de la cavalerie.

Digitized by Google

ils ne rompent aucun des liens qui les y rattachent, ne renoncent à aucun des intérêts qui leur sont chers, etc. Il en résulte que le service militaire ne leur inspire aucune répulsion et que, servant, pour ainsi dire, sous les yeux de la société à laquelle ils appartiennent, ils se piquent d'émulation et se font un point d'honneur, de mériter, comme soldats, l'estime et l'approbation de leurs concitoyens.

Mais ce n'est pas seulement entre les hommes d'un même corps que se développe cette émulation; on la retrouve encore, à un bien plus haut degré, entre les régiments eux-mêmes. Formés en grande partie d'habitants du même district, de la même province, chacun d'eux se fait à son tour un point d'honneur de rivaliser avec les régiments voisins. Et, pour peu qu'on ait eu l'occasion d'étudier d'un peu près la vie intime des troupes prussiennes, on s'aperçoit bientôt de l'excellente influence que tout cet ensemble de causes a sur la discipline et la moralité du soldat en temps de paix. Quant aux fruits qu'une semblable émulation peut produire en temps de guerre, nous savons depuis les dernières campagnes à quoi nous en tenir à cet égard.

On voit donc en somme *que la conservation permanente d'une dislocation rationnellement établie ne présente que des avantages sous tous les rapports*; et nul inconvénient ne résulte pour le pays de ce qu'un régiment se compose uniquement de Brandebourgeois et un autre de Westphaliens.

Les casernes.

Voyons maintenant comment sont disposées les casernes. Il serait assez difficile de les rapporter à un type général, car la plupart sont très anciennes et se sont trouvées bâties dans des circonstances très diverses. Voici néanmoins quelles sont les règles le plus généralement adoptées pour celles que l'on construit aujourd'hui.

La première chose dont on s'est préoccupé, et que l'on fait passer avant toutes les autres, c'est de *faciliter l'instruction sous tous les rapports*. Dans ce but, toutes les nouvelles casernes

Digitized by Google

d'infanterie sont pourvues d'une vaste place d'exercices, d'une salle de manœuvres, de magasins, d'ateliers, de logements pour les officiers, etc. Aussi se présentent-elles en général sous la forme d'un grand quadrilatère, dont trois côtés sont occupés par le logement des trois bataillons, et le quatrième par la salle des manœuvres. La cour comprise entre ces quatre bâtiments sert de terrain d'exercice.

Dans la cavalerie, tous les hommes sont habituellement réunis dans un seul bâtiment, tandis que l'on s'efforce de donner à chaque escadron une écurie séparée. Un manège couvert et un autre à ciel ouvert sont considérés comme deux accessoires indispensables pour un corps de cavalerie, où qu'il soit stationné.

Les casernes d'artillerie sont assez semblables à celles de cavalerie et pourvues également de manèges couverts et découverts.

Presque toutes les casernes et manèges, même dans les petites villes, sont *éclairés au gaz*.

Dans la plupart des casernes prussiennes s'élève, au milieu de la cour *principale*, un monument rappelant le souvenir et portant le nom de tous les camarades tués à l'ennemi pendant les dernières campagnes. C'est là une excellente coutume, qui contribue à développer l'esprit de corps et agit puissamment sur le moral du soldat. Assis pendant les heures de loisir autour de ce symbole consacré à la mémoire des braves, les jeunes gens écoutent avec intérêt les récits des anciens, qui leur racontent les guerres auxquelles ils ont pris part eux-mêmes.

Un assez grand nombre de lieutenants sont logés dans les casernes, ce qu'on trouve avantageux pour eux-mêmes et pour le service.

Quant aux officiers plus élevés en grade, au contraire, *leur présence à la caserne serait extrêmement gênante pour leurs subordonnés, chez qui elle pourrait facilement étouffer toute initiative dans l'instruction des hommes de troupe, alors qu'on cherche au contraire à développer chez eux cette précieuse faculté par tous les moyens possibles.*

Un jour que je demandais pourquoi tous les capitaines-commandants, etc., vivent ainsi loin de leur troupe, l'un d'eux

Digitized by Google

me répondit : « Nous nous garderions bien de faire autrement. Ce serait une gêne pour nos inférieurs, et le résultat finirait fatalement par être celui-ci ; que les commandants de régiment, se trouvant constamment présents à tous les exercices, en arriveraient *malgré eux* à se mêler de tout, et détruiraient à leur tour l'initiative des officiers instructeurs et des commandants de compagnie. Ce n'est pas nous qui dirigeons les exercices; aussi n'y devons-nous paraître que de temps à autre, pour nous assurer de leur marche régulière. »

Dans les casernes en général, les chambres sont tellement petites, qu'on ne peut y placer côte à côte tous les lits qu'elles doivent contenir, et que ceux-ci ont dû être construits de façon à pouvoir se superposer les uns sur les autres, en deux étages. En principe, cette superposition ne se fait que pendant la journée, pour débarrasser les chambres ; et la nuit tous les lits doivent être placés sur le parquet. Mais la plupart du temps on ne se conforme pas à cette règle ; ce qui souvent serait matériellement impossible, car il est des chambres où la circulation est déjà bien difficile quand les lits sont superposés, et où il n'y aurait absolument pas moyen de les placer côte à côte.

Tous les châlits sont en fer, et les quatre montants se terminent en haut par un large godet, destiné à recevoir les pieds du lit de l'étage supérieur.

On entend dire parfois que les troupes prussiennes, bivaquan rarement, ne peuvent posséder une habitude suffisante des fatigues et des misères qu'entraîne la vie de bivac. Il est vrai que, comme nous l'avons vu en étudiant les exercices des soldats, ceux-ci sont, en principe, toujours cantonnés dans les villages pendant les grandes manœuvres. C'est seulement à de rares intervalles et d'après un tour réglé d'avance par ordre de l'empereur, que les régiments sont appelés à camper, comme exercice, pour apprendre à connaître les règles de l'organisation des bivacs et les détails du service en pareille circonstance. Mais on aurait grand tort d'en conclure qu'ils seraient incapables de supporter au besoin les épreuves du séjour en plein air : car, en premier lieu, ce ne sont pas quelques jours passés au bivac chaque année qui peuvent suffire à familiariser l'organisme avec les conditions

Digitized by Google

hygiéniques défavorables de ce genre de vie; et ensuite les dernières campagnes ont au contraire prouvé victorieusement que les régiments prussiens étaient parfaitement en état de résister aux fatigues et aux privations du bivac, sans que leur état sanitaire s'en trouvât particulièrement affecté.

Cette solidité de tempérament tient surtout à l'excellente coutume qu'ont les Allemands de ne pas se couvrir avec exagération, mais de sortir assez légèrement vêtus par tous les temps et dans toutes les saisons. L'organisme devient ainsi beaucoup moins sensible aux variations de température. Nous avons dit comment le port du manteau se trouvait réglé pour le soldat dans le service. En dehors du service il ne le met que rarement, même par les plus grands froids. L'officier aussi n'en fait usage que dans les fortes gelées ou par la pluie (1).

Les manteaux des hommes sont conservés dans les magasins de compagnie et ne sont remis à leurs possesseurs que si la température s'abaisse au-dessous de — 5°. Mais un certain nombre de vieux manteaux, pendus dans les chambres, à certains endroits déterminés, sont toujours à la disposition des soldats qui se trouvent obligés de sortir la nuit. Enfin, dans tous les corps de garde il y a des pelisses et des chaussures fourrées.

C'est ainsi que le soldat prussien s'endurcit aux intempéries comme à la fatigue, par un exercice continuel. Les officiers surtout sont parfois étonnants par le peu de cas qu'ils font des distances. Pour la moindre chose, ils traverseront à pied la moitié de Berlin sans même y faire attention. Pour eux tout est près, tout leur semble à deux pas. Rarement en voiture, presque

(1) Une chose à noter, c'est que les manteaux en caoutchouc, dont tant d'officiers prussiens font usage, ne sont officiellement que *tolérés*, et seulement *dans le service*, non en dehors. Cela peut paraître étrange au premier abord, et pourtant, si l'on y réfléchit, on verra que c'est parfaitement rationnel. Car enfin n'est-ce pas surtout à l'homme que le service oblige d'affronter le mauvais temps, qu'il faut laisser tous les moyens de se soustraire à ses effets? A celui, au contraire, que l'on ne contraint pas de sortir, on peut toujours dire : après tout, restez chez vous (N. du Trad.).

Digitized by Google

toujours à pied, jamais ils ne se plaignent de la fatigue. Et qu'est-ce en effet que la traversée de Berlin pour celui qui, tous les jours, fait des six et sept kilomètres en se rendant au champ de tir ou au champ de manœuvres lointain du Kreuzberg?

Des écuries, l'on peut dire que toutes sont vastes, hautes, claires et tièdes pendant l'hiver. Ce dernier point est important en Prusse, où l'usage de tondre les chevaux est très répandu. C'est là une question que je ne me permettrai pas de juger. Il me semble seulement que la tonte prive les chevaux de la protection naturelle que la nature leur fournit en hiver contre le froid. J'en dirai autant des queues courtes, qui, outre qu'elles sont assez disgracieuses, doivent être pendant les chaleurs une cause de tourment continuel pour les animaux, qui ne peuvent plus chasser les mouches.

Les abreuvoirs se trouvent dans les écuries mêmes, ce qui doit contribuer à corrompre la boisson des chevaux. Mais on a paré à cet inconvénient dans une certaine mesure, en faisant arriver dans les auges l'eau des conduites publiques (au moins dans les grandes villes). Un courant permanent est fourni par un robinet, tandis que l'excédent s'écoule par un tuyau spécial. Le liquide, se renouvelant ainsi constamment, conserve sa fraîcheur et sa limpidité.

La plupart des écuries sont pavées au moyen de briques placées de champ, ce qui n'est peut-être pas très judicieux, puisque dans la cavalerie prussienne, comme nous le verrons plus tard, les chevaux restent presque constamment sans ferrure. En revanche, il faut dire qu'on ne leur marchande pas la litière; partout la paille est abondante et toujours fraîche, car on la change souvent. En général, les écuries sont très propres et très bien tenues, ce à quoi l'on tient rigoureusement la main. Jamais de luxe dans les constructions; rien que le strict nécessaire, mais ce nécessaire en parfait état sous tous les rapports.

Les selles et autres accessoires sont suspendus à des poteaux auprès de chaque cheval. Les armes sont conservées dans la caserne, sauf les lances des uhlans, pour lesquelles des râteliers spéciaux sont disposés le long des murs de l'écurie. Les râteliers pour les fusils de l'infanterie ou les carabines de la cavalerie

Digitized by Google

sont établis dans les corridors de la caserne et munis d'étiquettes au nom de chaque soldat.

Dans les nouvelles casernes, qui représentent naturellement le type préféré, ces corridors règnent à l'extérieur sur toute la longueur des bâtiments. Ils sont éclairés d'un côté par une série de fenêtres, correspondant aux portes des chambres qui s'ouvrent sur l'autre côté. C'est le long de leurs murs, entre les portes, comme entre les fenêtres, que se trouvent les râteliers d'armes (1).

Les chambres ne sont pas grandes, généralement pour dix ou douze hommes, parfois même moins. Dans chacune d'elles loge un *gefreite* ou un sous-officier.

Jusqu'à ces derniers temps, chaque soldat n'avait pour renfermer ses effets qu'un coffre d'un modèle uniforme, muni d'une serrure et d'une étiquette à son nom. Ces coffres se plaçaient sur des rayons courant le long des murs de la chambre, et au-dessous desquels se trouvaient des portemanteaux où les hommes suspendaient leur sabre, leurs tunique, casquette, etc. Au-dessus du coffre on plaçait le casque, la cuirasse, etc. Ce système avait l'inconvénient de laisser à découvert beaucoup d'objets, qui se trouvaient exposés à la poussière et parfois même à être égarés ou perdus. Aussi, d'après les nouvelles dispositions adoptées, chacun doit avoir son armoire d'environ 2 mètres de hauteur sur 0m,70 de large et 0m,50 à 0m,60 de profondeur. Dans ce meuble, le soldat doit renfermer sous clef tous les objets qui lui appartiennent ou sont la propriété de l'État. De sorte que dans les chambres, ainsi organisées, on ne voit absolument rien de pendu aux murs. Les lits sont rangés sur l'un des côtés, et les armoires, contiguës l'une à l'autre, garnissent la paroi opposée.

(1) Les armes y sont disposées tout autrement que chez nous ; le plat de la crosse tourné vers la muraille, l'arme légèrement inclinée, mais parallèle au mur. Les fusils sont plus écartés et plus faciles à saisir par un grand nombre d'hommes à la fois (N. du Trad.).

Digitized by Google

Le service intérieur.

Parmi les articles du règlement qui sont affichés dans toutes les chambres, voici ceux qui paraissent le plus particulièrement dignes d'être cités.

A l'heure de la retraite, tout homme, à moins d'une permission spéciale, doit être présent à la caserne.

Tout retardataire doit être signalé par le chef de chambrée au *feldwebel* et au sous-officier *du jour*.

A dix heures et demie du soir en été (neuf heures et demie en hiver) tous les feux et lumières doivent être éteints, sauf le cas d'autorisation du capitaine-commandant.

Un homme de chaque chambre est désigné chaque jour, à tour de rôle, pour la nettoyer. C'est à chaque soldat de faire tous les jours son lit et de ranger son armoire.

Le nom de l'homme de chambre est toujours inscrit sur une planchette à ce destinée. Il ne peut s'absenter de la caserne, même lorsqu'il a terminé son service spécial. Cela ne l'empêche pas, bien entendu, d'assister à toutes les séances d'instruction.

Pour éviter toutes les causes de malpropreté, un endroit spécial, habituellement le corridor, est affecté au nettoyage des armes et de l'équipement.

Après le tir on lave les fusils près des fontaines ou autres réservoirs d'eau, en évitant de salir les murs. Un emplacement particulier est réservé pour chaque compagnie ou escadron.

Pour dîner, chacun s'assoit à table à la place qui lui est assignée, et doit apporter son pain, son couteau, sa cuiller et sa fourchette.

Si une cantine d'un régiment est tenue par une femme, personne n'a le droit d'aller boire ou manger chez elle ; ce qu'on y achète doit être emporté de suite et consommé ailleurs (1).

(1) Les Prussiens ont, paraît-il, un moyen bien simple d'empêcher les soldats de stationner dans une cantine ; c'est de n'y tolérer ni tables, ni bancs ou chaises.

Digitized by Google

La cuisine et la nourriture du soldat.

Comme je l'ai déjà dit, les hommes mangent dans leurs chambres et personne n'a le droit d'entrer dans les cuisines. Aussi, pour faciliter la distribution régulière des aliments, ces cuisines sont fort souvent précédées d'une sorte d'antichambre où se rassemblent les soldats. A chacun d'eux il est remis tous les jours un jeton de fer-blanc numéroté, qui lui donne droit au dîner. Les hommes, formés en file, se présentent l'un après l'autre devant un guichet pratiqué dans le mur de la cuisine, posent leur jeton sur la table, et reçoivent en échange la portion marquée du même numéro, qu'ils emportent dans leur chambre (1).

Dans ces conditions, les cuisines, dont l'accès est interdit à tous les hommes de troupe, n'ont pas besoin d'être grandes et peuvent être maintenues dans le plus grand état de propreté. On peut en dire autant des cuisiniers, qui, dans l'exercice de leurs fonctions sont vêtus d'une veste blanche avec tablier et bonnet de même couleur (2).

Les aliments sont préparés avec beaucoup de soin, proprement et même délicatement. Les hommes mangent tous les jours de la viande ; mais il faut avouer que la ration n'est pas lourde et ne pèserait guère dans l'estomac d'un soldat russe. Ordinairement cette viande est découpée en petits carrés assez réguliers, très-minces et d'environ quatre centimètres et demie de côté. C'est là ce qui constitue la part d'un homme.

Voici, du reste, l'indication de ce qui revient par jour à un

(1) Ce procédé paraît assez bien conçu pour empêcher les cuisiniers de favoriser tel ou tel de leurs amis aux dépens des autres (N. du Trad.).

(2) C'est encore un détail dont je me souviens d'avoir été moi-même frappé en visitant les cuisines d'une des casernes de Strasbourg. A voir ces cuisiniers portant le costume traditionnel de leur profession, d'une blancheur immaculée, on se fût cru véritablement dans un hôtel de premier ordre (N. du Trad.).

Digitized by Google

soldat prussien dans les diverses circonstances du temps de paix ou du temps de guerre (1).

1° Temps de paix (troupes casernées ou dans une situation analogue). — *Petite ration de paix* : pain, 750 grammes; viande, 150 grammes; riz, 90 grammes; ou gruau, 120 grammes; ou pois, fèves, lentilles, 230 grammes; ou pommes de terre, 1k,500; plus 25 grammes de sel;

2° En cas de manœuvres prolongées avec marches, au camp ou au bivac. — *Grande ration de paix* : pain, 750 grammes; viande, 250 grammes; lard, 125 grammes; riz, 120 grammes ou gruau, 150 grammes; ou pois, fèves, lentilles, 300 grammes; ou pommes de terre, 2 kil.; plus 25 grammes de sel et 15 de café torréfié.

3° Temps de guerre. — *Ration de campagne* : pain, 750 grammes; viande de bœuf, fraîche ou salée, 375 grammes; ou viande fumée de bœuf ou de mouton, 250 grammes; lard, 170 grammes; riz ou gruau, 125 grammes; ou pois, fèves, lentilles, 250 grammes; ou pommes de terre, 1k,500; plus 25 grammes de sel et 25 grammes de café torréfié.

En temps ordinaire, le soldat paie pour sa nourriture, non compris le pain, une somme quotidienne de 26 à 30 pfennig (2) et même davantage. Une partie de cette somme, de 13 à 15 pfennig, est dite *constante*, parce qu'elle ne varie jamais; l'autre, qui peut aller de 5 à 25 pfennig, change au contraire quatre fois par an, suivant le cours des marchés; et l'*Armee-Verordnungs-Blatt* porte à la connaissance des troupes les prix des diverses denrées, qui sont fixés par les états-majors de Corps d'armée.

(1) Je reproduis ci-dessous, sans les modifier, les chiffres que donne le colonel Kaulbars, bien qu'ils ne concordent pas entièrement avec ceux que l'on trouve dans différents manuels prussiens. Mais, outre qu'ils ont pour eux l'autorité du colonel, certains renseignements particuliers me donnent tout lieu de les croire exacts. Je ferai remarquer aussi qu'au moins pour la ration de paix, il ne s'agit ici que du dîner, puisque c'est le seul repas en quelque sorte officiel. Le pain, toutefois, donné en nature, se rapporte à la journée entière (N. du Trad.).

(2) Le *pfennig* vaut 1 centime 1/4. Un mark = 100 pfennig = 1 fr. 25.

Digitized by Google

Cette somme variable est prise sur une allocation spéciale, dite supplément pour l'ordinaire (*Verpflegungs-Zuschuss*) et qui fait également partie intégrante de la solde.

La somme totale de 26 à 30 pfennigs que le soldat doit payer pour sa nourriture ne lui est pas remise directement ; on la retient sur sa solde à chaque *prêt*, c'est-à-dire trois fois par mois (le 1er, le 11 et le 21), pour la verser à la caisse du bataillon (1).

Cette caisse est administrée par la commission des ordinaires (*Menage-Commission*), qui, grâce aux économies qu'elle réalise, parvient à donner aux troupes, outre le dîner, une soupe matin et soir (*Morgen und Abend-Suppe*).

Les hommes qui, pour un motif quelconque, ne dînent pas à la caserne touchent leur solde complète (2) et se nourrissent ensuite comme ils l'entendent, sans que personne s'occupe d'eux.

Il arrive quelquefois qu'un régiment se trouve momentanément cantonné, par exemple. En pareil cas, la façon de nourrir les hommes dépend entièrement du capitaine-commandant. Les uns s'arrangent avec quelque auberge de la localité, qui s'engage à nourrir les soldats ; d'autres préfèrent laisser le prêt franc à leurs hommes, qui vont manger où bon leur semble, dans des cuisines populaires (*Volks-Küchen*), etc.

Tous les quatre jours, chaque soldat touche un pain de l'État (*Commiss Brod*), du poids de six livres allemandes (2k,815); c'est donc à peine la ration quotidienne de 750 grammes, et c'est pourtant plus que suffisant, car souvent les soldats trouvent moyen d'en vendre une partie.

Les hommes punis des arrêts *durs ou moyens* (3) reçoivent une ration de pain de 1 kilog. par jour, mais rien autre chose.

Pour permettre aux hommes de se procurer facilement à manger ou à boire en dehors du dîner réglementaire, il est installé

(1) L'ordinaire a lieu par bataillon, comme nous l'avons dit dans un autre chapitre.

(2) Leur *prêt franc*, comme nous disons.

(3) Qui correspondent respectivement à notre *prison* et à notre *salle de police*.

Digitized by Google

dans chaque régiment une sorte de restaurant ou buffet, dans lequel tout soldat peut acheter du pain, des saucisses, de la bière, du vin et autres boissons, comme aussi des cigares, tabac, etc.

Cet établissement est entretenu par le régiment, qui en a la surveillance directe et ne le confie jamais à des particuliers, mais bien aux soldats eux-mêmes, dont chacun le dirige à tour de rôle. Les prix de tous les objets sont réglés par une taxe constamment affichée sur les murs; ils changent quelquefois, suivant les cours des marchés. Les denrées sont apportées chaque jour par le fournisseur qui en a obtenu l'adjudication.

Les bénéfices que procure ce buffet, bénéfices qui, dans certains corps, sont assez considérables, font retour à la caisse du bataillon, et sont consacrés à l'amélioration de l'ordinaire. Il est bien entendu, d'ailleurs, que ce restaurant est entièrement distinct de celui qui se trouve au casino des sous-officiers et dont les revenus sont exclusivement affectés à l'entretien de ce dernier établissement.

La nourriture des chevaux.

A ce point de vue, les corps de troupes sont divisés en quatre catégories :

1° Ceux qui touchent la *ration lourde,* cuirassiers de la garde et de la ligne; uhlans de la garde et chevaux de trait de l'artillerie et du train;

2° Ceux qui touchent la *ration légère de la garde,* dragons e hussards de la garde;

3° Ceux qui touchent la *ration moyenne,* uhlans de la ligne;

4° Ceux qui touchent la *ration légère,* dragons et hussards de la ligne et chevaux de selle de l'artillerie et du train.

Dans chaque catégorie, on distingue encore entre les rations de garnison, de route et de campagne.

La ration d'un animal varie ainsi, entre un minimum de $4^k,65$, et un maximum de $5^k,65$ pour l'avoine; entre $1^k,5$ et $2^k,5$ kil. pour le foin; entre $1^k,75$ et $3^k,50$ pour la paille.

Digitized by Google

Il y a encore des suppléments d'avoine pour les chevaux de remonte, de foin et de paille en cas de transport par voie ferrée.

Les magasins d'habillement.

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur l'un des côtés es plus remarquables de l'organisation militaire de la Prusse : les magasins et les réserves d'effets des corps de troupes. Je n'ai pu malheureusement, pendant mon trop court séjour en Allemagne, où tant d'autres sujets d'étude se disputaient mon attention, faire de cette question importante un examen spécial comme je l'aurais désiré. Toutefois j'en ai vu assez dans mes nombreuses visites aux casernes de différents régiments, tant de la garde que de la ligne, pour me convaincre qu'il y a là *un des éléments les plus sérieux de la puissance militaire de la Prusse*, et je crois indispensable d'insister sur ce sujet d'une façon toute particulière. Ces magasins sont dignes en effet, sous tous les rapports, d'une étude approfondie, et deux conséquences se dégagent pour nous de celle que nous allons en faire :

1° C'est à eux surtout qu'est due *la rapidité foudroyante avec laquelle l'armée peut passer du pied de paix au pied de guerre.*

2° Une installation aussi parfaite *n'est vraiment possible qu'avec le système des garnisons permanentes*, et il n'y faudrait absolument pas songer avec des changements fréquents dans la dislocation des troupes.

Les approvisionnements d'effets d'habillement et d'équipement affectés à chaque corps sont répartis entre plusieurs catégories distinctes de magasins, savoir :

1° Les magasins de compagnie, escadron ou batterie ;

2° Les magasins de bataillon ou d'*Abtheilung* ;

3° Les magasins de régiment.

Voyons ce que renferme chacun d'eux.

A. Dans chaque *magasin de compagnie, escadron ou batterie* se trouvent :

1° Le costume de guerre (*Kriegs-Garnitur*), composé d'un jeu complet d'effets d'habillement et d'équipement, absolument

Digitized by Google

neufs et n'ayant jamais été portés; car en temps de paix, *sous aucun prétexte*, on ne se permettrait d'y toucher. Tout, sauf les armes, mais jusqu'aux plus menus objets, est réuni là, complètement prêt à servir et en nombre égal à l'effectif du pied de paix.

C'est ce costume qu'endossent les hommes au moment de la mobilisation; de sorte qu'ils se mettent en campagne revêtus d'effets tout battant neufs. On tient essentiellement à ce qu'il en soit ainsi, en vertu de ce principe très rationnel, qu'un habit neuf étant plus solide et pouvant durer plus longtemps, on peut réduire au *minimum* la quantité d'effets de réserve à prendre avec soi au moment du départ et dans la hâte des premiers moments. Plus tard, quand la campagne est *en train*, pour ainsi dire, que les envois à l'armée d'approvisionnements de toute sorte sont organisés et réglés, alors le bataillon de dépôt (*Ersatz-bataillon*), qui reste au logis, et dont le rôle est avant tout de pourvoir aux besoins de son régiment sous tous les rapports, envoie sur la demande du colonel tout ce qui lui est nécessaire.

2° Le costume neuf ou de parade (*Neue-Oder Parade-Garnitur*) comprend encore un jeu complet d'effets également tout neufs. Le nombre en est pareillement calculé sur l'effectif du pied de paix. Ce costume n'est porté que dans des circonstances particulièrement solennelles, quand les hommes sont commandés isolément ou en petits détachements, pour quelque service d'honneur.

3° Le costume du dimanche (*Sonntags-Garnitur*), jeu toujours complet d'effets de toute espèce en nombre égal aux précédents. Il sert pour sortir les jours de fête, comme aussi lors des parades et inspections ordinaires, à moins que, par décision spéciale, il n'en soit autrement ordonné.

Ces trois tenues sont constamment renfermées en magasin et n'en sortent que sur l'ordre du capitaine-commandant. Les autres effets, que nous allons énumérer plus bas, sont au contraire laissés généralement entre les mains des hommes; pas toujours pourtant, car certains capitaines préfèrent en conserver quelques-uns en magasin.

Digitized by Google

Ce sont :

4° Le costume de service (*Dienst-Garnitur*). C'est toujours un jeu d'effets complet par homme de l'effectif de paix. On le prend pour monter la garde et pour les exercices et manœuvres hors de la caserne, lorsque la troupe doit traverser les rues de la ville ; quelquefois même pour les inspections, quand il est prescrit d'en faire usage. C'est aussi dans cette tenue que les hommes sortent pendant la semaine, et on l'entretient généralement dans le meilleur état possible. On peut dire même qu'elle est de toutes la plus soigneusement surveillée, parce que l'on comprend bien que de sa conservation et de sa durée dépendent surtout celles des autres, plus neuves.

5° La tenue d'intérieur (*Haus-Garnitur*), plus vieille encore que la précédente, et que portent les hommes dans l'intérieur du quartier, pour les excercices individuels et les corvées. Après les manœuvres d'automne, les effets les plus mauvais de cette cinquième catégorie sont choisis pour être abandonnés aux hommes renvoyés dans la réserve et disparaissent avec eux. Mais tous ceux qui peuvent encore *être utilisés d'une façon quelconque, restent à la compagnie*. On les répare, on les nettoie, on y met des passepoils neufs, etc., et l'on s'en sert pour habiller les hommes de recrue au moment de leur incorporation (1).

(1) Inutile d'insister sur ce qu'il y a de vraiment *pratique* dans cette manière d'opérer. Les hommes de recrue sont, pendant les premiers mois de leur séjour au régiment, accablés d'instructions, exercices et corvées de toutes sortes. Ils sont, de plus, inexpérimentés, n'ont pas encore les habitudes d'ordre, de propreté, etc., qu'ils acquerront plus tard. Quoi de plus logique, par conséquent, que d'éviter de leur confier des effets tout neufs, qu'ils ne manqueraient pas de détériorer dès les premiers jours ?

Ajoutons encore que souvent cette cinquième tenue ou *garniture* est double ; ce qui permet à chaque homme d'avoir des effets de rechange sans dégrader ceux des catégories supérieures. D'ailleurs dans les petites villes, où l'on est moins exigeant sur les questions de tenue, les capitaines économisent davantage et parviennent parfois à former jusqu'à six, sept et même huit *garnitures* par homme. Enfin, il faut encore ajouter à tout cela le pantalon et la veste de toile que possède chaque soldat (N. du Trad.).

Digitized by Google

Il est de principe dans l'armée prussienne que *tout l'habillement des hommes constitue la propriété de la compagnie* (*escadron ou batterie*) et non du régiment. Par suite, *le capitaine-commandant en est l'administrateur et le maître absolu*; et comme il est le premier intéressé au bien-être de sa troupe sous tous les rapports, il met naturellement tout en œuvre pour ménager les effets et accumuler dans son magasin le plus grand nombre possible de *garnitures* d'exercices et d'intérieur. Car plus il en a et meilleures elles sont, plus il a de chances d'arriver à suffire avec elles à tous les besoins du service, sans toucher à celle des autres catégories. Aussi certains capitaines arrivent-ils, à force de soins et de persévérance, à posséder une sixième *garniture* complète. Ressource précieuse pour habiller les recrues et les hommes qu'on renvoie dans leurs foyers à leur passage dans la réserve. Pour ces derniers d'ailleurs on ne se met guère en frais; on leur choisit au contraire soigneusement les effets les plus mauvais, qu'on se contente de rafistoler tant bien que mal, juste assez pour qu'ils tiennent sur leurs épaules jusqu'à leur arrivée au *pays*, lequel n'est jamais bien éloigné.

En un mot, l'on peut dire que, sous le rapport du soin méticuleux jusqu'à l'extrême qu'on y a de l'habillement, de l'équipement et de tout le matériel en général, l'armée prussienne peut être citée comme un modèle à toutes les autres. Aussi bien l'autorité supérieure que les capitaines-commandants, personne ne néglige aucun moyen, ne laisse passer aucune occasion, de préserver l'uniforme de toute dégradation. Dans tous les exercices et inspections, par exemple, on ne manque jamais de faire déboutonner aux soldats la patte d'épaule, dont le drap, de couleur voyante, serait promptement terni par le contact du fusil. C'est seulement dans les circonstances exceptionnelles qu'on ne prend pas cette précaution. L'empereur lui-même veille attentivement à ménager l'uniforme, et quand il doit passer une inspection, il examine soigneusement l'état de l'atmosphère. Plus d'une fois il lui est arrivé de faire télégraphier directement au régiment qu'il devait inspecter, pour lui donner l'ordre de paraître avec ses vieux effets, parce que le temps menaçait.

Enfin non-seulement on ménage tant qu'on le peut les uni-

Digitized by Google

formes, mais on en tire tout le parti possible ; on les fait servir d'abord jusqu'à la dernière extrémité, puis, lorsque ce ne sont plus que des guenilles, on les envoie encore aux ateliers, qui en utilisent les débris de leur mieux (1).

Tout cet ensemble de soins et de précautions a donné les plus brillants résultats : le matériel se trouve partout dans un ordre remarquable ; *les approvisionnements de réserve sont au grand complet* et, en outre, *l'armée dispose pour le service courant d'une masse tellement énorme d'effets qu'il serait difficile de trouver autre part quelque chose de semblable.* En toutes circonstances la tenue des troupes est propre et soignée, et, pendant tout mon séjour en Allemagne, je n'ai pas une seule fois rencontré dans la rue un soldat malpropre (2).

(1) Ainsi donc ici pas de *réformes*, pas d'*effets réformés* vendus au profit de l'Etat. Quelques chiffons seulement, absolument inutilisables, sont vendus au profit du fonds de l'habillement.

Nous ne retrouvons rien non plus dans l'armée prussienne du savant équilibre que l'on cherche à obtenir chez nous par l'antagonisme des deux pouvoirs, le commandement et l'intendance, représentant les intérêts opsés de l'homme et de l'Etat. Rien de ces *revues de réforme* habilement graduées, depuis le capitaine-commandant qui propose, jusqu'au général-inspecteur qui décide souverainement, en passant successivement par le major, l'adjoint à l'intendance, le sous-intendant ou l'intendant, etc. En Prusse, le capitaine-commandant réunit tous les pouvoirs. Responsable tout à la fois de la bonne tenue de *ses soldats* et de la richesse de *son magasin*, ses intérêts se trouvent être en même temps ceux de l'Etat et ceux de l'homme. Et le gouvernement est parfaitement assuré, sans plus se mettre en peine, que les uns ne seront jamais sacrifiés aux autres. Enfin, grâce à l'excellente pratique de ne jamais soustraire les hommes au commandement de leurs chefs naturels, le capitaine-commandant *voit* constamment *son personnel*, soit par lui-même, soit par ses lieutenants. Et rien ne saurait valoir cette surveillance incessante de l'*intéressé* (N. du Trad.).

(2) Il faut dire, en revanche, qu'on en voit parfois dont les effets sont tellement usés jusqu'à la corde, qu'ils sont presque en guenilles. Ce ne sont pas les hommes isolés ou qui se promènent en dehors du service, mais plutôt ceux qui vont manœuvrer et que l'on ne craint pas toujours de faire

Digitized by Google

Aussi bien dans la moindre petite ville que dans la capitale, les militaires se font toujours remarquer par la correction de leur tenue lorsqu'ils sortent du quartier. *Soldat ou officier, nul ne peut se montrer en public sans armes.* On peut même dire qu'en province ils s'observent davantage, à cause de la place relativement plus haute qu'ils occupent dans la société.

B. *Chaque magasin de bataillon d'infanterie* ou *d'Abtheilung d'artillerie,* renferme *autant de collections complètes d'effets d'habillement et d'équipement, qu'il en faut pour habiller et équiper des pieds à la tête tous les hommes de supplément* (Augmentations-Mannschaftten) (1) *nécessaires pour faire passer le bataillon* ou l'Abtheilung *de l'effectif de paix à l'effectif de guerre au moment de la mobilisation.*

Tous ces effets sont conservés dans le même état et les mêmes conditions que le costume de guerre (*Kriegs-Garnitur*) des magasins de compagnie, c'est-à-dire absolument prêts à mettre en service et entièremeut neufs. En temps de paix jamais on n'y touche, *sous aucun prétexte,* sauf pour les rafraîchir par le passage d'un magasin dans l'autre, comme nous le verrons plus loin. Au moment même où les hommes de l'armée active endos-

sortir du quartier avec l'une des *haus-garnituren.* J'ai *vu* pour ma part, à plusieurs reprises, des escadrons de uhlans traverser à cheval les rues de Strasbourg, avec des pantalons rapetassés de toutes les façons : drap bleu sur drap gris foncé par exemple ; passe-poils à moitié disparus, et enfin, des *trous* visibles à vingt pas de distance, et à travers lesquels on distinguait parfaitement la chair ou, tout au moins, le caleçon du cavalier.

Une chose excellente qu'il faut mentionner aussi, c'est l'emploi, très fréquent dans les manœuvres de la belle saison, du costume de toile (veste et pantalon), qui permet de ménager singulièrement les effets de drap. J'ai *vu* des sentinelles d'honneur à la porte du maréchal de Moltke en grande tenue de service et pantalon de toile. J'ai *vu,* d'un autre côté, manœuvrer des fantassins, canonniers, uhlans, en *veste de toile* ; et cela non pas seulement pour des exercices individuels ou sans armes, mais bien pour des escadrons entiers à cheval qui, le casque en tête et la lance au poing, traversaient les rues d'une grande ville dans cette tenue (N. du Trad.).

(1) C'est-à-dire les réservistes, etc.

Digitized by Google

sent la *Kriegs-Garnitur* au *magasin de compagnie*, les réservistes rappelés par l'ordre de mobilisation vont revêtir, au *magasin de bataillon*, les effets qui leur sont destinés ; après quoi, la compagnie entière, tout de neuf habillée, n'a plus qu'à se mettre en route (1).

C. Le *magasin de régiment* comprend quatre magasins distincts :

1° Le magasin du bataillon, escadron ou *Abtheilung* de dépôt (*Ersatz*) ;

2° Le magasin du régiment de landwehr;

3° Le magasin du bataillon de dépôt du régiment de landwehr ;

4° Un magasin de réserve.

1° On sait qu'en se mobilisant, tous les régiments de l'armée prussienne laissent dans leur garnison des troupes de dépôt ou remplacement (*Ersatz*) qui, formées au moment même de la mobilisation, doivent être immédiatement habillées et équipées. Aussi a-t-on voulu organiser dès le temps de paix des magasins spéciaux, où se conserve au grand complet ce qui est nécessaire pour l'habillement et l'équipement de tous les hommes d'*Ersatz* affectés à chaque bataillon. Lors de la mobilisation toutefois, ces effets ne sont habituellement pas tous distribués au bataillon de dépôt; parce que les troupes actives commencent d'abord par y prendre ce qui doit être transporté comme réserve à la suite de chaque compagnie. Tous le reste est affecté au bataillon d'*Ersatz*, qui reçoit en outre toutes les *garnitures* du temps de paix laissées par les troupes actives; c'est-à-dire les costumes de *parade*, du *dimanche*, etc. (2).

(1) Les effets quittés par les hommes restant au magasin de la compagnie, dont ils sont la propriété, tout cet échange se fait *sans formalités aucunes*, ni *bons de versement*, ni *bons pour toucher*, *nul transport d'effets* d'un point à un autre, *pas d'écritures*, *pas de numérotage*, etc. Inutile d'insister sur l'importance de ces détails (N. du Trad.).

(2) Le bataillon de dépôt est en effet le dépositaire naturel de tous ces effets, qui constituent la propriété des différentes compagnies dont il est le représentant. De la sorte, les ressources accumulées par chaque capi-

Digitized by Google

Non seulement ce bataillon peut ainsi habiller tout son personnel, mais il se trouve encore à la tête d'une énorme réserve d'effets dont il envoie une partie, au fur et à mesure des besoins, sur le théâtre des hostilités, pour entretenir l'habillement des bataillons actifs; et les détachements de marche qui vont rejoindre le régiment pour combler les vides survenus dans ses rangs, y *arrivent toujours habillés et équipés entièrement à neuf.*

2° Aussitôt qu'un régiment actif est mobilisé, se forme un régiment de landwehr à deux bataillons qui porte le même numéro. En conséquence on a voulu que chaque régiment possédât en permanence un magasin d'habillement contenant, au grand complet, ce qui est nécessaire pour habiller et équiper des pieds à la tête, jusqu'au dernier bouton, tout l'effectif de guerre de ce régiment de landwehr.

3° Si maintenant ce régiment de landwehr vient à son tour à se mettre en campagne, il laisse également derrière lui son bataillon d'*Ersatz,* dont l'habillement et l'équipement doivent être assurés. D'où la nécessité dans chaque régiment d'un magasin spécial pour ce bataillon; magasin contenant en permanence et entièrement prêts, le nombre d'effets de toute nature correspondant à son effectif.

4° Enfin il existe encore dans tous les régiments un magasin particulier, dit *de réserve,* où sont réunis des approvisionnements destinés à servir en cas de formation éventuelle de nouveaux corps ou détachements. Le nombre en est calculé de façon à pouvoir habiller et équiper deux compagnies à l'effectif de guerre. Il arrive parfois que pour ce dernier magasin il n'existe pas de local à part; il constitue alors une section spéciale de l'un des *magasins de régiment.*

Il résulte de tout ceci que, pour chaque individu devant être incorporé en temps de guerre à un titre quelconque, landwehrien, réserviste, etc., il existe un costume complet, tout neuf, entièrement prêt, jusqu'au dernier bouton. *Logiques comme*

taine-commandant profitent toujours, en définitive, aux hommes qui sont destinés à sa compagnie.

Digitized by Google

ils le sont presque toujours, les Allemands veulent que tout, ABSOLUMENT TOUT, *soit préparé d'avance,* et qu'il ne reste aucune opération, *si insignifiante soit-elle,* à exécuter au dernier moment. Il est évidemment préférable, pense-t-on, de consacrer à ces préparatifs les loisirs de la paix; et chacun déploie le plus grand zèle pour entretenir dans les meilleures conditions possibles ce matériel immense.

Tous les magasins que nous venons d'énumérer existent dans tous les régiments de l'armée prussienne, où qu'ils soient stationnés. Les corps pourvus de casernes les installent généralement dans leurs greniers; aux troupes logées dans des maisons particulières on affecte pour le même objet des locaux spéciaux. Mais partout, aussi bien dans la ligne que dans la garde, ces magasins sont admirablement tenus; et tous les efforts de l'autorité militaire tendent sans cesse à ce que rien n'y manque, non seulement sous le rapport de la quantité, mais aussi de la qualité et du bon état des objets. Tout le monde y voit en effet la garantie essentielle d'une prompte mobilisation : car, avec le système de recrutement territorial, les réservistes rejoignent dès le deuxième ou le troisième jour, et du sixième au huitième le régiment peut se mettre en route. Il ne faut donc pas songer à préparer quoi que ce soit dans un laps de temps si court; il est indispensable que tout soit prêt à l'avance.

Grâce à ses magasins, l'armée prussienne se trouve, on peut le dire, constamment prête à faire campagne : car non seulement l'infanterie peut marcher dès le sixième jour et la cavalerie dès le huitième, mais *les troupes des trois armes* stationnées dans un rayon de 10 *milles* (75 *kilomètres*) *de la frontière,* peuvent entamer les opérations *dès le troisième jour,* par suite d'un système de mobilisation *accéléré,* spécialement adopté dans toute cette zone du territoire.

Aussi le gouvernement, comprenant toute l'importance de ces magasins, n'a rien épargné pour en reconstituer le plus vite possible les approvisionnements, qui naturellement avaient beaucoup souffert pendant la dernière campagne.

Ce qu'on a su faire sous ce rapport depuis cinq années est même vraiment étonnant. Sans parler d'une transformation ra-

Digitized by Google

dicale de l'armement des troupes de toutes armes, l'habillement et l'équipement, y compris toutes les réserves, ont été entièrement renouvelés; aujourd'hui tout se retrouve au grand complet, entièrement neuf et de qualité excellente. C'est pour cela qu'étant donnée l'*énorme importance*, à l'heure actuelle, de tout ce qui peut assurer *la rapidité de la mobilisation*, on peut véritablement affirmer que les *magasins* des troupes allemandes constituent l'un des plus sérieux éléments *de force pour l'armée, de puissance pour le pays*.

En récapitulant tout ce que nous avons énuméré, on arrive à trouver que chaque régiment d'infanterie, par exemple, possède un approvisionnement permanent d'effets d'habillement et d'équipement tout neufs et prêts à mettre en service, qui suffirait pour un total de 7 bataillons et demi à l'effectif de guerre, savoir : 3 bataillons actifs, 1 bataillon d'*Ersatz*, 2 bataillons de landwehr, 1 d'*Ersatz* de landwehr, 2 compagnies pour formations imprévues. Et par-dessus tout cela, 4 ou 5 *garnitures* ou jeux complets d'effets en nombre égal à l'effectif de paix (1).

Dans chaque régiment de cavalerie on trouve de même des approvisionnements permanents pour les 4 escadrons actifs, 1 escadron de dépôt, les 4 escadrons du régiment de réserve et l'escadron de dépôt de ce régiment; total 10 escadrons, sans compter les *garnitures* de l'effectif de paix.

C'est surtout à vérifier l'état de ces divers approvisionnements permanents que sont consacrées les *inspections de détail* (2) passées tous les deux ans, et dans lesquelles on ne s'occupe presque en aucune façon des effets en service pendant la paix.

Comme nous l'avons déjà dit, les *magasins de compagnie* sont *sous la direction des capitaines-commandants*. Tous les autres magasins du régiment se trouvent placés sous le contrôle supérieur de commissions d'habillement, de régiment ou de bataillon (*Regiments* ou *Bataillons-Bekleidungs-Comission*); commissions

(1) C'est-à-dire quelque chose comme 10.000 à 12.000 jeux complets d'effets de toute espèce, dont 7.500 entièrement neufs, dans les différents magasins de *chaque régiment d'infanterie* prussien.

(2) Il en a été parlé en détail au chapitre des *Inspections*.

Digitized by Google

qui comprennent toujours les *Zahlmeister*, dont chacun a la surveillance directe du magasin de son bataillon. Le plus jeune officier supérieur du régiment (dit 5e officier supérieur du corps et qui ne commande pas de bataillon) est président de la commission régimentaire et a la haute direction de tout ce service. Les magasins des régiments de landwehr sont confiés en outre à l'un des capitaines, qui, en cas de mobilisation, reste au dépôt pour administrer les magasins pendant la formation du régiment de landwehr. De même les magasins des colonnes de munitions d'artillerie, qui ne se forment qu'en temps de guerre, sont sous la direction des batteries.

Le service de l'habillement.

Avant d'exposer le mode d'après lequel les troupes prussiennes sont pourvues de tout ce qui leur est nécessaire, je dois faire remarquer d'abord que la base de toute administration est le régiment. Il a, comme d'ailleurs chaque corps de troupes détaché, sa commission d'habillement, qui fait confectionner les objets nécessaires par les soins du régiment lui-même, ou bien se les procure par achat direct ou par adjudication dans l'industrie privée. Le drap seul constitue une exception; il est fourni en nature par *les magasins d'habillement de l'armée*. Cette dérogation à la règle commune a pour but d'obtenir une plus grande uniformité dans la nuance des couleurs réglementaires, dont quelques-unes seraient introuvables dans le commerce (1).

D'après les principes en vigueur en Allemagne, le colonel est le chef, souverain et responsable, de l'administration de son régiment sous tous les rapports. C'est de lui qu'émanent tous

(1) Malgré les complications qui en résultent forcément dans l'organisation des approvisionnements d'effets, le gouvernement prussien a conservé religieusement à tous ses régiments les couleurs distinctives que leur assigne la tradition ; d'où une variété prodigieuse des uniformes, surtout dans la cavalerie, où l'on ne trouverait pas deux régiments absolument semblables (N. du Trad.).

Digitized by Google

les ordres de dépense des sommes et des matières allouées pour les besoins du corps.

Ses agents d'exécution sont les *commissions d'habillement* (de régiment et de bataillon) et les capitaines-commandants. Les attributions de chacun sont parfaitement définies.

Ainsi :

La commission d'habillement *de régiment* a l'administration des sommes affectées à l'habillement et des approvisionnements en matières premières. Elle règle les dépenses des unes et des autres, fait fabriquer les effets neufs d'habillement et d'équipement, assure la conservation et le rafraîchissement des réserves permanentes renfermées dans les magasins de régiment, et tient à jour la comptabilité ouverte pour l'habillement avec les bataillons.

La commission d'habillement *de bataillon* veille au rafraîchissement et à la conservation de tout ce que contiennent les *magasins de bataillon*, c'est-à-dire surtout des effets destinés à l'habillement et à l'équipement des réservistes qui viendront le compléter à l'effectif de guerre. Elle tient en outre la comptabilité ouverte pour l'habillement avec les compagnies.

Enfin le *capitaine-commandant* administre le *magasin de compagnie*, il est responsable de la propreté et du bon état de l'habillement et de l'équipement de ses hommes.

J'ai dit plus haut que la *commission de régiment* avait dans ses attributions la fabrication de tous les effets. Il est toutefois des corps où elle ne fait fabriquer elle-même que ceux dits : *Gross-Montirungs Stücke*, tandis qu'elle livre directement au bataillon les autres, dits : *Klein-Montirungs Stücke*, à l'état de matière première (1).

(1) Les catégories d'effets allemandes ne correspondent pas exactement aux nôtres. Ainsi les *Gross-Montirungs-Stücke* sont, par exemple, pour l'infanterie : la casquette, la tunique, la veste de toile, le col, le pantalon de drap, le pantalon de toile, le caleçon, la capote, les gants en laine, les couvre-oreilles.

Les *Klein-Montirungs-Stücke* ne comprennent, au contraire, que les chemises et les bottes.

Digitized by Google

La commission de bataillon se compose d'un capitaine, président, et d'un lieutenant, nommés par le commandant du bataillon, plus du *Zahlmeister*, membre permanent.

Dans les autres armes on retrouve une organisation analogue.

Il est alloué tous les ans, à chaque régiment, pour s'approvisionner en effets de toute nature, une somme déterminée, dont il est *libre de disposer absolument à sa guise*, et avec laquelle il doit se procurer et entretenir en bon état tout ce qui lui est nécessaire. Voici d'après quelles bases cette somme est calculée. A chaque objet, si menu soit-il, est assignée une certaine durée, exprimée en mois et comptant du jour de sa mise en service. En outre, la valeur de chacun de ces objets est fixée de temps à autre par le ministre de la guerre, d'après les prix courants du commerce. Ces prix servent ensuite de point de départ pour régler les allocations annuelles; c'est-à-dire qu'on donne tous les ans le prix total des objets qui doivent durer une année; la moitié, le tiers, etc., du prix des objets qui doivent durer deux, trois ans, etc.; le double, le triple, etc., du prix de ceux dont la durée n'est que de six mois, quatre mois, etc. Il n'est si mince objet prescrit par le règlement qui n'ait son tarif et son allocation, ne fût-ce que de quelques *pfennig*.

Le compte de ces sommes est établi par bataillon, d'après l'*effectif réglementaire* (1).

Le reste, moins les armes, des objets nécessaires à l'homme, est compris sous la dénomination générale d'*Ausrüstungs-Stücke* : casque, havre-sac, ceinturon, courroie de manteau, marmite individuelle, sac à pain, cordon de sabre, outil de pionnier (cognée, pioche, hache ou pelle), deux gibernes, bretelle de fusil, couvre-guidon, couvre-hausse, boîte à pièces de rechange (pour armes), boîte à graisse, deux boîtes à cartouches, petit bidon.

Les tambours, trompettes, etc., forment une classe spéciale, sous la dénomination de *Signal-Instrumente* (N. du Trad.).

(1) C'est-à-dire celui qu'il *doit avoir*, sur le pied de paix bien entendu, d'après les règlements, sans se préoccuper des variations accidentelles qui peuvent survenir dans un sens ou dans l'autre. Il semble que ce soit là un principe général en Allemagne où, comme nous l'avons dit dans un autre chapitre, on continue à toucher des rations pour un cheval mort par exem-

Digitized by Google

Outre les approvisionnements permanents qu'il doit entretenir constamment en bon état, le régiment posssède encore, comme je l'ai dit, une certaine quantité de jeux d'effets ou *garnitures* de différentes catégories, en nombre égal à l'effectif du pied de paix. Mais l'Etat ne donne absolument rien, pas plus pour l'entretien que pour l'acquisition de cette portion du matériel. Toutes ces *garnitures* du temps de paix ne représentent pour ainsi dire que le produit des économies réalisées par le régiment, et sont considérées en conséquence comme la propriété particulière incontestée des compagnies, batteries ou escadrons auxquels elles appartiennent. Ce n'est qu'à force de soins et de raccommodages, que chaque unité parvient à maintenir et même à augmenter la la richesse de son magasin, dont la principale source de revenus n'est autre que le rafraîchissement indispensable et méthodiquement réglé des approvisionnements permanents. Voici d'ailleurs quel est le système adopté presque partout.

Tout effet nouvellement confectionné ou acheté est d'abord conservé dans un local spécial jusqu'à la fin de l'année courante. Puis, au 1er janvier, tout ce qui se trouve prêt à cette époque est classé au magasin n° 1 (*magasin de réserve* ou *magasin du bataillon de dépôt du régiment de landwehr* (1). En même temps un égal nombre d'effets de la même espèce passent de ce magasin dans le suivant, n° 2 (*magasin du régiment de landwehr*), lequel, à son tour, en cède autant au n° 3 (*magasin du bataillon de dépôt du régiment actif*), et le mouvement se continue ainsi du n° 3 au n° 4 (*magasin de bataillon*) et du n° 4 au n° 5 (*magasin*

ple. C'est toujours l'effectif des tableaux d'organisation (*Etats-massige*) qui fait foi, atteint ou non. Mais il faut dire que d'autre part on veille rigoureusement à ce qu'il le soit toujours presque mathématiquement, grâce aux facilités que donne pour cela le recrutement régional (N. du Trad.).

(1) C'est, comme on voit, celui que nous avions mentionné en dernier lieu dans l'énumération faite ci-dessus. Nous allons reprendre la même série en ordre inverse et montrer chaque objet neuf descendant le courant que nous avions d'abord remonté. Les indications de magasin n° 1, n° 2, etc., n'ont rien d'officiel. Je les emploie ici pour plus de clarté (N. du Trad.).

Digitized by Google

de compagnie), où les effets sont d'abord classés comme tenue de guerre (*Kriegs-garnitur*), pour devenir ensuite successivement tenue de parade, tenue de dimanche, tenue de service, d'intérieur, etc.; passant de l'une à l'autre au fur et à mesure de leur remplacement dans la catégorie précédente par des effets de confection plus récente. De la sorte, chaque objet, depuis le jour où il est fabriqué, se trouve contraint de passer par toute la filière des divers magasins d'approvisionnement, et de séjourner dans chacun d'eux un certain temps, suivant la *durée* qui lui est assignée par le règlement.

Il est très important de se rendre bien compte de la façon dont s'opère ce rafraîchissement successif, car c'est précisément dans sa régularité qu'on peut trouver la clef du mécanisme administratif des troupes prussiennes, et l'explication des résultats vraiment admirables qu'il a permis d'obtenir.

Le gouvernement ne se préoccupe que d'une chose, c'est d'entretenir en parfait état et au grand complet, les approvisionnements destinés à faire face aux besoins de la mobilisation et de la guerre. Il s'assure de temps à autre (1), au moyen des *inspections de détail*, que rien n'y manque. D'un autre côté, avec les allocations en argent qui lui sont faites, allocations calculées comme nous l'avons expliqué, et avec le drap qui lui est fourni en nature, le régiment s'ingénie à produire le plus possible (2).

(1) Tous les 3 ou 4 ans, comme nous l'avons dit ailleurs.

(2) Par cette bonne raison qu'il est le premier à en profiter ; puisque autant de tuniques, par exemple, confectionnées et versées au *magasin* n° 1, à l'adresse du bataillon de dépôt du régiment de landwehr, se traduisent immédiatement par la mise en service d'un même nombre de ces effets qui faisaient partie de la *garniture de guerre* et auxquels, par conséquent, il était interdit de toucher. Si donc on parvient à en faire vingt et une, je suppose, avec l'argent ou le drap alloué pour vingt, c'est une de plus dont on peut immédiatement disposer pour enrichir le *magasin de compagnie, lequel n'est plus la propriété de l'Etat, mais bien celle du corps lui-même*. Tout est là. Si vous voulez que quelqu'un réalise des économies, laissez-lui le profit direct, immédiat, de celles qu'il fait. N'est-ce pas toujours le pays qui finit, en dernière analyse, par en bénéficier ? (N. du Trad.).

Digitized by Google

Les effets hors de service se divisent en deux catégories. Les moins mauvais sont destinés à l'habillement des hommes renvoyés dans leurs foyers comme classés dans la réserve. On les répare tant bien que mal, juste assez pour qu'ils puissent durer jusqu'au moment de l'arrivée de l'homme à domicile. La deuxième catégorie est remise à la commission d'habillement. Celle-ci en fait enlever tout ce qui peut être utilisé d'une manière quelconque : morceaux de drap, boutons, boucles, garnitures de casque, tiges de bottes, etc. Tous ces débris sont destinés à la réparation des objets qui en valent encore la peine. Une partie en est, sous le nom de chiffons pour les réparations (*Flick-material*), répartie dans ce but entre les différentes compagnies. Enfin, tout ce qui reste d'absolument inutilisable pour le corps est vendu, et encore au profit du fonds de l'habillement.

On voit donc que dans l'armée prussienne on tire parti de tout, jusqu'au dernier lambeau. Les effets neufs sont invariablement placés tout d'abord dans les magasins de réserves de mobilisation, dont ils ne sortent ensuite qu'en passant par la filière indiquée plus haut.

Une partie des objets est confectionnée dans les ateliers régimentaires. Mais une autre, considérable aussi, surtout pour l'équipement, est directement commandée à des particuliers.

Il est très-important toutefois de remarquer que c'est toujours le *régiment lui-même qui fait ces commandes*, absolument comme et à qui bon lui semble (1); et comme il a naturellement tout intérêt à être bien servi, il choisit soigneusement ses fournisseurs, lesquels, à leur tour, tenant à conserver sa pratique, s'efforçent par tous les moyens possibles de le satisfaire. Les commandes se font toujours par l'intermédiaire des commissions d'habillement, qui passent avec le fabricant un marché régulier stipulant tous les détails de qualité, quantité, prix, régularité des livraisons, etc.

(1) C'est-à-dire que, sauf le drap, aucune matière première, aucun objet fabriqué ne sont jamais envoyés, c'est-à-dire *imposés* par l'Etat à un régiment, comme venant de *magasins centraux* ou de quelques grands fournisseurs attitrés (N. du Trad.).

Digitized by Google

Ces marchés sont renouvenables pour chaque commande, de sorte que le régiment ne se trouve jamais avoir les mains liées et reste libre de changer son fournisseur s'il n'en est pas content. On comprend qu'avec ce système les effets sont achetés dans les meilleures conditions possibles ; et, de fait, il suffit de visiter les magasins d'un régiment prussien quelconque pour constater, même sans être spécialiste, que tout, et *particulièrement les objets en cuir* (1), y est d'excellente qualité et d'une confection très-soignée.

Nous avons vu que les effets d'habillement et d'équipement restent tous, pendant un laps de temps souvent très long, dans les magasins d'approvisionnement permanent. Ici se pose, en conséquence, la question des mesures à prendre pour garantir ces réserves de toute espèce de dégradation : humidité, ravages des insectes, etc. Elle est, on le comprend, des plus importantes; aussi est-ce là l'un des premiers soucis du régiment.

Avant tout, les effets sont aérés le plus souvent possible, surtout pendant les chaleurs. Des hommes sont commandés tout exprès par les compagnies, et c'est une corvée qu'on inflige de préférence aux soldats malpropres, qu'on trouve ainsi le moyen de punir en quelque sorte par où ils ont péché et d'une façon profitable à tous. Pour se préserver des mites et autres insectes, il s'est établi certaines règles appropriées aux conditions climatériques des diverses localités, et très rationnelles, paraît-il, car on n'a jamais à constater de dégradations sérieuses. Ainsi, par exemple, il est de principe de garder tous les objets en cuir à l'état naturel, sans les noircir : car l'expérience a prouvé qu'ils se conservent beaucoup mieux dans ces conditions ; et même, dans la dernière campagne, nombre de buffleteries, que l'on n'avait pas eu le temps de noircir, se sont beaucoup mieux comportées que les autres.

Pour les étoffes en drap ou laine, outre une aération constante

(1) Ce détail est digne d'attention ; car, en France, le cuir est précisément ce qui laisse le plus à désirer. Comment les Allemands font-ils pour se procurer encore d'excellent cuir, alors que chez nous ont est unanime pour le déclarer introuvable aujourd'hui ? (N. du Trad.).

Digitized by Google

et méthodique, on a recours à différents procédés, dont l'un des plus efficaces est de les *comprimer énergiquement*. Les effets, réunis en ballots de plusieurs centaines, sont disposés sur un support rectangulaire et serrés fortement par en haut, au moyen d'une presse à vis assez semblable à celle qu'on emploie pour presser le linge de table, mais de plus grandes dimensions. A défaut de cet appareil, on se contente de placer sur le ballot une planche que l'on charge de pierres ou autres corps pesants.

Ce mode de conservation est surtout avantageux pour les objets qui ne craignent pas les faux plis : couvertures d'ambulance. schabraques, etc. Si même les insectes essayent d'attaquer un pareil ballot, ils ne peuvent jamais en dégrader que la surface, la pression les empêchant de pénétrer à l'intérieur. Mais pour plus de sûreté, ces ballots sont encore recouverts sur toutes leurs faces d'une enveloppe de toile également bien serrée, et sur laquelle on applique ensuite extérieurement un enduit formé d'empois et de craie. Cette couche empêche absolument les mites d'attaquer mêmes les bords des objets conservés. Et *un ballot ainsi préparé peut se conserver une année entière* sans aucun inconvénient.

Du reste, l'emploi de cette toile empesée est très-efficace, même sans pression, pour la conservation des tuniques, pantalons et capotes. On les réunit par cinquante ou cent, en ballots prismatiques que l'on coud dans une toile ainsi préparée. De la sorte, les magasins présentent un aspect assez bizarre. On n'y voit qu'une longue suite de ballots qui semblent autant de gros cubes de craie alignés sur des rayons. Une étiquette appliquée sur chacun d'eux permet seule de savoir le nombre et la nature des objets qu'ils contiennent. De plus, on veille à ce qu'il n'y ait jamais contact entre les différents ballots; et les planches qui les supportent sont disposées de façon que la circulation entre elles soit facile et l'établissement de courants d'air toujours assuré. Enfin, ces ballots sont, bien entendu, ouverts deux fois par an, soigneusement époussetés, puis recousus.

Il est aussi des magasins où l'on se contente ainsi d'un époussetage fréquent et de l'aération des effets, sans les empaqueter dans de la toile. Mais ce système a l'inconvénient d'exiger beau-

Digitized by Google

coup plus de main-d'œuvre et, par suite, d'hommes de corvée ; ce qui est manifestement contraire aux principes en vigueur dans l'armée prussienne, où l'on cherche, avant tout, à réduire *au strict minimum* le nombre de soldats qui se trouvent ainsi distraits du service.

Pour éviter l'humidité, les dépôts d'effets sont toujours installés dans des locaux secs et faciles à ventiler. Les immenses greniers des casernes conviennent très-bien pour cet objet ; aussi sont-ils presque toujours utilisés dans ce but. Ils sont très froids l'hiver, et pendant l'été des soupiraux et ventilateurs permettent d'y entretenir de puissants courants d'air, qui sont un excellent préservatif contre les insectes. Enfin, leur position même dispense d'y mettre des sentinelles : *économie d'hommes très-appréciée*. Il est, du reste, rigoureusement défendu d'y pénétrer avec du feu.

L'ordre et la propreté qui règnent dans ces magasins sont véritablement remarquables. Chaque régiment est fier des siens au point de n'en pas négliger le côté décoratif, qui toujours y joue même un assez grand rôle. Sans parler des armes et autres objets analogues, plus ou moins artistement groupés, les murs sont souvent ornés de trophées et d'inscriptions rappelant les dernières campagnes ; et les noms des camarades tués à l'ennemi s'y lisent à la place d'honneur, entre quelques stances patriotiques. Dans un coin, une table portant tous les livres et documents relatifs au magasin, et à la porte d'entrée un écriteau suspendu qui en indique la destination, par exemple : *Zeughaus des Ersatz-Bataillons von Landwehr-Regiment n°* ... (Magasin du bataillon de dépôt du régiment de landwehr n°...).

Mais, se demandera-t-on peut-être, si tous les costumes sont faits non pour les hommes présents au corps, mais pour être conservés en dépôt dans les magasins d'approvisionnements, d'après quelles mesures sont-ils confectionnés ? Voici comment on procède.

En Allemagne il a été tenu note, depuis longues années, de la taille et autres dimensions de tous les hommes examinés dans les districts de bataillon de landwher (1), pour

(1) Comme ils le sont par nos conseils de révision. Mais en Allemagne

Digitized by Google

constater leur degré d'aptitude au service. On se trouve ainsi posséder de nombreuses données statistiques, qui fournissent des indications pratiques très précieuses, relativement aux mesures des soldats incorporés dans les divers régiments de l'armée allemande.

Une remarque générale d'abord, c'est que les landwehriens, plus âgés et souvent mariés, sont plus larges des épaules et plus corpulents sous tous les rapports que les hommes de recrue; il leur faut donc des vêtements plus aisés. Mais encore est-il des nuances très marquées de l'un à l'autre, et c'est là surtout que les renseignements fournis par la statistique sont utiles. Ils ont permis en effet au ministère de la guerre d'établir pour chaque région de Corps d'armée, et même parfois pour certains corps de troupes qui se trouvent dans des conditions exceptionnelles, ce qu'on appelle les *mesures normales* et les proportions de chacune dans l'approvisionnement des magasins.

Ainsi chaque régiment, suivant la province où il stationne, *et par conséquent se recrute*, peut avoir de cinq à neuf *mesures normales* correspondant aux caractères physiques de la population qui lui fournit ses soldats (1).

Le pour cent d'effets de ces diverses *mesures* est déterminé, et en outre chacune d'elles comporte encore un certain nombre de nuances dans des proportions également bien arrêtées.

Et il faut dire que tout ceci a été calculé avec une telle précision, que, lors d'une mobilisation, les réservistes et les landwehriens endossent presque sans modification aucune les uniformes qui leur sont destinés. Si, par hasard, quelques retouches sont nécessaires, on charge de ce soin le bataillon de dépôt (2), lequel, après le départ du régiment, a toujours le temps de s'en occuper. Mais tout le personnel des bataillons actifs peut être habillé sans la moindre hésitation.

cette opération se fait *avant le tirage*, de sorte que tout le monde la subit (N. du Trad.).

(1) Encore un des avantages du recrutement régional (N. du Trad.).

(2) Au moyen de simples échanges de la main à la main entre son approvisionnement et celui des bataillons actifs (N. du Trad.).

Digitized by Google

Aux hommes sous les drapeaux on ajuste toujours un uniforme entièrement neuf, choisi dans la *garniture de guerre* de la compagnie. Cette opération se fait à loisir pendant la période de l'instruction individuelle, et l'on a tout le temps, lorsqu'il le faut, d'accommoder à la taille plus svelte d'une jeune recrue, le costume confectionné pour les formes opulentes d'un landwehrien. L'ajustage définitif des effets aux soldats de l'armée permanente ne se fait donc qu'au moment où les produits des ateliers régimentaires (1), après les pérégrinations successives que nous avons énumérées, arrivent au *magasin de compagnie* (*escadron ou batterie*).

Le ferrage des chevaux.

Il est alloué tous les mois à chaque escadron une somme de 43 à 45 marks (54 à 56 fr.) pour le ferrage de ses chevaux (2). Et si faible que semble cette somme, elle est non seulement suffisante, mais souvent même on parvient à ne pas la dépenser complètement, de façon à se constituer un fonds de réserve pour faire face aux besoins imprévus.

Les capitaines-commandants sont entièrement libres de faire ou non ferrer les chevaux de leur escadron, suivant qu'ils le jugent convenable. Responsables du bon état de leur troupe sous tous les rapports, ils le sont encore sous celui-là.

En Prusse il est d'usage de laisser les chevaux sans ferrure pendant tout le cours du semestre d'hiver, c'est-à-dire du 1er octobre au 1er avril. Pendant toute cette période, consacrée à l'instruction des recrues, les animaux ne travaillent qu'au manège ou sur la place d'exercices, dont le sol, convenablement préparé, est toujours assez mou. Ils peuvent donc, sauf exceptions signalées par les vétérinaires, se passer de ferrure.

Pendant la période d'été, tout dépend des conditions spéciales où se trouve la garnison. Si, pour aller manœuvrer, le régiment

(1) Ces produits devant aller tout d'abord au magasin du régiment de landwehr, sont nécessairement coupés sur le patron correspondant.

(2) Dont l'effectif sur le pied de paix est de 139.

Digitized by Google

est obligé de traverser une partie considérable de la ville, on ferre alors les pieds de devant. Dans le cas contraire, et si le terrain aux environs n'est pas trop dur, on continue de laisser les chevaux entièrement déferrés jusqu'aux grandes manœuvres. Pour celles-ci, les animaux sont ferrés des quatre pieds, car il est difficile de prévoir quelle nature de sol on peut rencontrer. Mais dans les cas où, par exception, la chose est possible, on ne manque pas de réaliser une économie en ne ferrant que les pieds de devant.

Il est bon de dire aussi qu'en temps de paix les troupes prussiennes ne sont jamais employées à l'escorte des criminels. On trouverait inconvenant de leur imposer ces corvées, qu'on laisse exclusivement à la charge de la police. De plus, la cavalerie ne fournit jamais dans les villes ni patrouilles à cheval, ni plantons ou ordonnances montés. Tout ce service est fait à pied par les soldats, et les chevaux ne sont employés que pour les manœuvres. C'est ce qui permet de se dispenser de les ferrer pendant la plus grande partie de l'année, et de ménager ainsi les fonds alloués pour le ferrage. On n'en a pas moins toujours en magasin un riche approvisionnement de ferrures, dont le capitaine-commandant peut disposer pour faire ferrer tout son escadron des quatre pieds au moment de la mobilisation, et emporter en campagne un nombre déterminé de ferrures de rechange.

La police du quartier.

Pour assurer le maintien du bon ordre dans la caserne, il est commandé de service :

Chaque jour, par régiment : 1° un *officier-du-jour* que l'on relève toutes les vingt-quatre heures. Il a sous ses ordres le poste de police régimentaire et ne doit pas quitter le quartier de la journée. En cas d'événements graves (incendie près de la caserne, troubles dans la rue, etc.), il prend les mesures commandées par les circonstances, en attendant l'arrivée de ses supérieurs.

Il faut remarquer toutefois que cet *officier-du-jour* n'est pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, une *nécessité réglementaire*; c'est-

Digitized by Google

à-dire qu'il dépend du colonel d'en faire ou non commander un, selon qu'il le juge convenable. Habituellement on ne commande d'*officier-du-jour* que dans les casernes où se trouvent réunis des régiments entiers ou même un effectif de troupes encore plus considérable, comme par exemple dans les nouvelles casernes de Dresde. La plupart du temps il semble superflu, pour un service d'aussi mince importance, d'enlever un officier à l'instruction de ses hommes et autres occupations d'un ordre beaucoup plus élevé. L'ordre est assuré dans la caserne par la stricte observation des règlements à l'intérieur même des compagnies et autres fractions constituées; et, par suite, les fonctions d'*officier-du-jour* seraient presque toujours une véritable sinécure (1). Aussi ne croit-on pas devoir, en prévision d'une circonstance exceptionnelle qui se présentera peut-être une fois en dix ans, *perdre quotidiennement la somme de travail utile que représente une journée d'officier*. S'il survient quelque fait extraordinaire, les *feldwebels-du-jour* de chaque bataillon prennent les premières dispositions; et enfin il est toujours possible d'envoyer chercher promptement l'officier le plus voisin.

En conséquence, on ne commande guère d'*officier-du-jour* de régiment que dans les très grandes villes. Dans les autres garnisons, même là où se trouvent des troupes de plusieurs armes, on se contente d'un *officier-du-jour de visite des postes*, comme nous le verrons plus loin. Et même dans les petites garnisons on supprime également celui-ci.

Ainsi donc on peut dire des officiers qu'on s'efforce partout de les ménager, de les *économiser* le plus possible; *on tient à réserver leurs forces pour le but qui prime tous les autres : l'instruction des troupes, plutôt que de les gaspiller à toutes sortes de bagatelles.*

(1) Tout le service se faisant en effet par compagnie, par bataillon, etc., est toujours commandé dans chaque unité par les chefs mêmes de cette unité; et il n'y a rien, dans les casernes allemandes, d'analogue à notre *salle des rapports* avec tout son personnel d'adjudants-majors, adjudants, etc. (N. du Trad.).

Digitized by Google

2° Un poste de la caserne ou du régiment (1) qui se trouve à la disposition de l'*officier-du-jour*, lorsqu'il y en a un de commandé. Ce poste s'établit ordinairement à l'entrée principale du quartier et fournit quelques sentinelles aux autres portes, ainsi qu'à l'infirmerie régimentaire et au manège, quand ceux-ci ne sont pas attenants à la caserne. En cas de besoin, on y ajoute un certain nombre de factionnaires pendant la nuit.

Pendant la nuit également, des rondes sont faites toutes les deux heures par des *gefreite*. Chacun d'eux est obligé de parcourir les cours et tous les locaux ouverts, pour s'assurer que partout les règlements sont observés, et qu'il ne se trouve nulle part d'individus dont la présence n'est pas permise après la retraite. Ces mêmes *gefreite* doivent, pendant le jour, surveiller les particuliers qui pénètrent dans la caserne, et s'assurer qu'ils n'y stationnent pas sans nécessité.

Ainsi, le poste du quartier est chargé d'en faire la police et principalement d'empêcher les étrangers d'y pénétrer. En outre, c'est à lui de recevoir et de vérifier les permissions des hommes de troupe qui rentrent après la retraite.

Il est commandé *chaque semaine par bataillon :* un *feldwebel-du-jour* chargé de la police du bataillon, et en particulier de veiller à faire partir en temps opportun les divers détachements et hommes isolés qui peuvent être commandés de service. Dans les circonstances extraordinaires, c'est à lui de prendre les premières mesures et d'informer au plus vite les officiers, et surtout ceux qui demeurent dans la caserne ou à proximité; *l'honneur comme le service font alors à ceux-ci une loi de paraître immédiatement sur le théâtre des événements.*

Le *feldwebel-du-jour* étant commandé pour une semaine entière (2), on n'exige naturellement pas de lui qu'il reste jour et nuit dans la tenue de service. On ne lui demande que de s'acquitter des devoirs qui lui incombent. Du reste, la durée de la période de service varie d'un régiment à l'autre.

(1) Notre poste de police (N. du Trad.).

(2) Ce qui n'empêche pas de lui donner cette qualification : *du jour*, que nous lui conservons et que les Allemands nous ont empruntée sans la mo-

Digitized by Google

Il est commandé *chaque jour par compagnie :* 1° un *sous-officier-du-jour ;* 2° un *gefreite-du-jour.*

Le premier est l'aide immédiat du *feldwebel* pour tout ce qui concerne le service intérieur. Il veille au maintien du bon ordre dans la compagnie, et notamment à l'exécution de toutes les prescriptions du capitaine-commandant. Le soir, à neuf ou dix heures, il fait l'appel de la compagnie et veille à ce que personne ne soit couché avant cette heure-là. Aussitôt après l'appel, il donne au poste de police le nom de tous les soldats manquants qui n'ont pas de permission spéciale.

Il est responsable de la propreté et du bon ordre de la cuisine, si l'ordinaire se fait par compagnie ; et, en tous cas, il veille à ce que la nourriture soit distribuée régulièrement et à l'heure prescrite.

Si la compagnie, ou une portion de celle-ci, doit assister à une instruction, le *sous-officier-du-jour* a soin de faire préparer et mettre en place tout ce qui est nécessaire (appareils pour la gymnastique, chevalets de pointage, etc.).

Les hommes fatigués ou indisposés demandent la permission de se coucher au *sous-officier-du-jour,* qui en rend compte au *feldwebel.* Il lui rend compte de la même façon en prenant et en quittant le service, et après chaque appel.

Lorsqu'un officier entre dans les chambres de la compagnie, le *sous-officier-du-jour* se porte immédiatement à sa rencontre et lui fait connaître le nombre d'hommes présents, ainsi que la nature de leurs occupations.

Lorsque des soldats sont commandés pour quelque corvée, il veille à ce qu'ils partent en temps voulu. Il rend compte au *feldwebel* de la sortie et de la rentrée de chaque détachement ou homme isolé, etc.

Le *gefreite-du-jour* est l'aide immédiat du sous-officier, qui l'emploie dans les diverses circonstances où sa présence n'est

difier en quoi que ce soit. De sorte que les mots français *du jour* sont devenus, dans le langage militaire allemand, une expression signifiant : *de service* (N. du Trad.).

Digitized by Google

pas nécessaire. C'est encore ce *gefreite* qui transmet au *sous-officier-du-jour* les ordres du *feldwebel* et sert en quelque sorte de planton à ce dernier. En outre, il est chargé de communiquer en temps et lieu aux officiers le tableau des exercices de la journée, de copier l'*ordre* sur le livre à ce destiné, et d'envoyer à la poste le courrier de la compagnie.

C'est à ces quelques individus que se réduit tout le personnel chargé d'assurer le service intérieur et la police des corps de troupe; car on ne saurait comprendre sous ce titre les soldats de chambre (*stuben-du-jour*), qui sont quotidiennement désignés pour le nettoyage et la mise en ordre des locaux occupés par les hommes.

Il est bon de dire aussi que *le fait d'être* du-jour *ne dispense d'assister à aucun des exercices ou instructions de la journée;* les hommes de chambre n'en sont pas plus exempts que les autres, et quand la compagnie sort du quartier, ils sont obligés, après avoir fermé la porte de leur chambre, d'en porter les clefs chez le *feldwebel* (1). Le *sous-officier-du-jour* veille à la stricte observation de cette règle.

Les sous-officiers et *gefreite-du-jour* doivent toujours être dans une tenue déterminée, dite de service, et ne peuvent passer la nuit dans leur lit. La même obligation n'est pas imposée aux *feldwebel-du-jour* ni aux hommes de chambre, qui se couchent et dorment comme tout le monde. Mais ils doivent cependant se lever avant les autres; le *feldwebel*, pour exercer la surveillance qui lui incombe, et l'homme de chambre, pour préparer tout ce qui est nécessaire et réveiller ses camarades.

Dans chaque chambre est suspendu un tableau noir sur lequel on inscrit à la craie le nom de tous ceux qui sont *du jour* dans la compagnie.

Les corvées et travaux.

On commande des hommes de corvée pour les divers travaux

(1) Il existe dans les casernes, une salle spéciale pour recevoir ceux que nous appelons les malades à la chambre; de sorte que personne n'a de

Digitized by Google

à exécuter dans la caserne ou au dehors. Il faut citer ici, au premier plan, l'entretien des magasins d'habillement. Chaque jour, ou à certaines époques déterminées, des travailleurs sont fournis : par la compagnie, pour son magasin ; par le bataillon, pour le sien ; par le régiment, pour le magasin régimentaire. Les mêmes règles sont observées pour ce qui concerne le nettoyage des cours et des locaux d'un usage général. Et toutes les corvées de propreté sont infligées de préférence, comme punition, aux hommes malpropres, etc.

Les volontaires d'un an et les candidats-officiers sont toujours exemptés de ces corvées.

Outre ces travaux d'intérieur, il en existe encore d'autres exécutés au dehors, tels que ceux nécessités par l'entretien du champ de tir, etc., et aussi les travaux dits de garnison, pour le nettoyage des magasins de dépôt de l'artillerie et du train, par exemple.

Il va de soi que le nombre d'hommes ainsi employés varie beaucoup suivant les circonstances, la ville où se trouve le corps, etc. Mais, en général, on fait tous les efforts pour le réduire au strict nécessaire, parce qu'avec le peu de durée du service actif, ces occupations constituent une entrave et un obstacle des plus sérieux pour l'instruction.

Prenons pour exemple une place comme Spandau, où, avec une garnison de deux régiments d'infanterie seulement, sont réunis une foule d'établissements militaires, arsenaux et ateliers de toutes sortes. Cet ensemble exigeait, pendant un mois, d'un seul bataillon, 47 sous-officiers et 307 soldats, c'est-à-dire journellement, 1,5 sous-officier et 10,3 hommes. Il s'ensuit que chaque compagnie avait à fournir tous les trois ou quatre jours un sous-officier, et tous les jours deux ou trois hommes. Et il faut remarquer que les régiments de Spandau sont certainement, à ce point de vue, les moins favorisés de toute l'armée; car nulle part peut-être on ne trouverait aussi faible garnison avec autant de

prétexte pour rester dans celles-ci en l'absence des camarades (N. du Trad.).

Digitized by Google

travail à fournir. Aussi, dans les conditions ordinaires, la *dépense d'hommes* est loin d'être aussi forte, et, dans beaucoup de garnisons, elle est même entièrement nulle.

Pour Berlin, elle se réduit à 40 hommes par jour, à prendre sur toute la garnison, non compris la cavalerie.

Dans les armes spéciales, le service intérieur est réglé d'après les mêmes principes. La seule différence est qu'en outre du poste de police, l'artillerie et la cavalerie ont à fournir les postes d'écurie (1), c'est-à-dire un *gefreite* et huit hommes par escadron, ou bien, dans l'artillerie, un *gefreite* et deux ou trois hommes par écurie.

Le service de place.

Les postes à fournir dans une place constituent pour la garnison une corvée d'une nature particulière ; et, si l'on n'a pas soin de proportionner leur effectif et le nombre de leurs sentinelles à celui des troupes, l'instruction de celles-ci peut s'en trouver gênée et même gravement compromise.

Il n'est, en effet, rien qui prenne plus de temps aux hommes et les fatigue davantage que le service de garde. Aussi, le premier souci de l'autorité militaire, en Allemagne, est-il de diminuer sans cesse, et par tous les moyens, le nombre des postes et des sentinelles, qui, semble-t-il, se réduit véritablement aujourd'hui au plus strict minimum ; au point qu'il serait absolument impossible d'aller plus loin.

Il ne m'est jamais arrivé de rencontrer un seul factionnaire dont l'utilité, la nécessité même, pût être mise en doute ; et pourtant, j'entendais à chaque instant les officiers de tout grade se plaindre de la gêne insupportable que le service de garde,

(1) L'analogue de nos gardes d'écurie ; avec cette différence qu'ici chaque escadron assure par un *gefreite* le commandement et la surveillance des siens, au lieu que l'ensemble en soit laissé, comme chez nous, sous la direction d'un sous-officier de planton fourni par le régiment, et aux ordres de la *salle des rapports* (N. du Trad.).

Digitized by Google

toujours trop lourd, apportait dans les exercices. Je crois donc pouvoir en conclure que réellement ce service est aussi allégé qu'il peut l'être aujourd'hui, mais que probablement on finira par trouver moyen de faire mieux encore, *car tous les efforts de l'autorité supérieure sont dirigés sans cesse vers ce but.*

D'ailleurs, la meilleure preuve à l'appui de ce que j'avance, c'est un exemple, et je n'en saurais trouver de plus concluant que celui de la capitale même de l'empire allemand. Il est à peine besoin de dire qu'à Berlin, comme dans toutes les capitales, se trouvent réunis la plupart des grands établissements de l'Etat, militaires et autres, à la sûreté desquels il faut pourvoir; ce qui naturellement doit exiger un très grand nombre de postes et de sentinelles.

La garnison tout entière de la ville ne compte que 16,000 hommes, y compris les sous-officiers et les musiciens (1). Mais il s'en faut que tous concourent pour le service de garde. Le poids de celui-ci retombe exclusivement sur l'infanterie, tandis que les armes spéciales (2) en sont exemptes et n'ont à fournir qu'une sentinelle double à la porte extérieure du palais impérial.

Ce n'est donc pas en réalité 16,000 hommes, mais seulement 9,422, compris toujours les sous-officiers et les instrumentistes, qui restent pour fournir le service de garde. Ils constituent 13 bataillons d'infanterie (3), auxquels pendant les cinq mois d'hiver vient s'adjoindre encore le bataillon de pionniers de la garde, qui fournit alors le service une fois par mois.

Mais il ne faut pas oublier que, d'un autre côté, pendant toute

(1) Par lesquels il faut entendre ici, non pas les musiciens proprement dits, mais les tambours, clairons, etc., les *spielleute* des Allemands; en un mot disons : les instrumentistes.

(2) Dans lesquelles il faut comprendre ici la cavalerie.

(3) Ce sont : le bataillon des tirailleurs (*schützen*) de la garde et les régiments, à trois bataillons : 2° de la garde à pied, 1er et 2e grenadiers de la garde, fusiliers de la garde. Ces régiments qui, avec le 1er de la garde à pied, stationné à Potsdam, sont dits les *vieux* de la garde, ont un effectif de paix notamment plus fort que les autres régiments de l'armée.

Digitized by Google

la durée des périodes dites *préparatoires* et *des recrues*, c'est-à-dire du commencement d'octobre aux premiers jours de février, les recrues, les volontaires et leurs instructeurs, sont exemptés du service de garde, qui retombe uniquement sur les anciens soldats.

Aussi ce service est-il alors très pénible pour les régiments, qui se trouvent avoir à le fournir tous les trois ou quatre jours, tandis que de février en octobre, le tour de chacun ne revient qu'au bout de 12 ou 13. En outre, dans le premier cas, le régiment se trouve pris tout entier, tandis que dans le second, il n'a chaque fois qu'un bataillon à sacrifier.

Il existe dans la capitale de l'Allemagne 16 postes en tout, dont 2 commandés par des officiers, 11 par des sous-officiers et 3 par des *gefreite*.

Ces 16 postes fournissent ensemble 93 sentinelles, dont 84 de sûreté et 9 d'honneur. Et leur effectif total est de 2 officiers, 14 sous-officiers, 5 *gefreite*, 302 soldats et 7 tambours ou clairons.

Admettant pour l'effectif d'un régiment de la garde environ 1,500 hommes (simples soldats), et déduisant de ce chiffre d'abord 540 recrues, puis leurs instructeurs (1) et autres qui, pour une cause quelconque, ne peuvent pas prendre la garde, soit 700 hommes en tout, il nous en reste encore à peu près 800 bons pour ce service. Et comme il n'en faut chaque jour que 302, il en résulte que si d'octobre à février *le régiment prend la garde* tous les trois ou quatre jours, le tour d'un même soldat ne revient guère qu'une fois par semaine. Le reste de l'année, le service est beaucoup moins chargé.

Quant aux sous-officiers, leur tour ne revient dans le premier cas qu'un jour sur 10, et dans le second, un jour sur 18 ou 20 (2).

(1) Dont un certain nombre sont, nous l'avons dit ailleurs, d'anciens soldats non gradés.

(2) Nous croyons devoir appeler l'attention sur tous ces chiffres qui sont très instructifs. Est-il beaucoup de garnisons françaises où le service de garde laisse autant de liberté aux soldats et surtout aux sous-officiers ? Il convient de rappeler toutefois que, sous ce nom, les Allemands comprennent aussi nos caporaux et brigadiers (N. du Trad.).

Digitized by Google

Sur les 84 sentinelles de sûreté, il s'en trouve environ 25 qui ne sont que de nuit. En Allemagne on cherche avant tout à ménager les forces des hommes ; aussi réduit-on pendant le jour le nombre des sentinelles au strict minimum, quitte à en ajouter quelques-unes pendant la nuit, seulement là où c'est nécessaire. Le nombre des hommes du poste se calcule comme en Russie, à raison de 3 pour les sentinelles permanentes et de 2 pour celles qui ne montent la garde que pendant la nuit.

Ainsi la ville entière de Berlin n'exige en tout et pour tout que 93 sentinelles, et même, à proprement parler, 84, en déduisant les sentinelles d'honneur. On avouera que c'est bien peu pour une capitale qui compte près d'un million d'habitants, et où se trouve le siège du gouvernement et de toutes les administrations. Et l'on ne saurait fournir plus forte preuve à l'appui de ce fait, que lorsqu'il s'agit de savoir si l'on mettra ou non une sentinelle en tel endroit, la question n'est jamais résolue sans un sérieux examen. Le temps des hommes est trop précieux, surtout avec la durée si courte du service actuel, pour qu'on puisse en distraire quoi que ce soit sans grand dommage pour l'instruction. On s'exposerait à perdre par là tous les avantages que peut procurer l'enseignement méthodique et rationnel que nous avons exposé dans les chapitres précédents.

Il est intéressant surtout de remarquer combien est restreint le nombre des sentinelles d'honneur. Ainsi, au palais impérial, où réside l'empereur en permanence, il n'est placé en tout que deux sentinelles à la porte extérieure, et l'on n'y en voit absolument aucune autre, pas plus intérieurement qu'extérieurement. Au palais du prince impérial également, deux sentinelles extérieures; pour les autres princes, et encore pas pour tous, une seule; privilège dont jouissait également, mais uniquement, le feld-maréchal Wrangel, comme plus ancien.

Au château impérial (*Schloss*), où se trouvent réunis une foule d'objets précieux appartenant à l'État, est établi un poste d'officier; des sentinelles sont placées à toutes les portes d'entrée principales. Mais là encore il n'en existe pas à l'intérieur, que je sache.

Il n'y a pas non plus de postes intérieurs permanents; on n'en

Digitized by Google

établit qu'à titre d'honneur dans les circonstances extraordinaires et lors des bals, réceptions, etc.

Il est clair qu'avec *l'attention de tous* ainsi constamment portée sur ce point : *enlever le moins d'hommes possible aux exercices,* on ne peut manquer d'obtenir d'excellents résultats.

Outre les deux officiers chefs de postes, le service de place à Berlin en absorbe encore six autres, dont deux, pris habituellement parmi les officiers supérieurs, sont dits : *du-jour pour les postes;* deux autres de ronde principale (*Hauptronde*) et deux de ronde de visite (*Visitirronde*).

Les officiers *du-jour pour les postes* sont obligés de les visiter tous dans la journée, et, naturellement, doivent se mettre alors dans la tenue prescrite. Le reste du temps ils sont libres.

Il n'existe pas de poste principal particulier (1). Tous les rapports des postes sont transmis directement au commandant de la place ou, dans les petites garnisons, à l'*officier-du-jour pour les postes.* C'est encore à ces mêmes officiers qu'en vertu d'un règlement spécial, il appartient de déterminer la tenue des hommes de garde pour la journée. Quant à la durée des factions, elle est en principe de deux heures, et de une heure seulement quand la température s'abaisse au-dessous de — 10 degrés.

Les rondes visitent les postes au réveil et à la retraite, et en outre aux autres heures fixées par le commandant de place ou l'officier-*du-jour pour les postes.*

On a toujours soin de choisir pour ces dernières fonctions le commandant même du bataillon qui fournit le service de garde. Car en général, pour déranger le moins possible les instructions, il est de règle de faire prendre la garde aux troupes, autant que possible, avec leurs officiers. Ainsi un bataillon desservira tous les postes ; son chef sera *du jour pour les postes,* un des capitaines sera de *ronde principale* et les lieutenants de sa compagnie, *chefs de poste* ou de *ronde de visite.* Il en résulte que ces officiers sont pris par le service de place toujours en

(1) C'est-à-dire qui serait l'analogue de notre *poste de la place* (N. du Trad.).

Digitized by Google

même temps que leurs hommes, et que, ce service terminé, ils peuvent, également avec eux, reprendre le travail ordinaire d'instruction.

En même temps le service de garde se fait mieux et plus ponctuellement, les hommes y étant toujours sous la surveillance et la direction de leurs chefs naturels ; et enfin il est plus profitable aux soldats, car l'officier qui se trouve avoir sous ses ordres dans un poste ceux qu'il instruit tous les jours, est par là même porté à profiter de l'occasion pour compléter leur instruction dans cette branche spéciale du service.

Ainsi non seulement on s'efforce de réduire au minimum le nombre d'officiers absorbés par le service de place ; mais, si on est obligé d'en enlever quelques-uns à l'instruction, on s'arrange de façon à le faire autant que possible au moment où les soldats eux-mêmes en sont distraits par un autre service (1).

Il n'y a pour les officiers aucun service de place en dehors de ceux que nous venons d'indiquer. Ainsi, par exemple, on n'en commande jamais de service à l'hôpital, au théâtre, etc. C'est à l'autorité et aux directeurs de ces établissements à prendre eux-mêmes les mesures nécessaires pour y maintenir le bon ordre. L'opinion générale de tous les militaires allemands est qu'il *vaut beaucoup mieux employer toutes les forces d'un officier au profit immédiat du service, c'est-à-dire à l'instruction des troupes et à des travaux susceptibles de développer en lui les qualités et les aptitudes nécessaires à l'homme de guerre, au lieu de lui imposer des fatigues inutiles et de lui faire perdre un temps précieux en corvées de toutes sortes*, dont l'utilité, la plupart du temps, est même fort douteuse.

Le service lui-même n'a pas non plus ce caractère étroit, mortel pour l'initiative des officiers, qu'on lui voit ailleurs. Chacun fait strictement son devoir ; mais, loin de se renfermer dans l'accomplissement machinal de certaines formalités, il met tout ce qu'il a de vigueur physique et intellectuelle à élargir son

(1) Tout ceci paraît, il faut l'avouer, on ne peut plus rationnel et très digne d'attention (N. du Trad.).

Digitized by Google

rôle, à s'en acquitter d'une façon plus intelligente et plus profitable. Il règle, dans certaines limites, son service comme il l'entend et, par suite, laissant de côté tout ce qui n'est qu'une question de forme, il s'intéresse d'autant plus à ce qui est essentiel. En un mot, chacun est responsable, mais, par contre, entièrement maître de son affaire et de s'arranger à sa guise.

Les emplois et détachements.

Il en est de permanents et de temporaires; mais, des uns comme des autres, on s'efforce de réduire le nombre autant que possible, et de les organiser de façon à ce que les titulaires changent fréquemment et ne restent pas en arrière de leurs camarades pour l'instruction militaire. L'application de ce principe a conduit à ce résultat qu'en réalité les emplois ou détachements ne sont jamais que temporaires pour les individus, et ne peuvent être permanents que pour les corps qui les fournissent. Et là encore on tâche par tous les moyens d'en annihiler la funeste influence, en observant un tour déterminé entre les régiments et, dans ceux-ci, entre les compagnies, escadrons ou batteries. Si, dans ces conditions, l'instruction en souffre toujours, le mal est au moins beaucoup atténué par son égale répartition entre toutes les fractions. Il l'est encore davantage par le soin qu'on a presque partout de n'employer ou détacher que les meilleurs soldats, c'est-à-dire ceux qui ont le moins besoin d'instruction.

Il est un détachement d'une nature particulière, et qui montre bien de quelle attention sont l'objet en Prusse, les sous-officiers qui ont servi douze ans en cette qualité. Ils sont, lorsqu'ils le désirent, détachés de leur régiment pendant six mois, et ont ainsi toute facilité pour se mettre au courant du service dans les diverses administrations civiles ou dans des établissements privés. Ils sont libres pendant ce temps de se chercher une place tout à loisir, et même d'y entrer de suite s'ils en trouvent une à leur convenance. Mais à l'expiration de ces six mois, ils doivent opter définitivement entre le service militaire et leur posi-

Digitized by Google

tion nouvelle. C'est là pour les sous-officiers un privilège fort important; car ils peuvent de la sorte essayer tranquillement de trouver une position, sachant bien qu'il leur reste toujours le régiment, où ils sont sûrs d'avoir un refuge assuré, s'ils ne réussissent pas à se caser autre part.

Il est difficile de dire combien, en moyenne, une compagnie ou un escadron prussiens se trouvent avoir ainsi d'hommes détachés ou employés. Leur nombre varie à chaque instant suivant les circonstances. Pourtant il est permis d'affirmer qu'il ne doit pas beaucoup s'écarter du chiffre 12; car il est à peu près aussi rare de le rencontrer inférieur à 10 que supérieur à 15. C'est du moins ce que j'ai constaté, aussi bien pour les escadrons que pour les compagnies, par l'examen d'un très grand nombre de rapports d'effectif que j'ai pu recueillir dans une foule d'inspections de compagnies, bataillons, escadrons et régiments.

Les déchets d'effectifs

La question des effectifs de paix, et du *déchet* qu'ils subissent inévitablement par suite de causes diverses, est une de celles qui influent le plus sur les résultats obtenus dans l'instruction des troupes. Aussi, n'est-il pas sans intérêt d'examiner comment les choses se passent, à ce point de vue, dans l'armée allemande.

Nous verrons tout à l'heure par quels moyens on arrive à y limiter les *déchets* des effectifs; mais je veux d'abord dire quelques mots de la façon dont on s'arrange pour maintenir au complet ces effectifs eux-mêmes.

En principe, il n'est toléré de déficit dans un corps de troupes que depuis le jour où il a congédié ses soldats de troisième année jusqu'à celui où il reçoit ses recrues. Le reste de l'année, s'il manque un homme, ce ne peut être que provisoirement et jusqu'à l'arrivée de son remplaçant. Ainsi, qu'un régiment quelconque vienne à perdre subitement un soldat décédé, ou renvoyé comme impropre au service, ou chassé de l'armée, ou passé dans un autre corps, etc., il doit être *immédiatement* remplacé.

Digitized by Google

C'est au colonel intéressé à prendre ses mesures en conséquence, et voici comment il procède.

Si le déficit se produit entre le jour de l'arrivée des recrues et le 1er février, il est comblé par l'appel d'un homme de recrue de *remplacement* (1) fourni par le district de landwehr correspondant.

S'il a lieu, au contraire, entre le 1er février et les manœuvres d'automne, l'homme qui manque doit être remplacé par le rappel d'un *homme en congé.*

Voici maintenant d'où proviennent ces *hommes en congé,* qu'on devrait appeler des *congédiés conditionnels,* et que les Allemands qualifient de *Dispositions Beurlaubte.* Chaque année, lorsqu'on renvoie les hommes dans leurs foyers à la fin des grandes manœuvres, les commandants de régiment et de bataillon doivent s'arranger de manière à ouvrir dans chaque bataillon des places vacantes pour 225 recrues. Il leur faut donc renvoyer non seulement tous les hommes qui viennent d'achever leur troisième année de service et vont passer dans la réserve, mais en outre un certain nombre d'autres, calculé de façon à obtenir les 225 vacances demandées. Toutefois, ces derniers ne sont libérés que *sous condition,* et peuvent être rappelés d'une minute à l'autre si un déficit vient à se produire dans leur bataillon entre le 1er février et les manœuvres d'automne.

Il est bien entendu qu'on n'accorde cette faveur qu'à des soldats ayant accompli déjà deux ans de service, et soigneusement choisis parmi les meilleurs sujets sous tous les rapports. C'est

(1) Lors de l'appel du contingent, on n'épuise pas la liste entière des jeunes gens aptes au service, puisqu'on n'en prend que juste le nombre nécessaire pour ramener les effectifs au pied de paix normal. Ceux qui restent, constituent ainsi une sorte de fonds de *remplacement*, que les corps peuvent ensuite utiliser pour *remplacer* les conscrits ou même les hommes des années précédentes, qui leur font subitement défaut pour une cause quelconque. On cesse d'avoir recours à ce moyen à dater du 1er février, parce qu'il y aurait inconvénient grave à introduire dans les rangs, après cette époque, des hommes sans aucune instruction militaire (N. du Trad.).

Digitized by Google

là le congé du roi (*Königs-Urlaub*) dont nous avons parlé dans un autre chapitre.

Ce que nous venons de dire permet de se faire une idée juste de la façon dont on envisage, en Allemagne, l'armée active et son recrutement. C'est la mise en évidence de ce principe, que l'armée permanente est considérée presque exclusivement comme une école, dont le but unique est d'enseigner à la nation le métier des armes, et de préparer à la guerre le plus d'hommes possible. Il s'agit donc de faire passer dans ses rangs, autant que faire se pourra, tous les jeunes gens aptes au service militaire. Et c'est d'après le nombre de ceux qui atteignent chaque année un âge déterminé, qu'on a calculé l'effectif de paix, la durée du temps de service et le chiffre des recrues à incorporer. Il faut, par suite, faire place à celles-ci, en renvoyant, si c'est nécessaire, outre les hommes qui ont achevé leur temps de service actif, quelques autres soldats choisis parmi les meilleurs, et que l'on considère comme ayant atteint le résultat qu'on veut obtenir, c'est-à-dire comme parfaitement instruits.

Après cette petite digression, je reviens à la question des déchets d'effectif. J'ai eu maintes fois déjà l'occasion, dans le cours de cette étude, de montrer avec quel soin l'on *économise*, en toutes circonstances, aussi bien les officiers que les hommes de troupe. Il semble qu'on soit allé, sous ce rapport, aussi loin que possible, et cependant on s'efforce, par tous les moyens, de faire mieux encore. Tout le monde est si bien convaincu de l'inconvénient qu'il y a pour la marche régulière de l'instruction, à distraire, sans une nécessité absolue, des hommes du service, que les officiers du plus haut grade renoncent souvent d'eux-mêmes aux plantons auxquels ils ont droit, et poursuivent avec la dernière rigueur les abus de ce genre que d'autres seraient tentés de commettre. Tous sont les ennemis jurés de ces prétendus *emplois*, qui ne sont le plus souvent qu'une affaire de forme ou de pure fantaisie, comme ceux de ces gens qu'on installe auprès d'une porte, uniquement pour éviter aux allants et venants la peine de l'ouvrir ou de la fermer derrière eux, etc.

Il faut dire aussi qu'en Allemagne, la correspondance militaire, comme tout le reste, se fait sans bruit, sans agitation, avec

Digitized by Google

calme et méthode. C'est comme un mécanisme d'horlogerie bien construit, qui fait toujours la besogne exigée au moment voulu. *Jamais on n'entend parler d'affaires pressées, urgentes, extra-urgentes,* etc. ; et c'est seulement *dans des cas extrêmement rares* et véritablement extraordinaires *qu'on fait marcher le télégraphe.* Autrement, tout est prévu, examiné d'avance, et communiqué en temps et lieu à tous les intéressés. Même dans certaines circonstances particulières, comme par exemple les jours des grandes revues, etc., on ne voit nulle part de gens affairés ou inquiets; partout tranquillité parfaite, parce que chacun sait ce qu'il a à faire, souvent déjà depuis toute une semaine; parce qu'en principe *un ordre une fois donné n'est jamais modifié,* ni même *répété* ou *confirmé,* tant son exécution rigoureuse est considérée comme chose naturelle. — Enfin personne ne se permettrait d'envoyer un soldat en course pour ses affaires privées.

C'est grâce à tout ceci qu'on arrive à n'avoir besoin que d'un seul planton par jour, pour l'envoi et la réception de toute la correspondance régimentaire, et que deux soldats suffisent largement à l'état-major d'un Corps d'armée.

Du reste, la question est tellement intéressante et importante, l'organisation allemande pourrait si facilement recevoir une application générale, que je crois nécessaire d'insister un peu sur ce sujet.

Depuis longtemps déjà on se plaignait, à Berlin et dans d'autres villes, du grand nombre d'hommes inutilement distraits chaque jour des exercices d'instruction pour porter des paquets militaires. Le prince Auguste de Wurtemberg, commandant du Corps de la garde, se mit en tête de résoudre cette question d'une manière définitive et de réduire au strict minimum le chiffre des soldats ainsi occupés. Sur sa demande, et conformément au projet qu'il avait élaboré lui-même, fut établi à Berlin ce qu'on appelle le Bureau postal militaire (*Militair-Post-Station*). Et la solution imaginée était tellement pratique, qu'elle a obtenu l'approbation générale, et qu'on se propose aujourd'hui d'installer des bureaux semblables dans d'autres grandes garnisons.

Digitized by Google

Le Bureau postal militaire a pour objet, d'une part, de recevoir, de l'autre, de faire remettre à destination, toute la correspondance des corps de troupes et des établissements qui sont en relations avec eux. Il accepte également les paquets, pourvu seulement qu'ils soient d'une forme et d'un poids tels qu'un seul planton puisse facilement les porter. Le bureau fait le triage de tous les plis, lettres, etc., qui lui sont remis, les classe d'après leurs adresses, et les expédie par les plantons des régiments correspondants, que ceux-ci envoient au bureau pour cet objet.

En instituant le Bureau postal militaire, on avait surtout en vue les grandes villes : car pour de petites garnisons il serait parfaitement inutile. On a voulu choisir, pour l'installer, un point tel qu'il fût autant que possible au centre de la ville, et à peu près à distance égale des différentes casernes et établissements militaires et civils avec lesquels les corps de troupes sont en correspondance. C'est pour satisfaire à ces conditions qu'on a établi le bureau postal militaire de Berlin dans la caserne d'artillerie, près du *Kupfergraben*.

Dans l'organisation de ce bureau s'est affirmé, comme partout ailleurs, le principe, toujours soigneusement observé en Allemagne, de la *simplicité* et de l'*économie*, en vertu duquel on ne demande à tout édifice que d'être bien approprié à sa destination. Une seule petite salle à deux fenêtres, au rez-de-chaussée de la caserne, c'est là tout le local. Une cloison le partage en deux pièces : l'une, sorte de vestibule où se rassemblent les plantons qui viennent apporter ou chercher les lettres, l'autre qui constitue le bureau proprement dit.

Le mobilier consiste essentiellement en quelques grands casiers établis le long des murs et portant sur chaque compartiment une étiquette indicatrice d'un régiment, d'un état-major, d'un établissement, etc. Le tout disposé systématiquement et dans un ordre parfait. Avec cela quelques tables et les accessoires indispensables dans un bureau, y compris un timbre spécial dont voici un échantillon :

Digitized by Google

$$\frac{\text{M. P. St.}}{\text{2 — III — 1877}} \quad \text{c'est-à-dire} \quad \frac{\text{Militair-Post-Station}}{\text{2 Mars (1) 1877}}$$

Le bureau est ouvert trois fois par jour pour la réception et la distribution des envois : de 7 heures à 8 heures 3/4 du matin, de 10 heures 1/2 à midi, et de 4 heures 1/2 à 7 heures du soir. Pendant le semestre d'hiver (du 1er octobre au 31 mars), la première distribution est retardée d'une heure.

Ces heures d'ouverture et de fermeture du bureau étant bien connues de tous, chaque corps ou établissement envoie une fois par jour son planton au moment qui lui convient le mieux. Celui-ci apporte les lettres que veut expédier son régiment, et retire du même coup celles qui lui sont adressées, et qu'il rapporte en s'en retournant. C'est à cela que se réduit tout le transport des dépêches.

Le Bureau postal militaire est sous la direction de l'état-major du Corps de la garde, qui en confie la surveillance à l'un de ses adjudants. Le service y est fait par deux *gefreite*, détachés, chacun pour trois mois, par une des divisions d'infanterie de la garde. Leur remplacement se fait sans formalités aucunes, par les soins des états-majors divisionnaires, mais toujours en alternant de façon que le *gefreite* nouvellement nommé par une division soit pendant un mois et demi adjoint à celui précédemment fourni par l'autre. *L'ancien* peut ainsi mettre son camarade au courant du service.

Rien n'est d'ailleurs plus simple. Au mur extérieur du bureau se trouve un guichet abrité par un petit auvent. C'est par là que chaque planton remet son sac de dépêches et son livre de distribution ; il se rend ensuite dans la première pièce du bureau, où quelque temps après, par un autre guichet pratiqué dans la cloison, on lui remet de nouveau son livre et son sac, avec les dépêches adressées à son régiment et qu'il n'a plus qu'à emporter.

(1) Les mois se désignent toujours en Allemagne par leur numéro d'ordre qu'on écrit même souvent, comme la date, en chiffres arabes. Ainsi 21/12 signifiera 21 décembre, etc.

Digitized by Google

Les deux *gefreite* travaillent toujours ensemble. L'un reçoit les dépêches et les classe immédiatement dans les différents compartiments du casier. L'autre s'assure que le nombre des lettres est bien conforme à celui porté sur le livre, que le planton doit toujours présenter en arrivant au bureau, quand même il n'apporterait aucun papier. Lorsque le nombre des envois concorde avec l'inscription du livre, le *gefreite* appose son timbre dans la colonne correspondante. S'il y a une différence dans un sens ou dans l'autre, elle est marquée au crayon rouge et le livre n'est pas timbré. Enfin, si le planton est venu à vide, on l'indique par un signe convenu.

Pendant ce temps, l'autre *gefreite* a pris dans le casier tous les envois destinés au corps dont le planton est présent, les a timbrés et placés dans son sac; puis, après en avoir noté le nombre sur le livre de distribution, il remet le tout au planton par le guichet de la cloison.

Outre la correspondance militaire, le bureau reçoit également les lettres privées qui peuvent être apportées par les plantons ou par les expéditeurs en personne, mais à la condition qu'elles soient complètement affranchies en timbres-poste.

S'il arrive au bureau des dépêches à l'adresse d'un corps dont le planton soit déjà parti, elles restent dans les casiers jusqu'à ce qu'il se présente de nouveau.

De même, le bureau s'ouvre et se ferme inflexiblement aux heures prescrites; les plantons en retard sont obligés de revenir à la distribution suivante.

Les lettres, officielles ou particulières, adressées aux établissements qui n'envoient pas de planton sont, aussitôt après la fermeture, remises au bureau de poste le plus voisin. L'un des *gefreite* est spécialement chargé de ce soin.

Pour vérifier la régularité des opérations, il existe au bureau un livre de contrôle spécial sur lequel les *gefreite* doivent chaque jour marquer une empreinte du timbre et signer leur nom. Le soir, avant de quitter leur poste, ils sont obligés de démonter leur timbre, d'y adapter la date du jour suivant et d'en appliquer une empreinte-spécimen sur une feuille à ce destinée. La

Digitized by Google

clef du bureau est remise tous les jours à l'état-major du Corps de la garde.

On voit donc que le bureau postal militaire est avantageux pour l'armée sous tous les rapports. Le nombre des plantons porteurs de dépêches s'en trouve réduit au strict minimum, et en même temps l'expédition et la réception de tous les envois sont sévèrement contrôlées. On objectera peut-être qu'un régiment ne peut se contenter de recevoir et d'expédier des paquets une seule fois par jour. Mais, encore une fois, il faut se souvenir qu'*en Allemagne la correspondance militaire est fort restreinte*; elle se réduit aux papiers d'absolue nécessité et présente dans la façon dont elle est conduite, ce caractère de *calme parfait* qu'on rencontre partout dans les institutions militaires allemandes. Aussi les régiments de Berlin n'éprouvent-ils jamais le besoin d'envoyer journellement des masses de plantons et de dépêches aux quatre coins de l'horizon. En somme, il serait fort à désirer qu'une institution aussi utile que le bureau postal militaire, fût introduite également dans les grands centres militaires de la Russie (1).

Les efforts de tous, depuis le sous-officier jusqu'au chef suprême de l'armée, étant ainsi constamment dirigés vers un même but : *distraire de l'instruction le plus petit nombre d'hommes possible*, il n'est pas étonnant que ce but ne soit aussi près d'être atteint qu'on peut le demander dans les conditions actuelles. L'écart subsistant doit être accepté comme un mal nécessaire, presque réduit à ces limites où les déchets d'effectif cessent d'être un abus et ne représentent plus, au contraire, que le sacrifice utile et indispensable de quelques hommes aux nécessités mêmes de l'organisation et au bien général du service.

La « Parole ».

Sous ce terme de *Parole*, à peu près impossible à traduire en

(1) Elle l'a été en effet depuis dans plusieurs villes, entre autres à Vilna et Moscou (N. du Trad.).

Digitized by Google

français (1), les Allemands désignent non seulement la communication et la dictée des ordres journaliers, mais aussi la remise quotidienne du service pour les sous-officiers *du-jour*, etc.; et même l'heure où tout cela se fait et qui est également celle où l'on relève les postes et les hommes de garde.

Chaque jour vers midi, tous les adjudants des divers régiments de la garnison se rassemblent à la *Commandantur*. Le commandant paraît, leur communique oralement la *parole* et tous les ordres relatifs à la journée, en y joignant tous les renseignements qui peuvent intéresser les troupes. Les adjudants notent tout par écrit sur les carnets dont ils sont toujours munis ; puis, ayant reçu la permission de s'éloigner, ils retournent à leurs corps, où la même opération a lieu immédiatement. Tous les feldwebels et sous-officiers *du-jour* du régiment, l'*officier-du-jour*, quand il en existe un, et habituellement les commandants de bataillon, se réunissent autour de l'adjudant du régiment, qui lit à haute voix les ordres reçus du commandant de place, ainsi que l'ordre du régiment pour le lendemain. Les feldwebels, à leur tour, transcrivent tout ceci sur leurs livrets. C'est là ce qu'on appelle la communication des ordres ou de la « parole » (*Ausgabe der Parole*). Aussitôt après, les feldwebels se séparent et vont recopier de suite leurs notes sur le livre à ce destiné, puis prennent leurs mesures pour faire connaître en temps opportun les ordres aux officiers de leur compagnie. La chose leur est du reste très facile, car cet *Ausgabe der Parole* a lieu précisément à l'heure où les exercices sont en pleine activité et où, par suite, les officiers sont tous présents au quartier.

Ainsi donc vers une heure de l'après-midi, les ordres sont donnés pour le lendemain, et cela au moment même où tous, officiers et troupes, se trouvent présents. C'est, on l'avouera, extrêmement pratique et rationnel. Il est ainsi possible aux commandants de compagnie et aux *feldwebels* de prendre à l'a-

(1) Bien que ce soit, ou peut-être même parce que c'est un mot français, que les Allemands nous ont emprunté en changeant sa signification. Le colonel Kaulbars ne l'a pas non plus traduit en russe (N. du Trad.).

Digitized by Google

vance leurs dispositions et de préparer tout ce qui est nécessaire pour le jour suivant. Et de plus leur tâche est beaucoup facilitée par la réunion sur un même point, à cet instant, de tout le personnel du régiment. Les officiers et les volontaires s'en retournent ensuite chez eux, sachant ce qu'ils auront à faire le lendemain, et peuvent prendre leurs mesures en conséquence. Le commandant de compagnie a tout le loisir de réfléchir aux exercices de la journée suivante, et enfin le *feldwebel* peut, avant le soir, remettre au colonel le tableau de l'emploi du temps que chaque capitaine a établi pour sa compagnie.

Habituellement même le commandant du régiment est présent à la lecture des ordres. C'est, en un mot, l'heure où tous se voient et s'entretiennent, de sorte que la plupart des questions de service se trouvent réglées verbalement et sans difficultés, ce qui permet de réaliser une *économie très considérable de temps et d'écritures.*

Cette cérémonie de la *Parole,* aussi bien à la *Commandantur* que dans les corps de troupes, est une opération qui se répète invariablement chaque jour, tout le long de l'année. Le samedi surtout elle est entourée d'une solennité particulière. Ce jour-là paraissent à la *Commandantur,* non seulement les adjudants, mais tous les chefs de service et les chefs de corps, les membres des états-majors et en général tous les officiers qui désirent parler entre eux ou avec leurs supérieurs à propos du service. Chacun y rencontre ainsi tous ceux auxquels il a affaire, et les questions soulevées dans le cours de la semaine y sont résolues par l'entente des intéressés.

Cet usage dispense, dans bien des cas, les officiers prussiens de se rendre en personne chez leur supérieur pour une masse d'affaires de service; ce qui, étant donnée la multiplicité de leurs occupations, serait pour eux extrêmement gênant. Les rapports mutuels en sont de beaucoup simplifiés, bien des difficultés sont aplanies, et l'on règle souvent en quelques mots maintes questions qui sans cela pourraient entraîner à des échanges de lettres interminables.

Digitized by Google

Les écritures et le service de bureau.

Je ne veux pas quitter ce sujet sans dire encore quelques mots des conditions dans lesquelles on fait usage de la correspondance dans l'armée prussienne, et en général de la place qu'y tiennent les écritures et le service de bureau.

Absorbé par d'autres occupations plus importantes, je n'ai pu malheureusement approfondir ce sujet autant que je l'aurais voulu. Pourtant j'ai eu l'occasion de faire, en diverses circonstances, quelques observations susceptibles de jeter un certain jour sur la question.

Je dois dire d'abord que l'*écrivasserie* a très peu de partisans dans l'armée prussienne, et que chacun s'efforce de la réduire par tous les moyens possibles. Nous venons de voir qu'une foule de questions sont résolues de vive voix, et que les ordres donnés verbalement par les chefs sont exécutés sans accompagnement d'aucunes prescriptions écrites. On n'a recours à la plume que si le chef qui donne l'ordre est dans l'impossibilité de s'entendre directement avec son inférieur, ou si la mission dont il veut le charger comporte des détails qu'il serait trop difficile de se rappeler par cœur.

Une circonstance aussi qui ne contribue pas médiocrement à restreindre l'abus des correspondances, c'est que *tous, depuis le dernier lieutenant jusqu'au chef suprême de l'armée, c'est-à-dire l'empereur, écrivent leurs lettres eux-mêmes.* Dès qu'une affaire importante l'exige, chaque officier, quel que soit son grade, donne ses ordres écrits de sa propre main, et c'est presque toujours l'original ainsi rédigé qu'on envoie à destination, sans le faire recopier. On ne fait usage de secrétaires ou scribes que pour la transcription des correspondances courantes les plus ordinaires, et *toujours d'après un brouillon rédigé par un officier.* En général on trouve que confier à un scribe la rédaction d'une lettre serait, de la part d'un officier, chose extrêmement blâmable, qui ne pourrait qu'amoindrir son autorité et doit, par suite, être condamnée comme mauvaise en toute circonstance.

Digitized by Google

On ne prend copie que des papiers les plus importants et quand il s'agit de mesures qui doivent rester en vigueur pendant un temps considérable. Pour tout le reste on ne se donne pas cette peine. D'ailleurs il est dit expressément chaque fois si l'ordre doit être recopié ou non. Et, lorsque les copies sont jugées nécessaires, on ne confie à des scribes le soin de les exécuter que s'il s'agit de pièces dont le contenu puisse être divulgué sans inconvénient. Quant à *celles qui sont communiquées confidentiellement* et, à plus forte raison, *sous le sceau du secret, jamais elles ne sont laissées entre les mains des secrétaires.* C'est *toujours un officier, parfois le souverain lui-même, qui les écrit et les recopie de sa propre main.*

Tous les ordres, instructions ou règlements empreints d'un *caractère confidentiel,* et qui se trouvent en même temps concerner tous ou le plus grand nombre des corps de l'armée, sont imprimés dans ce qu'on appelle l'imprimerie royale secrète (*Konigliche-Geheime-Ober-Hofbuchdruckerei*). Et quand on veut communiquer aux troupes des ordres *absolument secrets,* on ne les imprime même pas et on se contente de les *lithographier.* Dans les deux cas, le *texte est toujours écrit de la main même d'un officier,* et le ministre veille soigneusement à ce qu'il n'en soit tiré que le nombre voulu d'exemplaires; après quoi la composition est immédiatement détruite ou la pierre grattée.

L'extension des correspondances militaires se trouve encore notablement réduite par suite de ce fait, qu'un ordre, une fois donné, reste en pleine vigueur jusqu'à ce qu'il ait été rapporté, et s'exécute ensuite régulièrement en temps utile pendant des années. *Aussi n'est-il pas d'usage de répéter tous les ans les mêmes ordres à époque fixe.*

De même une mesure prescrite par un supérieur n'a nullement besoin, pour être mise à exécution, d'être confirmée ou paraphrasée par les différents intermédiaires, qui se contentent de la transmettre sans commentaires.

Si, pour un motif quelconque, un officier reçoit directement des ordres qui n'aient point passé par son supérieur hiérarchique immédiat, il doit de suite en informer celui-ci. C'est là, du reste, on le comprend, un cas qui ne peut être que

Digitized by Google

tout à fait exceptionnel et ne se présentera guère qu'en campagne, etc.

Enfin, et voilà qui prouve mieux que toute autre chose, combien est restreinte la correspondance militaire. Il n'existe en tout et pour tout que trois ou quatre secrétaires dans les bureaux d'un état-major de Corps d'armée prussien. Il est vrai que tout le personnel de cet état-major (le chef d'état-major, deux officiers d'état-major et deux adjudants) met vigoureusement la main à la pâte. Néanmoins la correspondance par elle-même n'est pas très considérable, et si l'on n'observait soigneusement les règles que nous avons fait connaître, elle prendrait très certainement des proportions telles que le personnel des bureaux n'en pourrait venir à bout.

Ce qui simplifie aussi beaucoup les choses, c'est qu'il n'est pas admis qu'on fasse recopier une pièce avant de la soumettre à l'approbation du chef d'état-major. Celui qui la rédige doit l'écrire assez lisiblement pour que son supérieur puisse la parcourir sans difficulté. C'est seulement après le visa et la correction du travail qu'il est mis au net. Le style militaire et tous les modèles, formules, etc., pour l'établissement des papiers de toute espèce, doivent être parfaitement familiers à chaque officier prussien, à plus forte raison s'il est employé dans un état-major. Et de fait, comme nous l'avons vu en parlant de leur nstruction, non seulement on leur fait des cours spéciaux à ce sujet avant leur promotion au grade d'officier, mais dans leur service même, ils ont toujours mille occasions de s'entretenir la main.

Dans toutes les pièces officielles, y compris la plus simple correspondance de chaque jour, le style est bref, clair, laconique. La seule chose qu'on pourrait critiquer dans leur rédaction, c'est la longueur des appellations cérémonieuses relatives au rang et au grade de l'expéditeur et du destinataire. Ainsi l'on avouera qu'il est bien surperflu, dans une correspondance militaire, et même dans toute autre correspondance officielle, d'énumérer solonnellement tous les titres des intéressés en y joignant souvent encore des : « Je me permets d'avoir l'honneur et l'avantage de rendre compte à Votre Excellence, etc. » Il faut

Digitized by Google

dire du reste qu'en Allemagne, les questions de titre et de rang jouent un grand rôle, si bien que ces façons de s'exprimer semblent très naturelles à tout le monde.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la marche du service d'un état-major en Prusse, pour en conclure de suite que la correspondance y est réellement contenue dans les limites strictement indispensables pour assurer la bonne direction des troupes; partout et toujours y règne le plus grand calme, et jamais n'y paraît le moindre symptôme d'agitation ou d'inquiétude.

Prenons par exemple l'état-major du Corps de la garde. Il est établi tout entier dans six petites pièces à deux fenêtres chacune.

On y trouve un bureau pour le chef d'état-major, qui lui sert en même temps à recevoir les autres officiers, des locaux pour les archives, pour les scribes, et dans l'antichambre, près d'une fenêtre, une petite presse lithographique.

Vers dix heures du matin, tous les officiers de l'état-major sont présents; peu après arrive également le chef d'état-major, et tout le monde se met à l'ouvrage. Il faut dire que non seulement nul ne loge dans le bâtiment affecté à l'état-major, mais que personne ne juge nécessaire de résider à proximité. Au contraire il se trouve même, dans le cas particulier que nous examinons, que pas un membre de l'état-major n'en demeure à moins de 3 ou 4 verstes. Rien que ce simple fait nous donne une idée de la manière dont se fait le service, et nous prouve clairement que tous ces officiers n'admettent même pas la possibilité de cas extraordinaires qui pourraient exiger leur présence au bureau en dehors des heures habituelles.

Tous les jours à midi, le chef d'état-major met son casque. C'est une preuve qu'il s'en va quelque part pour le service. Il n'en reste pas moins pourtant en capote, avec simples pattes d'épaules. Il prend son portefeuille, et en compagnie d'un ou deux officiers, se rend au rapport chez le commandant du Corps d'armée.

Une demi-heure ou une heure après, le rapport est fini, et tous retournent à l'état-major, où vient souvent le commandant du Corps lui-même, surtout lorsqu'il sait que ses officiers sont très

Digitized by Google

occupés, et qu'en les faisant venir au rapport chez lui, il les dérangerait de leur besogne.

On travaille encore une heure ou deux après le rapport ; c'est-à-dire que vers trois heures de l'après-midi chacun s'en retourne chez soi, et qu'il ne reste dans les bureaux que le secrétaire de service, qui doit tout remettre en ordre et surveiller le local.

L'officier chargé de quelque travail sérieux et de longue haleine, l'emporte chez lui et le fait à domicile. En dehors de cette circonstance, tout le personnel de l'état-major est libre vers trois à quatre heures de l'après-midi. Et c'est ainsi que les choses marchent d'un bout de l'année à l'autre, au jour le jour, dans un calme parfait, sans trouble et sans à-coups.

L'on admettra bien que si l'on peut obtenir ces résultats dans un état-major comme celui de la garde, et dans une ville comme Berlin, où se trouvent, avec une forte garnison, le siège du gouvernement et tous les grands établissements militaires, il doit en être de même *à fortiori* dans les villes de province et les autres Corps d'armée.

Aussi peut-on dire que nulle part on n'abuse des *paperasses*.

La vie et les usages de caserne et de garnison.

Pour compléter cette étude, nous allons jeter maintenant un coup-d'œil sur l'existence du soldat dans ses heures de loisir, et sur le côté intime de la vie de garnison, que nous n'avons examinée jusqu'ici qu'au point de vue du service.

Le soldat qui n'est pas retenu par son service a droit de rester hors du quartier, l'été, jusqu'à dix heures du soir, l'hiver, jusqu'à neuf. S'il veut rentrer plus tard, il lui faut chaque fois en demander la permission, qui lui est donnée par écrit sur un billet indiquant son régiment et l'heure à laquelle il doit être de retour à la caserne. Tous les sous-officiers ont la faculté de rester dehors une heure de plus que les soldats, c'est-à-dire jusqu'à onze heures en été et jusqu'à dix en hiver. Quant aux *feldwebels* ou *wachtmeister*, ils sont libres de rentrer lorsque bon leur semble, sans avoir besoin d'aucune autorisation.

Digitized by Google

Toute permission de rester en ville après la retraite doit être demandée au capitaine-commandant, qui profite de cette circonstance pour récompenser les hommes dont il est content. Par contre, il est entièrement maître d'exiger que les mauvais sujets rentrent avant l'heure prescrite ou même ne sortent pas du tout de la caserne.

Il est généralement d'usage de n'accorder de ces permissions aux hommes, pendant la semaine, que dans des cas tout à fait exceptionnels. En revanche, les dimanches et jours de fête on en donne à tous ceux qui les ont méritées. Mais on est assez sévère sur ce chapitre à l'endroit des simples soldats et même des jeunes sous-officiers, à qui des permissions trop fréquentes pourraient facilement faire contracter des habitudes de dissipation.

Le soldat qui rentre au quartier après la retraite est obligé de présenter sa permission au poste de police, toujours établi près de l'entrée principale. Lorsqu'un permissionnaire est en retard, le chef de poste indique l'heure de la rentrée sur la permission même, laquelle est ensuite transmise au sous-officier *du-jour* de la compagnie, puis au *feldwebel.* qui rend compte au capitaine-commandant.

Le soldat qui veut sortir doit, en toutes circonstances, être en tenue régulière, parfaitement propre et *toujours en armes.* En Prusse on tient énormément à tout cela, et pas un soldat n'oserait se montrer en ville en mauvaise tenue, certain que le premier sous-officier de son régiment, ou même le premier officier d'un corps quelconque qui le rencontrerait, l'enverrait immédiatement se présenter au sous-officier *du-jour* de sa compagnie. Les officiers prussiens ont une trop haute idée de la profession des armes pour souffrir qu'un soldat, par sa mauvaise tenue, en compromette la dignité devant le public. Sous ce rapport, c'est entre tous les régiments comme une sorte d'assurance mutuelle, qui s'est établie jusque dans les plus petites villes et les derniers hameaux. Et les observations faites à un soldat, même appartenant à un autre corps, sont toujours parfaitement accueillies par les supérieurs de l'intéressé.

Mais ce n'est pas seulement la crainte de se faire renvoyer à

Digitized by Google

la caserne qui force les soldats à se comporter convenablement dans les rues. La plupart d'entre eux aussi ont la plus haute idée de leur dignité professionnelle, et les mêmes sentiments de considération pour l'uniforme ont pénétré dans toutes les classes de la société. Le militaire le sait très bien, et dans son village il se pavane avec complaisance devant ceux de ses camarades ou de ses parents qui, pour un motif quelconque, n'ont point passé par le régiment.

A l'époque de la vie où l'on entre dans l'armée, l'uniforme a pour presque tous les jeunes gens un attrait irrésistible. Grâce à sa courte durée, le service militaire non seulement n'effraye personne, mais beaucoup même attendent avec impatience d'avoir atteint l'âge requis. C'est là l'une des raisons pour lesquelles les engagés volontaires affluent en si grand nombre dans certaines garnisons, et surtout dans les corps dont l'uniforme est particulièrement éclatant, comme les hussards de la garde au dolman écarlate, etc.

Quelle que soit sa position sociale, le jeune homme qui n'a pas servi est partout assez mal vu, et l'on oublie même souvent que ce n'est pas sa faute si le sort ne l'a pas appelé sous les drapeaux. La chose se remarque surtout dans les villages, où celui qui n'a pas été soldat est presque toujours fort peu considéré des paysans. Et c'est naturellement bien pis encore pour qui s'est fait renvoyer de l'armée. Celui-là tout le monde l'évite et le méprise.

Lorsqu'on parcourt les garnisons allemandes, il est impossible de n'être pas frappé de ce fait que la tenue de la troupe est partout aussi correcte, dans les rues d'une capitale comme dans celles du village le plus ignoré. Dans ces petites localités e militaire est même parfois plus en vue, parce qu'il y tient le haut du pavé. En tout cas, il est clair pour l'observateur que partout le soldat est moins retenu par la crainte de rencontrer un supérieur, que par le sentiment, profondément enraciné chez lui, de sa dignité personnelle, et la peur de déshonorer son uniforme.

La façon dont les hommes de troupe se saluent entre eux, et surtout celle dont ils saluent leurs officiers, est réellement irré-

Digitized by Google

prochable. Le torse droit, la poitrine bien dégagée, la tête levée fièrement et tout le corps militairement raidi, le soldat fait front sur le passage de son supérieur, ou bien, marquant fortement la cadence du pas, il passe à côté de lui, la main droite à la visière et le suivant des yeux (1).

Les capitaines-commandants de compagnie, escadron, batterie, veillent strictement à ce que d'une part, leurs hommes soient toujours convenablement habillés, et que de l'autre, leurs effets ne soient jamais dégradés inutilement et se conservent le plus longtemps possible. Aussi est-il d'usage presque partout de conserver la *garniture* n° 3 au magasin de la compagnie, et de ne la remettre aux hommes qu'avec l'autorisation du capitaine. Les *garnitures* 4 et 5, au contraire, sont généralement laissées à leur disposition; encore veille-t-on à ce qu'ils ne revêtent pas indifféremment l'une ou l'autre à leur bon plaisir.

C'est ici que je terminerai ces observations sur l'armée allemande, en regrettant que les limites d'un cadre trop restreint ne m'aient pas permis d'y donner aussi complet que je l'aurais voulu, le tableau de la vie militaire allemande tant dans le service qu'au dehors. D'autres, je l'espère, combleront les lacunes que présente encore mon travail. Pour moi je serai pleinement satisfait si le présent rapport attire assez l'attention des membres de notre armée, pour les engager à étudier sans relâche l'organisation militaire si rationnelle et si pratique de nos voisins.

Le but à atteindre, toujours en vue, poursuivi avec une méthode

(1) Le premier genre de salut est dû par le soldat à tous les officiers qui sont ses supérieurs *directs*, c'est-à-dire les lieutenants et le capitaine de *sa* compagnie, puis le commandant de *son* bataillon, de *son* régiment, de *sa* brigade, de *sa* division, de *son* Corps d'armée, et le gouverneur de la ville. Il se trouve ainsi obligé de connaître tous ces personnages par leur nom et même de vue. En outre, il doit les mêmes honneurs au souverain de l'Etat allemand dont il est originaire et aux princes et princesses de sa maison, à l'empereur et à l'impératrice, aux feld-maréchaux et au ministre de la guerre (N. du Trad.)

Digitized by Google

parfaite, une logique inflexible; une part d'initiative raisonnable et parfaitement déterminée laissée à chacun : tels sont les traits caractéristiques des institutions militaires allemandes. Le lecteur décidera jusqu'à quel point j'ai réussi à les mettre en lumière. En tout cas, je me suis surtout appliqué à faire le mieux possible ressortir l'idée fondamentale et dirigeante, dans toutes les questions que j'ai examinées.

L'aspect extérieur des choses, la forme sous laquelle elles se présentent, se relient la plupart du temps si étroitement à des circonstances historiques et locales, qu'à les juger ainsi sur l'apparence, on risque fort d'arriver aux conclusions les plus fausses. C'est là une remarque applicable à toutes les armées, mais surtout à l'armée allemande. Les conclusions auxquelles on se trouverait ainsi conduit relativement à sa manière d'être véritable, seraient absolument mal fondées.

Nulle part peut-être la *forme* n'est aussi scrupuleusement respectée que dans l'armée prussienne, et nulle part pourtant elle n'a moins d'importance réelle. Une série d'usages, bien connus de tous et consacrés par le temps, se sont comme incarnés dans les individus, qui s'y conforment en quelque sorte machinalement. Mais c'est tout. Et si l'on veut aller au fond des choses on arrive forcément à conclure que : *chacune des institutions militaires allemandes repose en général sur une logique irréfutable, exclusive de toute espèce de considérations personnelles, et n'ayant presque uniquement en vue que les intérêts des troupes et de l'État.* Cette façon d'envisager les choses est profondément enracinée dans le monde militaire prussien, et l'armée y gagne de n'avoir à peu près jamais à subir, pas plus dans le service que dans sa vie intime, de ces agitations ou de ces à-coups, qu'amène trop souvent chaque changement de chef. Ces changements s'accomplissent d'une façon si coulante, si facile, que les subordonnés ne s'en aperçoivent même pas, et que tout autour d'eux continue de marcher après comme avant. Un chef nouveau n'introduit pas de nouveaux arrangements, de nouveaux systèmes. Toute la différence qu'on peut établir entre lui et ses prédécesseurs, consiste dans la rigueur plus ou moins grande avec laquelle *il exige que chacun travaille, dans la mesure*

Digitized by Google

de ses forces et de ses moyens, à rapprocher l'armée du BUT UNIQUE *qu'elle poursuit sans cesse :* ÊTRE ABSOLUMENT PRÊTE A LA GUERRE, EN TOUT, A TOUTE HEURE, ET CONTRE TOUS.

FIN.

Paris. — Imprimerie de J. Dumaine, rue Christine, n° 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAP. I. — *Recrutement* 1
Infanterie 1
Cavalerie 12
Artillerie 14

CHAP. II. — *Marche suivie pour l'instruction des troupes* 16
Infanterie 18
Période préparatoire 19
Période de l'instruction individuelle 24
Période des exercices de printemps 50
Les inspections 66
Période du service en campagne 78
Le tir 87
Inspections de tir 118
L'école de tir 122
Cavalerie 126
Production des chevaux 126
Remonte et réforme 127
Instruction de la cavalerie. — Généralités 134
Dressage des chevaux 138
Période de l'instruction individuelle 142
Période des exercices de printemps 176
Les inspections 186
Période du service en campagne 202
Tir à la cible 207
Artillerie 209
Période de l'instruction individuelle 211

Digitized by Google

Pages.
Période des exercices d'ensemble..... 229
Période du tir..... 241
Les inspections..... 243
Période des grandes manœuvres..... 245
Les pionniers..... 246
Travaux d'hiver..... 249
Travaux d'été..... 252
Libération des hommes classés dans la réserve..... 253

CHAP. III. — *Le train*..... 258

CHAP. IV. — *Les volontaires*..... 266
Les volontaires de trois ans..... 266
Volontaires d'un an..... 267

CHAP. V. — *Les différents grades et emplois subalternes*..... 288
Les sous-officiers..... 289
Les brancardiers..... 305
Les infirmiers..... 307
Les capitaines d'armes..... 309
Le fourrier..... 311
Le sous-officier d'armement..... 311
Les ouvriers..... 313
Les cuisiniers..... 314

CHAP. VI. — *Les officiers*..... 316
Mode de recrutement..... 318
Initiative et liberté d'action..... 328
Les casinos d'officiers..... 334
La tenue bourgeoise..... 343
L'annuaire..... 346
Rapport des officiers entre eux..... 348
Travaux des officiers en temps de paix..... 349

CHAP. VII.—*Le casernement, l'administration, le service intérieur*. 362
Les casernes..... 367
Le service intérieur..... 373
La cuisine et la nourriture du soldat..... 374
La nourriture des chevaux..... 377
Les magasins d'habillement..... 378
Le service de l'habillement..... 388
Le ferrage des chevaux..... 398

Digitized by Google

Pages.
La police du quartier 399
Les corvées et travaux 403
Le service de place 405
Les emplois et détachements 411
Les déchets d'effectifs 412
La « parole » 419
Les écritures et le service de bureau 422
La vie et les usages de caserne et de garnison 426

Paris. — Imprimerie de J. Dumaine, rue Christine, n° 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google